This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Princeton University Library
32101 065350629

Digitized by Google

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— SEIZIÈME ANNÉE —

TOME L

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1885

Digitized by Google

(RECAP)
0904 (1885) v.50
.7506

Digitized by Google

— 15 MAI 1885 —

LES CONDITIONS ÉCONOMIQUES DU CONGO.

Au moment où le roi des Belges vient de prendre, avec l'assentiment de notre Parlement, le titre de souverain de l'État neutre du Congo, il peut être intéressant, en attendant le livre annoncé de Stanley, de résumer ici les appréciations des missionnaires anglais et du grand explorateur lui-même, au sujet des conditions économiques de cette vaste région, qui désormais nous offre un intérêt tout spécial. Je ne puis m'empêcher de regretter que cette noble et grande œuvre ait perdu, en partie, son caractère international. Est-ce une utopie de croire qu'elle eût pu le conserver? Quand M. Gustave Moynier et moi, nous avons, les premiers, parlé de neutraliser et d'internationaliser le Congo [1], on a dit aussi que c'était une chimère. Cependant, bientôt notre idée reçut le précieux appui de deux de nos éminents collègues, Sir Travers Twiss et le regretté professeur Arntz, puis celui de l'Institut de droit international lui-même dans sa session de Munich (1883). Récemment, grâce aux sympathies que l'Europe tout entière a accordées à l'initiative si généreuse et si glorieuse de notre souverain, un immense État neutre, chose inouïe dans l'histoire, a été constitué, dans le bassin du Congo, par l'accord unanime des puissances; seulement le caractère international n'existera plus que dans le régime appliqué à l'embouchure du grand fleuve. Cette action internationale n'aurait-elle pas pu s'étendre plus loin? Ne sera-t-elle pas nécessaire, notamment, pour assurer la construction du chemin de fer du Stanley-Pool, condition indispensable de l'exploitation

[1] Voyez l'étude consciencieuse de M. Charles Faure : *La Conférence africaine de Berlin*, et le remarquable Rapport de M. G. Moynier, dans l'*Annuaire de l'Institut de droit international*. Années 1883-1884.

Digitized by Google

du bassin supérieur? Certes, si l'esprit d'entreprise et les capitaux belges suffisent, je ne serai pas le dernier à m'en réjouir; mais peut-on l'espérer? En tout cas, les travaux de la Commission internationale du Danube, dont le délégué français si éclairé, M. Lavertujon, me traçait récemment le tableau, prouvent qu'un comité de ce genre, constitué par les États civilisés, peut poursuivre l'amélioration de la navigation sur une rivière, intéressant l'Europe entière, d'une façon scientifique et suivie, malgré les rivalités ou les dissentiments qui parfois surgissent. Je ne vois pas pourquoi l'action internationale, appliquée par la Conférence de Berlin à la partie inférieure du Congo, n'aurait pas pu l'être aussi à la partie supérieure.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il est important maintenant de savoir, c'est quelles sont les ressources de ce vaste territoire, en réalité tout un monde, qui s'ouvre à l'activité de l'Europe, et comment on pourra tirer parti des richesses qu'il renferme.

Voici d'abord un résumé du rapport que publie la mission baptiste. On peut dire que le voyage des missionnaires protestants T. J. Comber et George Grenfell, à bord du *Peace*, ce steamer dont nous avons déjà donné une description ici même, jette une lumière nouvelle sur le pays traversé par le Congo et sur ses habitants. Nous sommes heureux d'avoir par eux des nouvelles du colonel sir Francis de Winton, administrateur en chef de l'Association internationale et gouverneur actuel du Congo, qui les a accompagnés, avec son secrétaire M. Gill, dans une partie du voyage. Ceux-ci leur furent d'un grand secours et ne dédaignèrent pas de mettre la main à l'œuvre pour tenir le gouvernail, cuire le pain, couper le bois, les encourageant par leur gaieté et leur entrain. Chose assez curieuse, les missionnaires avaient pris avec eux huit élèves de leur école. Ces petits négrillons s'imaginaient naïvement que le monde finit aux arbres qu'on aperçoit du jardin de la mission. Mais quoiqu'il fût très désirable d'étendre un peu leur horizon, ils furent un sujet d'inquiétude pour leurs professeurs pendant tout le voyage. Tantôt ils se brûlaient à la chaudière, tantôt ils tombaient dans l'eau et, comme ils ne savaient pas nager, on avait grand'peine à les repêcher, sans parler

Digitized by Google

du danger qu'ils couraient d'être dévorés par les crocodiles, très nombreux en ces parages. Cependant, ces gamins leur furent souvent fort utiles pour renouveler, chaque jour, la provision de bois destiné à alimenter la chaudière. Il fallait au moins trois ou quatre heures d'un rude labeur, auquel tout le monde prenait part, pour se procurer le combustible nécessaire au reste de la journée. La vitesse du navire dépendant de la qualité du bois, variait entre une et trois lieues à l'heure. Malgré cette difficulté, le voyage en steamer paraissait un jeu en comparaison des précédentes expéditions en chaloupe à rames, où l'on voyait les rives sablonneuses et monotones du Congo se prolonger indéfiniment. Cette fois aussi, la tente leur fut d'un grand secours contre le soleil et la pluie, car, bien qu'ils fussent partis pendant la saison la moins chaude et la plus sèche, ils n'étaient pas à mi-chemin, quand la chaleur commença à sévir, et la saison des pluies était arrivée quand ils atteignirent Mangala.

Les missionnaires baptistes qui ont entrepris l'évangélisation du Congo sont de plus en plus convaincus de l'utilité de leur œuvre, et c'est dans le but de donner des renseignements plus exacts que ceux des journaux, qu'ils envoient à leurs frères anglais un récit détaillé de leur voyage.

Ils se mirent en route le 7 juillet et, après deux jours de navigation sur la partie étroite du Congo, longue d'environ trente lieues, ils arrivèrent en face de la station française de Gauchus, située sur la rive droite. Ayant atteint Kwamouth, la quatrième station internationale après Léopoldville, ils se décidèrent à remonter la rivière Kwa, qui avait été explorée, il y a deux ans, par Stanley. La rivière Kwa, venant du nord-est, coule pendant près de dix lieues entre des collines de sable de 50 à 100 pieds de hauteur, couvertes de broussailles et d'herbe dure. Le fond de la vallée est garni de bois, mais la navigation est rendue dangereuse par des récifs à fleur d'eau.

C'est sur les bords de cette rivière que MM. Comber et Grenffell ont rencontré les plus beaux spécimens de la race africaine. Bien faits, intelligents et relativement industrieux,

Digitized by Google

les Wabumas sont les meilleurs commerçants de tout le fleuve. On voit souvent des flottilles de 10 à 20 de leurs canots, fortement chargés, en route pour Stanley-Pool, où les chutes forcent les voyageurs à prendre la voie de terre. Il y avait parfois des vents d'est si violents que l'eau balayait le pont du steamer et que sa marche s'en trouvait ralentie.

Pendant qu'ils étaient à l'ancre en face de Mushie, la capitale de ce pays, ils avaient souvent autour d'eux une trentaine de canots, montés par des hommes leur offrant toute espèce de marchandises. Les Wabumas sont aussi de bons artisans. Ils construisent leurs propres canots et en vendent en grand nombre. Il s'en trouvait une centaine sur les bords de la rivière qui n'attendaient que des acquéreurs. On les équarrit grossièrement dans la forêt, puis on les achève près de la bourgade, formée d'une série de petits hameaux. On peut toujours espérer le développement d'un peuple qui ne méprise pas les travaux manuels.

Les Batekes, au contraire, trouvent en dessous de leur dignité de porter eux-mêmes leurs poules et leurs œufs au marché. Chacun d'eux se fait suivre par une couple de jeunes garçons.

A Mushie, la reine Nga-Nkabi, femme énergique et capable, qui sait ce qu'elle veut, et gouverne bien ses sujets, avait consenti à servir elle-même de pilote au steamer *Peace*, et elle alla à terre, dans un petit canot avec une de ses suivantes, pour chercher une chèvre qu'elle offrit aux missionnaires. Cependant, elle avait très grand air, quand elle alla ensuite leur rendre visite, entourée de son équipage de solides rameurs, tenant à la main des pagaies dont le manche était recouvert d'airain. MM. Comber et Grenffell avaient déjà connu quelques-uns de ces Wabumas à Kintamo, où il s'en trouve presque toujours une petite colonie commerçante, qui y passe des mois entiers. Ces braves gens reconnurent les voyageurs et les saluèrent amicalement. Un de leurs traits caractéristiques est le grand nombre d'enfants à la mine éveillée qui circulent dans leurs villes et dans leurs campements. Pour ceux qui connaissent les habitudes de ces tribus,

Digitized by Google

la présence de ces enfants est une preuve de supériorité sociale et morale, en les comparant à leurs voisins, les Bayansis.

La ville de la reine Nga-Nkabi est une position très favorable pour une nouvelle station. Les Wabumas sont tout disposés à recevoir des Européens, dès que le nombre des missionnaires sera suffisant pour leur en envoyer. Le pays autour de la ville de Mushie est extrêmement pittoresque. Les maisons sont construites sur une petite élévation qui longe le bord de la rivière. Plus loin s'étend un terrain plat où les indigènes ont leurs cultures de cannes à sucre, de blé et de cassada. La population s'élève à 3,000 âmes environ, sans compter de nombreuses villes environnantes, qui reconnaissent la suzeraineté de la reine. Ils ont leur idiome spécial, mais ils comprennent le *kikke*, langue parlée aux environs de Stanley-Pool.

En quittant Mushie, les explorateurs remontèrent la rivière Kwango, qui se jette dans la rivière Kwa. Le Kwango est un cours d'eau large de 400 mètres. A une lieue en amont du confluent, les explorateurs remarquèrent que les maisons étaient rondes au lieu d'avoir la forme carrée universellement répandue jusque-là. Ceci prouvait qu'ils avaient atteint la frontière d'un pays nouveau. Les Portugais Capello et Ivens parlent des constructions rondes, et aussi de la coiffure en forme de chapeau adoptées par cette peuplade, qu'ils avaient rencontrée à 200 milles d'ici. Malheureusement, les missionnaires baptistes ne purent tirer aucune information des naturels, qui étaient trop peureux pour répondre à leurs saluts; ils couraient au bord de l'eau, la lance à la main, et se cachaient derrière les arbres, comme s'ils craignaient qu'on ne les attaquât. Capello et Ivens avaient remonté le Kwango pendant 60 lieues. Ils étaient arrivés dans un pays qu'ils décrivent comme « un immense désert où régnait un silence de mort ».

Après avoir redescendu le Kwa et rejoint le Congo, MM. Comber et Grenfell trouvèrent le steamer qui attendait sir Francis de Winton pour le ramener à Stanley-Pool.

Digitized by Google

Le lendemain, ils reprirent la navigation à la remonte du fleuve, laissant derrière eux toute une série de villes sur la rive gauche, tandis que la rive droite semble complètement déserte. Leur halte suivante fut à Chumbiri, dont le roi avait été, disait-on, tué par son proprs fils, qui lui avait succédé. Celui-ci, pourtant, prétendait que son père avait seulement remonté le fleuve pour acheter de l'ivoire ! Il était très obséquieux et prenait le bras des voyageurs pendant qu'il leur montrait les rues étroites de sa ville, tout en les couvrant de la graisse et de la poudre rouge dont il s'était orné.

A une lieue et demie au-dessus de Chumbiri, les missionnaires découvrirent une colline de rochers semblable à celles qu'on trouve aux environs des cataractes, mais très remarquable au milieu des chaînes de montagnes de sable, aux sommets arrondis, qui dominent dans cette partie du pays. Ces collines ont de 100 à 250 pieds de haut et plongent souvent à pic dans la rivière, sur la rive droite, tandis que sur la rive gauche elles s'élèvent en pentes douces. Sur les promontoires formés par ces rochers, on a construit un grand nombre de villages, d'un aspect étrange, presque complètement entourés d'eau et inabordables. Les naturels, pour aller à la rivière, doivent descendre dans les baies étroites qui séparent ces escarpements.

Peu après Chumbiri, ils arrivèrent dans la partie large du Congo. Ici, leur marche fut entravée par des îles innombrables; le fleuve est si énorme, 3,000 à 4,000 mètres de largeur, que sans l'aide de la boussole et sans la direction du courant il serait impossible de poursuivre sa route; et dans ce dédale, formé de bancs de sables, de canaux et d'îlots, il faut avancer avec les plus grandes précautions.

Après une dizaine de lieues de cette navigation difficile, ils gagnèrent des eaux moins dangereuses. Les collines se rapprochaient du lit du fleuve, et ils passèrent près de plusieurs bourgades populeuses, habitées par les Bolobos, près de la station internationale de ce nom. Les villages de Bolobo et de Moïë, formés de plusieurs hameaux s'étendant sur un espace de près d'une lieue de long, comptent à peu près 5,000 habi-

Digitized by Google

tants. Les différentes tribus de ces contrées obéissent à 80 souverains, dont Ibaka, chef des Bolobos, est le plus considéré, étant l'ami des blancs. Ces princes africains sont toujours en dispute. La cruauté, l'ivrognerie et l'immoralité qui règnent chez les Bolobos amènent des actes trop affreux pour qu'on ose les décrire.

Les missionnaires, accompagnés par le lieutenant Liebrecht, de la station internationale, visitèrent tous les villages de Bolobo et de Moïe. A Bolobo, c'était jour de grand gala : la femme d'un des chefs était morte dans les environs, et il fallait célébrer dignement cette solennité par quatre ou cinq jours et autant de nuits d'orgie. Ces gens boivent une horrible bière de canne à sucre et se livrent alors aux plaisirs les plus dévergondés. La fête se termine par le sacrifice de malheureux esclaves achetés exprès pour la circonstance ; on bat frénétiquement les tambours ; des rondes de femmes portant de grands colliers de cuivre pesant 12 ou 15 kilogrammes, dansent en frappant des mains en mesure ; tout le peuple les regarde. Cette fois, les misérables victimes étaient attachées dans un endroit qu'aucun des indigènes ne voulut divulguer. Elles attendent leur supplice dans une morne apathie, et on les tue à coups de flèche ou de couteau. Une autre tragédie cruelle se préparait encore. On devait fixer le prix de certaines denrées, et, pour rendre le contrat inviolable, les intéressés jetèrent dans un trou creusé en terre un malheureux esclave, après lui avoir brisé bras et jambes. Là, on le laissa mourir de faim et de soif, en défendant expressément que personne lui apportât à manger. Toutes les supplications des voyageurs en faveur de ces infortunés furent vaines. On voit peu d'enfants dans les villes des Babangis, et cela s'explique aisément par l'immoralité de ces peuplades. Les villes sont grandes, et la population se renouvelle principalement par l'achat des esclaves, à qui on fait, comme signe de leur sujétion, deux lignes tatouées d'une oreille à l'autre. Dans presque toutes ces contrées, les propriétaires d'esclaves mâles leur donnent des femmes ; mais il paraît que chez les Babangis, les chefs en ont un très grand nombre et qu'ils

Digitized by Google

permettent à leurs esclaves de les visiter à leur gré. Leurs favorites seules sont soustraites à cette promiscuité.

Les villages des Banunus qui occupent le district de Moië sont très jolis. Les maisons, par groupes de quatre ou six, sont recouvertes d'un même toit, avec un intervalle d'un mètre entre chacune d'elles; elles sont ornées de crânes humains. On voit aussi beaucoup de crânes d'hippopotames rangés autour des troncs des grands arbres dans ces endroits. Il est probable qu'on les tue à coups de harpons, mais les Banunus sont si timides, qu'il n'y a moyen d'en tirer aucune information, d'autant plus qu'ils parlent un langage très peu répandu. Les missionnaires se décidèrent à fonder ici une nouvelle station à cause de la densité et des bonnes dispositions de la population.

De Bolobo, ils remontèrent le Congo vers le nord-est. La rive droite était si éloignée qu'ils la perdirent de vue pendant 45 lieues. La rive gauche, qu'ils longèrent entre Bolobo et Lukolela, a un aspect charmant. Les collines sont rocheuses et couvertes de bois épais, au milieu desquels on aperçoit de loin en loin de jolis villages. Le fleuve se divise en une quantité innombrable de branches peu profondes. Il y a une foule d'hippopotames dans ces parages.

L'équipage du *Peace* en tua plusieurs, que les naturels tirèrent à bord pour en faire des festins de roi. Ils en mangèrent un, eux-mêmes, et le trouvèrent tout à fait de leur goût. La graisse abondante qui en découlait servit aux besoins de la machine. Le troisième jour, en approchant de Lukolela, le courant devint beaucoup plus fort, et la rive gauche fut de nouveau visible. Le Congo a une largeur de 2,000 mètres au-dessus de Lukolela. Ici, ils eurent l'avantage d'avoir avec eux le lieutenant Liebrecht.

Lukolela est entourée d'une épaisse forêt, qui monte en pente douce, depuis le bord de l'eau jusqu'au sommet de petites collines d'une hauteur de trente à quarante mètres. Les arbres, d'essences précieuses, sont gigantesques, avec une écorce si dure qu'elle émousse la hache en un clin d'œil. Trois missionnaires ont été envoyés dans cet endroit,

Digitized by Google

munis de provisions pour trois mois, de haches et d'une grande scie, afin de faire une clairière dans la forêt et d'y bâtir une habitation provisoire.

Les villages de Lukolela sont plus petits, plus éparpillés et moins populeux que ceux de Moïe, de Bolobo et des autres villes des Babangis, bien qu'ils soient habités par cette même tribu. Mais ici, les indigènes, gouvernés par trois chefs, sont d'une nature plus douce. Ils semblent ravis à l'idée d'avoir parmi eux des blancs consentant à les instruire.

Le *Peace* quitta Lukolela le 23 juillet, après avoir fait du bois pendant deux jours. A Ngombe, où il arriva dans la soirée, le fleuve se rétrécit quelque peu. En face de Ngombe, sur la rive gauche, se jette un affluent considérable, l'Albangi. Sa couleur argileuse contraste étrangement avec la teinte brun foncé du Congo. Les eaux des deux rivières continuent à couler côte à côte, pendant longtemps, sans se mêler. Le même phénomène se produit plus haut à la jonction du Lulango, qui est noir comme de l'encre. Il y a une station internationale à Ngombe; le promontoire du même nom, haut de vingt mètres, est formé de roches ferrugineuses. Les habitants semblent très bienveillants.

A quelques lieues plus haut, MM. Comber et Grenfell arrivèrent à une série de grands et beaux villages, Bathunu, Boshende et Ilebu. Le pays qu'ils traversèrent alors leur sembla le plus peuplé de toutes les parties du Congo qu'ils avaient vues jusque-là. La foule était énorme, des rassemblements de 400 à 500 individus se formaient partout. Les villages de cette contrée s'étendent au loin vers l'intérieur, tandis que les belles terres arables des rives du fleuve paraissent relativement désertes.

Les chefs, comme en général tous les Africains un peu haut placés, étaient très désireux de sceller leur amitié avec les missionnaires en devenant leurs « frères de sang ». Cette cérémonie consiste à boire un peu du sang de son ami, mélangé avec quelques gouttes du sien, et à faire une marque sur son fusil comme souvenir de la liaison.

Les peuplades des environs d'Ilebu, ainsi que celles de

Digitized by Google

Boshende, Bathunu et toutes celles qui habitent les bords de la rivière Mantumba et la bourgade du même nom, sont considérées comme un peuple distinct, dont l'origine est inconnue. Ce sont probablement des immigrants, comme les Babangis.

Le cours du Congo amena les voyageurs directement sous l'équateur; ils traversèrent alors les *villes équatoriales* de Bojungi, Mbongo, dont les habitants semblent très belliqueux, Inganda où les missionnaires de la *Mission intérieure de Livingstone* comptent s'établir, et Bwangata. C'est ici que Stanley a créé la station d'Equatorville, non loin de l'affluent appelé Ruki. Dans ces contrées, la population est fort clairsemée et les villages sont mal bâtis. Les habitants des bords de la grande et belle rivière Ruki — jusqu'ici connue sous le nom de Ikelemba et large de 900 mètres, qui se jette dans le Congo, sur la rive gauche — sont très primitifs. Ils se servent encore d'arcs, de flèches, de boucliers, de lances et de couteaux qu'ils portent constamment sur eux. La plupart d'entre eux son affublés de coiffures hideuses, faites de peaux de singe, la tête de l'animal venant sur le devant et la queue pendant par derrière. Malgré leur aspect sauvage, ils ne paraissent pas méchants. Cependant le lieutenant Van Gele, d'Equatorville, rapporte qu'ils ont des coutumes très féroces. Certains condamnés sont poursuivis comme des bêtes sauvages et tués à coups de flèche; les naturels s'amusent beaucoup de cette chasse à l'homme. Les victimes offertes en sacrifice ont la tête attachée à un arbrisseau plié jusqu'à terre; on la leur coupe net avec une espèce de faucille, et l'arbuste, en se relevant, la lance très haut en l'air. Les Babangis sacrifient un grand nombre de ces malheureux lors de la mort d'un chef. Par contre, MM. Comber et Grenfell décrivent une jolie scène mimique représentée par des enfants, qui dura plusieurs heures. Ils commencèrent par danser, puis vint une espèce de drame dans le genre grec. Quatre hommes portaient un lit de bambou, comme ceux des indigènes, dans lequel se trouvait couchée une jolie jeune fille à l'air mélancolique, recouverte d'un drap rouge. Une femme psalmodiait une complainte, tandis que le chœur, composé

Digitized by Google

de six petites filles de huit à douze ans, marchait autour du lit, figurant une bière, et chantait le refrain se terminant par *ka-wa-ka :* « il n'est pas mort ». Le charme sembla agir : la jeune fille fit un mouvement et deux hommes vinrent la relever et la mirent debout sur ses pieds.

Équatorville, située directement sous l'équateur, est la mieux bâtie et la mieux entretenue de toutes les stations internationales. Elle fait grand honneur à son chef, M. Van Gele, qui reçut les voyageurs avec beaucoup de bienveillance.

Entre Équatorville et Lulanga, près de la rivière noire de Lulanga, large de 200 mètres, dont nous avons parlé plus haut, s'étend un espace de dix-sept lieues non habité; la rive droite, toujours très éloignée, est cachée par une succession d'îles à fleur d'eau, couvertes d'arbres d'une monotonie fatigante. Stanley aimait cependant beaucoup ces îles, lors de son premier voyage, car elles lui offraient un asile contre les cannibales qui le poursuivaient. L'air est rempli de taons pendant le jour, et pendant la nuit de moustiques, dont les piqûres font des ampoules terribles sur les mains et le visage des blancs. Les berges n'ont que deux à trois mètres d'élévation, et comme il n'y a pas du tout d'herbe dans ces parages, on ne rencontre pas d'hippopotames. Une plante grimpante, le palmier calamus, dont les branches sont très épineuses, couvre presque complètement les bords, et les missionnaires devaient se frayer un passage avec la hache pour arriver à terre, afin d'y faire du bois. Sur plusieurs des arbres qu'ils abattirent, ils trouvèrent la gomme copal du commerce suintant du tronc ou déjà solidifiée. Pendant leur précédent voyage, en juillet 1883, ils avaient vu beaucoup de caféiers sauvages. Mais cette fois, ils n'en virent aucun, et le terrain, très marécageux, semblait peu propice pour y construire une station.

A Lulanga, les voyageurs rencontrèrent pour la première fois les Bangalas, peuplade la plus bruyante, violente et agressive de toutes. Un de leurs hommes, Mangaba, originaire de Lukolela, leur fut très utile dans cette occasion. Il se disait apparenté avec presque tous ceux qu'il rencontrait. Il

Digitized by Google

présenta de prétendues femmes dans presque chaque localité que le *Peace* traversait; chaque chef était soi-disant son père et il montra au moins trois mères ; si bien qu'il était tout au moins difficile de savoir la vérité sur sa famille.

Lulanga est aussi peuplée qu'Ilebu. Les bourgs sont bâtis sur le sommet d'une colline d'une vingtaine de mètres de hauteur, formée d'amas de minerai de fer, qu'on retrouve jusque sur le rivage. Les naturels sont évidemment très sauvages. Ils s'approchèrent en grand nombre du *Peace*, dans d'excellents canots, prirent pour ainsi dire possession du steamer, et on eut toute la peine du monde à s'en débarrasser. Une fois même, les explorateurs furent très effrayés en entendant battre une espèce de *gong* qui semblait un signal d'alarme. Le moindre manque de tact de la part de l'équipage eût pu amener les plus graves résultats. De Lulanga à Liboko, la dernière ville des Bangalas, il y a vingt-sept lieues. Arrivés à quatre lieues au-dessus de Liboko, les voyageurs longèrent la rive droite et passèrent près de trois villages des Lukolelas. Le long de la berge on voit des échelles doubles qui servent de débarcadères. Deux lieues et demie au-dessus de Liboko, se trouve le village de Mata Mayiki, très peuplé, où l'Association internationale a construit une belle habitation. Le chef de la station, le lieutenant Coquilhat, semble diriger les naturels avec beaucoup d'habileté. C'est là que Stanley livra, en 1877, une grande bataille qui dura cinq heures, contre trente-six canots. Les indigènes, croyant avoir affaire à des ennemis, voulurent attaquer les voyageurs, mais, grâce aux efforts bienveillants du lieutenant Coquilhat, ils restèrent calmes. Liboko est le mieux bâti des villages des Bangalas. Bien qu'ils aient la réputation d'être de bons commerçants, ils semblent assez misérables. Pour tout vêtement, les femmes portent de jolies ceintures, formées de longues franges de couleurs, et les hommes, des vêtements d'écorces d'arbres. Ils sont tous tatoués.

La station de Mata Mayiki fut le point extrême qu'atteignirent MM. Comber et Grenfell. Ils redescendirent ensuite le Congo pour retourner à Arthington, une des stations de la

Digitized by Google

Mission baptiste. Ils expriment beaucoup de confiance dans l'avenir de leur œuvre d'évangélisation.

Voici maintenant le résumé d'une communication faite récemment par M. Stanley à un reporter du *Standard*, à qui il avait accordé une entrevue :

L'État neutre du Congo a une superficie d'environ 1,500,000 kilomètres carrés, ou quatre fois et demie la grandeur de la France, et les deux tiers de cette vaste région sont d'une fertilité incomparable. Sur cette surface, 11,132 kilomètres carrés sont occupés moitié par des lacs et moitié par des rivières navigables.

Le Congo, pendant un cours de 6,665 kilomètres, n'offre d'autres obstacles à la navigation que les chutes de Lubilash et de Stanley; pour arriver au Stanley-Pool, on a proposé de construire un chemin de fer de 245 kilomètres de longueur, reliant, d'une part, Vivi à Isanghila, distantes de 85 kilomètres, et, d'autre part, Manyanga à Léopoldville, éloignées l'une de l'autre de 160 kilomètres environ. Cette entreprise est l'œuvre la plus importante dont l'Association africaine ait à s'occuper actuellement. Des ingénieurs, ayant déjà étudié le parcours de la ligne projetée, doivent partir vers le mois de mai 1885, et on compte commencer les travaux dès leur arrivée.

M. Stanley estime que la ligne coûterait à peu près 75,000 francs par mille anglais, de sorte qu'un capital de 12 millions, en chiffres ronds, suffirait, et il croit que ce chemin de fer rapporterait 20 p. c. aux actionnaires, dès la première année.

Même, en admettant que cette estimation soit trop optimiste, il est convaincu que l'Association serait disposée à garantir un intérêt de 5 p. c. Quand la ligne sera exploitée, elle ouvrira à la civilisation une vaste région peuplée d'environ 30 millions d'habitants, d'après les calculs les moins élevés.

Aucun projet définitif n'a encore été adopté quant au gouvernement de ce vaste État; mais on sait que le roi Léopold II et ses conseillers sont occupés à élaborer un projet d'organisation.

Digitized by Google

Stanley sera-t-il nommé gouverneur général du nouvel empire? Rien n'est décidé à cet égard; car il n'est pas même certain qu'il retourne en Afrique, quand son congé sera expiré, au mois de juin prochain. Il a porté jusqu'ici le titre de chef de l'expédition et c'est sur sa demande que le roi des Belges lui avait adjoint le général Gordon, pour administrer soit le haut, soit le bas Congo, selon ce qui aurait été décidé entre eux. Avant d'être envoyé à Khartoum par le gouvernement britannique, Gordon avait déjà expédié au Congo 35 caisses contenant des provisions, que Stanley reçut peu de temps après le moment où il espérait voir arriver leur propriétaire. C'est au colonel de Winton, nommé par le Roi pour remplacer Gordon, qu'est confiée maintenant l'administration du bas Congo.

Stanley parle avec enthousiasme de l'avenir commercial de l'État neutre. En prenant pour base les résultats obtenus par le chemin de fer de Gambia à Saint-Paul de Loanda, également sur la côte occidentale de l'Afrique, il fait remarquer que des factoreries ont été établies dans tous les endroits propices au commerce le long de cette ligne. Le montant annuel des échanges s'élève déjà à des sommes énormes. Il est évident que l'intérieur du nouvel État offrira un champ d'activité infiniment plus vaste. Car de chaque côté des 6,665 kilomètres du Congo navigable, s'étendent des contrées d'une fertilité inouïe.

Parmi les articles du commerce indigène, nous citerons seulement: L'huile de palme, le caoutchouc, les gommes, le café, le cuivre (déjà fondu par les natifs), l'ivoire, le camwood et l'orchella (également utiles pour la teinture), les fibres de palmiers et les pelleteries. Il y a en outre des forêts immenses de bois d'ébène, d'acajou, de *lignum vitæ*, de teck, etc.

Tous les légumes européens, ainsi que le blé et le riz, croissent admirablement dans ce pays et on y trouve le cotonnier et la canne à sucre à l'état sauvage, dans plusieurs districts. Actuellement, les difficultés de transport sont un obstacle insurmontable pour le commerce.

La voie ferrée que Stanley espère voir terminée d'ici à deux

Digitized by Google

ou trois ans, changerait complètement la situation en permettant d'amener ces richesses jusqu'à l'Océan.

Au commencement, les nègres étaient très méfiants et il était presque impossible de les faire travailler. Maintenant, c'est tout le contraire : comme ils ont vu que leurs services leur étaient bien payés, ils viennent même de très loin pour trouver de l'ouvrage, comme porteurs, entre Vivi et Stanley-Pool, distants de 390 kilomètres. Chaque mois, il en arrivait par centaines, longtemps avant le départ de Stanley. Ils descendaient en grand nombre les affluents du Congo dans des canots chargés d'ivoire; il y eut même une fois 2,000 défenses d'éléphants réunies sur le marché de Stanley-Pool. La production d'ivoire ira naturellement en diminuant, car les éléphants sont détruits beaucoup plus rapidement qu'ils ne se reproduisent; cependant Stanley pense que cette source de revenu ne sera pas épuisée d'ici à longtemps. Il fait observer que les Zanzibarites ont chassé l'éléphant avec acharnement jusqu'au lac Tanganyika, depuis 1825, et pourtant l'approvisionnement ne semble pas encore diminuer sensiblement. La plus grande partie de l'État libre est un pays vierge; les éléphants, les lions, les hippopotames, les buffles, les crocodiles, les antilopes, les daims, les lynx, etc., qui y abondent feraient de cette belle contrée le paradis des *sportsmen*.

Les produits européens, tels que les cotonnades, les couvertures, les faïences communes, la quincaillerie, les fusils, la poudre, la verroterie et bien d'autres encore, trouveraient un débouché facile dans le nouvel État. L'expédition internationale, à elle seule, troque annuellement plus de 2,730,000 mètres de coton, tandis qu'au comptoir hollandais de Banana, le débit moyen mensuel atteint le chiffre énorme de 3,640,000 mètres. Ce commerce augmente, bien qu'à peine un quart de la population y contribue. De plus, à mesure que ces tribus sauvages se civiliseront, leurs besoins se multiplieront.

Stanley propose d'imposer légèrement les marchandises exportées pour subvenir aux frais de l'administration, mais il est partisan du libre échange à l'intérieur du pays.

Digitized by Google

Certes, on sera porté à croire que Stanley s'exagère les richesses du continent qu'il a révélé au monde et dont il est, pour ainsi dire, le Christophe Colomb; mais, quoi qu'il en soit, il ne peut faire doute pour personne que ce vaste territoire ne soit fait pour produire, en quantités presque illimitées, des choses utiles à l'homme et qu'on ne puisse habituer ses habitants, déjà artisans, cultivateurs et commerçants, à se livrer au travail, sous la direction des blancs. Mais, ainsi que le reconnaît Stanley lui-même, tant qu'on n'aura pas relié le Stanley-Pool à Vivi par un chemin de fer, tous les produits de l'intérieur seront comme n'existant pas, car il sera trop coûteux de les amener à la côte.

D'après les chiffres que je dois à l'obligeance de M. Bentley de la *Baptist Mission*, le transport du steamer *Peace*, pesant, avec les accessoires, une quarantaine de tonnes, a coûté, de Vivi au Stanley-Pool, 760 livres sterling ou environ 475 francs la tonne.

On paye ordinairement pour une charge d'homme, soit 65 livres, l'équivalent de 15 shillings ou 23 shillings par 100 livres, soit environ 640 francs, par tonne, du Pool à Vivi. Aucune marchandise, sauf l'ivoire ou l'esclave qui se transporte lui-même, ne peut supporter un fret semblable, surtout en présence de la baisse actuelle des prix.

L'estimation que fait Stanley du coût du chemin de fer paraît complètement insuffisante. Il est impossible de faire une ligne, même à l'écartement d'un mètre, pour 75,000 francs le mille anglais; c'est à peine si cela suffirait pour un kilomètre. La ligne de Bafoulabé au Sénégal a coûté 102,000 francs par kilomètre [1]. A ce taux, les 390 kilomètres de Vivi au Pool exigeraient environ 39 millions de francs. Stanley propose, il est vrai, de recourir à la navigation, sur le fleuve, d'Isanghila à Manyanga, ce qui ferait une économie de 145 kilomètres et de 15 millions. Mais, d'après les récits des missionnaires

[1] La ligne de Dakar à Saint-Louis, également au Sénégal, a été construite par la Société des Batignolles, moyennant une garantie par l'État d'un revenu net annuel de 1,154 francs par kilomètre, indépendamment d'une avance de 12,680,000 francs pour les 260 kilomètres.

Digitized by Google

anglais et de nos explorateurs (voir le *Mouvement géographique*), les bateaux ont à vaincre tant de difficultés sur cette section du Congo, qu'on ne peut guère, semble-t-il, la considérer comme navigable *commercialement*. En outre, la ligne ne devrait-elle pas être construite sur les plateaux, afin d'éviter les nombreux travaux d'art que nécessiterait le tracé longeant la rivière? En tout cas, on me permettra de répéter de nouveau ce que j'écrivais ici, il y a trois ans déjà, et cette fois, en invoquant l'opinion si énergiquement exprimée par Stanley. Le premier soin de l'administration du nouvel État doit être de relier le haut et le bas Congo par une voie ferrée, car c'est à cette condition seulement que les richesses du continent intérieur deviendront accessibles et qu'il pourra offrir un débouché important à notre commerce et à notre industrie.

Toutefois, en attendant que ce grand travail soit terminé, on pourrait probablement commencer la colonisation et les cultures dans cette partie de l'Etat neutre qui s'étend depuis l'Océan jusqu'à Vivi, le long des bouches du fleuve, et qui est déjà aussi étendue que toute la Belgique.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Digitized by Google

UN POÈTE ALLEMAND EN EXIL.

LUDWIG WIHL.

« *Ich bin König Lear! ich bin Lear!* », je suis le roi Lear, je suis Lear! C'est par ce cri qu'un vieillard à chevelure et à barbe blanches, incultes, aux yeux rougis, injectés de sang, les joues ravagées par les larmes qui y avaient creusé des sillons, m'arrêta court, en levant les bras comme pour maudire la destinée. Cela se passait en mai 1877, près de la place de la Monnaie, à Bruxelles. Il était deux heures de l'après-dînée. La rue ensoleillée était pleine de promeneurs. C'était une de ces journées printanières, triomphantes, où les femmes sont plus séduisantes, plus roses, plus capiteuses, où l'on aspire le renouveau par tous les pores, et où l'on répète volontiers ces paroles mises par Schiller dans la bouche du marquis de Posa: *Das Leben ist doch schön!* la vie est cependant belle!

Le cri du vieillard formait l'ombre. C'était l'antithèse. Deux amis qui m'accompagnaient, un sénateur et un député, très gênés, s'en allèrent précipitamment, ne sachant que penser de l'interlocuteur. « C'est le Juif errant, me dit l'un d'eux, ne croyant pas si bien dire; tâchez de vous en débarrasser : vous nous retrouverez plus loin. » Je n'en fis rien. L'apparition de l'infortuné me toucha trop profondément. Il ne m'était pas inconnu, c'était Ludwig Wihl.

Parmi les épaves que le flot de l'émigration plus ou moins volontaire, lors de la guerre franco-allemande de 1870-71, avait jetées sur le sol belge, se trouvait également ce poète allemand. La guerre lui avait fait perdre l'espèce

Digitized by Google

de sinécure de professorat allemand que la générosité du gouvernement français pour les exilés de toute nationalité lui avait ménagée dans un collège à Grenoble. Il vivait depuis à Bruxelles, grâce à une modique pension que lui servait un de ses anciens élèves, M. Hayem, de Paris. Je le voyais parfois au café, où il avait la spécialité d'accaparer les gazettes, dont il ne consentait à se dessaisir, malgré les incessantes réclamations des garçons, qu'après les avoir parcourues d'un bout à l'autre. Il n'est guère de Bruxellois qui ne se rappelle ce vieillard fantastiquement habillé, se promenant parfois, en plein été, coiffé d'un bonnet de fourrure, habillé d'une houppelande jaune ou grise et portant à un de ses doigts une bague colossale, qu'il prétendait ciselée par Benvenuto Cellini. On aurait cru voir ressusciter un de ces vieux juifs immortalisés par les eaux-fortes de Rembrandt, mais jamais je ne l'avais encore vu aussi bizarrement accoutré et aussi tristement négligé que le jour où il me barra la route et me raconta, d'une voix rauque entrecoupée de sanglots, qu'il revenait de la Prusse rhénane, où il avait été mandé en toute hâte pour conduire à une maison de santé son frère puîné, subitement devenu fou. Il s'était littéralement dépouillé pour lui. Je savais de longue date son amour pour ce frère. Son désespoir, ses larmes, lui donnaient la tête de Laocoon. Je tâchai de le consoler et de le calmer du mieux que je pus, et je promis d'aller le voir le lendemain.

Il occupait alors une mansarde rue de l'Étuve. Déjà assez exigu et d'un désordre peu pittoresque, toute la place disponible de ce réduit était envahie par des panneaux et des toiles de toutes dimensions. Lorsque j'entrai, Wihl, enveloppé d'une espèce de cafetan déguenillé, s'escrimait à frotter avec de l'esprit de vin un petit tableautin. Il exultait. Aucune trace de sa douleur de la veille. « Voyez, me dit-il, mon Descamps! Plus je le frotte, plus il devient merveilleux. Quelle . nesse de ton! » « Mais, lui-dis-je, pour peu que vous continuiez de la sorte, il n'en restera plus rien. Ce que vous prenez pour des tons nacrés, c'est le dessous du panneau que vous mettez à nu. » Il me jeta un regard fulgurant, où il y avait à la fois

Digitized by Google

de la pitié et de la colère. Le sang lui colora les joues, puis, par un effort, il se rasséréna soudain : « Laissez-moi faire, revenez voir ce bijou d'ici à peu de jours, et vous changerez d'avis. Dites-moi plutôt ce que vous pensez de ces chefs-d'œuvre-là : une fortune, hein ? » Et l'illuminé me montra successivement une trentaine de toiles dans des cadres boiteux, noircis, ou simplement sur châssis contournés et tordus. Toutes, sans exception, étaient ou des copies ou d'anciennes peintures tellement retouchées qu'il ne leur restait plus qu'un vague aspect général rappelant de loin l'école où elles avaient été puisées. « Que sont donc devenus vos dessins de maîtres? — Je les ai troqués, me répondit-il fièrement, contre ces toiles que vous voyez. — Malheureux, lui dis-je, vos dessins (il les avait surtout collectionnés à Grenoble, et il y en avait beaucoup de maîtres italiens) étaient superbes, authentiques, tandis que toutes ces peintures sont apocryphes. Vous croyez que cette tête est d'Albert Dürer? — Oui, oui, fit-il, l'œil brillant. — Mais elle n'est pas plus du peintre de Nuremberg que cette Vierge, de Rubens, cette Vénus, du Titien, ou cette vue de Venise, de Canaletto. » Interdit un moment en entendant précisément attribuer ces toiles aux maîtres dont il croyait posséder des chefs-d'œuvre, il retrouva bientôt l'assurance du monomane et la fatuité de son infaillibilité. « Allez, allez, vous avez peut-être le coup d'œil juste en fait de peinture moderne, mais quant aux anciens, c'est mon affaire. Je vous dis qu'il y a là une fortune. Mon ami Rothschild, que j'irai voir lors de mon prochain voyage à Paris, les couvrira d'or. » Je voulus insister, il me coupa la parole en disant avec commisération : *Ne sutor ultra crepidam.* Chose curieuse, le seul panneau authentique, de tout ce qu'il avait ainsi amassé, était l'esquisse de Descamps, égarée à Bruxelles je ne sais trop comment, et il l'avait détruite de ses mains en prétendant la nettoyer. La poussière s'était mise dans les empâtements, et en l'enlevant à force d'esprit de vin, il ne resta finalement que le contour et quelques légers glacis.

Ce pauvre petit panneau était un peu l'image de la vie râtée

Digitized by Google

du poète. Il m'en parla longuement. « Je vous dis tout cela, ajouta-t-il, pour que vous puissiez raconter un jour ce que j'ai été et ce que je suis devenu. J'ai là — et il se frappa le front — un poème satirique qui fera tressauter le *Deutsche Michel* (ce sobriquet, les Allemands se le prodiguaient volontiers eux-mêmes avant 1870). Il m'en cita un certain nombre de vers. Hélas ! ils prouvaient qu'il avait perdu jusqu'au respect de sa langue, et plus encore celui de la césure. Il forgeait des néologismes à faire grincer des dents, et ses rimes criaient littéralement de se rencontrer. De loin en loin un mot, un trait heureux témoignaient de l'ancienne originalité. Ce n'était qu'un vif éclair. L'ensemble était indigeste, boursouflé, prétentieux, impossible. Il achevait cependant ce poème héroï-comique, l'envoyant tour à tour à tous les éditeurs, aux revues et aux journaux allemands. Son manuscrit lui était régulièrement retourné. Ce fut sa dernière illusion poétique et littéraire. Il se remit avec rage à sa passion de brocanteur de vieux tableaux et finit par s'y engager si mal, en contractant des marchés onéreux, en signant des lettres de change, qu'à un moment donné son petit avoir, sa bibliothèque et jusqu'à ses manuscrits, tout fut vendu à l'encan. Il vécut encore une ou deux années d'une existence fantasque. De loin en loin, je l'aperçus encore au café. Rien n'était changé en lui, il rêvait toujours de reprendre sa place au Parnasse allemand et de trouver le Pactole, grâce aux découvertes artistiques qu'il s'obstinait à faire chez tous les marchands de bric-à-brac. Je l'avais complètement perdu de vue, lorsque j'appris un jour sa mort et son enterrement. On l'avait trouvé, à l'aube, sur un banc du boulevard ; il y avait passé la nuit, il était fou, comme son frère. On l'amena à l'hôtel. Un passant qui l'avait reconnu se hâta de prévenir la communauté israélite. On fit dire à l'hôtelier qu'on allait aviser immédiatement et qu'en attendant il fallait lui donner ce qu'il demanderait. Lorsque le délégué du consistoire vint à l'hôtel pour le voir, Wihl était attablé devant une bouteille de champagne, l'œil émerillonné, et il invita son visiteur à accepter un verre. Transporté dans un asile de vieillards, il

Digitized by Google

y mourut quelque temps après Il fut enterré à Uccle, sans assistance aucune. Personne n'avait été prévenu ni de sa maladie ni de sa fin. Les journaux *la Chronique* et *l'Étoile* publièrent quelques lignes nécrologiques, et le silence se fit autour de lui.

Il m'a semblé que je devais davantage à cette curieuse personnalité, qui en Allemagne et en France a eu son quart d'heure de notoriété presque glorieuse, et qui parlait de son immortalité avec la certitude d'un croyant. Il était vraiment beau à voir alors, avec sa physionomie passionnée, encadrée de sa chevelure d'une opulence rare chez un septuagénaire; ses yeux étaient expressifs, jeunes, et tout son être attestait une vitalité indestructible. Dans la conversation, il avait des ricanements, des cris de révolte contre le sort, vraiment shakespeariens. Les apostrophes véhémentes lui échappaient à propos de tout, et surtout lorsqu'il se croyait négligé. Il regardait son entourage du haut de sa grandeur de poète. « Moi et Gœthe », il ne craignait pas de le dire, et il le pensait. Dur pour ceux qui lui déplaisaient, et trouvant à l'occasion le mot mordant pour les caractériser et les confondre, il avait, par contre, pour ceux qui lui montraient des égards et qui avaient une certaine notoriété littéraire, des comparaisons flatteuses et des paroles caressantes. S'il revendiquait pour lui le génie, il était assez bon prince pour faire entrevoir à ses interlocuteurs la possibilité lointaine de ne pas mourir tout à fait. Son immortalité à lui, il n'admettait même pas qu'on pût la contester. Rencontrant un jour M. Rivier, professeur de droit romain à l'Université libre, qui lui témoignait autant d'indulgence que d'amitié, Wihl se plaignit amèrement d'avoir vainement frappé à sa porte à différentes reprises. « Pauvre ami, vous ignoriez donc que j'étais en voyage : vous me prenez au débotté. — Et où avez-vous été? — Un peu partout : aux bords du Rhin, à Munich et à Genève. — Et vous n'avez pas poussé jusqu'à Wevelinghoven? — Wevelinghoven? Qu'est-ce que c'est cela? Qu'aurais-je cherché là? — C'est là que je suis né! » — Le lendemain d'une conférence qu'il était parvenu à donner à grand'peine,

Digitized by Google

— elle avait été écrite en grande partie par André Van Hasselt, sur les idées qu'il lui avait exposées et qu'il n'eut pas la patience de coordonner et de coucher sur le papier, ayant perdu l'habitude d'un travail suivi, — il me rencontra en société d'un auteur dramatique belge. Nous causions du succès de je ne sais quelle pièce nouvelle, lorsque Wihl, se servant de l'allemand, qu'il savait ne pas être compris par mon ami, qui était Wallon, s'écria avec un accent de commisération et de mépris contenu : « Et il ne dit rien de ma conférence; ah! le myrmidon, ça croit être quelque chose! » — et il invectivait, toujours en allemand, contre son interlocuteur, qui écoutait tout souriant, ne se doutant pas des aménités dont le poète courroucé et méconnu le bourrait.

Il ne ménageait personne, d'ailleurs, et trouvait des sobriquets à la Veuillot pour tout le monde. Les privations les plus dures, la misère parfois la plus criante n'effleuraient pas plus son orgueil qu'elles ne l'abattaient. La supériorité dont il était pénétré lui faisait supporter allègrement la pauvreté. Ce qui l'indignait, c'était que l'on ignorât sa royauté de Parnassien germanique. Il citait volontiers un mot de Sainte-Beuve, qui l'avait accueilli avec déférence, en disant que les poètes étaient les prophètes modernes.

Un jour, M. Auguste Dupont, à qui il donnait des leçons d'allemand, lui dit avec mille précautions : « Cher maître, vous qui marchez toujours le regard dans les nues, vous oubliez tout naturellement ce que vos pieds foulent et emportent de la rue. Ma bonne se plaint des traces que vous laissez sur les tapis de l'escalier. — Comment, elle se plaint! Elle devrait être trop heureuse d'essuyer la boue des pieds du poète !

Il eut le verbe plus acerbe vis-à-vis d'une dame à la table de laquelle il avait été invité et qui avait pris la liberté grande de désapprouver une opinion littéraire qu'il venait de formuler. Ce furent ces brusques incartades, ces sorties impérieuses qu'il prodiguait dans le monde sans acception de personnes, même aux femmes qui ne se montraient pas éblouies de son nimbe, qui le firent délaisser insensiblement. Il s'étei-

Digitized by Google

gnit tristement dans une solitude désolée, loin de sa famille, de son pays qui ne se souvenait plus de lui, ou lui faisait un grief de ses sympathies pour la France, tout bon patriote qu'il fût resté jusqu'à la fin de ses jours.

Son germanisme, exclusif à ses heures, provoqua une scène des plus virulentes au banquet qui suivit un congrès flamand à Bruxelles. Wihl voulait à toute force porter un toast en allemand, et comme on lui opposait le règlement, il fit une sortie furibonde et dit aux flamingants des vérités si piquantes qu'il faillit être expulsé de la réunion. Il s'ensuivit une polémique très amusante dans les journaux flamands et dans une petite feuille hebdomadaire française que publiait alors à Bruxelles un excentrique, Sinkel, ex-lieutenant de marine, feuille à laquelle Wihl collaborait parfois. Wihl était prédestiné : il ne prenait jamais la parole ou la plume sans déchaîner des tempêtes.

Un moment, en 1871, il avait songé à rentrer en Prusse. Il s'était rendu à Cologne et y avait parlé dans une tenue de la Loge. Il avait une éloquence naturelle, pleine de bouillonnements, mais il parlait une langue qu'on ne comprenait plus. Il ne voulait pas tenir compte de l'abîme qui séparait les Allemands de 1871, les Allemands victorieux et conquérants, de ceux de 1848. On le conspua, on le hua, on l'eût presque traité de renégat. Il jugea prudent de rentrer en Belgique, en secouant une dernière fois la poussière allemande de ses pieds, las cependant de fouler la terre étrangère. Wihl se consolait par la pensée, qui était devenue chez lui une idée fixe, qu'un jour la postérité, plus équitable, lui élèverait un bronze.

* * *

Ludwig Wihl est né dans le petit village de Wevelinghoven. Il y avait là à cette époque une communauté juive très orthodoxe. Le père, marchand de bestiaux, avait certaines notions talmudistes; c'était une âme juste et honnête. De ses cinq enfants, deux étaient extraordinairement doués. On les citait à l'envi comme des génies. Il est parfois difficile, sinon im-

Digitized by Google

possible, de reconnaître la distance qui sépare le génie de l'exubérance fantasque. Le plus souvent, c'est le temps seul qui résout cette question délicate.

On crut tout d'abord au génie poétique de Ludwig Wihl. On n'exaltait pas moins son plus jeune frère. Suivant l'exemple de Voltaire, qui, à l'âge de douze ans, avait fait sa première tragédie *Amulius et Numitor*, il avait écrit un drame très émouvant. Il fit ensuite ses études de peinture à l'académie de Dusseldorf. De là, il se rendit à Paris, où il se plongea tête baissée dans le tourbillon de la vie. Beau comme Antinoüs, il succomba à toutes les séductions qui le sollicitèrent, et mourut jeune, à Alger, des suites d'excès de toute nature.

Chez le poète, il y avait plus de pondération. La violence ne se développa chez lui que dans la sénilité, en même temps que ce laisser-aller absolu pour tout ce qui ne touchait pas à sa manie de collectionneur. Wihl commença ses études par le Talmud. Il y avait alors à Crefeld le grand rabbin du district, nommé Karlsburg. C'était un illustre talmudiste, réputé pour sa sagesse, sa bonté, son élévation d'idées; il était honoré et vénéré non seulement par ses coreligionnaires, mais par toute la province. Ce fut sous la direction de ce maître que Ludwig Wihl pénétra, par la petite porte basse et byzantine, dans le royaume de la science. Ses débuts n'ont pas laissé d'exercer un effet indéniable sur tout son développement intellectuel. La scolastique juive est la plus étonnante de toutes les gymnastiques de l'espèce. Elle rompt et plie l'esprit des scholiastes à tous les artifices de la discussion, elle l'initie aux arguties de la dialectique et de la controverse; allumant l'amour-propre et la rivalité, elle tend toutes les fibres du raisonnement pour repousser victorieusement les arguments du contradicteur et pour lui présenter, d'autre part, des syllogismes acérés comme la pointe d'une épée, qui le font reculer. Ces disputations entre maîtres et disciples aiguisent la riposte et favorisent singulièrement la volubilité de la langue. Tout d'abord, Wihl s'y complut comme le poisson dans l'eau. Tout feu et flamme pour savoir, il sentait

Digitized by Google

sourdre en lui une force latente. Il se rua sur le Talmud. Son maître, avec sa haute connaissance des hommes et des choses, s'aperçut bientôt qu'il y avait là l'étoffe d'un homme. Il l'engagea à faire ses humanités. Il fit plus : il obtint pour lui une bourse de quelques richards juifs. Wihl fréquenta le collège à Cologne. Il y brilla de façon à s'attirer les sympathies, lui, juif, — les israélites vivaient encore sous une législation d'exception, — de l'archevêque, le comte Spiegel de Desenberg. Les catholiques, bien qu'ils fussent déjà à cette époque en grande majorité dans la province rhénane, étaient loin d'être satisfaits de la situation qui leur était faite à côté du protestantisme d'État régnant dans le royaume de Prusse. Il n'était pas rare de les voir frayer plutôt avec les juifs qu'avec les protestants : c'était une façon comme une autre de fronder.

Quoi qu'il en fût, par calcul ou par penchant, le prélat colonais ne cessa de témoigner au jeune étudiant israélite une sollicitude constante et lui en donna encore des preuves multiples lorsque Wihl obtint le double doctorat à l'université de Bonn. Toutefois il ne parvint point, malgré toutes ses démarches, à obtenir pour son protégé, même après un examen éclatant suivi d'une thèse remarquable sur les monnaies phéniciennes, le droit de donner un cours universitaire, fût-ce à titre de simple agrégé. Un juif n'était pas apte alors, à moins d'abjurer, à remplir le moindre office public, pas même l'emploi de veilleur de nuit, comme le héros de la *Jobsiade*.

Qui donc dira jamais avec vérité et force ce qui dut se passer dans l'âme de Wihl lorsque, armé de pied en cap, sorti, après mille privations, d'incessantes humiliations et de laborieuses études, prêt à lancer son esquif aux pimpantes couleurs sur l'océan de la vie, il se voyait repoussé dans les eaux stagnantes du port, au Ghetto, avec l'avertissement suprême qu'il ne le quitterait qu'au prix du reniement de sa race, de son origine et de sa foi !

Ludwig Wihl était et est resté, sa vie durant, un croyant au point de vue historique. Il était pénétré de la vérité absolue du mot de la Bible, que les Israélites étaient le peuple

Digitized by Google

élu du Seigneur, preuve, soit dit en passant, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que de longs siècles avant Darwin certains docteurs avaient déjà entrevu le principe de la sélection.

Wihl était toutefois assez de son temps pour ne pas se contenter du seul et contestable avantage d'être sémite. En lui chantaient non seulement la jeunesse, le printemps, la confiance inébranlable en lui-même, mais l'Orient et ses mystérieux ressouvenirs, les affinités lointaines avec le roi-poète, la harpe des filles de Sion, et les hymnes élégiaques de ses ancêtres gémissant et pleurant leur exil et leur malheur près des eaux de Babylone. Il suffit du premier heurt que reçurent cruellement aux arêtes aiguës de la réalité ses espérances pleines d'illusions, pour faire éclore dans ce cœur large, sensible et grand, rivé à sa famille et à son peuple, la fleur pâle mais touchante de la passion : la poésie.

A l'heure où la poésie touchait d'un chaud et providentiel baiser ce front ombré d'une chevelure abondante et bouclée, la littérature allemande était entrée dans une ère qui rappelait par plus d'un point celle de la littérature française du XVIII[e] siècle. Comme celle-ci, elle était à la fois nationale et humanitaire. Les grands initiateurs, Schiller et Gœthe, deux soleils éternels sans éclipses, avaient engendré une riche constellation d'astres de toutes grandeurs. Sans avoir le génie de leurs précurseurs, ils avaient tous, poètes lyriques et dramatiques, romanciers, historiens et philosophes, subi le contre-coup de la révolution française et du grandiose soulèvement national allemand de 1813, que surtout, les premiers, les Arndt, les Körner et d'autres avaient préparé et alimenté par leurs chants et leurs écrits enflammés, et voire par leur sang. Comme Kleist pendant une des batailles de la guerre de Sept ans, Körner mourut les armes à la main et son dernier hymne patriotique aux lèvres.

Lorsque, la patrie délivrée et la paix faite, les trente-deux gouvernements allemands, sous l'action de la Sainte-Alliance, oublieux, la plupart, des engagements solennellement contrac-

Digitized by Google

tés envers leurs peuples, restaurèrent à l'envi les institutions absolutistes, proscrivirent et poursuivirent toute tendance libérale, ce furent les poètes, les écrivains et les penseurs qui s'arc-boutaient et protestaient, au mépris de leurs positions acquises, de leur liberté, de leur vie même, contre la foi punique des gouvernants.

Quand le prince de Bismarck s'est écrié récemment avec amertume, du haut de la tribune du Reichstag, que la plume et la parole tendaient en Allemagne à détruire ce que le fer avait créé de grand et de beau, il commettait la plus criante des ingratitudes historiques. Les hommes de l'action, les vrais pionniers, ceux qui avaient préparé le terrain et formé les citoyens, sans lesquels le grand chancelier lui-même n'eût pu réaliser ses hautes visées, c'étaient précisément les hommes de plume, les Ludwig Uhland, les Hoffman von Fallersleben, les Nicolas Lenau, les Henri Heine, les Boerne, les Gutzkow. Ils subissaient et suivaient comme leurs confrères français l'entraînement romantique. Mais tout en se complaisant dans la poétique du moyen âge, leurs yeux ouverts sur le présent dardaient audacieusement vers l'avenir. Le cœur et l'esprit ouverts à toutes les aspirations émancipatrices, promptement affranchis des ressentiments soulevés par les guerres de l'Empire, tous ces hommes étaient les apôtres dévoués d'un cosmopolitisme large et généreux. Les nationalités opprimées trouvaient en eux des défenseurs convaincus. Aussi la note lyrique toute personnelle et rigoureusement juive de Ludwig Wihl rencontra-t-elle chez eux le meilleur accueil. Bien qu'il eût eu durement à souffrir de l'espèce d'infériorité sociale civile et politique à laquelle les juifs allemands étaient cloués, sa poésie n'a rien de farouche. Elle est plutôt mélancolique, sentimentale, confiante dans la justice immanente des choses.

La pièce suivante, qui a eu de son temps assez de retentissement, fera mieux connaître son caractère, ses tendances et ses vues qu'une longue dissertation. Elle a paru dans son recueil *les Hirondelles occidentales*, sous le titre *der traue-*

Digitized by Google

ren le Rabbi (le Rabbin en deuil). M. Georges Eekhoud a bien voulu la traduire en versblancs, à notre intention :

Rabbi, c'est pleurer longtemps
Sur la pierre d'un tombeau.
Crois-tu réveiller les morts ?
Les morts ne s'éveillent plus.
Alors, cesse de pleurer.

— Je ne veux pas arracher
A leur sommeil les morts pâles
Leur repos est calme et doux.
Je verse plutôt des larmes
Sur mes frères les vivants.
Chaque jour d'autres épreuves

Visitent mon pauvre peuple.
Pourquoi ? Parce que, fidèle,
Sans chanceler dans sa foi,
Il croit au seul Dieu, son père.

L'inquisition la plus féroce s'évertuerait vainement à découvrir dans cette poésie une pensée séditieuse. Mais Wihl journaliste — il ne lui restait guère d'autre carrière à suivre — déployait moins de mansuétude. Rédacteur en chef de la *Gazette de Westphalie*, il brava la censure et fit entendre plus d'une vérité au pouvoir. Aussi dut-il bientôt se dérober nuitamment par la fuite à l'incarcération d'ores et déjà décrétée contre lui. Il partit pour Paris, où il retrouva Heine, avec lequel il ne tarda pas à se brouiller, grâce à son intempérance de langage qui valut bientôt à l'immortel auteur de *Lutèce* une provocation d'un banquier de Francfort dont la femme avait été mêlée inconsidérément à certains racontars. Des rivalités peu contenues de Wihl à l'égard de Henri Heine envenimèrent encore leurs rapports. Heine, peu patient également de sa nature, irrité déjà par le mal qui le minait, reprochait à Wihl de le pasticher, et déversa sur lui sa veine satirique dans une pièce de vers intitulée *l'Hirondelle bleue*.

Ludwig Wihl, cependant, était parvenu à se faire reconnaître par ses pairs en France. Un nouveau recueil de ses

Digitized by Google

poésies, *le Pays bleu*, traduit en français, fit une véritable sensation dans le monde des lettres. On en trouvera la preuve dans la lettre suivante de Sainte-Beuve, parue dans le second volume de la correspondance de l'illustre critique :

« Ce 23 août 1867.

« Monsieur et cher poète,

« Vous ne m'avez pas cru ingrat. Mais depuis que j'ai reçu votre recueil, j'ai beaucoup erré dans le *Pays bleu*. Je m'y plais, je m'étonne parfois (moi, casanier et peu hardi), je m'émerveille, je trouve avec surprise et plaisir tous ces noms modernes et nôtres, piqués par vous au gré de votre fantaisie; je note mainte strophe et maint verset que je ne saurais plus oublier. Je suis tenté d'écrire en marge de la plus belle page de mon Anthologie cette parfaite épigramme :

« Je ne suis pas méchant; mais, pareille à l'hirondelle, qui,
« çà et là, happe un moucheron dans son vol, ma muse saisit
« un insecte en chantant. »

« C'est à graver sur une pierre fine.

« Et le mot sur Henri Heine : « Que maints péchés soient
« pardonnés à Henri Heine ! » etc., etc. C'est l'épigraphe la plus vraie à mettre en tête de son œuvre.

« Veuillez agréer, monsieur et cher poète, l'assurance de ma gratitude et de mes vives sympathies. »

La fatalité voulut que, même en France, sa qualité de juif empêchât Ludwig Wihl de conserver dans une grande famille légitimiste la position d'instituteur, ce qui lui eût permis de rester à Paris et d'y vivre du mouvement universel. A bout de ressources, sans avoir prévu, dans son insouciance de poète, les mauvais jours qui allaient venir, il fut trop heureux de trouver un refuge dans un collège de Grenoble, jusqu'au moment où la guerre franco-allemande vint encore l'arracher de ce dernier asile. Ce double exil, amertumé encore par les sentiments contradictoires qui le poussaient vers sa patrie, bien qu'elle ait été presque toujours une marâtre pour lui, et vers la France qu'il aimait quand même, lui fut particuliè-

Digitized by Google

rement poignant. Cet exil fit de lui l'être bizarre, caustique, ricaneur, espèce de Diogène doublé d'Aristophane, que tout le monde a connu à Bruxelles.

Malgré tant de vicissitudes, Wihl ne se sentit jamais malheureux. La conviction de son immortalité lui servait d'armure invulnérable. Il n'était pas pétri d'une argile ordinaire : c'était un poète.

MAX SULZBERGER.

Digitized by Google

GAILLARD FRÈRE ET SŒUR[1].

V

Un jour que Henri sortait des bureaux de l'administration d'un journal en vogue, où il avait été chercher des renseignements sur divers emplois offerts, il se heurta sur la porte à quelqu'un qui entrait.

« Tiens ! Henri !

— Monsieur Bernstein ! »

Il y eut un moment de silence embarrassant. M. Bernstein, le banquier, avait été le familier des Bellemans. Trois ans auparavant, il ne se passait guère quinze jours sans que ces messieurs dînassent chez l'un ou chez l'autre. L'amitié datait des années actives du père Bellemans, dont M. Bernstein n'avait cessé d'être le banquier. Une dispute, commencée en riant, sur la légalité de certains moyens de faire fortune, continuée en ricanant, puis avec colère, ayant poussé le père Bellemans hors des gonds, il s'en était suivi de regrettables personnalités, et les deux camarades s'étaient quittés en déclarant qu'ils ne se verraient jamais plus. Par entêtement et fausse dignité, l'un et l'autre avaient persisté dans cette rupture. Henri se trouvait donc aussi gêné devant M. Bernstein que M. Bernstein mal à l'aise en face de Henri. Le banquier, le premier, eut la présence d'esprit nécessaire pour faire cesser le silence qui avait suivi leur mutuelle exclamation.

« Mon cher ami, dit-il avec un léger accent allemand qui n'était pas déplaisant, je ne sais comment t'exprimer le plai-

[1] Voir la *Revue* du 15 mars 1885.

Digitized by Google

sir que j'ai de te voir, parce qu'il est mélangé d'une dose d'amertume en songeant au passé... Dis-moi tout de suite si j'ai perdu toute ton amitié.

— Vous ne l'avez pas perdue, répondit Henri. Si vous avez parlé à mon père très vivement, il avait également des torts envers vous.

— Je crois que tu es dans le vrai. J'aurais dû avoir le courage d'aller lui tendre la main.

— Il aurait pu l'avoir aussi.

— Je me serais montré ainsi le plus raisonnable... »

Henri ne répondit rien; il regarda la belle tête, couverte de longs cheveux blanchissants, et les yeux humectés de M. Bernstein. Il lui tendit de nouveau la main.

« Et vous ne vous êtes plus revus?

— Non. Le hasard a été étrange à ce point que dans Bruxelles, une ville où il serait difficile de jouer le rôle d'invisible, deux hommes ont pu se perdre de vue pendant plus de deux ans. Et toi !... Qu'ai-je entendu dire? Tu t'es marié malgré ton père!.. T'a-t-il pardonné ?

— Non. Il ne me pardonnera pas.

— Qu'en sais-tu ? Si je faisais une démarche pour une réconciliation générale ?...

— Je crois que vous y perdriez vos peines,— du moins en ma faveur.

— Et que fais-tu ?

— Rien, malheureusement... »

Il conta brièvement ses affaires; il dit ses démarches. Le banquier l'écouta sans répondre. Quand il eut fini, M. Bernstein lui mit une main sur l'épaule.

« Eh bien, mon ami, tu vas entrer chez moi. Tu auras dix-huit cents francs la première année, et comme je suis certain de ton honnêteté et de ta volonté de bien faire, la seconde année je te donnerai deux mille quatre cents francs. Je montrerai ainsi à ton père que je sais vaincre mes rancunes et faire du bien à ceux qui m'ont été le plus durs.

— Mais en me prenant chez vous, vous lui ferez beaucoup de mal; il considérera cette action comme une vengeance.

Digitized by Google

— Je n'y pensais pas. Il faudra donc que je m'abstienne dans la crainte qu'on n'envisage mon idée comme étant le produit d'un caractère mauvais. Cela ne doit pas m'arrêter... Viens me voir demain matin; nous aurons réfléchi tous les deux : nous causerons. »

Henri alla au rendez-vous en se disant : « Ce serait bien mon affaire; je dois donc m'attendre à une déception. »

Le banquier le reçut très affectueusement.

« Il n'était pas nécessaire de tant réfléchir, dit-il; tu me conviens et je te rends service : donc, il n'y a pas à hésiter, il faut entrer chez moi. Quelle que soit la confiance que j'aie dans mes commis, il ne sera pas mauvais qu'un employé nouveau, désireux de parvenir, et sur qui je puisse compter, se trouve à ma disposition en toutes circonstances... Si ton père apprend que je t'ai en quelque sorte recueilli, il sera probablement irrité, et sa rancune s'accentuera. Que m'importe, puisque nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre ! Ma vengeance, comme tu disais hier, sera de celles qu'on ne craint pas d'avouer. »

Henri n'hésita pas plus que M. Bernstein; la délicatesse qui l'eût empêché d'accepter les offres qu'on lui faisait aurait été du donquichottisme, et il pensa que la perspective d'une vie misérable n'était pas de nature à compenser le singulier respect qu'il eût montré pour le ressentiment de son père.

Ce fut une grande joie chez ses beaux-parents quand il vint leur apprendre la bonne nouvelle, qui rassurait tout le monde; ce fut aussi pour Henri une des heures les plus heureuses de sa vie : « Il paraît, dit-il à Amélie, que gagner soi-même son existence est un véritable bonheur, puisque la seule idée que je vais être utile à moi et aux autres me procure un plaisir qui va jusqu'au transport. Qui diable a jamais pu considérer le travail comme une punition ?... »

A partir de ce jour, pendant plus de trois mois, Henri et Amélie furent complètement heureux. Ils étaient tout l'un à l'autre et au petit cercle d'amis avec lesquels ils vivaient. M. et M^me^ Gérimond, bonnes gens très modestes, sans vertus et sans vices, pétris de qualités médiocres, les laissaient à eux-

Digitized by Google

mêmes, satisfaits de n'avoir pas trop à craindre pour la vie matérielle, et occupés seulement de leur petit commerce, qui végétait en leur donnant de petits bénéfices. Ce fut aussi à ce moment-là que M. Auguste Gaillard et sa sœur entrèrent plus avant dans leur intimité.

Lorsque M. et Mme Gérimond et leur fille étaient arrivés à Bruxelles pour s'y établir, Amélie avait treize ans. Ses parents la mirent à l'école pour y terminer son éducation; elle y trouva Thérèse Gaillard, institutrice à dix-sept ans. Leur amitié datait donc de sept années déjà, Amélie ayant vingt ans. Thérèse était restée institutrice. Auguste Gaillard, alors âgé de trente-deux ans, et qui vivait avec sa sœur, était second commis aux travaux publics, avec trois mille francs d'appointement. Thérèse eût désiré qu'il épousât Amélie; elle lui en avait parlé : il avait rejeté cette idée comme une bouffonnerie. Est-ce qu'il était fait pour plaire à une jeune femme de dix-huit ans, parbleu! Il n'y avait qu'à le regarder, avec ses longues échasses et ses grandes pattes de chimpanzé. « Ne t'avise pas de jamais parler de ça à Mlle Gérimond, avait-il dit, je ne te le pardonnerais de ma vie, je serais capable de te quitter... » Et comme Thérèse riait à cette idée, il ajouta avec véhémence : « Oui, oui, tu ne me connais pas; je te quitterais... J'irais vivre tout seul dans une petite chambre, au faubourg, tout près de la campagne, où on entend le moins de bruit possible, où il y a déjà des coqs qui chantent et de gros chiens de garde qui aboient la nuit. Je serais très bien là; je cirerais mes souliers, je mettrais ma chambre en ordre, je ferais mon café, j'aurais une bibliothèque de livres choisis, et je fumerais ma pipe depuis cinq heures du soir jusqu'à minuit, sans m'arrêter. Je suis autant fait pour le mariage que la statue de Godefroid de Bouillon... »

Il ne fut jamais plus question qu'en plaisantant de l'idée de Thérèse. Quelquefois elle disait à son frère : « Il me semble qu'Amélie t'a regardé gentiment aujourd'hui. » Et il répondait : « C'est une bonne fille; elle regarderait avec affection un crocodile ou un ours. »

Le frère et la sœur Gaillard faisaient partie de la famille

Digitized by Google

Gérimond; quand il fut question d'un mariage pour Amélie, ce fut à eux qu'on demanda les premiers conseils ; c'est à Thérèse qu'Amélie confia son grand secret. Et tout de suite Henri Bellemans fut aimé par eux, comme si ç'avait été un devoir naturel de suivre le sillon tracé par Amélie.

VI

Ces « petites gens » jouissaient donc d'un bonheur composé d'éléments simples; ni l'ambition, ni la vanité, ni les agitations de l'orgueil ne les troublaient. Leur existence paisible, où les affections désintéressées jouaient le grand rôle, n'aurait dû porter ombrage à personne. Sans luttes pénibles ou héroïques, Henri et Amélie avaient conquis leur idéal. Tout désordre capable de les arracher à cette satisfaction complète ne pouvait venir d'eux-mêmes. Il semblait qu'il n'y eût plus que l'aveugle hasard et l'implacable marche du temps à travers les générations qui fussent assez forts pour les tourmenter.

En effet, la première émotion douloureuse leur vint de l'extérieur. Ils reçurent un matin une lettre, dont la signature était illisible, qui leur apprit que M^me^ Bellemans était « à toute extrémité ». Il y avait alors huit mois qu'ils étaient mariés, et Amélie se trouvait dans un état de grossesse très avancé.

Henri ne réfléchit pas un moment; il prit son chapeau et dit : « Je veux voir ma mère... »

Il se dirigea vers la porte. Amélie le rappela.

« N'oublie pas de m'embrasser, Henri. Ce serait la première fois. »

Et comme il se penchait doucement vers son visage rose de santé, où deux grands yeux bleus brillaient de l'affection la plus pure, elle ajouta : « Sois prudent ! Il est toujours ton père...

— Je penserai à toi... »

Il partit. Il alla d'un trait jusqu'à la maison paternelle. Sa main tremblait, son cœur battait violemment en tirant le bouton de la sonnette.

Digitized by Google

La bonne qui vint ouvrir lui était étrangère.

« Mme Bellemans... dit-il en hésitant et bégayant, horriblement troublé.

— Madame est bien mal, monsieur...

— Je voudrais la voir...

— Personne ne peut monter.

— Je suis son fils Henri.

— Ah! je vais avertir... »

Henri l'arrêta par le bras.

« Non, dit-il d'une voix qui se raffermissait, mais de façon à n'être entendu que de la bonne : je suis en délicatesse avec mon père, et il serait capable de m'empêcher de... voir ma mère. Venez avec moi, mademoiselle; je connais le chemin, je connais la chambre... venez, je vous en supplie... »

Ses yeux s'étaient remplis de larmes; la bonne, touchée, le laissa passer et le suivit. Il monta l'escalier et s'arrêta au premier étage. La chambre de sa mère donnait sur le jardin. Il ouvrit la porte avec précaution, et regarda : une de ses sœurs était assise près du lit de la malade. Elle tourna la tête, le reconnut, et se leva. Il s'approcha avec fermeté, et sa sœur ne fit aucun mouvement, ne dit aucune parole pour le tenir à distance. Il se pencha sur la malade, qui paraissait assoupie, et lui baisa le front. Elle ouvrit lentement les yeux.

« C'est moi... Henri... Maman !... »

Elle le reconnut et peu à peu un sourire navré parut sur ses lèvres. Tout à coup ses sourcils se crispèrent, ses yeux se dilatèrent avec terreur. Elle leva une main et repoussa Henri.

« Allez-vous-en... S'il entrait!... Partez ! Partez!...

— Maman, j'ai voulu vous voir... vous embrasser... vous dire que je suis heureux...

— Ah! dit-elle avec un large soupir... tant mieux... je mourrai plus tranquille... Partez maintenant... Henri... cher Henri... »

Il se pencha encore, il lui baisa longuement le front, que l'émotion avait rendu tout moite; il pleurait silencieusement; il sentait à ce moment que l'amour filial n'avait été qu'engourdi au fond de son cœur, et il se repentait de n'avoir pas

Digitized by Google

tout fait pour revoir cette pauvre mère, si faible, et probablement tyrannisée.

« Je reviendrai demain... dit-il...

— Oui, c'est cela... Demain, demain. »

Elle le regarda; elle eut le courage de lui sourire, et c'était pour lui donner l'espérance qu'il la reverrait. Mais elle voulait qu'il partît tout de suite.

« Père est sorti; il pourrait rentrer, dit de son côté la sœur, bouleversée par cette scène.

— C'est toi qui m'as écrit, Julie? »

Elle fit oui de la tête.

« Je te tiendrai compte de l'effort que tu as dû faire. A demain! »

De nouveau, il embrassa sa mère et enfin se résigna à l'abandonner. « Si le père rentrait, ce serait une scène atroce, » se dit-il.

Le soir même, il reçut la nouvelle de la mort de sa mère; une lettre courte, d'une écriture hachée, avec des traces de larmes, et cette fois signée nettement. Il pleura beaucoup. La séparation d'avec sa mère prenait un caractère de déchirement et il se condamnait pour n'avoir pas tenté de la revoir. « Elle eût été plus heureuse, avec moi, dans notre médiocrité, que là-bas... » se disait-il. Amélie le raisonna; il se rendit en apparence à ses arguments : mais, au fond de son cœur, une sorte de remords demeura ouvert pendant longtemps, qui le faisait souffrir quand il était seul.

Ce fut probablement Julie, sa sœur aînée, qui lui envoya une lettre de faire-part. Le matin de l'enterrement, à l'heure fixée, il entrait dans la maison de son père.

On avait tendu de noir le grand salon et la salle à manger, au rez-de-chaussée. Le catafalque, entouré de bougies allumées, se trouvait au milieu de la salle à manger. M. Bellemans et ses gendres attendaient les invités, debout entre les deux pièces. On défilait devant eux; on sortait par la porte de la salle à manger qui donnait dans le vestibule, au bas de l'escalier.

Il n'y avait pas beaucoup de monde, le temps était trop maussade.

Digitized by Google

Henri alla se placer à côté de son père, qui le regarda d'un air terrible, en pâlissant affreusement. Il soutint son regard, mais conserva une attitude tranquille, en prononçant en sa pensée le nom d'Amélie, en songeant à la pauvre femme ensevelie sous ces draperies noires piquées de larmes d'argent. On voyait trembler les mains gantées de noir de M. Bellemans, et c'étaient des larmes de colère qui s'échappaient de ses yeux. Cependant il se contint : « le monde » était présent, il fallait bien faire quelque chose pour lui. Mais les sentiments irrités qu'il nourrissait en son cœur se changèrent en une haine implacable, en ce moment où le fils qu'il méprisait avait l'audace de se présenter à ses yeux.

Henri fit son devoir jusqu'au bout. Ni les regards de son père, ni l'expression fausse d'un dédain exagéré, qui se lisait sur les visages de ses beaux-frères, n'eurent le pouvoir de l'intimider ou de le décourager. Pied à pied, jusqu'au cimetière, il suivit la funèbre cérémonie; il resta présent jusqu'à ce que le fossoyeur eût recouvert de terre le cercueil; il pleura le dernier sur cette fosse comblée, sans se préoccuper de savoir si l'on pleurait avec lui. Lorsqu'il se retrouva dans son appartement, lorsqu'il eut raconté à Amélie les menus incidents de cette matinée, il se sentit tout calmé, pour ainsi dire réconforté. « La pauvre femme est en terre, dit-il; c'est au moins la paix. Elle ne sentira plus peser sur elle la volonté inflexible de celui qui ne devait être que son partenaire et qui a été son maître. Elle ne subira plus les terreurs incessantes que son imagination grandissait encore et qui la faisaient frissonner comme si une fièvre l'avait secouée sans répit. Je me disais, en revenant seul à pied du cimetière, qu'il y a ainsi sur la terre des centaines de mille êtres pour lesquels la mort est une amie, et la fin une délivrance. Je m'étonne qu'il y ait si peu de suicides, en voyant combien d'hommes et de femmes sont placés dans une situation douloureuse que rien ne semble devoir changer jamais.

— Il y a l'espérance, » dit Amélie.

Ces impressions misanthropiques, cette philosophie mélancolique peu à peu se dissipèrent. Henri était trop heureux

Digitized by Google

pour s'abandonner à des tristesses sur des sujets abstraits; il appartenait d'ailleurs aux tempéraments actifs, sur lesquels la méditation n'agit que par boutades. Le premier-né de ses amours vint encore ajouter à son bonheur; un rayon de soleil s'ajouta aux lumineuses perspectives du petit domaine où sa vie était enfermée. Six semaines après la mort de Mme Bellemans, naquit une petite fille à laquelle Henri et Amélie donnèrent le nom de Charlotte, en souvenir de l'amie de Werther, qu'ils considéraient comme le modèle de la femme honnête. Le lendemain de la naissance de cette petite fille, reçue avec tant de joie, Henri reçut un billet de sa sœur Julie.

« Je te félicite, Henri, écrivait-elle, et j'embrasse ma belle-sœur, que j'envie. Je n'ai pas d'enfants, moi qui en désire depuis tant d'années. Ah! quelles déceptions!... Comme la médiocrité me serait légère si j'étais mère... »

« C'est décidément la meilleure de la famille, dit Henri.

— Et elle semble malheureuse, répondit Amélie. Je voudrais bien la connaître. Pourquoi ne vient-elle pas nous voir?

— Que sait-on? Si j'avais étudié à fond le caractère de son mari, je pourrais te répondre. Julie est faible comme ma mère et probablement subit une tyrannie mesquine, qui a pour cause des sentiments imbéciles. Si je faisais une démarche pour nous rapprocher d'elle, cela ne servirait probablement qu'à rendre plus étroit le despotisme de M. van de Steen, son noble époux. Il vaut donc mieux la laisser libre d'agir selon les circonstances.

— Elle croit peut-être que tu la recevrais mal...

— C'est possible, et il ne faut pas qu'elle le croie. Je vais lui écrire. »

Au billet affectueux de Henri, Julie répondit : « Si je l'avais pu, Henri, il y a longtemps que je serais venue te voir. Je n'ai pas assez de courage pour affronter les querelles. Ne m'écris plus. Il est inutile d'ajouter à mes ennuis. »

VII

Une accalmie de plusieurs années suivit ces premières impressions mauvaises. Henri et Amélie, en communauté familiale

Digitized by Google

avec M. et Mme Gérimond, êtres placides et médiocres, en commerce d'amitié très intime avec Auguste Gaillard et sa sœur Thérèse, ne voyant que fort peu de personnes en dehors de ce petit cercle, étaient aussi heureux qu'on peut l'être et se complaisaient dans cette vie sobre absolument honnête. Henri, trois ans après son mariage, avait trois mille francs d'appointements. Deux enfants lui étaient nés. Le petit négoce des époux Gérimond se maintenait, en donnant des bénéfices fort maigres, mais qui aidaient cependant aux deux ménages. Ils n'avaient pas de dettes : donc, ils étaient riches. « Ma sœur Julie, qui n'a pas d'enfants, est bien plus pauvre que moi, » disait Henri avec conviction. Thérèse Gaillard était de la famille au point que les deux enfants, habillés par elle, ne coûtaient presque rien à Henri. On la laissait faire, très simplement, parce qu'étant une personne vraiment raisonnable, elle habillait les enfants sans luxe, fraîchement en été, chaudement en hiver.

Pendant le cours de la quatrième année, vint un troisième enfant, et en même temps les appointements de Henri furent augmentés de cinq cents francs. « On a bien raison d'affirmer, disait-il, qu'un bonheur ne vient jamais seul. » Les grands-parents, en voyant la famille augmenter rapidement, avaient quelques soucis, pensaient à un avenir tout noir; mais ils n'osaient parler de ce sujet qu'entre eux, ayant assez de tact pour ne pas troubler le bonheur des époux.

Cependant, quand vint le quatrième enfant, ils firent de craintives, de discrètes observations. Henri leur rit au nez, sans respect.

« Eh bien! quoi! ajouta-t-il, s'apercevant qu'ils prenaient mal cet accès de gaieté, qu'est-ce que vous voulez? Allez-vous nous reprocher de nous aimer? Je voudrais vous voir à notre place... »

Et comme cette boutade les déridait, il fit une réflexion que jamais il n'avait faite:

« Vous semblez toujours oublier que je suis le fils du millionnaire M. Bellemans, et que mes enfants hériteront tôt ou tard. »

Digitized by Google

Cela lui échappa; ce n'était pas pourtant le fond de sa pensée, car en son for intérieur, depuis qu'il avait acquis cette expérience : que le bonheur n'était pas le fruit de la richesse, le million de son père n'avait plus aucune valeur pour lui. Sa femme vivait dans les mêmes idées. Sans doute, la réflexion faite répondait vaguement aux inquiétudes des vieux parents; il voulait se débarrasser ainsi de leurs obsessions, quelque affectueuses qu'elles fussent.

Après sept années de mariage, M. et Mme Bellemans avaient donc quatre enfants, et les appointements de Henri étaient de quatre mille francs. M. Bernstein était enchanté de son travail ; quelquefois il lui frappait sur l'épaule, en disant : « Je t'associerai certainement à ma maison, et avant peu de temps... »

Ce fut à cette époque qu'une nouvelle émotion mauvaise vint troubler l'aimable existence de Henri et d'Amélie. Le père et la mère Gérimond moururent presque en même temps, ne mettant entre leur départ qu'un intervalle de huit jours. Amélie, malgré sa fermeté, reçut alors le premier coup sérieux ; son tempérament, assez délicat, subit mal cette secousse; elle maigrit et devint mélancolique par périodes. Elle disait à Thérèse Gaillard : « Je ne sais ce que j'ai, mais mes forces s'en vont. » Thérèse la rassurait vivement, disant que c'était un mal passager, et Amélie la croyait tout de suite, aimant la vie avec la passion pleine de sérénité qu'elle mettait à toutes choses.

Il fallut liquider la succession des vieux parents; elle donna un peu plus de deux mille francs d'excédent, plus les meubles d'une chambre à coucher, d'une salle à manger et d'une cuisine. On quitta la maison, dont le loyer était trop cher, et on alla s'établir au faubourg. Auguste et Thérèse Gaillard suivirent leurs amis, sans lesquels ils ne pouvaient vivre. Henri et Amélie s'installèrent dans les deux étages d'une maison bourgeoise ordinaire; Auguste et Thérèse louèrent dans le voisinage une habitation, et la vie nouvelle commença.

Amélie fut grosse de nouveau à la fin de la huitième année; malgré tout son courage moral, elle ne put s'empêcher

Digitized by Google

de pleurer lorsqu'elle informa Henri de ce nouveau « bonheur », et cette manière de manifester son sentiment maternel fit une vive impression sur le père. Cependant il chercha de la détourner de cette tristesse, de lui faire voir le cinquième enfant sous un aspect aimable. D'abord, sa position avait déjà pour effet de lui rendre l'embonpoint perdu ; c'était toujours ainsi : elle embellisait à chaque enfant. Le mal dont elle avait souffert pendant quelque temps était la suite naturelle du chagrin qu'elle avait ressenti quand les « vieux » étaient morts. L'enfant lui rendrait toute sa belle quiétude avec la santé...

Elle ne résistait point à cet optimisme affectueux ; l'éloquence convaincue de Henri apportait la conviction dans son cœur.

Mais Henri ne trouva rien à répondre à Thérèse, sur le même sujet, quand elle lui dit, en hochant la tête : « Le quatrième aurait dû être le dernier ; Amélie est bien délicate... »

Le temps passa ; les premières impressions s'effacèrent peu à peu. Amélie elle-même se reprit à l'espérance et considéra les choses d'un esprit plus tranquille. Elle était aimée, entourée de soins, ses enfants croissaient à plaisir, tandis que leurs facultés se développaient en même temps que leurs qualités morales et leurs imperfections. L'appartement était plein de vie à certains moments de la journée, et le soir, presque tous les jours, Auguste et Thérèse Gaillard venaient passer une heure ou deux avec les heureux époux. Les sombres appréhensions, les points noirs de l'avenir, la médiocrité de l'existence n'avaient pas assez de force pour troubler longtemps ce milieu excellent et ces braves gens.

On vit donc arriver sans craintes les couches d'Amélie. Malheureusement, elles furent très mauvaises : le mal qui la rongeait avant sa grossesse reprit sa marche au point où la nature lui avait fait faire une halte momentanée. Amélie « traîna » pendant plus de six mois, avec des alternatives cruelles, des retours apparents, des chutes rapides, de mornes désespoirs et des illusions poignantes. De plus, cette grave maladie et le dernier enfant augmentèrent les dépenses ordinaires et bientôt creusèrent un déficit, malgré l'ingéniosité de

Digitized by Google

Thérèse et de son frère, qui intervenaient dans le ménage avec une véritable indiscrétion. Ni les soins, ni l'affection ne parvinrent à tirer Amélie des mains de la mort; l'implacable loi de la nature suivit son cours, indifférente aux plaintes et aux protestations.

VIII

Le surlendemain de l'enterrement d'Amélie, Henri et les cinq enfants étaient réunis, avec Thérèse et Auguste Gaillard, dans la pièce de l'appartement que Henri occupait, qui servait de salon et de salle à manger. Bien que la famille ne fût point riche, tout le monde portait le grand deuil : ces sortes de sacrifices sont considérés comme sacrés; il faut être très pauvre pour ne pas se couvrir du signe extérieur de la douleur, adopté par certains peuples. L'homme, d'ailleurs, dans beaucoup de circonstances, exprime volontiers au public ses sentiments intimes, tristes ou joyeux; il étale même les satisfactions de sa vanité, ou de son orgueil, avec une complaisance parfois singulière.

La réunion était funèbre chez Henri Bellemans. C'était le soir; la lampe brûlait au-dessus de la grande table ovale couverte d'un vieux tapis vert. Thérèse et Auguste étaient assis en face de Henri, silencieux, absorbé dans ses pensées et ses regrets. Entre le frère et la sœur, l'aînée des enfants, qui avait alors près de huit ans, lisait; les autres, frères et sœur, s'occupaient de choses diverses; le dernier venu, un garçon, dormait dans son berceau. Les enfants parlaient à voix basse, et Thérèse leur répondait également à voix contenue, comme pour ne point troubler la poignante rêverie de Henri. Auguste Gaillard tourmentait ses phalanges, en regardant le tapis. La scène était pénible; la mort planait encore sur cette famille trop cruellement éprouvée, et le respect de sa propre douleur rendait chacun silencieux.

Un peu plus tard, la bonne vint prendre les enfants et alla avec Thérèse procéder à leur toilette de nuit, au second étage. Il faisait froid; ils furent bientôt déshabillés, et Thérèse

Digitized by Google

redescendit près des deux amis. Elle reprit sa place, fit deux ou trois hem! en regardant Auguste et dit, pour entamer la conversation :

« Là! les voilà couchés. Dans cinq minutes, tous dormiront.

— Oui, dit Henri, la nature a été bonne pour les enfants : elle leur a donné l'oubli facile.

— Attendez qu'ils soient grands... dit M. Auguste.

— Oh! je sais bien : ils auront leur part de chagrins; on leur donnera l'occasion de pleurer, de regretter d'avoir vécu, de considérer l'existence comme une chose sans raison et sans justice, idiote ou cruelle. Chacun a son poids à porter.

— C'est vrai, dit Thérèse; encore faut-il le porter de façon à l'alléger autant que possible.

— On tombe, on se relève... ajouta M. Auguste.

— Oui, et on retombe : c'est la gymnastique habituelle, reprit Henri. Tant pis pour ceux qui restent étendus, exténués, on leur passe sur le corps. Ah! non, tout cela n'est pas admirable; les lots ne sont pas égaux. Je vous demande de quelle façon un homme comme moi, veuf avec cinq enfants, et sans fortune, occupé toute la journée, va arranger ses affaires pour pouvoir élever sa famille.

— Vous n'avez pas une idée quelconque... d'organisation? demanda M. Auguste.

— Il n'a pas eu le temps de penser, interrompit Thérèse; est-ce qu'il a la tête à ça? C'est plutôt notre affaire que la sienne. Ses proches ne le connaissent plus, nous pouvons bien les remplacer.

— Vous avez vos devoirs et vos occupations, dit Henri.

— Sans doute, Henri, répondit Thérèse. Nous avons causé de tout cela, Auguste et moi, et nous sommes d'accord...

— Tout à fait d'accord, Henri.

— Vous êtes toujours d'accord, dit Henri, que sa douleur rendait très sensible, et qui se mit à pleurer doucement, et ce n'est jamais que pour faire le bien. Vous avez été pour nous mieux que frère et sœur, et j'ai le cœur si plein de gratitude, je vous dois tant, je sens si bien que je vous devrai plus

Digitized by Google

encore, qu'il me serait... impossible,... absolument impossible de vous dire à quel point... je... je vous suis... »

Il suffoquait, il ne put continuer. Il se leva un instant, fit deux ou trois tours dans la pièce, puis vint se rasseoir.

« Pardonnez-moi, ajouta-t-il; je suis fort affaibli; je ne vaux plus grand'chose en ce moment. Ce que je voulais dire, vous le savez. Vous êtes, après Amélie et mes enfants, les deux êtres que je considère comme les plus respectables et les plus affectueux qui existent...

— Une fameuse bêtise! dit M. Auguste en grimaçant et essayant de sourire.

— La belle vertu de s'aimer! dit à son tour Thérèse. Ne parlez pas ainsi, vous ressembleriez à tout le monde. N'avons-nous pas eu du plaisir en compensation de notre affection? C'est de l'égoïsme bien entendu.

— Oui; je connais vos sophismes, Thérèse.

— Bon; je ne vais pas faire un cours de philosophie, bien sûr. Il ne s'agit pas de ça. Vous voilà tout seul avec cinq enfants, dont le dernier a neuf mois. Vous ne pouvez pas les confier à la bonne, quoique ce soit une fille fort honnête; elle les gâterait. Nous avons causé avec Auguste... Henri, il n'y a qu'une chose à faire, et c'est entendu : nous devons vivre ensemble...

— Dans la même maison... ajouta M. Auguste en se frottant les mains et en riant tout bas.

— Dans la même maison, naturellement, reprit Thérèse. Je me nomme gouvernante des enfants; je donne ma démission d'institutrice publique...

— Je ne veux pas cela, dit vivement Henri.

— Vous le voudrez certainement, Henri : c'est une nécessité. Réfléchissez-y; vous n'avez pas d'autre combinaison possible. Nous étions des amis... Nous serons frères et sœur. Nous sommes d'accord avec Auguste, vous devez être d'accord avec nous. Sinon, vous serez injuste...

— Comment!...

— Sans doute, vous nous empêcherez d'être heureux à notre manière.

Digitized by Google

— Je ne puis pas accepter un pareil sacrifice...

— Vous n'avez pas le droit de nous refuser; ce serait agir en mauvais amis... et... en mauvais père.

— Mais...

— D'ailleurs, dit M. Auguste, il est trop tard : Thérèse a envoyé sa démission. »

Et il se mit de nouveau à rire silencieusement, en voyant la physionomie effarée, bouleversée, toute vibrante de Henri.

« Envoyé votre démission, sans savoir... dit-il, très ému.

— Tout a été pesé, Henri, répondit Thérèse. Nous sommes gens raisonnables, je pense, mon frère et moi : vous voudrez bien l'admettre. Nous avons décidé après mûres réflexions, sans avoir seulement la pensée que vous tenteriez de vous opposer à la réalisation de notre plan. Quand vous y aurez songé, vous ne ferez plus une observation. Essayez d'arranger les choses autrement : vous n'y parviendrez pas. Si seulement Henriette, votre aînée, avait dix-huit ans, seize ans même, on pourrait en faire une petite maman... Mais elle ne les a pas, elle est loin de les avoir, et le dernier est encore au berceau. Voulez-vous les envoyer tous en pension?...

— A leur âge!...

— Justement. Il n'y a guère que Henriette dont vous pourriez vous séparer... Les autres ont encore besoin d'une tutelle plus affectueuse que celle de l'instituteur ou de l'institutrice; le dernier exige des soins incessants. Vous ne pouvez nier cette situation.

— Elle est assez claire, dit M. Auguste.

— Si encore vous étiez riche, reprit Thérèse, vous auriez la ressource d'appeler des étrangers à votre secours, que vous payeriez pour qu'ils vous remplacent. Mais si vous étiez riche, vous abandonneriez encore bien moins vos enfants à des mains indifférentes, à des consciences froides. Il n'y a que votre père, Henri, qui puisse vous tirer d'affaires, dans ce sens-là, et je sais que vous ne vous adresseriez à lui qu'à la dernière extrémité. Or, nous n'en sommes pas là. Nous avons notre plan : il faut l'approuver. Nous habitons la même maison; je deviens la gouvernante de vos enfants; Auguste, sur ses

Digitized by Google

quatre mille deux cents francs d'appointements, vous paye deux mille francs notre logement et notre pension. Il nous reste à chacun mille francs pour notre entretien... Laissez-moi finir, vous me répondrez, si vous en avez le courage... Une maison comme celle-ci serait suffisante. Au rez-de-chaussée salon et salle à manger; j'habiterais le premier étage avec les enfants; vous le second avec Auguste. Nous trouverons cette maison, en nous éloignant encore un peu des boulevards, pour neuf cents francs, mille francs avec les contributions. Il vous restera cinq mille francs pour le ménage, pour votre entretien à tous, pour l'imprévu. Nous serons presque riches, en supposant que le ménage coûte trois mille francs, et vous pensez que je ferai tout ce qu'il faut pour arriver à ce résultat...

— Mais, Thérèse, dit Henri en l'interrompant, dans tout cela il n'est pas question de vous, de votre avenir. Vous aviez une belle position, deux mille cinq cents francs d'appointements, une pension en perspective, vous abandonnez tout... Je ne vous pardonne pas d'avoir pris ainsi une aussi grave détermination sans au moins m'avertir. Vous me faites votre complice malgré moi...

— C'est vrai, dit M. Auguste, et elle a joliment raison.

— Vous l'entendez, reprit Thérèse. Tous vos arguments sont mauvais... Il n'y avait pas autre chose à faire que ce que j'ai fait. Nous aurons, comme par le passé, tout ce qu'il nous faudra : Auguste et moi, sur les mille francs de notre entretien, nous ferons des économies...

— Cinq cents francs au minimum, dit M. Auguste.

— Et le bonheur d'élever les enfants, pour combien pouvons-nous le compter, Henri? Et la satisfaction de savoir que nous aurons fait ce que commandent le sentiment et le devoir, croyez-vous que ce ne soit rien?

— Laissez-moi au moins un moment pour bien peser tout, Thérèse. Vous m'attaquez violemment...

— Il n'y a plus rien à peser, dit Thérèse : j'ai donné ma démission. Je vous demande simplement de nous recevoir chez vous, comme pensionnaires, pour une somme modeste; en

Digitized by Google

retour, je veillerai à votre ménage, je donnerai l'éducation aux enfants...

— Et moi, dit M. Auguste, si nous avons un jardin, j'y cultiverai des roses et des œillets : j'ai une passion qu'il m'a toujours été impossible de satisfaire... »

Henri tendit les deux mains.

« Vous êtes deux, vous êtes plus forts que moi. Faites donc à votre tête; n'écoutez donc que votre cœur, puisqu'il vous plaît d'être vos propres dupes.

— Ça nous plaît, » répondit M. Auguste.

Et Thérèse, après un silence :

« Cela plaît aussi à Amélie, n'en doutez pas. »

Et se rappelant la promesse faite au lit de mort de la pauvre femme, elle ajouta en sa conscience : « L'indispensable ainsi sera accompli. »

IX

Ce fut encore un déchirement pour Henri de quitter la maison où Amélie était morte; mais il dut bien se résigner. Il eut beau tourmenter son cerveau pour trouver une combinaison autre que celle de ses amis, il n'y parvint pas. Les choses s'agençaient admirablement, grâce au caractère et à l'affection du frère et de la sœur.

Ce ne fut cependant pas sans résistance que Henri accepta les sacrifices qu'on lui faisait; ses objections, sans être décisives contre le parti pris, avaient de la valeur; celle-ci, entre autres, était de nature à être étudiée : si Henri mourait, qu'arriverait-il? Auguste et Thérèse Gaillard, avec quatre mille deux cents francs par an, pourraient-ils continuer à donner leur temps à la famille des orphelins? Il ne fallait pourtant compter ni sur le père Bellemans, ni sur ses filles. Il y avait bien Julie, qui paraissait moins endurcie dans son bien-être, moins confite en sa vanité que sa sœur, qui peut-être prendrait les enfants en pitié. Mais c'était là une espérance très vague, une chance, une fortune tout aléatoire, et qu'il fallait abandonner par prudence et sagesse.

Digitized by Google

A cette mort possible, Thérèse répondit par des raisons de sentiment et par des conjectures qui ébranlèrent Henri : — Si on le laissait à lui-même, avec ses propres forces, les moyens dont il pouvait disposer, comment les enfants seraient-ils élevés? Il ne faut pas pousser la sollicitude jusqu'à l'invraisemblable. Quelle apparence qu'il meure avant d'être vieux, avec sa vigueur exceptionnelle!...

De guerre las, Henri finit par céder; mais au fond, il n'était pas satisfait : on lui donnait tout, et il ne rendait rien ; le frère et la sœur se faisaient ses partenaires trop désintéressés et il restait leur obligé avec un égoïsme énorme.

Peu à peu, cependant, et à mesure que leur ménage s'organisait dans un milieu nouveau, Henri s'apaisa, accepta le sacrifice. Auguste et Thérèse avaient l'air radieux; les enfants, aimés par Thérèse depuis leur naissance comme s'ils avaient été véritablement à elle, trouvaient toutes naturelles son intervention et son autorité. Elle était « tante » Thérèse depuis toujours, comme le frère était oncle Auguste. Henri voyait les choses se continuer et non commencer; rien n'avait changé dans son intérieur: Thérèse, en remplaçant Amélie, ne commettait rien qui fût blessant pour le cœur de Henri, qui fût de nature à froisser ses impressions et ses sentiments les plus intimes. Elle était une quasi-mère, avec des droits de par son amour, des devoirs acceptés avec bonheur, une conscience toute blanche, qui lui permettaient de vivre dans une atmosphère en quelque sorte idéale. Aussi, un soir que M. Auguste était sorti pour renouveler sa provision de tabac, que les enfants dormaient déjà, et qu'il se trouvait seul avec elle, Henri lui ayant dit, très ému : « Lorsque je pense à tout ce que vous dois... » elle put l'interrompre en répondant : « Si vous saviez, Henri, comme je suis heureuse, et comme mon frère est heureux ! Nous ne pouvions pas rêver d'être aussi heureux après le malheur qui nous a frappés. »

Heureux ! Cela était-il vraisemblable? Quelques mois après la mort d'Amélie, le mot « heureux » était prononcé chez Henri, par les meilleurs amis de la pauvre femme. Quelle étrange chose est-ce donc que la vie, où de pareils contrastes sont pos-

Digitized by Google

sibles? L'humanité est donc semblable à la nature, qui refait tous les ans au printemps les richesses que l'hiver a détruites? Sur des ruines, sur des champs dévastés, partout la sève et la vie accumulent les plantes. Après des malheurs qui semblaient irréparables, qui l'étaient, en effet, puisqu'un être avait disparu, des joies nouvelles se produisaient, le plaisir de vivre s'accusait, on reprenait goût aux complications monotones et aux agitations assez banales de l'existence. Qui sait si lui-même, Henri Bellemans, après avoir perdu la meilleure partie de son être moral, ne serait pas un jour assez philosophe pour se souvenir d'Amélie sans aucun sentiment d'amertume!

Il exprimait ces doutes, en causant avec Auguste et Thérèse; ils avaient ainsi de longs entretiens mélancoliques, le soir, quand les enfants dormaient; Amélie était encore aux milieu d'eux: ils trouvaient à ces épanchements une consolation véritable, qui peu à peu donnait à leurs regrets une douceur d'une nature toute particulière. Et leurs liens se resserraient davantage, parce qu'ils se sentaient les coudes et s'entr'aidaient, dans le chemin à parcourir pour arriver à l'étape finale.

Thérèse ne rencontrait, de son côté, aucune difficulté à remplir son devoir. Son rôle de mère ne la trouvait ni gauche, ni vite fatiguée. Ayant vécu dans l'intimité d'Amélie depuis son mariage, elle n'avait plus eu qu'à continuer ses travaux. Elle lui succédait logiquement; elle avait été depuis près de neuf années son aide en toutes choses. Pendant la longue maladie d'Amélie, elle avait consacré tout son temps disponible au ménage forcément abandonné; les enfants s'étaient accoutumés à son intervention familiale; ils l'avaient vue mêlée à tous les détails du train-train quotidien, et elle connaissait à fond les mystères de la vie matérielle qu'elle dirigeait maintenant. Rien n'avait changé dans ce milieu; sauf un grand vide, que petit à petit le temps comblait sournoisement, l'existence revêtait les mêmes formes et les mêmes couleurs. Amélie était calme et sérieuse; Thérèse, plus expansive, plus naturellement portée à la gaieté, prenait une place plus grande dans la mai-

Digitized by Google

son : il semblait qu'on la rencontrât partout, qu'on la vît en plusieurs endroits à la même seconde. Elle se multipliait sans paraître se donner grand'peine, et les choses se faisaient sans qu'elle eût l'aird'y toucher. Elle se disait heureuse ! Le mot était bien bruyant, bien brillant pour Henri. Mais au fond, il le sentait vrai, et lui-même s'étonnait tout haut d'avoir en si peu de temps repris goût à la vie. De sorte que Thérèse, en sa conscience, pouvait encore se dire : «Le rêve d'Amélie n'a pas de raison de se réaliser; son vœu est parfaitement accompli. Qu'en serait-il de plus, si j'étais la femme de Henri? »

L'idée que Henri pouvait mourir avait été écartée comme trop éloignée des probabilités.

L'ancienne organisation du ménage était continuée; même ordre dans les dépenses, même économie dans les choses qui n'étaient pas absolument indispensables, et même atmosphère morale où les enfants se sentaient entourés de soins et d'affection. Comment un pareil milieu n'eût-il pas endormi, comme en le berçant et le caressant, le chagrin de Henri?

Ils vivaient dans une sécurité profonde, entre eux, égoïstement; six mois s'étaient écoulés dans cette paix, que rien ne paraissait devoir troubler.

Comment se fit-il qu'une après-midi, en rentrant à son heure habituelle, Henri eut un air bouleversé? Il s'assit à la table où la bonne venait de servir le potage, où Auguste et Thérèse, où les enfants étaient assis, l'air satisfait, tous pleins de santé. Le plus petit, sur sa chaise haute, entre Thérèse et son père, s'excitait à faire du bruit en frappant avec une cuiller sur la table. Henri tout à coup se fâcha :

« Cesseras-tu de frapper? » demanda-t-il d'une voix dure, en prenant la main de l'enfant et lui enlevant la cuiller.

L'enfant, effrayé, se mit à pleurer tristement, sans bruit. Thérèse regarda Henri.

« Vous avez quelque chose? Vous brusquez l'enfant...

— Eh oui, répondit-il avec un geste violent, j'ai quelque chose.

— Dites quoi, Henri.

— Non, reprit-il... Cela n'avancerait à rien...

Digitized by Google

— Et c'est l'enfant qui doit souffrir!... dit Auguste Gaillard, avec son calme habituel.

— Non, parbleu! répondit Henri, en se penchant sur l'enfant et l'embrassant. Tiens, voilà ta cuiller, Albert; fais du bruit, tant que tu veux : ce bruit-là ne tourmentera que nos oreilles. »

Le dîner ne fut point ce qu'il était tous les jours ; il y avait du malaise dans l'air, et les tentatives de Thérèse pour le dissiper n'eurent aucun bon résultat. Henri grondait au dedans de lui-même ; il avait les yeux sombres, et chaque fois qu'à la dérobée il pouvait regarder Thérèse sans qu'elle s'en aperçût, on le voyait prêt à s'attendrir. Après le dîner, il monta à sa chambre, se plaça debout près de la fenêtre, prit dans sa poche une lettre froissée, la déplia et la considéra avant de la lire.

« Elle est certainement écrite de la main gauche, se dit-il: cette écriture sans fermeté, qui à chaque mot semble vouloir pencher à gauche, est trop maladroite pour être un déguisement. L'auteur de cette infamie anonyme s'est mis ainsi à l'abri de toutes recherches. »

Voici ce que contenait le papier :

« L'honnête homme, qui a fait entrer sa maîtresse dans sa maison, qui vit avec cette maîtressse, sans respect pour ses enfants, qui n'a pas eu la pudeur d'attendre au moins un temps moral pour confier sa famille à une fille perdue! »

En relisant cette accusation, Henri blêmissait; une colère violente secouait ses nerfs et faisait affluer à son cœur le sang, comme pour l'étouffer. Il ouvrit la fenêtre violemment, pour avoir de l'air.

« Qui? qui est-ce? dit-il les dents serrées. Que ne donnerais-je pour connaître le lâche qui a écrit cela! »

Il cherchait, il faisait passer dans son souvenir tous les visages qu'il avait vus, pour les scruter, pour questionner les consciences, pour faire des rapprochements et des suppositions. « Je n'ai jamais connu d'homme assez vil pour écrire cela, d'esprit assez corrompu pour avoir pareille pensée; non, pas un homme, pas une femme. Si j'avais des ennemis, je ne

Digitized by Google

les croirais pas capables de cette action basse — et je ne me connais pas d'ennemi... Et cependant la lettre a été écrite par un être vivant... »

Pendant plusieurs jours, cette accusation menteuse le mordit au cœur comme une vipère et le fit d'autant plus souffrir qu'il ne voulut en faire à personne la confidence. Auguste et Thérèse, qui voyaient bien que « quelque chose », en effet, le troublait profondément, avaient trop de délicatesse pour provoquer sa confiance, pensaient qu'il avait eu des difficultés avec M. Bernstein. Justement le banquier avait depuis peu averti Henri qu'il comptait abandonner bientôt les affaires, en laissant à un neveu du même nom que lui le devoir de soutenirdans le monde financier l'honorabilité de ce nom, laborieusement conquise. Sans doute, le neveu était installé, et un malentendu avec le nouveau patron n'avait rien d'impossible.

Le mieux, en tout cas, était d'attendre que Henri rompît lui-même le silence.

Le temps passa; Henri parut, en effet, moins préoccupé; Thérèse et Auguste, soulagés, se tranquillisaient, quand, une après-midi, Henri alla prendre Auguste à son bureau. Tout de suite, ce dernier vit que son ami était extraordinairement ému.

Dans la rue, il marchait comme par saccades, nerveusement, sans rien regarder autour de lui. Il restait silencieux, soupirant de temps à autre fortement, pareil à un malade tourmenté par une opression. Ils traversaient le Parc, lorsque, dans un des quinconces presque solitaire, Henri s'arrêta et posa une main sur le bras d'Auguste.

« Il faut que je vous parle, dit-il; je suis impuissant à agir seul.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a un être infâme qui me poursuit... que je ne connais pas... Il m'adresse des lettres anonymes...

— Il faut les brûler et les oublier...

— Cela m'est impossible...

— Eh bien, voyons... Mais si c'est pour un bon conseil, vous feriez mieux de vous adresser... oui, adressez-vous plutôt à Thérèse, mon cher... Thérèse vous tirera d'affaire...

Digitized by Google

Je ne puis pas... Il n'y a que vous... »

Ils s'étaient remis en marche; ce fut à Auguste d'arrêter Henri par le bras.

« Diable!... pourquoi?...

— Parce qu'il s'agit d'elle...

— De Thérèse?

— De Thérèse, oui. Ah! si je tenais l'infâme! Tenez, lisez... »

Il donna la première lettre, qu'Auguste lut sans broncher Puis il donna la seconde, ainsi conçue :

« Les gens de cœur noble, qui font fi de la fortune, qui dédaignent l'argent, qui ont le goût bizarre de la médiocrité, comme le nommé Henri Bellemans, se font entretenir par le frère et la sœur Gaillard avec une tranquillité admirable. Quel beau spectacle pour la vertu! »

Auguste se remit à marcher en repliant les deux lettres, qu'il rendit à Henri.

« Et alors, dit-il, ça vous rend malade, ces vilenies-là!

— Je n'en dors plus.

— Mon cher, à moi cela me fait le même effet que si un ivrogne crachait sur mon habit, que si un voleur m'accusait d'avoir pris sa bourse... Je sais bien, tous les hommes ne se ressemblent pas. Eh bien, alors, quoi? Si vous connaissiez l'auteur, il y aurait peut-être quelque chose à faire. Et encore, pas en public : le plus prudent, souvent, est de se taire... Mais... entre quatre yeux, une bonne râclée... oui, je comprendrais assez. Espérez-vous le connaître un jour?...

— Non; oh! si seulement j'espérais cela!...

— Eh bien, alors, tenez-vous tranquille. Tâchez de hausser les épaules. Ne laissez pas voir que vous êtes ému, car l'auteur de ces violences vous voit, vous observe peut-être, et vous lui feriez grand plaisir en lui montrant qu'il vous a touché gravement.

— Tout cela est très sage, fort bien raisonné, dit Henri; mais je n'en suis pas moins hors de moi. Quelqu'un me frappe dans l'ombre et attaque une personne qui m'est chère, et je ne puis me faire justice...

Digitized by Google

— Parlez-en à Thérèse...

— Non ; oh ! non, impossible. Je ne la troublerai pas. Ce serait une faiblesse que je ne me pardonnerais jamais.

— Alors, mon cher... qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Méprisez, tout simplement. »

Henri ne répondit pas. Cette solution n'avait rien qui pût le satisfaire. Et en même temps il sentait son impuissance.

« Il faudra nous séparer, dit-il entre les dents.

— En voilà une bonne idée ! s'écria tout de suite Auguste Gaillard. Vous voulez donc donner raison à votre correspondant? Tenez-vous tranquille, mon cher ; on se fatiguera de vous planter ces accusations dans l'épiderme dès que vous ne chercherez pas à vous en débarrasser par la violence. Allons donc !... Est-ce que des gens qui font ce qu'ils doivent ont à tenir compte de pareilles... lâchetés?... »

ÉMILE LECLERCQ.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

UN ROMANCIER-PSYCHOLOGUE RUSSE[1].

Féodor Mikhaïlovitch Dostoïevsky.

3. — Le Grand Inquisiteur.

Il faut d'abord absolument une préface, mais une préface bien tournée, et je suis un bien pauvre littérateur, dit Ivan en riant. Mon action se passe au XVI^e^ siècle, et alors, — tu dois avoir appris cela dans tes classes, — il était précisément d'usage d'introduire les puissances célestes dans les compositions poétiques. Sans parler de Dante, les clercs en France et les moines dans leurs monastères donnaient des représentations où ils introduisaient continuellement sur la scène la Vierge, les anges, les saints, le Christ et Dieu lui-même. Alors, tout cela se faisait le plus naïvement du monde. Dans la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, sous Louis XI, en l'honneur de la naissance du Dauphin, on donne à Paris, dans la salle de l'hôtel de ville, une représentation gratuite pour l'édification du peuple, sous le titre : « Le bon jugement de la très sainte et gracieuse Vierge Marie », où Elle apparaît en personne et prononce son « bon jugement ». Chez nous, à Moscou, à l'époque antérieure à Pierre le Grand, on donnait aussi parfois des représentations dramatiques du même genre, principalement de l'Ancien Testament; mais, outre les représentations dramatiques, il courait alors de par le monde beaucoup de contes et de poèmes dans lesquels on faisait agir au besoin les saints, les anges et toutes les puissances célestes. Dans nos monastères, on s'occupait aussi à traduire, à recopier et même à composer de semblables poèmes,

[1] Voir la *Revue* du 15 février et du 15 mars.

Digitized by Google

et cela même aux temps de la domination tartare. Il y a, par exemple, un poème composé dans un monastère (une imitation du grec) : *La visite de la Mère de Dieu aux enfers*, où l'on trouve des tableaux d'une hardiesse égale à ceux du Dante. La Vierge visite l'enfer, et c'est l'archange Michaël qui lui sert de guide à travers la Géhenne. Elle voit les pécheurs et leurs tourments. Il y a, entre autres, une catégorie très intéressante de pécheurs dans un lac de feu; ceux d'entre eux qui sont plongés dans ce lac de telle sorte qu'ils n'en peuvent plus sortir, ceux-là, « Dieu les oublie », une expression profonde et forte. Et voilà que, frappée et en larmes, la Vierge tombe à genoux devant le trône de Dieu et demande le pardon de tous les damnés, de tous ceux qu'elle a vus en enfer, sans distinction ! Sa conversation avec Dieu est colossalement intéressante : elle supplie, elle ne consent pas à se retirer, et quand Dieu lui montre les mains et les pieds de son fils percés de clous et lui demande : « Comment pardonnerais-je à ses bourreaux? » alors, elle ordonne à tous les saints, à tous les martyrs, à tous les anges et archanges de tomber à genoux avec elle et de prier pour la grâce de tous sans exception. Elle finit par obtenir de Dieu une trêve annuelle aux tourments, depuis le Vendredi-Saint jusqu'au jour de la Trinité, et les damnés de l'enfer aussitôt remercient le Seigneur et s'écrient : « Tu es juste, Seigneur, qui as jugé ainsi! » Eh bien, mon poème aurait été dans ce genre, s'il avait paru à cette époque-là. Le Christ y apparaît en scène; il est vrai qu'il ne dit rien dans le poème, mais il apparaît et passe. Quinze siècles se sont déjà écoulés depuis qu'il a promis solennellement de venir dans son royaume, quinze siècles que son prophète a écrit : « Il viendra bientôt ». « Du jour et de l'heure, le Fils lui-même ne sait rien, seul mon Père qui est dans les cieux », comme il l'a dit Lui-même étant encore sur la terre. Mais l'humanité l'attend toujours avec la même foi et avec le même attendrissement. Oh! avec une foi bien plus grande encore, car voilà quinze siècles que le ciel a cessé de donner des gages à l'homme. Il est vrai qu'alors aussi il y avait beaucoup de miracles. Il y avait des saints

Digitized by Google

qui opéraient des guérisons miraculeuses; des justes auxquels, d'après leurs biographes, la Reine des cieux rendait visite. Mais le diable veillait, et l'humanité commençait à douter de l'authenticité de ces miracles. Précisément, au nord, dans la Germanie, apparut alors une nouvelle hérésie : « Une énorme étoile, pareille à un flambeau, tomba sur les sources, et les eaux devinrent amères [1] ». Et ces hérétiques se mirent, ô blasphème! à nier les miracles. Mais ceux qui restaient fidèles n'en croyaient que plus ardemment. Les larmes de l'humanité montent vers Lui comme autrefois; ils l'attendent, l'aiment, espèrent en Lui, brûlent de souffrir et de mourir pour Lui comme autrefois. Et il y a tant de siècles que l'humanité le prie avec foi et avec ardeur : « Seigneur, apparais parmi nous! » tant de siècles qu'elle l'appelle, que Lui, dans sa miséricorde infinie, voulut exaucer ceux qui le priaient. Jusqu'alors, il avait condescendu seulement aux désirs de certains justes, martyrs et anachorètes, en les visitant sur la terre, comme cela est raconté dans leurs « vies ». Chez nous, Tioutchef, profondément convaincu de la vérité de ce qu'il avançait, a chanté :

« Chargé de sa croix, le tsar céleste t'a parcourue tout entière en te bénissant, ô terre de ma patrie! »

Et je te jure que cela s'est passé ainsi! Mais il voulut apparaître ne fût-ce que pour un moment au peuple, à ce peuple qui souffre et qui peine, infecté de péchés, mais qui l'aime avec la confiance d'un enfant. L'action se passe en Espagne, à Séville, aux temps les plus affreux de l'inquisition, quand tous les jours, pour la plus grande gloire de Dieu, des bûchers s'allumaient dans le pays et que :

Aux autodafés magnifiques,
Brûlaient les méchants hérétiques.

Oh! sans doute, ce n'était pas encore cette descente dans laquelle il apparaîtra, selon sa promesse, à la fin des temps, dans toute la gloire céleste, et qui sera soudaine « comme

[1] *Apocalypse*, VIII, 10 et 11. (Note du traducteur.)

Digitized by Google

l'éclair brillant de l'Orient à l'Occident ». Non, il a désiré, ne fût-ce qu'un moment, visiter ses enfants et précisément là où crépitaient les bûchers des hérétiques. Dans sa miséricorde infinie, il passe encore une fois parmi les hommes sous cette même forme humaine sous laquelle il a vécu trente-trois ans parmi eux, il y a quinze siècles. Il descend dans les rues brûlantes de cette ville du midi dans laquelle, la veille encore, dans un « magnifique autodafé », en présence du roi, de la cour, des chevaliers, des cardinaux et des plus séduisantes dames de la cour, sous les yeux de la nombreuse population de Séville tout entière, le cardinal grand inquisiteur avait brûlé d'un coup, *ad majorem Dei gloriam*, près d'une centaine d'hérétiques.

Il apparut doucement, sans rien qui pût le faire remarquer et pourtant, chose étrange, tous le reconnaissent. Ceci pourrait être une des beautés du poème : faire sentir pourquoi on le reconnaît. Une force invincible pousse le peuple vers Lui : la foule l'entoure, elle grossit de plus en plus autour de Lui, elle le suit. Il passe au milieu d'eux en silence, avec le doux sourire d'une compassion infinie. Le soleil de l'amour brûle dans son cœur, des rayons de lumière, d'intelligence et de force coulent de ses yeux et, se répandant sur les hommes, font naître en leur cœur un amour en réponse à l'amour divin. Il étend vers eux les mains, il les bénit et rien qu'à le toucher, rien qu'au contact de ses habits, on se sent soulagé. Voilà que du milieu de la foule, un vieillard, aveugle depuis son enfance, s'écrie : « Seigneur, guéris-moi et je te verrai », et comme des écailles tombent de ses yeux, et l'aveugle Le voit. Le peuple pleure et baise la trace de ses pas. Les enfants jettent des fleurs devant lui et le célèbrent en chantant : « Hosannah ! » « C'est Lui, c'est Lui-même, répètent-ils tous; ce doit être Lui, ce ne peut être que Lui ». Il s'arrête sous le porche de la cathédrale de Séville, juste au moment où l'on apporte, en pleurant, dans le temple, un blanc cercueil d'enfant non recouvert. C'est une enfant de sept ans, la fille unique d'un homme de condition. La petite morte est couchée au milieu des fleurs. « Il ressuscitera ton

Digitized by Google

enfant », crie-t-on de la foule à la mère qui sanglote. Le prêtre de la cathédrale, qui est venu à la rencontre du cercueil, regarde la scène sans comprendre et fronce les sourcils. Mais voilà que la mère pousse un cri; elle se jette à Ses pieds : « Si c'est bien Toi, alors, ressuscite mon enfant! » s'écrie-t-elle en étendant vers Lui les mains. La procession s'arrête, on dépose le cercueil à ses pieds sous le porche. Il la regarde avec compassion et ses lèvres prononcent doucement encore une fois : « Lève-toi », et la petite fille se lève. Elle se dresse dans son cercueil, puis s'assied et regarde en souriant tout autour d'elle, avec des yeux étonnés et tout grands ouverts. Dans ses mains, un bouquet de ces roses blanches dont son cercueil était jonché. — Émotion, cris, sanglots du peuple — et voilà qu'en ce moment passe tout à coup sur la place, devant la cathédrale, le cardinal grand inquisiteur en personne. C'est un vieillard de près de quatre-vingt-dix ans, haut et droit, au visage desséché, aux yeux renfoncés, mais dans lesquels brille encore une étincelle. Ah! il n'est plus revêtu de ses magnifiques habits de cardinal, dans lesquels il brillait la veille devant le peuple, lorsqu'on brûlait les ennemis de l'Église romaine. Non, en ce moment, il ne porte que sa robe de moine, grossière et usée. Derrière lui, à distance, suivent ses aides sombres et serviles et les archers de la Sainte-Hermandad. Il s'arrête devant la foule et observe de loin. Il a tout vu, il a vu ressusciter la jeune fille et son regard s'allume d'un feu sinistre. Il étend le doigt et ordonne à ses gardes de Le saisir. Et sa puissance est telle, et le peuple est déjà tellement dressé par lui à la soumission et à l'obéissance craintive, que la foule aussitôt s'entr'ouvre devant ses gardes et que ceux-ci, au milieu du silence sépulcral qui s'établit tout à coup, mettent la main sur Lui et l'emmènent. La foule, en un moment, comme un seul homme, courbe la tête jusqu'à terre devant le vieil inquisiteur; celui-ci bénit le peuple en silence et continue son chemin. La garde emmène le prisonnier dans un étroit et sombre cachot voûté, sous l'antique édifice du Saint-Office, et l'y enferme. Le jour passe, survient la nuit, une nuit de Séville, sombre, brûlante et étouffante.

Digitized by Google

L'air est pénétré de l'arome des lauriers et des citronniers. Au milieu des ténèbres profondes, la porte de fer du cachot s'ouvre tout à coup et le vieillard grand inquisiteur, une lampe à la main, entre lentement dans le réduit. Il est seul et la porte se referme immédiatement après lui. Il s'arrête à l'entrée et longtemps, une ou deux minutes, il Le regarde en face. A la fin, il s'approche doucement, pose sa lampe sur la table et Lui dit :

« C'est Toi? Toi! » Mais, ne recevant pas de réponse, il continue vivement : « Ne réponds pas, tais-toi! Et que pourrais-tu dire? Je ne sais que trop ce que tu dirais; mais tu n'as pas le droit d'ajouter un seul mot à ce qui a déjà été dit par toi autrefois. Pourquoi es-tu venu nous créer des embarras? car tu es venu pour nous créer des embarras, tu le sais toi-même. Mais sais-tu ce qui t'attend demain? Je ne sais qui tu es, et je ne veux pas le savoir. Est-ce bien Toi, ou n'es-tu qu'une fausse image de Lui? Mais demain je te jugerai et je te brûlerai sur le bûcher comme le père des hérétiques, et ce même peuple qui, aujourd'hui, te baisait les pieds, demain, sur un seul geste de moi, courra entasser des charbons pour ton bûcher, — le sais-tu? Oui, peut-être le sais-tu, ajouta-t-il après avoir réfléchi profondément, sans quitter un moment des yeux son prisonnier.

— Je ne comprends pas bien, Ivan, ce que tu me racontes là, dit en souriant Alécha, qui avait jusqu'alors écouté en silence. Est-ce de la fantaisie sans limites, ou bien y a-t-il là une erreur du vieillard, quelque quiproquo invraisemblable?

— Accepte le dernier, si tu veux, dit en riant Ivan, si le réalisme contemporain t'a gâté à un tel point que tu ne puisses plus supporter le fantastique, si tu le veux, ce sera un quiproquo. Du reste, continua Ivan, en riant de nouveau, mon vieillard a quatre-vingt-dix ans et son idée fixe peut bien l'avoir rendu fou depuis longtemps. Le prisonnier peut l'avoir frappé par son extérieur. Cela peut être tout simplement un délire, une vision du vieillard nonagénaire avant sa mort, alors que son imagination était encore échauffée de son auto-dafé à cent hérétiques de la veille. Mais n'est-ce pas la même

Digitized by Google

chose pour nous, qu'il s'agisse d'un quiproquo ou d'une scène fantastique? L'important, c'est que mon vieillard doit s'expliquer pour toutes ses quatre-vingt-dix années, qu'il dise tout haut sur quoi, durant quatre-vingt-dix ans, il s'est tu.

— Et le prisonnier se tait, lui aussi? Il regarde l'autre sans dire un mot?

— Mais il doit en être ainsi, quelle que soit l'hypothèse, — et Ivan se mit à rire de nouveau. — Le vieillard lui-même lui a fait remarquer qu'il n'a pas le droit d'ajouter quoi que ce soit à ce qui a déjà été dit par lui. Si tu le veux, c'est même là le trait fondamental du catholicisme romain, du moins à mon avis : « Tout, semble-t-il dire, a été remis par Toi entre les mains du pape, et tout, par conséquent, est maintenant l'affaire du pape; Toi, maintenant, aie soin de ne pas te montrer du tout, ne viens pas nous déranger, du moins jusqu'à nouvel ordre. » C'est dans ce sens que non seulement ils parlent, mais encore qu'ils écrivent, les jésuites du moins. J'ai lu cela dans leurs théologiens.

— « As-tu le droit de nous révéler ne fût-ce qu'un seul des mystères de ce monde d'où tu viens? » Lui demande mon vieillard, et il répond lui-même à sa place : « Non, tu ne le peux, pour ne rien ajouter à ce qui a déjà été dit par toi et pour ne pas ôter aux gens cette liberté, que tu revendiquais si hautement quand tu étais sur la terre. Tout ce que tu annoncerais de nouveau serait une atteinte à la liberté de foi des hommes, car cela apparaîtrait comme miraculeux, et la liberté de leur foi était ce qu'il y avait de plus cher pour toi, alors déjà, il y a quinze cents ans. N'est-ce pas toi qui alors disais si souvent : « Je veux vous faire libres »? Tu as vu maintenant ces hommes « libres », ajouta tout à coup le vieillard avec un sourire pensif. Oui, cette œuvre nous a coûté cher, continua-t-il en Le regardant sévèrement, mais nous l'avons enfin terminée en ton nom. Pendant quinze siècles, cette liberté nous a mis au supplice, mais maintenant nous en avons fini avec elle, et bien fini. Tu ne crois pas que ce soit bien fini? Tu me regardes avec douceur et dédaignes même de me montrer du mécontentement? Mais sache qu'au-

Digitized by Google

jourd'hui, et précisément aujourd'hui, ces gens sont convaincus plus que jamais qu'ils sont complètement libres et, cependant, ils nous ont apporté d'eux-mêmes leur liberté et l'ont déposée docilement à nos pieds. Mais cela, c'est nous qui l'avons fait, et Toi, était-ce bien une telle liberté que tu désirais?

— Encore une fois, je ne comprends pas, interrompit Alexis; est-ce de l'ironie? du sarcasme?

— Pas du tout. Il se fait précisément gloire, lui et les siens, d'avoir enfin terrassé la liberté, et ils l'ont fait pour rendre les hommes heureux. « Car c'est seulement à présent (c'est lui qui s'exprime ainsi, parlant de l'inquisition) qu'il est devenu possible, pour la première fois, de songer au bonheur des hommes. On avait fait de l'homme un révolté; est-ce que les révoltés peuvent être heureux? On t'avait prévenu, lui dit-il, les avis et les indications ne t'avaient pas manqué, mais tu n'as pas voulu écouter les avis. Tu as rejeté la seule voie par laquelle on eût pu rendre les hommes heureux; mais par bonheur, en t'en allant, tu as remis l'œuvre entre nos mains. Tu nous as promis, et tu as confirmé ta promesse, tu nous as donné le droit de lier et de délier, et certes tu ne peux plus penser à nous ôter ce droit maintenant. Pourquoi donc es-tu venu nous susciter des embarras?

— Et que veut dire cela : « Tu n'as pas manqué d'avis et d'indications »? demanda Alécha.

— Eh! c'est précisément en cela que consiste ce que le vieillard a de plus important à dire.

« L'esprit terrible et intelligent, l'esprit de l'anéantissement et du non-être, continue le vieillard, le grand esprit t'a parlé dans le désert, et les livres nous rapportent comme il t'a prétendûment « tenté »[1]. Est-ce ainsi? Et pouvait-on dire quelque chose de plus vrai que ce qu'il t'a annoncé dans ses trois questions, ce que tu as repoussé, et ce que, dans les livres, on appelle « tentations »? Et cependant, s'il y a jamais eu sur la terre un véritable miracle, un miracle tonitruant,

[1] Tout ceci est une paraphrase du chapitre IV des Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc. (Note du traducteur.)

Digitized by Google

ce fut bien ce jour-là, le jour des trois tentations. Et c'est précisément dans l'apparition de ces trois questions que consistait le miracle. S'il était possible de supposer, pour servir d'épreuve et d'exemple, que ces trois questions de l'esprit terrible eussent disparu des livres sans laisser de traces, et qu'il fallût les rétablir, les repenser et les composer à nouveau pour les réintroduire dans les livres, que pour cela on réunît tous les sages de la terre, gouvernants, chefs d'Église, savants, philosophes, poètes, et qu'on leur donnât cette tâche : Inventez, composez trois questions telles que non seulement elles soient à la hauteur de l'événement, mais encore qu'elles expriment en trois mots, en trois phrases humaines seulement, toute l'histoire à venir du monde et de l'humanité, penses-tu que dans ce cas, toute la sagesse de la terre coalisée pourrait inventer quelque chose d'aussi fort et d'aussi profond que ces trois questions qui, en réalité, t'ont été proposées dans le désert par le puissant et l'intelligent esprit? Rien que par ces seules questions, rien que par le miracle de leur apparition, on peut comprendre qu'on a affaire non à un esprit humain courant, mais à un esprit éternel et absolu. Car dans ces trois questions était pour ainsi dire réunie en un seul tout et prédite toute l'histoire ultérieure de l'humanité, apparaissaient trois tableaux dans lesquels sont rassemblées toutes les contradictions historiques insolubles de la nature humaine par toute la terre. Alors peut-être ce n'était pas aussi visible, car l'avenir n'était pas connu, mais maintenant que quinze siècles ont passé là-dessus, nous voyons que tout, dans ces trois questions, est tellement prévu et prédit et s'est tellement vérifié, qu'on ne peut ni rien y ajouter, ni rien en retrancher.

« Décide toi-même qui avait raison : toi ou celui qui t'interrogeait alors? Rappelle-toi la première question; je ne la citerai pas textuellement, mais l'idée était celle-ci : « Tu veux aller par le monde et tu y vas les mains vides, avec je ne sais quelle promesse de liberté, que dans leur simplicité et leur dérèglement originel, ils ne peuvent pas même comprendre, dont ils ont peur et qu'ils redoutent, car rien ne fut jamais, pour l'homme et pour la société humaine, plus insupportable

Digitized by Google

que la liberté. Mais vois-tu ces pierres dans ce désert nu et torride? Change-les en pains, et toute l'humanité se précipitera à ta suite comme un troupeau reconnaissant et docile, quoique éternellement tremblant de la peur que tu ne retires ta main et que tes pains ne leur fassent défaut. » Mais tu n'as pas voulu priver l'homme de la liberté et tu as repoussé la proposition, car où sera la liberté, as-tu pensé, si l'obéissance est achetée par des pains? Tu as répondu que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais sais-tu qu'au nom de ce même pain terrestre se soulèvera contre toi l'esprit de la terre, qu'il se mesurera avec toi et te vaincra et tous le suivront s'écriant: « Qui est semblable à cette bête fauve? Elle nous a donné le feu céleste [1]. » Sais-tu qu'après des siècles, l'homme proclamera, au nom de sa sagesse et de sa science, qu'il n'y a pas de crime et conséquemment pas de péché, et qu'il n'y a que des affamés? « Nourris-les d'abord, et ensuite demande-leur des vertus. » Voilà ce qu'ils écriront sur le drapeau qu'ils élèveront contre toi et par quoi ton temple s'écroulera. A la place de ton temple s'élèvera un nouvel édifice, s'élèvera de nouveau l'effrayante tour de Babel, et bien que, pas plus que la première, elle n'arrivera à être terminée, tu aurais pu éviter cette nouvelle tour et diminuer de mille ans les souffrances des hommes; car ils arriveront certes à nous après s'être tourmentés durant mille ans avec leur tour! Ils nous chercheront alors de nouveau sous terre, dans les catacombes où nous nous serons réfugiés (car nous serons de nouveau persécutés); ils nous trouveront et s'écrieront: « Nourrissez-nous, car ceux qui nous ont promis le feu céleste ne nous l'ont pas donné. » Et alors nous achèverons leur tour, car celui-là l'achèvera qui nourrira, et nous seuls pourrons les nourrir en ton nom, et nous mentirons en disant que c'est en ton nom. Oh! jamais, jamais, sans nous, ils ne pourront se nourrir! Aucune science ne leur donnera du pain, aussi longtemps qu'ils resteront libres; mais cela finira ainsi, qu'ils apporteront leur liberté à nos pieds et nous diront: « Asser-

[1] Allusion à l'Apocalypse, XIII, 13. (Note du traducteur.)

Digitized by Google

vissez-nous plutôt, mais nourrissez-nous. » Ils comprendront enfin eux-mêmes que la liberté et le pain terrestre en quantité suffisante pour chacun sont incompatibles, car jamais, jamais ils ne sauront le partager entre eux. Ils se convaincront aussi qu'ils ne peuvent jamais être libres non plus, parce qu'ils sont faibles, vicieux, insignifiants et rebelles. Tu leur as promis le pain du ciel; mais, je le répète encore une fois, peut-il se comparer à celui de la terre aux yeux de cette faible race humaine, éternellement vicieuse, éternellement ingrate? Et s'il en est qui, au nom du pain céleste, te suivent par milliers et par dizaines de mille, qu'adviendra-t-il des millions et des dizaines de millions d'êtres qui n'auront pas la force de dédaigner le pain terrestre pour le céleste? Ou bien seuls te sont-ils chers, ces dix milliers de grands et de forts, et les millions restants, aussi nombreux que le sable de la mer, d'êtres faibles, mais qui t'aiment, devront-ils seulement servir de litière aux grands et aux forts? Non, les faibles aussi nous sont chers. Ils sont vicieux et rebelles, mais à la fin ils deviendront dociles. Ils nous regarderont avec étonnement et nous considéreront comme des dieux, parce que, nous étant mis à leur tête, nous aurons consenti à les débarrasser de la liberté et à être leurs maîtres, tellement il leur paraîtra à la fin affreux d'être libres! Mais nous dirons que nous t'obéissons et nous gouvernerons en ton nom. Nous les tromperons de nouveau, car désormais nous ne te permettrons plus de venir à nous. C'est cette tromperie qui fera notre souffrance, car nous serons obligés de mentir. Voilà ce que signifiait cette première question dans le désert, et voilà ce que tu repoussais au nom de la liberté, que tu plaçais au-dessus de tout. Et cependant, cette question renfermait le grand mystère de ce monde. En acceptant les pains, tu eusses répondu au souci universel et éternel de l'homme, aussi bien de chaque individu que de toute l'humanité en général : « Devant qui s'incliner? » Il n'y a pas de préoccupation plus constante et plus douloureuse pour l'homme, resté libre, que de trouver au plus tôt devant qui s'incliner. Mais l'homme aime à s'incliner devant ce qui est indiscutable, tellement

Digitized by Google

indiscutable, que tous consentent d'un coup à une inclination universelle devant lui. Car le souci de ces tristes êtres ne consiste pas seulement à chercher ce devant quoi moi ou quelque autre pouvons nous incliner, mais quelque chose de tel que tous puissent y croire et s'incliner devant lui, et absolument *tous ensemble*. Et c'est cette nécessité d'une inclination *universelle* qui est le principal tourment de chaque homme en particulier comme de toute l'humanité depuis le commencement des siècles. C'est au nom de l'inclination universelle qu'ils se sont entre-exterminés par le glaive. Ils se sont créé des dieux et se sont entre-adressé des appels: « Jetez là vos dieux et venez vous incliner devant les nôtres, ou bien mort à vous et à vos dieux! » Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, même lorsque les dieux auront disparu du monde : ils trouveront quand même des idoles devant lesquelles se prosterner. Tu connaissais, tu ne pouvais pas ne pas connaître ce secret fondamental de la nature humaine, mais tu as rejeté l'unique drapeau absolu qu'on te proposait, lequel eût forcé tous les hommes à s'incliner devant toi sans conteste : le drapeau du pain terrestre, et tu as rejeté même le pain céleste au nom de la liberté. Regarde ce que tu as fait ensuite, toujours au nom de la liberté. Je te dis qu'il n'est pas de préoccupation plus douloureuse pour l'homme que de trouver celui entre les mains duquel il puisse remettre au plus vite ce don de la liberté que cet être infortuné reçoit à sa naissance. Mais celui-là seul peut s'emparer de la liberté des hommes qui tranquillisera leur conscience. Avec le pain, on te donnait un drapeau indiscutable : donne le pain, et l'homme s'inclinera, car il n'y a rien d'aussi indiscutable que le pain; mais si en même temps quelqu'un s'empare de sa conscience en dépit de toi, oh! alors, il jettera même ton pain et suivra celui qui flattera sa conscience. En cela, tu avais raison. Car le secret de l'existence humaine n'est pas seulement de vivre, mais de savoir pourquoi vivre. S'il ne se représente clairement pourquoi il lui faut vivre, l'homme ne consentira pas à vivre et se détruira plutôt que de rester sur la terre, quand même il serait toujours entouré de pains.

Digitized by Google

C'est ainsi, mais qu'est-il advenu? Au lieu de te rendre maître de la liberté des hommes, tu la leur as encore augmentée. As-tu oublié que la tranquillité et même la mort sont plus chères à l'homme que le libre choix dans la connaissance du bien et du mal? Il n'y a rien de plus flatteur pour l'homme que la liberté de sa conscience, mais aussi il n'y a rien de plus douloureux. Et voilà qu'au lieu de bases solides qui eussent tranquillisé la conscience humaine une fois pour toutes, tu as pris ce qu'il y a de plus extraordinaire, de plus problématique, de plus indéterminé; tu as pris tout ce qui dépassait les forces humaines, agissant ainsi comme si tu ne les aimais pas du tout, et cela qui? Celui qui est venu donner sa vie pour eux! Au lieu de t'emparer de la liberté humaine, tu l'as augmentée et tu as condamné pour les siècles à la souffrance le for intérieur de l'homme. Tu as désiré que l'homme t'aimât librement, te suivît librement, séduit et captivé par toi. Au lieu de l'ancienne loi immuable, l'homme devait dorénavant décider lui-même, d'un cœur libre, ce qui était bon et ce qui était mauvais, sans autre guide que ton image devant les yeux. Mais n'as-tu pas pensé qu'il contesterait et rejetterait à la fin ton image et ta vérité, si elles l'opprimaient d'un fardeau aussi effrayant que la liberté du choix? Ils s'écrieront, à la fin, que la vérité n'est pas en toi, car il n'était pas possible de les laisser dans le trouble et l'angoisse plus que tu ne l'as fait en leur laissant tant de préoccupations et de problèmes non résolus. De cette manière, tu as toi-même semé les germes de la destruction de ton propre royaume, et n'accuse en cela personne d'autre que toi. Et cependant, est-ce cela qu'on te proposait?

Il y a trois forces, seulement trois forces sur la terre, capables de vaincre et de captiver pour les siècles la conscience de ces rebelles débiles, et cela pour leur propre bonheur. Ces trois forces sont : le miracle, le mystère et l'autorité. Tu as repoussé et l'un, et l'autre, et la troisième, donnant ainsi toi-même l'exemple de la révolte. Quand l'esprit terrible et très sage t'a placé sur le sommet du temple et t'a dit : « Si tu veux savoir si tu es bien le fils de Dieu, alors précipite-toi d'ici,

Digitized by Google

car il est dit de Lui que les anges le soutiendront et le porteront et qu'il ne tombera pas et ne se brisera pas. Et tu sauras alors si tu es fils de Dieu et tu montreras alors quelle est ta foi dans ton Père »; mais toi, l'ayant entendu, tu as repoussé sa proposition, tu ne l'as pas écouté en te précipitant du haut du temple. Oh! sans doute, tu as agi ici fièrement et superbement comme Dieu, mais les hommes, mais cette faible race de rebelles, sont-ils des dieux, eux? Oh! tu as compris alors que si tu faisais seulement un pas, un mouvement pour te précipiter, tu eusses aussitôt tenté le Seigneur, tu eusses perdu toute ta foi en Lui et tu te fusses brisé contre la terre que tu étais venu sauver, et l'esprit malin qui te tentait se fût réjoui. Mais, je le répète, y en a-t-il beaucoup de pareils à toi? Et as-tu pu, en effet, supposer une minute que les hommes fussent de force à résister à pareille tentation ? La nature humaine est-elle ainsi faite qu'elle puisse repousser le miracle, et dans les moments critiques de la vie, alors que se posent à l'âme torturée les plus terribles et les plus importantes questions, l'homme peut-il être laissé à la libre décision de son cœur? Oh! tu savais que la mémoire de ton action se conserverait dans les livres et arriverait au fond des temps et aux dernières limites de la terre et tu as espéré que, suivant tes traces, l'homme resterait avec Dieu, sans avoir besoin de miracles. Mais tu ne savais donc pas qu'aussitôt que l'homme rejetterait le miracle, il rejetterait immédiatement Dieu aussi, car c'est moins Dieu que les miracles que l'homme cherche. Et comme l'homme ne saurait rester sans miracles, il s'en créera de nouveaux, à lui appartenant, il s'inclinera devant les prodiges du magicien et les sortilèges des sorcières, fût-il cent fois rebelle, hérétique et athée. Tu n'es pas descendu de la croix, quand on te criait, en te raillant et avec dérision : « Descends de la croix, et nous croirons que c'est Toi. » Tu n'es pas descendu, parce que, encore une fois, tu n'as pas voulu asservir l'homme par le miracle, que tu avais soif d'une foi libre et non miraculeuse. Tu avais soif d'un amour libre et non de l'enthousiasme servile d'un esclave devant la puissance qui l'a épouvanté une fois pour toutes. Mais ici, tu as

Digitized by Google

eu une trop haute opinion des hommes, car ils sont esclaves au fond, tout en ayant été créés rebelles. Regarde autour de toi et juge : quinze siècles ont passé; viens voir quels sont ceux que tu as voulu élever jusqu'à toi. Je te le jure, l'homme est plus faible et d'une nature plus basse que tu ne l'as pensé. Peut-il, peut-il accomplir ce que tu as accompli? En ayant de lui une si haute opinion, tu as agi comme si tu avais cessé d'éprouver pour lui de la compassion, en exigeant trop de lui, toi qui l'aimais plus que toi-même! Le respectant moins, tu eusses moins exigé de lui, et cela eût plus approché de l'amour, car son fardeau eût été plus léger. Il est faible et vil. En vain, actuellement, il se révolte partout contre notre autorité, et s'enorgueillit de sa révolte : c'est un orgueil d'enfant et d'écolier. Ce sont de petits enfants qui se sont révoltés en classe et ont chassé leur instituteur. Mais l'enthousiasme des marmots prendra fin et on le leur fera payer cher. Ils renverseront les temples et arroseront de sang la terre. Mais à la fin, ces sots enfants comprendront que, bien que révoltés, ils sont débiles et incapables de maintenir leur révolte jusqu'au bout. Baignés de leurs sottes larmes, ils reconnaîtront enfin que celui qui les a créés rebelles a voulu indubitablement se moquer d'eux. Ils le diront dans leur désespoir, et ces paroles constitueront un blasphème qui les rendra encore plus malheureux, car la nature humaine ne supporte pas le blasphème et finit toujours par s'en châtier elle-même. Ainsi l'inquiétude, le trouble et le malheur, tel est le lot actuel des hommes après que tu as tant souffert pour leur liberté. Ton grand prophète a dit, dans sa vision prophétique, qu'il avait vu tous les participants de la première résurrection et qu'il y en avait jusqu'à douze mille de chaque tribu [1]. Mais tous, tant qu'ils étaient, étaient non des hommes, mais comme des dieux. Ils ont supporté ta croix, ils ont supporté, des dizaines d'années, le désert affamé et nu, se nourrissant de sauterelles et de racines, et sans doute tu peux montrer avec orgueil ces enfants de la liberté, de l'amour volontaire, du libre et ma-

[1] Apocalypse, chap. VII. (Note du traducteur.)

Digitized by Google

gnifique sacrifice d'eux-mêmes en ton nom! Mais songe qu'il n'y en avait que quelques milliers, et des dieux encore, mais les autres? Et en quoi les autres hommes, les faibles, sont-ils coupables de ne pouvoir supporter ce que supportent les forts? En quoi est coupable une âme faible, si elle n'a pas la force de contenir des dons aussi effrayants? Ne serais-tu venu que vers les élus et pour les élus? S'il en est ainsi, c'est pour nous un mystère incompréhensible, et si c'est un mystère, alors nous avions le droit de prêcher le mystère et de leur enseigner que l'important n'est pas la libre décision de leur cœur et n'est pas l'amour, mais bien le mystère auquel ils doivent obéir aveuglément, même en dépit de leur conscience. C'est ce que nous avons fait. Nous avons corrigé ton œuvre et nous l'avons fondée sur *le miracle, le mystère et l'autorité*. Et les gens se sont réjouis de ce qu'on les conduisait de nouveau comme un troupeau et de ce qu'on ôtait enfin de leur cœur ce terrible don qui leur avait apporté tant de tourments. Dis, n'avons-nous pas eu raison d'enseigner et d'agir ainsi? N'était-ce pas aimer l'humanité que de reconnaître aussi humblement sa faiblesse, d'alléger avec bonté son fardeau et d'accorder à sa faiblesse native jusqu'à la faculté de pécher, mais non sans notre permission? Pourquoi donc es-tu venu maintenant nous gêner? Et qu'as-tu maintenant à me regarder en silence de tes yeux pleins de douceur? Fâche-toi plutôt, je ne veux pas de ton amour, parce que moi-même je ne t'aime pas. Et qu'ai-je besoin de me cacher de toi? Ne sais-je pas qui tu es? Ce que j'ai à te dire, tout cela, tu le sais déjà, je le lis dans tes yeux. Pourrais-je te cacher notre secret? Peut-être tiens-tu absolument à l'entendre de ma bouche; écoute donc : Nous ne sommes pas avec toi, mais avec Lui, voilà notre secret! Voilà déjà longtemps que nous ne sommes plus avec toi, mais avec Lui, déjà huit siècles. Voilà déjà huit siècles que nous avons accepté de Lui ce que tu as repoussé avec indignation, ce dernier don qu'il te proposait en te montrant tous les royaumes de la terre : nous avons accepté de Lui Rome et le glaive de César et nous nous sommes déclarés exclusivement les rois de la terre, les seuls rois, quoique jusqu'à présent

Digitized by Google

nous n'ayons pas encore réussi à conduire notre œuvre jusqu'à son entier accomplissement. Mais à qui la faute? Oh! cette œuvre n'en est encore qu'à son commencement, mais elle est commencée. Il faudra encore longtemps attendre son accomplissement, et jusque-là le monde souffrira encore beaucoup; mais nous y parviendrons, nous serons les Césars et alors nous pourrons penser au bonheur universel des hommes. Et cependant tu eusses pu déjà alors prendre le glaive de César. Pourquoi as-tu repoussé ce dernier don? En acceptant ce troisième conseil du puissant esprit, tu aurais réalisé tout ce que l'homme cherche sur la terre, à savoir : devant qui s'incliner, à qui confier sa conscience et comment se réunir enfin tous, sans contestation possible, en une fourmilière commune où régnerait la concorde, car le besoin d'une union universelle est la troisième et dernière préoccupation qui tourmente l'humanité. Toujours le genre humain dans son entier a aspiré à une organisation embrassant tout l'univers. Il y a eu beaucoup de grands peuples, ayant une grande histoire, mais plus grands ont été ces peuples, plus ils ont été malheureux, car ils sentaient plus fortement que les autres le besoin de l'union universelle des hommes. Les grands conquérants, Timour et Gengis-Khan, ont passé comme un ouragan sur la terre, s'efforçant de conquérir l'univers : ceux-là aussi, bien qu'inconsciemment, ont été l'expression de cette même grande aspiration de l'humanité à l'unification générale et universelle. Si tu avais accepté l'empire de la terre et la pourpre du César, tu aurais créé le royaume de l'univers et tu aurais donné le repos à l'univers. Car à qui donc à gouverner les hommes, si ce n'est à ceux qui dominent leur conscience et qui ont leur pain dans les mains? Eh bien, nous, nous avons pris le glaive de César et, le prenant, nous t'avons donc rejeté pour Le suivre. Oh! il y aura encore des siècles de dérèglements des esprits libres, de leurs sciences et de leur anthropophagie — car, ayant commencé à construire sans nous leur tour de Babel, ils finiront par l'anthropophagie, — mais alors la bête féroce rampera vers nous, nous léchera les pieds et les arrosera des larmes sanglantes

Digitized by Google

qui couleront de ses yeux. Et nous nous assiérons sur la bête, et nous élèverons une coupe [1] sur laquelle sera gravé le mot : *Mystère*. Alors, mais alors seulement commencera pour les hommes le règne du repos et du bonheur. Tu t'enorgueillis de tes élus; mais tu n'as que les élus, et nous, nous apporterons la paix à tous. Et encore, ta part est-elle si grande? Combien de ceux-là, de puissantes natures, qui auraient pu être élus, fatigués, à la fin, de t'attendre, ont porté et porteront encore les forces de leur esprit et la chaleur de leur cœur vers un autre champ et finiront par lever contre toi-même leur étendard de *la liberté?* Et c'est toi pourtant qui as arboré cet étendard. Chez nous, au contraire, tous seront heureux et ne se révolteront plus, ni ne s'extermineront plus les uns les autres, en tous lieux, comme sous ton régime de liberté. Oh! nous les convaincrons qu'ils ne seront vraiment libres que quand ils auront abdiqué leur liberté entre nos mains et qu'ils se seront soumis à nous. Dis, aurons-nous raison ou mentirons-nous? Eux-mêmes se convaincront que nous avons raison, car ils se souviendront à quel horrible esclavage, à quel paroxysme d'agitation les aura conduits ta liberté. La liberté, le libre arbitre et la science les conduiront à de tels abîmes et les mettront en présence de tels prodiges et de mystères si insondables, que les uns, insoumis et farouches, se détruiront eux-mêmes; les autres, insoumis, mais faibles, se détruiront entre eux, et le tiers restant de faibles et de malheureux ramperont à nos pieds et s'écrieront : « Oui, vous aviez raison, vous seuls possédiez son secret, et nous revenons à vous; sauvez-nous de nous-mêmes. » Recevant de nous le pain, ils verront sans doute clairement que ce pain, œuvre de leurs mains, nous le leur prenons pour le leur distribuer, sans aucun miracle; ils verront que nous n'avons pas changé les pierres en pains, mais en vérité, ce qui les rendra heureux, ce n'est pas tant le pain lui-même que le fait de l'avoir reçu de nos mains! Car ils ne se rappelleront que trop qu'autrefois, sans nous, ces mêmes pains, fruits de leur travail, se

[1] Allusion à l'Apocalypse, chap. XVII. (Note du traducteur.)

Digitized by Google

transformaient en pierres entre leurs mains, tandis que, revenus à nous, ils verront ces mêmes pierres se changer en pains. Ils n'auront que trop appris à apprécier ce que signifie se soumettre une fois pour toutes. Et tant que les hommes ne comprendront pas cela, ils seront malheureux. Qui a le plus contribué à ce manque de compréhension, dis? Qui a fractionné le troupeau et l'a dispersé par des chemins inexplorés? Mais le troupeau se réunira à nouveau et se soumettra à nouveau, et cela une fois pour toutes. Alors nous leur donnerons un bonheur tranquille et humble, le bonheur des êtres débiles qu'ils sont. Oh! nous les convaincrons, à la fin, de ne pas s'enorgueillir, parce que, en les relevant, tu leur as appris à s'enorgueillir; nous leur démontrerons qu'ils sont débiles, qu'ils ne sont que des enfants dignes de pitié, mais que le bonheur enfantin est plus doux que tout autre. Ils deviendront timides, ne nous quitteront pas des yeux, et, dans leur peur, ils se serreront contre nous, comme les poussins autour de la couveuse. Nous serons pour eux un objet d'admiration et d'effroi et ils s'enorgueilliront de notre puissance et de notre intelligence, qui auront pu dompter un troupeau aussi violent, composé de milliards de têtes. Ils trembleront en paralytiques devant notre colère, leurs esprits deviendront timides; leurs yeux, aussi larmoyants que ceux des enfants et des femmes; mais aussi, sous notre impulsion, ils passeront avec la même facilité à la gaieté et au rire, à la joie pure et à l'heureuse chansonnette enfantine. Oui, nous les ferons travailler; mais dans les heures de loisir, nous leur arrangerons une vie semblable à un jeu d'enfants, avec des chansonnettes enfantines, des chœurs, des danses innocentes. Oh! nous leur permettrons le péché; ils sont faibles et infirmes, et ils nous aimeront comme des enfants, parce que nous leur aurons permis de pécher. Nous leur dirons que tout péché sera racheté, du moment où il aura été commis avec notre permission; et nous leur permettrons de pécher, parce que nous les aimons, et la punition de leur péché, nous la prendrons sur nous. Et la prenant sur nous, nous serons adorés d'eux comme des bienfaiteurs prenant la charge de leurs

Digitized by Google

péchés devant Dieu. Et ils n'auront pas de secrets pour nous. Nous leur permettrons ou leur défendrons de vivre avec leurs femmes ou leurs maîtresses, d'avoir ou de ne pas avoir des enfants — suivant leur degré d'obéissance — et ils se soumettront gaiement et joyeusement. Ils s'ouvriront à nous sur les cas de conscience les plus intimes et les plus douloureux et nous les leur résoudrons, et ils accepteront notre décision avec confiance et avec joie, parce qu'elle les délivrera des grands soucis et des terribles angoisses dont ils souffrent actuellement qu'ils doivent eux-mêmes décider librement. Et tous seront heureux, tous ces millions d'êtres, sauf la centaine de mille qui les dirigera. Car ce n'est que nous, nous gardiens du mystère, nous seuls qui serons malheureux. Il y aura des milliers de millions d'heureux enfants et cent mille martyrs ayant pris sur eux la malédiction de la science du bien et du mal. Ils mourront tranquillement, ils s'éteindront tranquillement en ton nom, et au delà du tombeau ils ne trouveront que la mort. Mais nous garderons le secret et, dans l'intérêt même de leur bonheur, nous leur laisserons l'illusion d'une récompense céleste et éternelle. Car s'il y avait quelque chose à attendre dans l'autre monde, ce ne serait certes pas pour des êtres semblables à eux. On dit et l'on prophétise que tu viendras et que tu vaincras de nouveau, que tu viendras avec tes élus, avec tes fiers et tes puissants, mais nous dirons qu'ils n'ont sauvé qu'eux-mêmes et que nous, nous avons sauvé tous les hommes. On dit que la pécheresse, assise sur la bête et tenant dans ses mains le *Mystère*, deviendra un objet d'opprobre, que les faibles se révolteront de nouveau et mettront à nu son corps « vil ». Mais alors, je me lèverai et je te montrerai des milliers de millions d'heureux enfants, n'ayant pas connu le péché. Et nous qui, pour leur bonheur, aurons pris sur nous leurs péchés, nous nous tiendrons devant toi et nous dirons : « Juge-nous, si tu le peux et si tu l'oses ! » Sache que je ne te crains pas. Sache que moi aussi j'ai été dans le désert, moi aussi je me suis nourri de sauterelles et de racines, moi aussi j'ai béni la liberté dont tu as béni les hommes, moi aussi je me suis préparé à être du nombre de tes élus, des

Digitized by Google

puissants et des forts, avec l'ardent désir de « compléter le nombre[1] ». Mais je suis revenu à moi et je n'ai pas voulu servir une cause insensée. Je suis retourné sur mes pas et me suis joint à la phalange de ceux *qui ont corrigé ton œuvre*. J'ai quitté les superbes et suis revenu aux humbles pour le bonheur de ces humbles. Ce que je te dis s'accomplira et notre royaume se fondera. Je te le répète, demain, tu verras ce troupeau, obéissant à mon premier geste, se précipiter pour entasser des charbons ardents sous ton bûcher, sur lequel je te brûlerai, parce que tu es venu nous gêner. Car s'il en est un qui, plus que tous les autres, ait mérité notre bûcher, c'est toi. Demain, je te brûlerai. *Dixi.* »

Ivan s'arrêta. Il s'était échauffé en discourant et parlait avec une vive animation; quand il eut fini, il sourit tout à coup.

Alécha, qui l'avait écouté en silence, était, vers la fin, dans une émotion extraordinaire : bien des fois, il avait voulu interrompre son frère, mais il se retenait visiblement. Tout à coup, il se mit à parler, bondissant de sa place :

— Mais... c'est insensé! s'écria-t-il en rougissant. Ton poème est une louange à Jésus et non un blasphème... comme tu l'as voulu. Qui te croira dans la manière dont tu présentes la liberté? Est-ce ainsi, est-ce ainsi qu'il faut la comprendre? Est-ce là l'interprétation de l'Église orthodoxe? C'est Rome, cela... Non, ce n'est pas tout Rome, ce sont les plus mauvais du catholicisme, les inquisiteurs, les jésuites!... Et du reste, il ne peut exister un personnage aussi fantastique que ton inquisiteur. Quels sont ces péchés des hommes qu'il prend sur lui? Quels sont ces porteurs du mystère, qui se sont chargés de je ne sais quelle malédiction pour le bonheur des hommes? Quand en a-t-on vu de pareils? Nous connaissons les jésuites, on en dit du mal, mais sont-ils bien ce que tu les représentes? Ce n'est pas cela du tout, mais pas du tout... Ils sont tout simplement l'armée romaine pour la conquête de l'em-

[1] Apocalypse, VI, 11. De là une croyance commune à plusieurs sectes qui fixent l'avènement du règne du Christ à l'époque où le nombre des élus aura atteint un chiffre déterminé. (Note du traducteur.)

Digitized by Google

pire du monde, avec un empereur-pape au sommet... Voilà leur idéal, mais sans aucun mystère et sans mélancolie sentimentale... Le plus vulgaire désir du pouvoir, des biens méprisables du monde, l'asservissement... Une espèce de servage futur dont ils seront les seigneurs... voilà tout ce qu'il y a chez eux. Peut-être ne croient-ils pas même en Dieu. Ton inquisiteur-martyr est de pure imagination...

— Arrête, arrête, dit Ivan en riant; comme tu t'échauffes! Imagination, dis-tu, soit! Sans doute, imagination! Mais permets, toutefois : est-ce qu'en vérité tu t'imagines que tout ce mouvement catholique des derniers siècles n'est en réalité qu'un simple désir du pouvoir uniquement pour arriver à la possession du pouvoir? N'est-ce pas le père Païcy qui t'enseigne cela?

— Non, non; au contraire, le père Païcy m'a dit un jour quelque chose dans ton genre... Mais évidemment pas la même chose, pas la même chose du tout, dit tout à coup Alécha en se reprenant.

— Précieux renseignement, pourtant, malgré ton : « pas du tout la même chose ». Je te demande précisément pourquoi tes jésuites et tes inquisiteurs se seraient associés uniquement pour les misérables biens matériels. Pourquoi ne se rencontrerait-il pas parmi eux un martyr tourmenté d'une grande affliction et aimant l'humanité? Ne peux-tu admettre que parmi tous ces gens qui ne recherchent que les misérables biens matériels, il s'en soit trouvé un seul comme mon vieil inquisiteur, s'étant lui-même nourri de racines dans le désert, et y ayant été tenté du démon, triomphant de sa chair, pour se rendre libre et parfait, mais cependant n'ayant pas cessé toute sa vie d'aimer l'humanité? Tout à coup, ce vieillard a vu clair, il a compris que c'est une mince satisfaction morale que d'arriver à la perfection de la volonté, si l'on se convainc en même temps que des millions d'autres créatures de Dieu ont été organisées comme par dérision, qu'elles n'auront jamais la force de tirer parti de leur liberté, que de ces pitoyables rebelles il ne sortira pas des géants capables d'achever la tour, que ce n'est pas pour de telles oies que le

Digitized by Google

grand idéaliste a rêvé son harmonie. Ayant compris tout cela, mon vieillard est retourné sur ses pas et s'est joint aux gens intelligents. Est-ce que cela n'a pas pu arriver?

— Qui a-t-il rejoint? quels gens intelligents? s'écria Alécha, presque hors de lui. Il n'y a chez eux aucune intelligence, aucun mystère, aucun secret de ce genre. L'impiété, voilà tout leur secret! Ton inquisiteur ne croit pas en Dieu, voilà tout son secret!

— Eh bien! Après! Tu as deviné, à la fin! En effet, c'est ainsi, en effet, en cela consiste tout le secret; mais n'est-ce pas là un martyre pour un homme comme celui-là qui a sacrifié toute sa vie aux austérités dans le désert et qui ne s'est pas guéri de son amour pour l'humanité? Au déclin de ses jours, il se convainc clairement que seuls les conseils du grand et terrible esprit pourraient quelque peu établir un ordre de choses supportable pour ces faibles rebelles, « ces ébauches non achevées d'êtres créés par dérision... » Et s'étant convaincu de cela, il voit qu'il faut procéder d'après les indications de l'esprit malin, du terrible esprit de mort et de destruction, et pour cela accepter le mensonge et la tromperie et conduire sciemment les hommes à la mort et à la destruction en les trompant tout le long de la route, pour qu'ils ne remarquent d'aucune façon où on les conduit, afin qu'au moins ces pitoyables aveugles puissent se compter heureux durant le chemin. Et remarque bien que la tromperie se fait au nom de celui en l'idéal duquel le vieillard a cru passionnément toute sa vie! Est-ce que ce n'est pas là être malheureux? Et s'il s'en trouve ne fût-ce qu'un seul comme cela à la tête de toute cette armée « ayant soif du pouvoir seulement en vue des biens méprisables », ne suffit-il pas de celui-là seul pour que la chose devienne tragique? Bien plus, il suffit d'un seul comme celui-là à la tête, pour qu'apparaisse à la fin la véritable idée dominante du système romain, avec ses armées et ses jésuites, l'idée supérieure de ce système. Je te déclare net que je suis fermement convaincu que cet homme unique n'a jamais manqué parmi ceux qui sont à la tête du mouvement. Qui sait, il est possible que de tels hommes se soient rencontrés même parmi les papes. Qui sait, peut-être

Digitized by Google

que ce vieillard maudit, aimant si obstinément et si originalement l'humanité, existe maintenant encore sous forme de toute une légion de tels vieillards uniques, et cela, non fortuitement, mais par suite d'un accord, d'une alliance secrète établie déjà depuis longtemps pour la garde du mystère, pour le garder de ces misérables et faibles hommes, afin de les rendre heureux. Cela est, cela doit être absolument. Je m'imagine que les francs-maçons doivent avoir aussi un mystère de ce genre comme idée fondamentale, et que si les catholiques haïssent tant les francs-maçons, c'est qu'ils voient en eux des concurrents, le fractionnement de l'unité de l'idée, tandis qu'il doit n'y avoir qu'un troupeau et qu'un pasteur... Du reste, en défendant mon idée, j'ai l'air d'un auteur qui ne souffrirait pas la critique. Assez là-dessus.

— Peut-être es-tu toi-même franc-maçon, échappa-t-il tout à coup à Alécha. Tu ne crois pas en Dieu, ajouta-t-il avec un accent de tristesse profonde. Il lui semblait, en outre, que son frère le regardait d'un air moqueur. Et comment se termine ton poème? dit-il brusquement, les yeux baissés — ou bien est-il déjà terminé?

— Voici comment je voulais le finir : quand l'inquisiteur a cessé de parler, il attend quelque temps ce que le captif lui répondra. Le silence de celui-ci lui pèse lourdement. Il a vu comment le prisonnier l'écoutait tout le temps, le regardant fixement dans les yeux, d'un regard doux et pénétrant et ne désirant visiblement rien répondre. Le vieillard voudrait qu'il lui dît une parole, fût-elle amère ou terrible. Mais lui s'approche tout à coup silencieusement du vieillard et l'embrasse doucement sur ses pâles lèvres nonagénaires. C'est là toute la réponse. Le vieillard tressaille, un léger frisson tord les extrémités de ses lèvres; il va à la porte, l'ouvre et lui dit : « Va et ne reviens plus... ne reviens plus du tout, jamais, jamais! » Et il le renvoie par les rues sombres. Le prisonnier sort.

— Et le vieillard?

— Le baiser lui brûle le cœur, mais le vieillard reste ferme dans son idée.

. . . . . .

Eugène Hins.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Nous avons cette fois sous la main tant de nouveautés, que nous ne savons par où commencer, d'autant plus qu'il n'y a ni un chef-d'œuvre, — chose qui devient plus rare chaque jour, — ni un livre d'un de nos maîtres, mais beaucoup de ces œuvres qu'on lit une fois avec plaisir, et qu'on ne relit point. Je les reléguerai à la fin de cette chronique, pour commencer par quelques livres d'un intérêt scientifique plus sérieux.

Le premier : *Mythes, contes et légendes des Zamaïtes*, par *Ed. M. Veckenstedt* (Heidelberg, Karl Winter), soulève une question préalable : Qui sont les Zamaïtes? Peut-être on les reconnaîtra mieux sous le nom d'habitants de la Samogitie, province de la Lithuanie, non loin du gouvernement de Rowno. Le premier de ces mythes n'est pas seulement le plus long de tous, c'est aussi le plus intéressant, car il comprend les origines mêmes de ce peuple, sa grande migration, son éducation depuis le degré le plus bas jusqu'à une haute civilisation, ses guerres et ses alliances avec les Lèthes et les Prussiens. Selon ces mythes, les Samoyètes, venus de la haute Asie, ont pris naissance dans un grand château de cristal, situé entre le ciel et la terre, c'est-à-dire sans doute dans les hautes régions de neige et de glace. Ils avaient beaucoup de dieux aux noms terribles, mais dont les premiers: le ciel et la terre, annoncent une religion naturelle; et leur déesse, mère de tout le peuple, s'appelait Zamaïte, c'est elle qui les guidait dans leur longue migration; ils traversèrent de hautes montagnes couvertes de neige (peut-être l'Hymalaya), des marais, des mers, des déserts, et durent soutenir beaucoup de combats

Digitized by Google

avec les peuples dont ils parcouraient le territoire, jusqu'à ce qu'ils se fixassent enfin en Lithuanie. De tous les lieux où ils étaient passé, ils avaient conservé quelques vestiges des mythologies étrangères à leurs premières traditions. C'est ainsi qu'ils ont conservé le paradis et l'enfer, avec les anges rebelles; que parmi leurs dieux, on trouve les noms des archanges Gabriel, Raphaël et Michel; que dans leur enfer, on voit un Sisyphe, des Danaïdes, un Tantale souffrant de soif dans un tonneau, mais dans un tonneau plein d'eau-de-vie, et à leur nuit de *Noël*, ce sont des guerriers endormis dans une montagne qui s'éveillent. Beaucoup de leurs légendes rappellent l'histoire de Moïse: ils passent la mer à pieds secs et leur dieu leur envoie au désert des oiseaux et de la manne. Enfin, en traversant une partie de l'Allemagne, ils ont adopté les fables des habitants de Schildbourg, cette Abdère germanique. Comme eux, ils bâtissent des maisons sans fenêtres et y introduisent la lumière par sacs et par pots, et autres imaginations pareilles.

Tout cela ne prête pas seulement à rire; on peut y trouver des indications scientifiques pour l'ethnographie et aussi pour la philosophie. La langue zamaïte est parlée encore dans le nord de la Lithuanie prussienne, et le lithuanien en diffère comme l'italien du latin; la langue des Zamaïtes peut donc être considérée comme un des plus vieux dialectes ariens. Leur mythologie aussi montre beaucoup d'affinité avec celle des Indo-Germains; le ciel, le soleil, le jour, y est le père des dieux et des hommes; la terre, obscure et vaste, en est la mère, et Zamaïte, déesse et mère du peuple, tire son nom de Zenn, terre. Par ces quelques détails, on peut juger de ce livre, qui n'a pas moins de 130 légendes et un appendice philologico-mythologique. Ce que j'ai dit suffit pour que l'on en comprenne la valeur réelle.

La seconde de ces œuvres est un livre d'Adalbert de Langegg : *Soirées japonaises* (Vienne, Gerold fils). L'auteur a longtemps vécu au Japon; sa position officielle le mettait à même d'y exercer son esprit d'observation et il a étudié en connaisseur les mœurs, la religion, les superstitions et la

Digitized by Google

nature du pays. Le livre qu'il nous donne aujourd'hui est une charmante collection de contes et de légendes des Japonais. Dans l'introduction, l'auteur raconte l'histoire du thé, son introduction dans le pays, ses différents modes de culture et de préparation en boisson. Puis, il fait un récit, aussi amusant qu'intéressant, des soirées japonaises, dans chacune desquelles on offre et on prend du thé; mais tout au Japon est réglé d'après un cérémonial minutieux et invariable, et les soirées n'y échappent point.

Pour en donner une, il faut inviter des amis : jamais moins de cinq ni plus de sept; louer une maison de thé, ce que nous appellerions un café; la décorer, à l'intérieur, de tableaux, de drapeaux, de lanternes de papier, de vases, d'assiettes, etc. A l'heure fixée, heure militaire s'il en fût, les hôtes sont introduits d'après leur rang; chacun dépose ses épées, car tout gentilhomme en porte deux, et prend place, aussi d'après son rang, à la table de thé. Alors, l'hôte est obligé de quitter le salon, pour laisser le temps à ses amis de voir et d'admirer tout. Il rentre et c'est le tour des invités de se dérober un instant, pour lui laisser le temps de changer la décoration et de la remplacer par une autre, qu'ils admireront bientôt. A l'heure fixée, le départ se fait dans le même cérémonial.

Mais on ne cherche pas seulement à éblouir ses hôtes, on veut les amuser; pour cela, on engage des conteurs de légendes, de fables ou de faits historiques. Ces conteurs sont de deux classes; de la première, sont ceux qui ont étudié leur art et ont subi un examen; ordinairement ils exercent au nombre de cinq, parlant à tour de rôle : ceux-là coûtent cher. La seconde classe, moins dispendieuse, est composée ordinairement de chanteurs de rues qui se tiennent sur les places publiques, accompagnés d'un serviteur qui reçoit sur son éventail les pièces de monnaie que les passants leur jettent.

Ce sont ces légendes, ces contes que l'on entend dans les soirées japonaises, dont notre auteur a réuni une collection, d'autant plus intéressante qu'elle nous fait connaître les mœurs, la religion et les superstitions de ce peuple. Faut-il en inférer que ceux qui les racontent et qui les entendent

Digitized by Google

croient à ces dieux, à ces fées, à ces démons et à ces sorcières? Ce serait aller un peu loin. Mais, en lisant ces histoires, on est frappé d'abord d'une chose : elles sont toutes chastes, inspirées par un profond amour de la famille et respirant au fond un véritable bon sens. Prenons la première; c'est un mythe : A chaque nouvel an, il arrive au pays un vaisseau monté par sept dieux qui apportent le bonheur aux hommes. Le premier qui sort du vaisseau est le dieu de la vie longue et heureuse, gagnée par le travail; le second est le dieu de la fortune, gagnée de même, il porte à la main des livres de commerce, symbole d'une sage économie; le troisième est le dieu de la nourriture quotidienne, le patron des pêcheurs, car le poisson est la principale nourriture du pays. Puis, vient le dieu du contentement, assez semblable au Saint-Nicolas des Français et au Knecht Ruprecht des Allemands; ce dieu en perpétuelle migration parcourt tous les pays avec un grand sac, rempli de joujoux et de confitures pour les enfants sages; les méchants ne reçoivent rien et sont grondés, même battus par lui. Ensuite, voici le dieu de la vieillesse, patron des savants et des hommes de mérite ; le sixième est le dieu de la bravoure et des arts chevaleresques, patron des religieux et des guerriers, nobles et bouddhistes. Le septième, enfin, est une femme, la belle Benton, déesse de la sagesse, qui donne longue vie, vertu, richesse, gloire, beauté, grâce et puissance.

Toutes ces fables ne sont pas aussi sérieuses. Il en est de comiques et il en est où la superstition est quelquefois affreuse; mais le comique est toujours chaste et la superstition prêche l'amour de famille.

On y trouve la fable du Petit Poucet, qui, grâce à un marteau magique, devient grand, beau, riche, pour protéger ses parents pauvres.

Intéressants pour l'histoire des mœurs du pays et amusants à lire, tels sont ces contes de fées.

Passons à un autre pays lointain. *L'Égypte ancienne et moderne*, par F. Kayser (Fribourg en Brisgau, Herder). La science de la géographie s'est énormément étendue, dans

Digitized by Google

notre époque. De nombreux voyageurs ont exploré les régions les plus inconnues et obtenu d'immenses résultats. En même temps que la géographie élargissait son domaine, elle s'approfondissait pour ainsi dire et devenait une science indépendante et comme autonome. Des sociétés scientifiques centralisent ces efforts, les gouvernements s'y intéressent, les universités les recueillent et l'enseignement est obligé de se tenir au courant. Comme conséquence naturelle, le besoin de connaître les résultats et les découvertes se répand de plus en plus dans le public et rien ne semble plus opportun que ces publications qui donnent une description à la portée de tous d'une région de la terre telle qu'on parvient à la voir aujourd'hui.

La librairie Herder a compris cela. Déjà elle a publié plusieurs œuvres de ce genre : *Notre terre*, *Le fleuve des Amazones*, *L'Assyrie et la Babylonie*. Aujourd'hui, c'est *L'Égypte ancienne et moderne*. Tous ces ouvrages sont ornés avec soin d'illustrations et de cartes.

L'auteur du dernier a fait un voyage au pays du Nil; il a étudié l'histoire de ce peuple, surtout l'histoire ancienne, sa culture, sa religion, ses mœurs, et il en est arrivé — chose extraordinaire — à estimer beaucoup plus l'Égypte des Pharaons et des Ptolémées que celle de Méhémet-Ali et de Temfir-Pacha. Qui pourra lui donner tort sur ce point? Néanmoins, il n'est pas injuste contre l'Égypte moderne, et il en parle avec une impartialité véritable.

En tout cas, ce livre est très intéressant et il n'aurait pas besoin pour l'être de la question politique qui préoccupe aujourd'hui l'Europe. Sa diction est élégante et l'art typographique est digne du sujet.

Si nous rentrons en Europe, nous trouvons une délicieuse collection de nouvelles par Hans Hoffmann : *Au pays des Phéaciens* (Berlin, Pactel frères). L'auteur a visité ce pays, c'est-à-dire l'île de Corfou; et, enchanté, enivré par cette nature sauvage et douce, si pittoresque et si romantique, où il a trouvé partout les souvenirs d'Ulysse, de Nausicaa et d'Alcinoüs, il a composé quatre nouvelles, pour mettre en scène

Digitized by Google

les habitants de l'île, avec leurs mœurs et leur religion, toute pleine encore de réminiscences païennes : superstitions, fées, naïades, etc.

Tantôt il nous émeut au triste sort de deux amants, comme dans la première nouvelle intitulée *Les Néréides*, tantôt il amuse par l'originalité de l'invention, comme dans *L'Archange Michel* et dans *Périclès, fils de Xantippe*. Et ces petites nouvelles, élégamment écrites, nous ouvrent un pays presque inconnu, où beaucoup de lecteurs aimeront à suivre l'écrivain.

Un roman historique : *Esclaves et hommes libres*, par O. Ernst (Berlin, O. Janke), ne doit pas nous transporter bien loin, ni dans le temps ni dans l'espace, pour trouver un sujet presque oublié. Il s'agit de cette conjuration des Grecs contre les Turcs, qui commence en 1820 et ne s'arrête qu'à l'établissement du nouveau royaume grec. Les personnages historiques sont le bon et faible padischah Mahmoud, l'atroce Ali, pacha de Janina, le perfide Capo d'Istria, ministre de l'empereur Alexandre, si indifférent aux souffrances de ses compatriotes, et beaucoup d'autres. La vie intérieure de la cour du sultan, les cabales et les cruautés de ses favoris, les intrigues du sérail et les mœurs du harem, les émeutes des janissaires, les massacres des chrétiens par les Turcs, l'assassinat du patriarche de Constantinople, Grégoire, et d'autres évêques; les extravagances et les profusions du sultan, la vie voluptueuse de la cour impériale, tout est rendu, mis en relief, avec un talent remarquable. Quelle bassesse de servilité et de perfidie, de cruauté et de trahison chez les esclaves! Quel mépris, en haut lieu, de la vie humaine et quelle ardeur à verser le sang en plein XIX^e^ siècle! Si quelque chose, dans ce roman, peut ne pas nous plaire, c'est le trop grand nombre de personnages, de noms, de titres, presque entièrement étrangers aux lecteurs, et qu'on oublie vite, au point de les confondre dans le courant même de la lecture. Mais peut-être l'auteur ne pouvait-il pas faire autrement.

J'arrive aux livres où l'on parle aux lecteurs allemands de l'Allemagne. Les auteurs sérieux se tournent plus volontiers vers le moyen âge, et parmi ces écrits, nous trouvons d'abord

Digitized by Google

une petite brochure de 35 pages, qui n'en mérite pas moins l'attention.

La librairie de Ch. Winter, à Heidelberg, publie, depuis quelques années, une série de conférences dont la troisième du douzième volume est intitulée : *La vie dans les villes allemandes vers la fin du moyen âge*, par le Dr Lamprecht, professeur d'histoire à Bonn.

Le conférencier expose comment la bourgeoisie conquit son rang, comment les villes, obligées de se défendre contre les princes, les chevaliers et les brigands, et les princes forcés de rechercher l'amitié et l'alliance des villes au prix de nouveaux privilèges, concoururent à cette création d'une classe nouvelle. On a sous les yeux tour à tour les forteresses des villes, les habitations des patriciens et des bourgeois, les municipalités, les magistrats, les milices, l'influence énorme du clergé qui en arrive toujours à s'enrichir; et le tableau s'anime d'une grande clarté et palpite d'intérêt. C'est pour ainsi dire une introduction aux études historiques sur le moyen âge.

Du temps de la Hanse, les trois nouvelles, en trois volumes, que nous donne sous ce titre M. Guill. Jensen (Fribourg, Riepert et von Bolschwing), se jouent en trois siècles, mais leurs titres : *Dietwald Wernekin*, *Osmund Werneking* et *Dietwald Werneken*, font deviner qu'il y a une connexion entre elles. Cette association si puissante, qui a soutenu autant de guerres contre les rois de Danemark et les princes de Holstein et de Poméranie que contre les pirates, est mise en scène ici dans ses commencements, dans sa plus haute splendeur et dans sa décadence. Jean Wittenberg, Jürgen Wullenweber et les plus vaillants chefs de la Hanse y paraissent pour nous intéresser à des amours du temps passé, à des actions héroïques, et spécialement à la destinée des trois Wernekin, l'aïeul, le père et le fils. La fidélité historique, que rend si bien l'auteur, double le prix de ces nouvelles.

Nous ne sortons pas du moyen âge avec *Henri de Brabant, infant de Hesse*, conte du XIIIe siècle, par H. Brand, 2 vol. (Cassel, Wigand). L'auteur a pris pour sujet la séparation de

Digitized by Google

la Hesse et de la Thuringe; il y a employé minutieusement et avec beaucoup de soin tous les matériaux historiques qui nous restent sur ce fait historique et il promène les regards du lecteur sur la vie des châteaux, des couvents et des villes, pour faire ressortir, au milieu de chansons et de jeux et au-dessus de l'effronterie des barons pillards, l'ancien amour allemand, idéal qu'on appelait *Minne*, d'où les poètes : *Minnesinger*. Des études profondes, des questions de droit civil et de droit international, ordinairement si sèches, ne nuisent pas au récit vif et clair. L'œuvre est d'un historien plus que d'un romancier, mais le charme du roman s'y ajoute à la vérité de l'époque. Enfin, ce livre peut être mis dans toutes les mains. Il instruira les jeunes gens comme il plaira aux lecteurs sérieux.

Me voilà arrivé aux simples romans, dont la quantité n'est pas rassurante. Prenons le dessus du panier. Un des meilleurs est: *Au Watzmannshof*, par A. Dom (Breslau, Schottlaender). Dans les villages allemands, *Hof* (la cour) signifie la propriété du paysan, les bâtiments et la maison de la famille. *Au Watzmannshof* sera donc une histoire qui se passe dans la famille d'un paysan nommé Watzmann. L'histoire est vivante et vraie. Cette famille présente les caractères les plus différents : le père, un brave homme, vrai paysan, riche et fier de sa richesse, qui hait les nouveautés et les exceptions à la règle; sa femme, une digne fermière, qui exige de ses enfants une obéissance absolue, même lorsqu'il s'agit d'amour et de bonheur. Elle ne connaît, d'ailleurs, d'autre bien que la richesse. Donc elle choisit pour sa fille aînée un mari, vieux paysan, laid et rude, qui possède beaucoup de terres, beaucoup de vaches, beaucoup de linge; que peut-on demander davantage? Sa fille pense autrement; ses sœurs accepteraient peut-être un tel épouseur; elle, instruite par le pasteur de son village, et d'une nature fine, elle rêve mieux et résiste à la volonté de sa mère et de son père; pour échapper au danger, elle s'enfuit de la maison paternelle. Ses parents ne lui pardonnent point; désormais son nom ne sera plus prononcé dans le Hof et elle sera comme morte pour eux, quoiqu'ils souffrent presque autant qu'elle-même.

Digitized by Google

La jeune fugitive, âme fière et chaste, a beaucoup d'aventures, dont elle sort honnête; enfin, elle devient, sous un nom d'emprunt, une actrice célèbre, une grande artiste, puis l'épouse d'un baron russe et l'enfant gâtée de toute la famille, excepté d'un frère de son mari, qui la poursuit pour hériter des biens de son frère. Le baron meurt, l'enfant de la veuve se noie par un accident provoqué par son oncle; elle-même tombe malade. Alors, le pasteur qui a soigné son éducation fait venir la vieille paysanne, et la mère et la fille se réconcilient. La veuve guérit, épouse le pasteur, devenu professeur d'université, et tout est bien qui finit bien.

Heureusement, les caractères comptent ici plus que les incidents. Ils sont dessinés avec netteté et développés avec logique, et la richesse des épisodes ne nuit pas, car ils ne sortent jamais de la vraisemblance.

Châtiment tardif, par Hugo Kunpe (Berlin, O. Janke). Ce roman, qu'on pourrait nommer une histoire criminelle, surprend d'abord par les profondes connaissances que l'auteur montre dans les trois moyens qu'il met en œuvre. D'abord, il peint la débâcle de la Vistule, après la gelée, avec les destructions qu'elle fait de ses rives, le danger des habitants, le péril du passage d'un bord à l'autre. Et il esquisse aussitôt le caractère bon et honnête, simple et sérieux, des riverains, qui la plupart appartiennent à la secte des Mennonites. Puis, nous voici au milieu d'affaires de bourse, dont l'auteur connaît parfaitement le jargon et les manœuvres aussi bien que les mœurs des riverains. Enfin, il possède les secrets du cœur humain et des caractères, car il met en scène, avec une fidélité presque photographique : un riche banquier très respecté, presque aimé de tous, heureux père de famille, mais qui doit sa richesse à un vol commis il y a nombre d'années, meurtre qui a poussé à se brûler la cervelle un brave officier, qui avait aussi une famille adorée. Le banquier a des remords qu'entretient surtout la crainte d'être découvert; ruiné par de fausses spéculations, il veut fuir en Amérique, est arrêté et s'empoisonne. Inutile de montrer le contraste de lui et de sa fille, qui deviendra actrice, avec la famille pauvre

Digitized by Google

et charitable qu'il a privée de son chef. Devant la mort, le contraste s'efface dans la clémence : « Ce châtiment tardif était juste, mais pardonnons, car cet homme a souffert plus que nous. »

L'héritage des Dalton, par Auguste Hesse (Fribourg en B., Kiepert et von Bolschwing). Vous retrouvez ici, comme dans beaucoup de romans modernes, un riche respecté quoique coupable et une fille belle en laquelle il est puni. Ici, ce n'est pas un grand banquier, c'est un avocat. Il a abusé de la confiance de ses clients et, entre autres, d'une Miss Dalton, qui lui a confié en dépôt un héritage. Mais une partie de cet héritage est sauvée, et à la fin l'héritière légitime en fait une fondation en faveur des pauvres. L'important est que cela soit bien raconté, avec d'intéressants épisodes, où les personnages se font aimer du lecteur.

Une partie de ce roman est consacrée à la guerre de 1870, qui intéresse toujours en Allemagne. On y suit, dans les batailles, quelques jeunes gens, y compris l'amant de la fille de l'avocat, qui y voit mourir son frère, un vaurien repenti, devenu soldat et expiant ses fautes par son courage. Ce qu'il y a dans tout cela de banal est racheté autant que possible par la vivacité du récit.

Les deux nouvelles de Guillaume Jensin : *En temps calme* (Berlin, Pactel frères), sont tout à fait le contraire du roman dont je viens de parler; leur ton simple et paisible leur prête un charme particulier, qui captive par sa simplicité même.

Ce sont des histoires du temps passé, où la vie était tranquille, où sa trame se tissait lentement. Les deux nouvelles se passent dans une petite ville. Dans la première : *Rêveries de jeunesse*, comme dans la seconde : *La taverne de l'orme*, il s'agit de très précoces amours, qui n'atteignent pas leur but. Mais, dans la première, c'est la mort qui sépare le très jeune couple : la jeune fille meurt de phtisie; dans la seconde, c'est la vie, car les deux héros, après s'être aimés dans leur enfance et leur première jeunesse, ne se retrouvent que vieillards, elle veuve, lui manchot, mutilé dans une bataille, — toujours les

Digitized by Google

batailles. — Ils achèvent paisiblement leur vie, à deux, dans cette taverne de l'orme, où ils ont joué ensemble étant tout petits. Une tristesse émue remplit ces nouvelles, une tristesse qui se change en une douceur de mélancolie finale.

La diction y est conforme au sujet, sans avoir la profondeur de ton de Storm, qui eût fait de ces deux nouvelles de petits chefs-d'œuvre.

Un Martyr, par Charlotte Fielt (Breslau, Schottlaender). On chercherait en vain dans ce livre un martyr, car comment nommer ainsi un vieux moine qui raconte son histoire avec une parfaite hilarité d'esprit, et qui vit aimé et respecté de ses frères? On l'a fait moine malgré lui, il est vrai, et il a été persécuté par sa famille pour sa résistance; naturellement, il a aimé aussi, aimé sans espoir; mais il y a beau temps de cela et sa forte nature a tout dominé : désirs, amour et haine. Néanmoins, ce roman se distingue par une brillante technique. La forme en est distinguée, quoique la passion y perce toujours. L'ensemble annonce un esprit fin et le caractère du « martyr », joint au tableau de la grande révolution française et des effets qu'elle produit en Italie sur les prêtres, concourt à rendre cette lecture agréable et l'œuvre sympathique.

L'auteur se place dans le petit cercle de nos romanciers poétiques qui peu à peu produit des ouvrages toujours plus mûrs et dont il sortira de véritables maîtres.

Qui le sait, d'après les souvenirs d'un officier français sous Napoléon Ier, par Charles Bleibten (Berlin, Steinitz). Le qui le sait? Ou plutôt : le *Quien sabe?* des Espagnols, rappelant le *Allah le sait* des Arabes, se répète souvent ici pour servir de pendant à un autre ouvrage du même auteur, qui fit sensation : *Dies iræ, souvenirs de Sedan, par un officier français.* Jadis, l'auteur dévoilait le vide du second Empire et sa chute prompte; aujourd'hui, c'est la vie d'un homme qui sert à donner le tableau de toute une époque représentée par le nom de Napoléon Ier. Mais l'auteur place, vis-à-vis du héros de la guerre, le héros de la pensée, le Napoléon de la poésie : Byron. Ces deux noms ne sont pas les seuls à exciter l'intérêt; voilà aussi des portraits très ressemblants de Blücher, de

Digitized by Google

Wellington, de Ney, du maréchal Soult. Les différences de caractères entre les Allemands et les Français, les Anglais et les Espagnols sont très accentuées : une affaire d'amour sert de trame à toute la nouvelle et y fait passer un grand charme de scènes douces, aimables et dramatiques. Mais le véritable sujet, la pensée fondamentale du livre est la vie de cet officier français qui, quoique Allemand et né près du Rhin, est devenu entièrement Français, s'est enivré de gloire militaire, mais dans l'âme de qui, peu à peu, le sentiment national se lève et grandit. Cette conversion ne se fait que très tard et elle conduit à un dénouement peu original. Mais la vie de Londres et les brillants paysages espagnols sont de main de maître; la nouvelle est riche en motifs variés, pleins de vivacité et de vérité. Le commencement, la fin tragique, tout va au but et le livre entier, traitant de si grands événements et mêlant tant de personnages, n'a pas plus de 96 pages!

La mort ecclésiastique, par Émile Marriot (Vienne, Hugo Engel). Depuis quelques années, une jeune fille se cache sous ce pseudonyme et soutient l'attention par le ton âpre du langage et la dureté du pessimisme. Cette artiste marche droit devant elle, sans égards pour le lecteur, et s'il est vrai que ce soit une femme, cette femme peint les hommes sans pitié dans leurs instincts les plus bas.

Ce nouveau roman est tellement saisissant qu'on ne l'ouvrira pas sans le lire jusqu'au bout. La scène est très circonscrite : un petit village du Tyrol, et les différents personnages se groupent autour d'un centre modeste : le presbytère. Mais les hommes que nous y trouvons, si opposés qu'ils soient dans leurs amours comme dans leurs haines, sont vrais et parfaitement caractérisés. Des quatre prêtres catholiques qu'on y voit, chacun est une individualité, un type, un monde à lui seul. C'est d'abord le doyen, prêtre sévère, lutteur plein d'ambition politique, un véritable ultramontain; puis, son serviteur, son esprit familier, un moine stupide, voué à l'obéissance aveugle et au fanatisme. Ensuite, le coadjuteur Hartek, d'un cœur doux, livré par sa mère à l'Église avant sa naissance, noble nature dans une fausse carrière. Il aime le

Digitized by Google

monde beaucoup trop pour sa condition cléricale; mais, trop faible pour briser ses chaînes, il périt par la faute de ceux qui l'aiment presque autant que de ceux qui le haïssent. Il n'a qu'un véritable ami, le quatrième prêtre; l'un et l'autre s'aiment de toute l'ardeur de leur âme. Ils sont inséparables, et tout les sépare, car le prêtre aime ses fonctions et il est sage, prudent, instruit, un véritable diplomate clérical, et, à la fin du livre, il devient secrétaire du prince-archevêque de Salzbourg, dont il sera un jour le successeur.

Le jeune coadjuteur Hartek est le héros de ce conte; il est entré dans la famille d'un médecin, la fille aînée l'aime et il l'aime; mais l'amour lui est défendu; elle quitterait son père et sa sœur pour le suivre, mais lui n'a pas le courage d'un tel sacrilège. Il meurt, épuisé de corps et d'âme, dans une petite cure, où le doyen l'a relégué, et que le peuple nomme *la mort ecclésiastique,* parce que chaque prêtre qu'on y envoie y meurt vite, empoisonné par les marais qui entourent le village.

La jeune fille, son aimable sœur et son père, digne homme, bon et doux, la mère du prêtre, sa sœur, le maître d'école, tous ces personnages sont bien dessinés. C'est une œuvre forte et l'auteur n'en restera pas là.

Le Prussien, par Victor Bluthgen (Berlin, Alb. Goldschmidt). Rien de politique, malgré le titre; mais l'auteur est certainement Prussien, car il parle de la patrie, de son héros, de son histoire, de ses forêts, de ses côtes, avec amour. Les événements qu'il raconte se passent dans les Carpathes, près de la frontière hongroise; il connaît parfaitement bien la nature de ce pays, les hommes, les coutumes et tout ce qui sert à la vie du roman.

Un Allemand, trahi par son ami et emprisonné, s'évade dans les Carpathes, où il s'achète une propriété. Une autre dupe du fourbe trouve bientôt chez lui un asile et, après beaucoup d'aventures où le fripon est puni, il épouse la fille du fermier. L'énergie de probité du Prussien triomphe de tout. Le fermier, un honnête homme, intimidé par ses malheurs, sa femme, qui n'oublie jamais qu'elle a été une riche fer-

Digitized by Google

mière, leur fille, un cœur noble, plein d'énergie et de volonté, tous ces personnages sont tellement bien esquissés qu'ils excitent au plus haut degré l'intérêt.

La librairie de Schottlaender, à Breslau, vient de publier en un volume deux nouvelles de Wilbrandt : *L'Administrateur* et *Les Disparus*. L'auteur est connu comme conteur élégant, et ces deux nouvelles ne peuvent qu'augmenter sa renommée. La première surtout est frappante et originale d'invention. Le héros est un médecin, docteur Weber, vagabond dans le bon sens du mot, car il a été en Amérique, est devenu médecin militaire dans l'armée de l'Union, a fait pendant plusieurs années le service des navires émigrants, s'est enrichi en Australie, et est revenu enfin en Europe. Là, il fait la connaissance d'un prince qui devient son ami, il l'accompagne dans ses domaines et y rencontre une voisine du prince, jeune dame quelque peu émancipée. Il s'offre à elle comme administrateur de sa fortune, c'est naturellement parce qu'il l'aime; mais le prince l'aime aussi et d'un amour moins réservé. Un jour, M. Weber veut détourner la jeune dame d'un rendez-vous avec le prince; elle se fâche et le chasse. « Maintenant que je ne suis plus à votre service et que vous ne pouvez plus commander, je vous sauverai malgré vous », lui dit-il. Cette franchise dans l'honneur ébranle la jeune femme, ce ton d'autorité dans le devoir s'impose à elle; elle sent ce qu'elle lui doit et finit par l'aimer et l'épouser.

La seconde nouvelle est plus fantastique, mais aussi piquante et très bien racontée.

Échec à Bismarck, roman historique de notre temps, par J.-G. Findel (Leipzig, F.-G. Findel). Le véritable héros de ce roman n'est pas un homme, c'est plutôt tout le peuple allemand; l'auteur a mis en scène la conjuration des jésuites. Mais — c'est un grave défaut à nos yeux — il parle beaucoup trop de la dernière guerre, dont il raconte très minutieusement les événements, reproduit trop et de trop longs discours des francs-maçons, qu'il célèbre presque partout. Il pouvait sans cela montrer son cœur allemand et exploiter un titre à effet. Ce n'est pas du *Kulturkampf* qu'il est question. Nous

Digitized by Google

sommes, au contraire, entre la guerre de 1866 et celle de 1870, entre Sadowa et Sedan. L'auteur veut montrer quels efforts ont fait les jésuites pour renverser le chancelier comte de Bismarck, et désunir l'Allemagne pour la courber sous le joug romain. Ni ces tentatives, ni leur échec, il n'y a rien là de nouveau. Mais l'auteur pense qu'il est utile de le rappeler à la mémoire. Naturellement, un amour traverse ce roman, destiné à être beaucoup lu parmi les francs-maçons.

Satura. Caprices et plaisanteries, par Ludwig Fulda (Leipzig, C. Reismer). C'est un très petit volume de poésies, les premières poésies d'un jeune homme, qui a peur de la critique. Cette modestie annonce généralement du mérite, et c'est ici le cas.

Un talent frais, original, habile à manier la forme; environ deux douzaines de pièces dont, en vérité, on ne voudrait supprimer aucune. L'auteur persifle le faux dilettantisme de notre temps, attaque l'hypocrisie de la société, mais il a aussi de charmantes idées, pleines de douce moquerie, et même quelques épigrammes. Saluons ce début avec sympathie.

Une spécialité qu'on aime depuis qu'un maître, Fritz Reuter, l'a introduite dans la littérature, est le bas allemand. On écrit beaucoup dans ce dialecte, mais il n'y a que très peu d'écrivains qui le cultivent avec bonheur, car la plupart ont pensé ce qu'ils écrivent en haut allemand et leur ton est faux.

Un de ceux qui pensent comme ils écrivent en plattdeutsche est Charles Tiburtius, qui débute par un charmant petit livre : *Le candidat Patte-de-lièvre* (*Stralsund*, Brener), une charmante nouvelle pleine de bonne humeur, dont les caractères sont vrais, les personnages vivants. En lisant, on croit voir ce pauvre candidat, qui fait fiasco dans son premier sermon, mais qui plus tard devient pasteur, après avoir montré qu'il a du courage quand il faut en avoir. Beaucoup de scènes pleines de gaieté, d'autres animées d'un profond sentiment, emplissent ce livre, qui a réussi aussitôt.

Un autre livre de ce genre : *Harten Leina*, par Burmester

Digitized by Google

(Berlin, Kogye et Fritze), est écrit dans un autre dialecte que celui auquel Reuter nous a accoutumés, c'est celui qu'on parle aux environs de Lavesbourg et qui semble plus difficile à comprendre. Néanmoins, ce livre a vite obtenu plusieurs éditions, car il mérite d'être lu, dût-on en étudier le dialecte. L'auteur, qui lui-même a beaucoup souffert de l'orgueil des prêtres et des chefs d'instruction publique, — il a été maître d'école, — écrit avec beaucoup d'amertume. Une sorte de pessimisme passionne ce livre, riche en épisodes, où apparaît, dans sa triste vérité, le misérable sort des maîtres d'école sous un régime d'orthodoxie et sous des chefs d'un orgueil intraitable.

Mentionnons encore deux très modestes livres, qui ont un intérêt spécial pour les étrangers. La librairie de Réclam, à Leipzig, publie depuis plusieurs années une collection de petits volumes (et il y en a plus de deux mille déjà) comprenant les chefs-d'œuvre classiques et modernes de tous les peuples ; chaque volume coûte 25 centimes. On vient d'y ajouter deux livres utiles : *Berlin*, par Lindenberg, esquisses de la vie berlinoise, et la *Galerie nationale*, par le même, sorte de guide dans la galerie des beaux-arts, avec notices biographiques sur les artistes. Ajoutons enfin que *Walhall*, par Félix et Thérèse Dahn (Kranzmach, Noigtlaender), dont nous avions annoncé les deux premières livraisons, est maintenant achevé avec la neuvième et en est pour l'ensemble à sa cinquième édition. Ce succès ne peut que croître, maintenant que l'œuvre, si bien illustrée, est complète.

Dr Cossmann.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES.

PAUL HENRARD, *Henri IV et la princesse de Condé.* Bruxelles, C. Muquardt, 1885, 1 vol. in-8° de 353 pages.

M. Henrard s'attache au Béarnais comme le comte de la Ferrière à sa première femme, la belle Marguerite de Valois. Si l'histoire trouve son compte à ses dissections sur lesquelles on revient, les personnages qu'elles concernent n'ont en général qu'à y perdre. Tallemant des Réaux a dit de la reine Marguerite : « A part la folie de l'amour, elle estoit fort raisonnable. » A en croire M. Henrard, il nous faudrait porter sur Henri IV le même jugement. Nous ne pouvons nous y résoudre. Nous avons étudié le Béarnais un peu partout, dans les livres et les papiers d'État, à Pau notamment; nous avons appris ainsi à nous défier plus que personne de ses panégyristes, à ne voir en lui qu'un génie supérieur qui a le sentiment de sa force, et qui, dès ses premiers pas dans le monde, — un monde bien triste et bien laid, — appelle la dissimulation à son aide, et s'entend aussi bien à se servir des passions qu'il ressent ou qu'il affiche que de celles des autres. Qu'on lise, par exemple, dans le recueil des *Lettres missives de Henri IV*, où l'excellent éditeur, M. Berger de Xivrey, a accumulé tant de révélations inattendues, certain billet que le roi écrit, à l'âge de quinze ans, de Paris à sa mère, — billet dont j'avais retrouvé l'original, — et l'on conviendra sans peine qu'il a commencé de fort bonne heure à être « un petit bonhomme bien avisé ». M. Henrard a peut-être trop négligé cette source d'informations et quelques autres du même genre; il nous montre Henri IV à cinquante-sept ans, fatigué et usé jusqu'à la corde, oubliant tout pour se faire aimer de la princesse de Condé, et il ne suppose pas un seul instant que cette grande passion pourrait n'avoir été, en somme, qu'une comédie. Le soupçon que nous en avons toujours eu n'a pas été ébranlé par la lecture attentive du curieux volume de M. Henrard. Nous allons dire pourquoi.

L'aventure de la princesse de Condé tombe à la fin de 1609 et au commencement de 1610, c'est-à-dire au moment même où le Béarnais met la dernière main à l'entreprise la plus sérieuse de son règne, à celle qui doit consacrer à jamais la grandeur de la France et la sienne propre. Était-il tombé en enfance, pour donner, dans de pareilles circonstances, à une simple amourette le pas sur sa politique, sur l'avenir de sa dynastie? Personne ne l'a prétendu. Mais il lui fallait une excuse pour envahir la Belgique et joindre par le plus droit chemin ses alliés les princes allemands de l'Union protestante, et c'est la princesse de Condé qui, fort innocemment, va la lui fournir. Il la prend à Bassompierre, son fiancé, pour la donner comme femme au prince de Condé, dont il veut se débarrasser maintenant qu'il a un fils et qu'il n'en a plus besoin comme futur héritier du trône. Sa réputation bien établie de vert-galant lui permet de jouer un rôle indigne de lui, mais peut-être nécessaire pour éveiller la jalousie d'un jeune mari et le pousser à un coup de tête prévu ou préparé. C'est en lisant tout d'une haleine le livre de M. Henrard, c'est en nous rappelant à ce propos que le meilleur des rois qu'ait jamais eu la France avait sacrifié sans hésitation et sans pitié à l'intérêt de sa politique sa sœur unique, Catherine de Navarre, sachant

Digitized by Google

fort bien qu'il lui broyait le cœur, que cette supposition s'est offerte de nouveau à notre esprit, et que nous avons résolu, si étrange qu'elle paraisse au premier abord, de l'exposer ici.

Si elle est vraie, comme nous le croyons, Henri IV est non seulement un comédien achevé, mais le roi des fourbes et des méchants; si, au contraire, elle doit être abandonnée, il n'est plus qu'un vieillard imbécile, et la France et le monde n'ont rien perdu au coup de couteau de Ravaillac. Les patientes recherches de M. Henrard vont nous aider à trancher cette question. Il nous montre le roi attirant la jeune princesse de Condé à Fontainebleau, portant ses couleurs, la faisant rire aux larmes de ses extravagances. Le prince, lui, ne rit pas; il reproche au roi son dévergondage et sa tyrannie, à la princesse, sa belle-mère, d'être assez dénaturée pour essayer le rôle d'entremetteuse, et, après avoir dit à chacun son fait, il se sauve avec sa femme. On apprend bientôt qu'il s'est arrêté dans une de ses terres aux environs d'Amiens. Cela ne fait point le compte du roi. Il se déguise et vient, en nombreuse compagnie, rôder autour de la retraite des jeunes époux. Ceux-ci le reconnaissent et s'empressent de passer la frontière. N'est-il pas évident que si la passion avait emporté le roi au point de lui troubler l'entendement, il lui eût été bien facile de mettre le mari à la Bastille et de prendre la femme? S'il ne le fait point, c'est qu'un intérêt supérieur l'en empêche. Cet intérêt supérieur, qu'il ne confie à personne, pas même à Sully, c'est de mettre les archiducs belges dans un si grand embarras qu'il pourra, avec une certaine apparence de raison, leur déclarer la guerre et s'emparer du Cambrésis, de l'Artois, du Tournésis, avec Tournai, bien entendu, du Luxembourg et du Namurois, qui lui font envie et que ses alliés d'Allemagne lui ont déjà adjugés sans difficulté aucune. Ce seront les historiens allemands ou hollandais qui nous diront, un jour ou l'autre, le dernier mot sur l'aventure de la princesse de Condé et le grand dessein qui s'y rattache intimement.

Voici pourquoi. Les principaux alliés et confidents d'Henri IV sont Maurice de Nassau, le landgrave de Hesse, le prince d'Anhalt et l'Electeur de Brandebourg, et il n'est pas impossible qu'on tire de leurs archives secrètes de précieuses révélations. Les travaux de Rommel, de Groen van Prinsterer, de Frédéric Ebeling justifient cet espoir. Les projets d'Henri IV meurent avec lui, au grand détriment de la France et de l'Allemagne, et ce n'est certes point diminuer méchamment le cardinal de Richelieu que de dire qu'il dut la meilleure partie de sa gloire à leur reprise pour ainsi dire servile. Jusqu'où n'eût-il pas été, si sa qualité de prêtre n'eût poussé le monde protestant à se défier de lui, et s'il n'était point intervenu trop tard? L'empire héréditaire voulu par les jésuites n'aurait pu se faire; l'Allemagne était sauvée par là de la guerre de Trente Ans, qui la rejeta de plusieurs siècles en arrière, et la France de la révocation de l'Édit de Nantes, qui la ruina pour longtemps. L'un des mérites du livre de M. Henrard, et non l'un des moindres, est de ramener l'attention sur les événements qui précédèrent et amenèrent la mort tragique d'Henri IV, et de nous faire désirer d'en savoir davantage sur un point d'histoire encore mal élucidé. C. A. R.

Digitized by Google

Dictionnaire synoptique d'étymologie française, par HENRI STAPPERS. Bruxelles, Muquardt, 1885, 700 pages in-12.

On sait que pour la première édition de son dictionnaire, l'Académie française ne crut pas devoir suivre absolument l'ordre alphabétique. Elle ne rangea dans cet ordre que les mots qu'elle appelait *chefs de famille*. M. Stappers combine, à son tour, les deux façons de présenter les vocables d'un idiome. Seulement, comme son but est tout autre, comme il n'a pas à constater le bon ou le mauvais usage des mots, les accords ou les incompatibilités réciproques, c'est aux *chefs de famille* qu'il borne tous ses soins. Aussi bien s'est-il déjà taillé par là une assez large besogne.

Croyez-en plutôt le titre, qui, cette fois, n'est pas une promesse en l'air : Dictionnaire synoptique d'étymologie française donnant la dérivation des mots usuels classés sous leur racine commune et en divers groupes : latin, grec, langues germaniques, celtique, anglais, italien, espagnol, portugais, arabe, hébreu, hongrois, russe, langues slaves, langue turque, langues africaines, asiatiques, américaines, australie et polynésie ; interjections, jurons, langage enfantin, noms de lettres, notes de musique, onomatopées, fiction littéraire, mythologie, noms propres, noms de peuples, noms géographiques ; étymologie douteuse ou inconnue.

Un peu de synthèse dans cette énumération serait à recommander; peut-être même y préférerait-on une formule contenue dans la préface : « Tous les mots usuels de la langue française sont groupés dans ce dictionnaire d'après leur dérivation. » Que si vous craigniez ici quelque outrecuidance, rassurez-vous par les paroles mêmes du loyal auteur : « C'est en vain, s'empresse-t-il de déclarer, que les érudits chercheraient dans mon essai des théories neuves ou des dissertations critiques; une semblable tâche n'eût pas réalisé le résultat que j'avais en vue : *populariser* cette branche de la science au moyen d'un exposé *bref et pratique*.

C'est ce que, depuis quelques années, on s'applique à faire en Allemagne, en Angleterre, en France et chez nous. Les programmes d'examen les plus modestes font appel à la dérivation, à l'étymologie. Tout le monde semble s'inspirer du mot de Gœthe : « On ne comprend bien que ce dont on sait l'origine. » Bien loin de s'effrayer du quatrain du chevalier de Cailly décoché contre Ménage :

Alfana vient d'*equs*, sans doute;
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route,

on s'en autorise. Oui, répète-t-on, « *changé sur la route* »; mais nous savons aujourd'hui les chemins par où passent les vocables. Peu nous importe la longueur ou la complication du chemin parcouru, dès que nous avons un fil conducteur. Avec Littré, Brachet, Scheler et tant d'autres, que d'expressions, de figures *latentes* deviennent *patentes* ! Que de couleurs rentrées, assombries, reparaissent et reluisent au frottement philologique ! M. Stappers a groupé sous 5,359 numéros toutes les expressions pour lesquelles on trouve une explication certaine ou au moins plausible. Ces numéros

Digitized by Google

sont en outre répartis sous les trente rubriques annoncées dans le titre que nous avons donné *in extenso*.

A parler en général, ce manuel est assez à la hauteur de la science étymologique; nous pouvons nous en fier, sur ce point, aux éloges d'un maître, M. Scheler, signalant « l'intelligence spéciale et le soin minutieux ». Il va même jusqu'à dire que ce dictionnaire se recommande particulièrement à l'attention des professeurs d'humanités appelés à enseigner soit le français ou le latin.

C'est le vocabulaire latin qui, comme on le devine, est le plus étendu. Chacun sait combien il y a peu de mots français qui n'appartiennent pas au latin. L'auteur, s'adressant de préférence aux lecteurs qui ont quelque teinture d'humanités, a particulièrement soigné cette partie principale. Très peu de lacunes pourraient être signalées: par exemple, *fasciner*, dans le sens d'ensorceler. On pouvait, sans trop s'engager sur un point scabreux de l'antique religion romaine des amulettes, fournir une explication qui ne scandalisât personne. Nous aurions voulu aussi un petit paragraphe sur cette préposition latine *cum*, qui a permis au latin de donner tant de mots au français. Au point de vue synoptique, qui est celui du livre, cela n'était pas à omettre.

Dans le vocabulaire grec, quelques formes de transition pourraient, sans prendre trop de place, aider le commun des lecteurs. Comment les doublets *grotte* et *crypte* peuvent-ils dériver d'une famille qui a donné *apocryphe?* N'est-ce pas par le vieux mot du moyen âge, *crotte* (cas-sujet), *crotton* (cas-régime) et qu'on retrouve à Verviers même (la rue en Crotte), que la chose devenait lucide pour tout le monde?

A la rubrique *Celtique*, il y aurait plus de réserves à faire. En général, depuis quelque temps, le celtique ne porte pas bonheur. Heureusement que M. Stappers s'en est un peu douté, car c'est à propos des origines soi-disant celtiques que son scepticisme s'accentue et lui fait prodiguer, en guise d'astérisque, la marque *Et. dout.* (étymologie douteuse). *Amarrer* n'est-il pas tout bonnement dérivé de la langue si maritime des Flamands, *marren?* Quant à *ahuri*, qui sait s'il ne se rattache pas au wallon *houreus* et au latin *horridus?* Le celtique ne paraît pas non plus destiné à bien expliquer le verbe *enchi/rener*. Au n° 3699, nous trouvons qu'on invoque l'anglais *devil* (diable) pour se rendre compte du très vieux mot *endêver*. Que vient faire un diable anglais en cette affaire? M. Stappers s'en réfère à Emile Gachet; mais ce laborieux chercheur ne soutiendrait plus aujourd'hui cette opinion. Il verrait bien que *endever* a, au moyen âge, les formes *derver*, *desver*, qui peuvent s'expliquer par un composé bas latin. Le même Gachet s'est trompé également en songeant à l'anglais *endeavour*, qui doit venir du mot *devoir*[1]. Enfin, pour terminer la série de nos chicanes, il nous semble que le vocable *demanger*, au n° 5359, ne peut pas s'expliquer par l'hypothèse baroque de Ménage, et qu'il est bien plus naturel de songer à l'ancienne construction réfléchie : *se démanger*. En général, les verbes neutres ne le sont devenus que par ellipse du pronom réfléchi.

J. S.

[1] *Intercourse*, d'un usage assez fréquent, n'est pas cité parmi les emprunts faits à la langue anglaise. Il a d'ailleurs été fait lui-même sur l'ancien français *entrecours*.

Digitized by Google

— 15 JUIN 1885 —

VICTOR HUGO.

Paris vient de donner un grand spectacle : l'Arc-de-Triomphe, son vaste plateau dominant la ville, où aboutissent douze grandes avenues, où montent les Champs-Elysées qui le relient aux Tuileries; son « arche démesurée » encadrant le ciel, toute cette pompe de la nature, de l'art et de l'histoire a servi de chapelle ardente et de dais funéraire à un cercueil. Là, du 31 mai au 1er juin 1885, un homme a reposé pour la dernière fois en ce monde, avant d'aller reposer sous la terre; mais, commencées sous ce dôme sublime, les funérailles ne pouvaient aboutir qu'à une apothéose : le Panthéon a été rendu exprès à sa destination primitive, et c'est par cette route, triomphale s'il en fut jamais, que Paris, la France et l'Europe ont conduit à la tombe un poète.

Ce poète fut l'imagination artistique la plus grandiose des temps modernes.

V. Hugo a tous les tons. Il s'est assimilé et a employé, avec une égale maîtrise, toutes les ressources de la langue française et de la poésie universelle. Pour créer le lyrisme de notre époque et donner, à la société nouvelle qui se dégage peu à peu de la révolution française,

> *Une* âme aux mille voix que le Dieu que j'adore
> Mit au centre de tout, comme un écho sonore.
>
> (*Les Feuilles d'automne. Ce siècle avant deux ans*),

il fallait une langue, nouvelle aussi, issue comme le droit moderne de toutes les grandeurs du passé : il s'est rendu maître des secrets des maîtres. S'il manie avec hardiesse la

Digitized by Google

césure et l'enjambement, c'est en artiste qui connaît Homère, Lucrèce et Virgile et, comme eux, varie l'harmonie sans la briser. S'il renouvelle toutes les grâces de forme essayées par la Pléiade du XVIe siècle, c'est pour les adapter aux grâces du sujet, en poète, non en virtuose, et les effets qu'il en tire sont d'une variété qui ne s'arrête que devant les jongleries de mots, sans règle et sans idée. Puis, au premier besoin, voici, chez ce romantique, la vigueur contenue de Boileau, l'airain fruste de Régnier, la verve archaïque de Molière, après les martellements pressés de d'Aubigné, et ce poète, qui se joue de la strophe, du rythme et de la rime au gré de ses inspirations, ne manque jamais aux conditions de la forme, tant cette science lui appartient, ou plutôt tant cette faculté lui est naturelle.

Sa langue est de même, riche, savante, hardie, frappée au coin moderne, ne reculant jamais devant le mot propre, le tour pittoresque, l'image vivante, l'ellipse animée, le contraste palpitant, l'étrange accouplement de mots; mais profondément empreinte du génie du français, n'osant tout que conformément à ce génie, à ce point que c'est à peine si ce novateur qui a pu dire :

J'ai fait une tempête au fond de l'encrier,

a créé des néologismes, — non, certes, qu'il n'y vît un droit de l'écrivain; mais, sans doute, parce qu'il n'en avait pas besoin, connaissant et maniant assez complètement la langue pour n'y point recourir et ne songeant même pas à glisser d'inutiles intrus

Parmi le peuple illustre et fier des mots français,

comme dit Sully-Prudhomme.

L'œuvre elle-même, servie par ces aptitudes, traitée avec cette sûreté de main, est bien autrement incomparable.

Son théâtre prête à des objections. Les premières, les plus bruyantes, s'en prirent à des hardiesses affirmant la liberté du drame; elles sont tombées avec le temps, comme tout ce qui s'oppose à la marche de l'esprit humain. Les autres, plus

Digitized by Google

graves, toucheraient à la fois aux conditions historiques et morales du genre. Les études qu'elles demandent exigent le calme de l'avenir ; mais l'avenir, pour être juste, ne pourra séparer le poète de son époque et l'homme de son milieu. Puisse-t-on alors n'avoir pas à constater qu'il fut le dernier qui ait voulu imposer au théâtre le droit aux beautés poétiques : hors-d'œuvre, si l'on veut, mais rien n'est plus utile que ces belles inutilités, et ces échappées du sentiment, de la philosophie, de l'histoire ou des idées sociales, font partout la puissance des œuvres d'art.

Vous êtes roi, moi père, et l'âge vaut le trône.
Nous avons tous les deux au front une couronne
Où nul n'ose porter des regards insolents,
Vous de fleurs de lis d'or, et moi de cheveux blancs.
Roi, quand un sacrilège ose insulter la vôtre,
C'est vous qui la vengez, c'est Dieu qui venge l'autre.

Qui ne connaît par cœur ces vers du *Roi s'amuse*, et qui ne sentira, en les relisant, que là, comme en vingt occasions, le poète a bien fait de ne pas abdiquer la poésie en faveur de je ne sais quel art secondaire de jeu mimique et de prose hachée auquel on voudrait réduire le génie d'Eschyle, de Shakespeare, de Corneille, de Racine et de Schiller?

Ses romans se discuteront de même. On ne pourra méconnaître la puissance d'imagination et de mise en scène de ces poèmes en prose, comme on les a appelés. Mais on ne manquera pas de chercher jusqu'à quel point l'auteur a sacrifié le sentiment juste de l'histoire et la rectitude de l'effet moral, en vue du relief pittoresque des personnages et des grands effets dramatiques.

Sa poésie restera indiscutable. Le lyrisme moderne y triomphe dans toute la puissance du génie. Jamais poète n'a fait chanter toutes les cordes de la lyre avec cette abondance multiforme. D'autres ont la note intime, la rêverie religieuse, des cris d'enfant gâté. Lui a toutes les grâces et toutes les forces, et jamais aucun temps, aucun pays, même en réunissant chacun tous ses poètes, n'a produit une œuvre lyrique aussi touffue, aussi puissante, aussi colorée, aussi grandiose,

Digitized by Google

qu'à lui seul ce poète, qui eut pour contemporain et prédécesseur un Lamartine.

Les grâces de l'enfance et de l'amour y prennent toute la charmante diversité que la nature donne aux fleurs et aux oiseaux. On a fait de ses poésies sur l'enfant, avant l'*Art d'être grand-père,* un volume : un parterre de jeunesse et de fraîcheur. On en ferait un, aussi fleuri, aussi chantant, aussi ému — un Éden — de ses poésies d'amour, depuis les esquisses de la beauté rêvée ou les chants de triomphe de l'amant :

Je puis maintenant dire aux rapides années :
Passez, passez toujours ! Je n'ai plus à vieillir !

— relisez aussi *Date Lilia* et *Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles* — jusqu'à celles où chante « l'élégie en deuil » et cet hymne du « souvenir sacré » qui verse tant de mélancolie dans la *Tristesse d'Olympio :*

Ma maison me regarde et ne me connaît plus !

Puis, les causeries philosophiques, les grands doutes féconds, les nobles espérances de l'esprit; et les hymnes au siècle, à la nature, aux beaux-arts, à la poésie ; et les satires :

Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain.

Mais dans cette œuvre infinie, une partie domine le reste, comme un groupe de chênes sacrés dans la forêt druidique. C'est « cette poésie, a-t-il dit, qu'on appelle politique et qu'il voudrait qu'on appelât historique ». (Préface des *Feuilles d'automne.*) Dès 1828, il sentait qu'il fallait à sa pensée :

Tout un grand peuple à remuer.

La dernière poésie du premier volume des *Odes et Ballades* parle ainsi, et le poète ajoute :

C'est qu'il faut un chaos à qui veut faire un monde.

Ce chaos du monde moderne, il l'a remué avec une puissance que rien n'égale. Si l'on fait abstraction de ses poésies de circonstance, simplement politiques, celles qui méritent le nom qu'il voulait qu'on leur donnât créent, en effet, un monde : le

Digitized by Google

lyrisme historique. De toutes les littératures, de Tyrtée à Kœrner et à la *Marseillaise*, des hymnes d'Homère et des odes de Pindare aux hymnes des Pères de l'Église, du *Chant séculaire* d'Horace au *Chant du Sacre* de Lamartine, du *Romancero* du Cid, des odes du Reclus de Moliens, ou des lieds des Minnesingers au *Childe Harold* de Byron, à la *Cloche* de Schiller, au *Ça ira* de Freiligrath, aux *Pèlerins* de Mickiewicz, nulle n'a appelé l'histoire au tribunal de la pensée, n'a parlé aux événements la langue du Destin, n'a marqué ce que pèsent les hommes avec cette énergie, cette élévation, cette grandeur. Pour que la poésie pût en arriver là, il fallait une époque, comme la nôtre, qui mêlât les révolutions et les désastres, eût ses poussées sublimes vers le droit et ses terribles chutes d'hommes et d'empires, et qui donnât à l'écrivain, avec ces grands sujets, la liberté de les juger en face. Comme toujours, la situation a trouvé son organe et l'époque a créé son poète. D'autres écrivains peuvent soutenir la comparaison avec le reste de l'œuvre de V. Hugo; Lamartine et Musset ont traité, avant et après lui, la *Tristesse d'Olympio*, et il est difficile de dire qui l'emporte. Lamartine a écrit son ode sur Napoléon, sa *Marseillaise de la Paix*, son *Utopie*, etc., et Byron a de grandes pages sur Waterloo. Nul n'a pris possession du lyrisme historique comme l'auteur de tant d'odes qui forment tout un cycle poétique, un art personnel, ce monde, enfin, que le poète de vingt-six ans voulait faire sortir du chaos.

Est-il besoin de rappeler ces grands poèmes? Ici, le « despote, empereur d'un camp », se croit au-dessus des destinées; pour l'atteindre, la foudre devrait remonter. Aussitôt, le poète : « La foudre remonta! » Là, le même homme, plus grand, se croit maître de l'avenir : un « fils de France » vient de lui naître, et le peintre prodigue ses couleurs les plus grandioses pour placer ce berceau sur un Sinaï, entouré de tonnerres, devant lequel tout un peuple à genoux contemple ce souverain, à qui la terre conquise ne peut suffire s'il ne conquiert les siècles futurs dans un enfant.

L'avenir! l'avenir! l'avenir est moi!

Digitized by Google

Alors, le barde-philosophe :

Non ! L'avenir n'est à personne !
Sire, l'avenir est à Dieu !

Et quel avenir !

Demain, c'est Waterloo ! Demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Puis, nous voilà à Versailles : trois fils de roi y jouent ; le penseur leur jette

Ce cri terrible : Enfants, vous serez rois tous trois !

Voici encore le conquérant. Vaincu cette fois, il fuit, mais en lion blessé ; il quitte la France, en lui criant : « Oh ! je reviendrai » :

Sire, vous reviendrez dans votre capitale.....
..... Rongé par les vers du tombeau.

Et Paris, si grand vu de l'arc de l'Étoile :

Nul ne sait, question profonde !
Ce que perdrait le bruit du monde
Le jour où Paris se tairait !

Aussitôt, le prophète :

Il se taira pourtant !.....

L'*Expiation* a mis plus de grandeur peut-être dans ses pages sur Moscou : « Il neigeait », et sur Waterloo, qui sont dans toutes les mémoires. Cet ensemble de poésie historique formerait un recueil considérable et sublime, où les lecteurs — qui ne peuvent lire tant de volumes — trouveraient le chef-d'œuvre de notre époque : l'Homère lyrique du XIX^e^ siècle.

Mais comment montrer — il y faudrait des citations sans nombre — la poésie qui éclate dans ces cadres philosophiques, où le poète met en scène l'instabilité des choses humaines ? Là, comme dans toute l'œuvre de V. Hugo, il arrive des moments, chaque fois que la grandeur du sujet l'exige, où l'inspiration jette des gerbes de flamme, des fusées de lumière, des torrents d'or et de pourpre, comme les beaux

Digitized by Google

levers de soleil où les éruptions de volcan. Alors, l'écrivain a des rayonnements ou des tempêtes. En général, sous la prodigalité des détails, chaque phrase incidente est d'une clarté pittoresque, simple ou vibrante. Dans ces instants, la pensée se presse, éclate, retentit comme un orchestre dans la bataille, comme la foudre dans les nuages, et parfois ce poète, qui tout à l'heure avait la concision lumineuse de Corneille, se jette dans les révoltes grondantes ou les hardiesses éthérées de l'Apocalypse :

Et si vous grondez, ô tonnerres !
Je rugirai !

Le même lyrisme, d'une profusion inépuisable, appliqué aux diverses époques de l'histoire, a produit la *Légende des siècles*. Là, c'est tantôt le genre des *Orientales* qui sert à l'originalité de mise en scène d'un événement : par exemple, le naufrage de l'*Armada*, où tinrent les destinées de l'Europe, y tient dans une rose qu'effeuille un rêve de vierge ; tantôt, c'est un lyrisme narratif, imitations grandioses, et rarement fausses de ton historique, des Chansons de gestes ; tantôt, la satire implacable, la muse vengeresse d'Isaïe, d'Osée ou de Juvénal, flagellant les horreurs du passé après celles du présent ; tantôt, l'allégorie gigantesque, personnifiant un cataclysme de civilisation ; puis c'est l'élégie, l'élégie sociale, avec ses attendrissements pour les petits et les souffrants, où reparaît l'auteur des *Contemplations*, qui disait :

La faim, c'est le crime public !

où s'annonce l'auteur de l'*Année terrible*, qui dira :

Frères, bonheur en bas, sinon malheur en haut !
Hélas ! faisons aimer la vie aux misérables.

Si le poète a fait une tempête dans l'encrier, c'est pour suffire à toutes ces luttes, à toutes ces aspirations d'un siècle où, plus qu'en aucun temps, l'homme a besoin

D'une loi qui soit sa lumière
Et sa vertu.
(*Les Contemplations.*)

Digitized by Google

Ces besoins d'une époque de rénovation, où le passé laisse tant de fondrières, où l'avenir se heurte à tant d'obstacles, comportent les négations indignées et les affirmations fécondes. Le poète, traversant une époque qui va du 18 brumaire au 2 décembre et de Waterloo à Sedan, était jeune encore lorsqu'il ajouta à sa lyre une corde d'airain. A partir du coup d'État, cette corde retentit fougueusement. Jamais la satire n'avait pris tous les tons comme dans les *Châtiments*, et le malheur, toutes les révoltes, toutes les élévations comme dans l'*Année terrible*. L'*Expiation* est le chef-d'œuvre des *Châtiments*. Pour trouver le chef-d'œuvre de l'*Année terrible*, il faudrait le chercher dans une de ces pièces où, en face des désastres de la France, le poète affirme la justice, la fraternité, la paix, le progrès. Car, de ces deux volumes où l'on entend tous les cris de l'indignation, de la colère, de l'ironie, de la vengeance, de la haine :

> Oh ! tu finiras bien par hurler, misérable !
>
> (*Les Châtiments.*)

> Nous sommes garrottés, plus de nations sœurs !
>
> (*L'Année terrible*),

il s'élève, comme une aurore, la foi dans le présent et l'espérance de l'avenir :

> Ne doutons pas ! croyons !

Cette idée de progrès universel, appliquée à la conscience humaine par une clémence finale, a été portée si loin qu'on l'a discutée au sujet de *Sultan Mourad*, où il disait :

> Un pourceau secouru pèse un monde opprimé.

« L'auteur des *Châtiments* supprimera-t-il son livre vengeur pour un pourceau secouru? » lui objectait-on. Il n'hésita pas à répondre : oui, dans une lettre restée inédite :

« Oui, Louis Bonaparte (étant donné Dieu immense) peut être *sauvé*, c'est-à-dire couvrir toute la responsabilité de ses crimes par un élan suprême d'amour désintéressé. »

Digitized by Google

Un vers de l'*Année terrible* dit cela autrement :

Personne n'est méchant, et que de mal on fait !

Ainsi, au fond de toutes ces luttes contre le passé, contre le mal, contre l'obstacle au bonheur des peuples; de ces passions indignées, de ces vindictes superbes, de ces jugements de Dieu frissonnant aux lèvres d'un poète ; au fond de tout ce lyrisme, historique, satirique, social, il y a un esprit qui cherche la loi générale de l'esprit, une âme qui croit à l'âme universelle. L'on peut discuter bien des détails de sa philosophie, comme on discutera bien de ses procédés d'analyse ou de mise en scène; on ne niera pas que l'homme moderne soit là tout entier, l'homme qui a vu l'humanité, quand elle n'a pas la science, plutôt que n'avoir rien qui relie l'homme à ses semblables et à la vie générale, se livrer aux plus épouvantables excès de la superstition et de la servitude, traverser la boue et le sang, s'il le fallait, pour chercher la lumière de la pensée, la certitude du cœur, — l'homme moderne qui veut éviter à l'avenir ces saturnales et ces géhennes, qui pense qu'on ne fonde rien sur de pures négations, qui connaît trop comment

On fait du ténébreux avec le radieux.
(*Les Contemplations*),

qui ne veut plus que ces vieilles lois de violence pèsent sur nous,

Du poids de l'ignorance effrayante des hommes.
(*L'Année terrible*),

et qui annonce le salut, non plus par les sanglants conflits, les noirs chaos, les abaissements cruels, mais par la paix, la justice, le droit et l'amour :

Liberté, vie et foi, sur le dogme détruit !
(*Les Contemplations.*)

On n'acceptera évidemment pas non plus, sans amendement, son Dieu, sans prêtre, sans dogmes et sans culte.

Digitized by Google

Mais — quel que soit le compte que l'homme et l'écrivain, comme son siècle et son pays, auront à rendre à l'histoire, quand l'histoire sera une psychologie morale, — on ne niera point, pour la France, qu'elle possède une faculté admirable — non sans danger, dans ses aveuglements — : la foi au talent, qui permet au mérite de se produire, met à la disposition de ceux qui peuvent la servir ou l'honorer tous les moyens de succès, puis toutes les puissances et toutes les gloires; — on ne niera pas, pour le poète, que le plus grand génie poétique de l'époque ait été un apôtre de la libre-pensée, et en même temps un des esprits les plus croyants de la démocratie.

Le résumé de son œuvre est là. Un grand souffle de spiritualisme révolutionnaire la traverse, la remplissant des plus féconds sentiments de justice sociale, d'instruction populaire, de clémence philosophique, de pitié et de réparation pour les misérables, de fraternité religieuse sans culte. Le seul digne hommage qui se puisse rendre à un écrivain est de faire connaître sa pensée, non pas comme on voudrait la concevoir ou l'amender soi-même, mais telle qu'il l'eût choisie comme la plus intime, la plus chère, la plus profonde expression de sa vie. — Bien des sectes vont revendiquer le poète, comme on trouve tout dans la Bible, et l'on oubliera trop souvent qu'il a adopté, dans le titre même d'une œuvre, l'idée de Schiller : « Pas de religions par religion » et qu'il a fait désavouer par Dieu même tout homme

Qui, pour un dogme obscur, déserte un clair devoir.

Comment, cependant, trouver aussi loyalement que possible la synthèse d'une œuvre aussi considérable? — Depuis que sa mort prochaine a été annoncée, des milliers d'esprits, dans tous les coins du monde, ont dû ne pouvoir plus lire autre chose que les pages préférées du poète, qu'ils voyaient de loin ployant sous l'agonie; sous l'impression profonde que produisait cette idée : un grand génie expire, sa poésie a dû s'illuminer de nouvelles grandeurs et comme des lueurs d'un autre monde. Là, dans ces émotions où chaque éclair de

Digitized by Google

beauté fait monter des larmes dans la voix du lecteur, on a pu se faire une idée plus impersonnelle, plus vraie, plus idéale, du « rêveur sacré », comme il s'est appelé lui-même. Là, on a dû admirer surtout sa haute conception du bien. Sous cette émotion, reportons-nous à deux moments, des plus solennels, de cette existence. Lorsque cet homme de liberté, qui, dès l'âge mûr, voulut vivre en libre-penseur, se plaça en face de la mort et rédigea ses dernières volontés, il repoussa de son agonie et de son convoi funèbre toute pratique religieuse, même de cette religion du *Salut universel* à laquelle il semble adhérer, sans vouloir se rattacher à ses ministres; mais il écrivit au bas de cette note testamentaire : « Je crois en Dieu. »

En présence d'une menace plus cruelle : la chute de la France, que va-t-il faire? Il vient d'achever l'*Année terrible;* il y a prodigué tout ce que l'amour de la patrie a de fougue, d'émotions, de méditations; avant d'en écrire l'épilogue, où il montre une vision d'avenir : le vieux monde englouti dans le déluge de la révolution moderne, — il s'arrête et ne veut laisser aucun doute derrière ce flot montant de l'humanité libre : « Terre et cieux! si le mal régnait! » s'écrie-t-il, et jamais plus dures circonstances n'ont soulevé les hésitations de l'esprit. On connaît sa réponse. En voici la fin. L'opinion de celui qui écrit ces lignes ou de ceux que les liront n'a rien à voir ici. Mais quelle affirmation plus haute de sa pensée le poète eût-il pu désirer de voir mêler à ses funérailles, à son apothéose, que ces vers :

Ah! la réalité, c'est un paiement sublime.
Je suis le créancier tranquille de l'abîme;
Mon œil ouvert d'avance attend les grands réveils.
Non, je ne doute pas du gouffre des soleils!
Moi, croire vide l'ombre où je vois l'astre éclore!
Quoi, le grand azur noir, quoi, le puits de l'aurore
Serait sans loyauté, promettrait sans tenir!
Non, d'où sort le matin, sortira l'avenir.
La nature s'engage envers la destinée;
L'aube est une parole éternelle donnée.

. . . . . .

Et je vais devant moi, sachant que rien ne ment,
Sûr de l'honnêteté du profond firmament!

Digitized by Google

Et je crie : Espérez ! à quiconque aime et pense ;
Et j'affirme que l'Être inconnu qui dépense,
Sans compter, les splendeurs, les fleurs, les univers,
Et, comme s'il vidait des sacs toujours ouverts,
Les astres, les saisons, les vents, et qui prodigue
Aux monts perçant la nue, aux mers rongeant la digue,
Sans relâche, l'azur, l'éclair, le jour, le ciel ;
Que celui qui répand un flot torrentiel
De lumière, de vie et d'amour dans l'espace,
J'affirme que celui qui ne meurt ni ne passe,
Qui fit le monde, un livre où le prêtre a mal lu,
Qui donne la beauté pour forme à l'absolu,
Réel malgré le doute et vrai malgré la fable,
L'éternel, l'infini, Dieu, n'est pas insolvable!

Est-ce à dire que tout soit bon goût et bon sens dans cette abondance d'œuvres, et que tout soit exemple dans cette vie ou unité dans cette philosophie et cette politique? Certes, personne ne le prétendra. Nous avons devant nous un homme, rien qu'un homme. Dans les époques de révolution, ni les mœurs, ni les opinions, ni les lois artistiques ne s'imposent d'une pièce; elles se transforment avec la société et vacillent comme elle. Le passé n'a que des feuilles mortes, et l'avenir n'a pas de fortes racines. Ce n'est plus et ce n'est pas encore le règne d'un droit incontesté, d'une vérité morale et d'un beau classique. C'est le temps, au contraire, où l'esprit triomphe surtout de se sentir libre, de rompre le frein, de brûler la carrière, et l'on préfère à l'harmonie d'une philosophie arrêtée ou du talent bien ordonné, les hardiesses du doute, les inégalités de mœurs et les exubérances du génie.

V. Hugo a comparé le génie à une montagne qu'il faut prendre telle qu'elle est. En suivant cette montée d'une si longue vie, on y trouvera bien des sites divers, des étapes opposées, des échos contraires; tantôt on s'arrêtera au cabaret de Saltabadil, tantôt au rocher de l'exil; on entendra le cri des réactions du moment ou des passions de l'homme; on verra passer des Marion Delorme après de blondes têtes d'enfants; on ira de la Chambre des pairs au Sénat de la République; mais, lorsqu'à travers les fourrés et les fondrières, les chants

Digitized by Google

d'oiseaux et les cris sauvages, on arrivera au sommet, on embrassera du regard, terre, mer et ciel, tout un monde, le monde moderne qui suit les aspirations du présent et esquisse, dans une vue agitée, les civilisations futures, appartenant à l'Esprit et au Droit. — Ainsi, du haut du Vésuve, on voit le Pausilippe que consacre le tombeau de Virgile, Caprée que souille le souvenir de Tibère, et Naples, étagée au soleil, derrière un entassement de laves et de scories, mêlant de sublimes horreurs à une douceur sublime de la terre et des eaux; puis, à l'horizon, au delà des îles que berce une mer voluptueuse, le flot encore, le flot mouvant, incertain, miroitant ou s'effaçant dans une vapeur lumineuse, et pareil à la vision de l'avenir.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

L'ÉTAT FÉTICHE.

L'individu contre l'État, par Herbert Spencer; traduit par J. Gerschel. Paris, Alcan, 1 vol., 1885.

L'ignorance rend l'esprit étroit, et l'étroitesse d'esprit donne aux ignorants une confiance absolue dans leur jugement. Ce qui produit l'incertitude et le doute chez les esprits qui pensent, c'est la perception de l'objet sous ses deux faces opposées. S'ils imaginent une action, ils en voient aussitôt les contre-coups, en supputent les résultats lointains, en calculent les avantages et en prévoient les inconvénients. Quelles que soient la profondeur de leur connaissance et l'étendue de leur jugement, ils savent quel grand rôle joue le hasard, c'est-à-dire l'inconnu, dans les événements humains. Ils se disent que le vrai auquel ils s'attachent est fortement mêlé d'erreurs, et que ces erreurs, grâce aux influences intellectuelles qu'ils subissent, ils ne peuvent les reconnaître. Souvent même, ils arrivent presque à la conviction qu'ils se trompent, sans pouvoir dire en quel point et comment. Toutes ces considérations rabaissent la présomption et éloignent l'arrogance. L'on devient inévitablement modeste, quand on se dit : Voilà, autour de moi, un certain nombre de gens, sincères, éclairés, intelligents. Autant que moi, ils croient dans la valeur de leur propre jugement; autant que moi, ils sont convaincus. Parmi eux, il y en a qui sont mes égaux, quelques-uns me sont supérieurs. Sur le même sujet, nous avons des appréciations différentes. Le plus grand nombre de ces appréciations sont fausses, quelques-unes plus ou moins justes, une seule vraie. Par conséquent, le plus grand nombre

Digitized by Google

sont dans l'erreur. Pourquoi ne serais-je pas parmi ceux qui se trompent? Quelles raisons péremptoires ai-je donc pour me croire au-dessus de l'erreur, lorsque de plus intelligents et de plus savants que moi se trompent trop souvent?

Si je jette un coup d'œil sur ma vie passée, combien de fois n'ai-je pas été convaincu, et combien de fois ma conviction ne reposait-elle pas sur une fausse compréhension, sur une vue superficielle, sur une conception erronée! Dans mes propres affaires, alors que je pouvais prendre des renseignements par moi-même, que j'avais tous les moyens de m'éclairer et de me guider, que les faits étaient là, devant moi, prochains et palpables, je me suis pourtant grossièrement trompé. Si, dans de pareilles conditions, j'ai commis des erreurs, que sera-ce donc si je veux m'occuper des affaires publiques, d'une complexité cent fois plus grande! Je n'ai pas été capable de diriger mes propres affaires, et je prétends sauver la société!

Voilà des réflexions qui sont faites pour inspirer de la modestie.

Plus notre intelligence pénètre dans la nature, plus nous nous apercevons que notre puissance sur elle ne peut provenir que de l'obéissance à ses lois. Nos désirs, nos aspirations, nos volontés ne doivent être comptées pour rien si elles sont en désaccord avec l'ordre immuable des choses. L'éternelle erreur de l'homme a été de croire dans la réalisation nécessaire de son désir. Et comme cette réalisation ne s'est jamais produite en ce monde, il a inventé la vie future, où l'espoir de cette réalisation peut se prolonger indéfiniment. De là aussi cette tendance à transformer son opinion en loi, à imposer aux autres son propre idéal, à vouloir faire le bonheur des gens malgré eux. Les conseils que nous donnons aux autres ont beaucoup plus rapport à nous-même qu'à eux. Nous leur conseillons de faire tout ce qui *nous* serait utile. Nous ne tenons presque aucun compte de la différence des tempéraments et des conditions de la vie, et nous sommes fort surpris de voir les résultats venir exactement à l'encontre de nos calculs. C'est là une illusion inconsciente de l'égoïsme, dont il est très difficile de se défaire, dont il est même impos-

Digitized by Google

sible de se débarrasser complètement et qui doit nous emplir de défiance à notre propre égard. Sommes-nous victimes d'un abus, nous croyons qu'il suffira d'édicter une loi pour supprimer cet abus. Nous ne pensons pas que cet abus provient d'une mauvaise administration depuis longtemps en vigueur et dont il est impossible d'arrêter subitement les efforts ; qu'il est le résultat nécessaire de causes sur lesquelles nous n'avons, sans doute, nul empire; qu'il est peut-être la manifestation d'un vice inhérent à la nature humaine, vice qui ne peut être modifié que sous la lente réaction d'une influence salutaire. Non, rien de tout cela. L'abus nous gêne; nous faisons une loi, et nous le supprimons. Nous le supprimons, en effet, quand la loi est bien faite. Mais, au bout de peu de temps, nous en voyons surgir un nouveau, qui au fond est le même sous une autre forme. Vite, une autre loi, pour supprimer encore celui-ci. A cette loi succède une autre loi qui a le même résultat. Et voilà pourquoi, après un nombre infini de lois de toutes sortes, nous sommes encore aux prises avec les mêmes maux.

Quand la loi est mal faite, ce qui, vu l'inexpérience des législateurs, arrive assez souvent, les effets sont plus graves.

Une loi mal faite crée un nouvel abus et laisse subsister l'ancien.

Vraiment, si les lois avaient dû faire notre bonheur, il y a longtemps que nous jouirions d'une complète félicité. L'arsenal augmente tous les jours et nous nous étonnons qu'avec tant d'instruments de perfectionnement entre nos mains, nous persistions à nous trouver dans un état aussi peu satisfaisant.

Nous avons des lois pour tout, nous avons une loi qui veut que tout le monde sache la loi, ce qui est une des plus jolies absurdités du monde légal. Il est déjà fort difficile à ceux qui ont fait de longues études spéciales de se diriger au milieu du dédale compliqué de règlements de toutes sortes qui composent notre législation.

Sommes-nous frappés d'un mal, le commerce subit-il une crise, l'agriculture et l'industrie souffrent-elles, nous nous tournons aussitôt vers l'État et nous réclamons de lui la fin

Digitized by Google

de la crise et l'apaisement de la souffrance. A nos yeux, l'État est une espèce d'être abstrait, en dehors des conditions qui régissent la vie, omnipotent, doué des facultés les plus diverses, capable d'empêcher le mal et de décréter le bien. C'est, au fond, la vieille idée du droit divin qui personnifie, dans le roi, une puissance analogue à la puissance divine. Cette conception métaphysique s'impose encore aux esprits. Elle n'est que transformée dans nos systèmes politiques modernes. Au lieu de s'appliquer à un homme seulement, elle s'applique à un groupe d'hommes, et par cette transformation elle perd de sa force sans acquérir plus de justesse et de vérité.

Nos jacobins, qui veulent refondre la société sur un type unique, suivent le vieux principe monarchique.

Notre esprit crée des fantômes, et ces fantômes nous empêchent de voir la réalité. L'expérience nous avertit à chaque instant, et cela aux dépens de ce que nous avons de plus précieux, et cependant nous retombons sans cesse dans les mêmes errements.

Elle nous a surabondamment prouvé et elle nous prouve tous les jours que tous les progrès accomplis, tout le bien-être acquis, toutes les ressources créées et développées sont dues à l'initiative privée, et non au gouvernement. Quelquefois, ces progrès sont dus à un homme de gouvernement, mais cet homme les a accomplis, non pas parce qu'il faisait partie du groupe de législateurs entre les mains desquels une nation place sa destinée, mais parce qu'il a pu, peut-être malgré les embarras de sa position officielle, déployer dans toute son énergie son initiative privée.

C'est l'initiative privée qui a abattu les forêts, bâti les villes, creusé des canaux, percé des isthmes, tracé des voies ferrées, inventé les instruments de labour, le métier à tisser, la machine à vapeur, qui a fondé les journaux, les banques, les compagnies d'assurance, une foule de sociétés de tous genres ; c'est elle qui a rendu prospères le commerce et l'industrie. Et que fait-on ?

On se défie de l'initiative privée et on place sa confiance

Digitized by Google

dans le gouvernement. Et les mêmes gens qui attendent tout du gouvernement ne tarissent pas en critiques sévères sur sa mauvaise administration.

La tâche du gouvernement n'est pas d'ailleurs nettement déterminée telle qu'elle ressort de la nature des fonctions qu'il doit exercer. Nous sommes tous capables de mener à bien la tâche qui correspond à nos aptitudes; malheureusement, nous nous efforçons presque toujours d'accomplir celle pour laquelle nous ne sommes pas faits. Cette vérité s'applique aux sociétés comme aux individus.

Quelle est donc la tâche du gouvernement? Le gouvernement doit protéger les citoyens à l'extérieur. Dans ce but, il lève des armées et les organise. A l'intérieur, il doit les protéger les uns contre les autres dans leurs rapports sociaux. Dans ce but, il crée et organise une magistrature.

Voilà la tâche pour laquelle il est fait; il est inutile de démontrer qu'il s'en acquitte assez mal.

S'il ne s'acquitte qu'avec peine et très imparfaitement des fonctions qui lui incombent directement, que sera-ce donc s'il doit être employé à un grand nombre d'autres fonctions pour lesquelles il est absolument impropre?

Les lois qui règlent le développement de la société sont le prolongement de celles qui règlent le développement vital, avec cette différence essentielle que les premières sont d'une extrême complication. La connaissance de ces lois compliquées suppose nécessairement la connaissance des lois plus simples.

Nous ne voyons pas que l'éducation à laquelle sont soumis nos législateurs les prépare de quelque façon à l'application de ces lois. Les collèges et les universités ne leur ont certes pas donné des connaissances adéquates à leur situation.

Les assemblées politiques sont formées en grande majorité d'avocats, de journalistes, de grands industriels et de grands commerçants. Les personnalités marquantes de ces diverses catégories s'élèvent par une plus grande intelligence au-dessus du domaine de leur spécialité, et une certaine aptitude à concevoir les ensembles, aptitude acquise plutôt empiriquement

Digitized by Google

que par de véritables études, leur donne une sorte de connaissance intuitive des phénomènes sociaux. C'est toujours une ombre de science, qui ne leur permet que de procéder par à-peu-près et par tâtonnements. Si la fonction de l'État était véritablement de gouverner, c'est-à-dire de réglementer tous les actes de la vie des citoyens, l'homme de génie en serait le plus capable; et le plus parfait des gouvernements serait celui dans lequel un pouvoir sans limites ni contrôle serait confié à un grand homme.

Mais le despotisme est toujours personnel. Je veux dire que le despote, quelque élevé que soit son caractère, ne peut s'empêcher de gouverner dans son propre intérêt et d'opposer cet intérêt à celui de ses sujets.

D'ailleurs, notre instinctive répulsion contre toute espèce de despotisme est telle que le rêve de M. Renan, « le pouvoir absolu entre les mains d'un despote vertueux », nous semblerait la caractéristique d'un déplorable état social.

Les hommes de génie sont rares et, quand ils gouvernent, le mal qu'ils accomplissent est souvent aussi grand que le bien; les hommes supérieurs qui ont de temps à autre la charge des affaires n'ont jamais été préparés à la conduite scientifique des événements politiques; les hommes ordinaires qui sont au pouvoir, bien loin de diriger les événements, se laissent emporter par eux, et nous ne voyons ainsi, où que ce soit, aucun des éléments qui peuvent nous faire espérer une bonne réglementation dans les rapports politiques et sociaux.

Mettons les choses au mieux. Supposons que le gouvernement soit composé d'hommes très supérieurs, longtemps entraînés par une vaste et solide éducation et par conséquent capables de diriger efficacement la société. Supposons que l'État puisse gouverner.

Cette hypothèse admise, nous allons examiner si l'État pourra en avoir le désir, pourra le vouloir.

Cette interrogation paraîtra peut-être bizarre, mais qu'on veuille bien attendre.

Toutes nos actions proviennent de nos désirs. L'objet exté-

Digitized by Google

rieur ou la représentation de l'objet extérieur produit en moi une sensation ou pénible, ou agréable; si elle est pénible, elle fait naître le désir de m'en délivrer; si elle est agréable, elle fait naître le désir de la conserver. Donc, tous nos désirs, provenant soit de sensations pénibles, soit de sensations agréables, nous poussent à l'action. Ce grand mécanisme social, fort compliqué, qui embrasse tous les actes multiples de notre vie, est mis en jeu par les désirs accumulés des individus.

Le mécanisme le meilleur est celui qui contient le moins d'éléments. Le mécanisme créé par l'individu est de cette sorte. Il est le plus économique, le mieux fait pour atteindre le but qu'on se propose. Le mécanisme administratif est tout autre.

Il y a un vieux proverbe qui dit : « Si tu veux de l'ouvrage bien fait, fais ton ouvrage toi-même. » Ce proverbe peut s'appliquer à la politique.

Si un propriétaire cultive lui-même ses terres, il en tirera de raisonnables profits; comparez ces profits avec ceux qu'il tirera de l'administration d'un gérant. Combien de fois, là où des compagnies montées par actions échouent, un individu, avec des moyens inférieurs, ne réussit-il pas?

Et pour les administrés, les conditions sont différentes, suivant qu'ils ont affaire à l'un ou l'autre de ces ménanismes. Si vous êtes mécontent des services d'un établissement particulier, il y en a un autre à côté, où vous pouvez vous adresser. Mais si vous êtes mécontent de l'administration de l'État, vous n'avez rien à faire, si ce n'est prendre patience. Nous connaissons tous, par une expérience plus ou moins répétée, la lenteur de la machine officielle, combien les choses les plus simples exigent de formalités, de pertes de temps, à quelle indifférence on se brise, que d'efforts il faut faire pour atteindre un bien mince résultat.

Si vous laissez l'individu libre, si rien ne contrarie son développement, il cherchera d'instinct un genre de travail pour lequel il a des aptitudes. Qui pourrait soutenir que dans les administrations de l'État les places soient données par

Digitized by Google

rapport aux aptitudes? « Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. » Le mot de Beaumarchais est toujours vrai pour les choix officiels. Ce qui mène aux fonctions, c'est d'abord l'intrigue, la faveur et la méthode plus régulière de l'ancienneté. L'homme de valeur s'aperçoit bientôt que sa supériorité est un bagage embarrassant qui l'empêchera d'avancer.

Ce n'est rien encore, l'administration officielle a bien d'autres défauts : elle est prodigue. Elle emploie pour sa besogne un beaucoup plus grand nombre de fonctionnaires qu'il n'est nécessaire. Elle manque de souplesse. Faite pour un certain état de choses, elle ne se modifie pas à mesure que cet état de choses se modifie; son adaptation à son objet est toujours imparfaite. Elle se corrompt. Elle n'a pas autour d'elle la concurrence qui l'oblige à se maintenir dans le droit chemin. Qu'elle agisse bien ou qu'elle agisse mal, au fond, peu lui importe : son existence est assurée. Les salaires n'y sont pas distribués en proportion de la somme de travail fournie; les sinécures y sont fort nombreuses et l'on y ferme les yeux sur les abus.

Les particuliers sont plus facilement entreprenants; les sociétés qu'ils forment acceptent les inventions nouvelles, sont accessibles aux réformes, ont une tendance à progresser. Les corps publics sont, au contraire, immuables. Une réforme ne peut être amenée que par une révolution, et encore avons-nous vu la bureaucratie résister aux révolutions, maintenir malgré tout sa triomphante routine.

Toute entreprise particulière existe parce qu'elle correspond à un besoin réel; sinon, elle disparaît.

Nous avons la déplorable manie d'imposer aux choses une direction systématique qui correspond à une idée préconçue, mais nullement à la réalité. Nous croyons encore à l'efficacité d'une constitution créée d'un coup par les législateurs. Il semble que nous n'ayons qu'à commander à la nature pour qu'elle nous obéisse; tandis qu'au contraire notre vraie supériorité est de lui obéir. Pour qu'un appareil puisse convenablement fonctionner, il faut qu'il soit sorti peu à peu d'un

Digitized by Google

germe, qu'il se soit lentement développé sous l'empire des conditions ambiantes, qu'on n'y ait jamais rien ajouté sans une absolue nécessité et sans une sérieuse épreuve de l'expérience.

Le mécanisme administratif est sans contredit imposant; mais jamais la machine officielle ne répond à ce qu'on attend d'elle. Toute cette puissance n'aboutit qu'à de minces résultats. Au début, les forces des entreprises particulières paraissent infimes, mais on ne tarde pas à s'étonner devant les immenses résultats qu'elles produisent.

Tels sont les maux positifs qui sont causés par la législation, mais nous n'avons pas parlé des maux négatifs qu'elle cause.

Nous avons dit qu'à l'intérieur, la tâche qui s'imposait au gouvernement était l'administration de la justice. Mais il a bien autre chose à faire. Il est occupé à fixer le prix des aliments, à réglementer les chemins de fer, à protéger la religion, à distribuer les aumônes, à apprendre aux enfants leurs leçons, à tarifer les courses de fiacres, à vacciner les nouveaux-nés, à inspecter les hôtels garnis, à créer des bibliothèques publiques, à réglementer un nombre infini de choses, et le temps qui lui reste est consacré à l'administration de la justice. Aussi nous ne devons pas nous étonner de la corruption qui y règne et si nous sommes si souvent opprimés et volés.

Lorsque notre droit est violé, lorsque nous sommes victimes de la mauvaise foi d'autrui, si nous avons quelque expérience des affaires judiciaires, nous hésitons à faire appel à l'administration de la justice, et parfois nous préférons subir un réel dommage plutôt que de devenir la proie d'une légion d'hommes de loi. Un homme d'État anglais a appelé la justice « un appareil savant pour faire des frais ».

L'attention de l'opinion publique ne s'est jamais tournée vers cette question. Depuis cinquante ans, comme don Quichotte, elle s'épuise en combats acharnés contre d'illusoires moulins à vent. Elle a introduit le romantisme dans la politique et a cru qu'il suffisait d'avoir des aspirations élevées et

Digitized by Google

de rédiger des manifestes électoraux pour améliorer l'état social. Si, au lieu de s'attacher à des problèmes dont l'avenir seul peut amener la solution, elle s'était intéressée à la situation judiciaire, elle eût facilement détruit une foule d'abus et peut-être même ceux contre lesquels elle lutte inutilement.

L'intérêt n'est qu'une des formes du droit. Tant que la justice est inviolée en nous et que nous ne la violons pas dans les autres, tout est bien.

Vous avez logé le droit dans une sorte de sphère supérieure, inaccessible aux simples mortels, où vous l'avez caché sous un verbiage spécial qui le rend incompréhensible pour le public. Dans un siècle où chacun aime à voir clair, où la métaphysique, déchue, ne rencontre plus d'adhérents, vous en êtes encore à la scholastique du droit, en plein moyen âge. Non seulement le public ne comprend pas la loi, mais les avocats vous avoueront que la raison en est fort simple, c'est qu'elle est incompréhensible. Et nous vivons au milieu de sottises, d'abominations de tous genres, sans même chercher à découvrir la cause qui les produit. Il y a sur nos yeux une sorte de bandeau, et pourtant l'expérience ne cesse de nous avertir. Qui ne compte parmi ses amis un malheureux ruiné par un procès ou quelqu'un qui, pour soutenir son droit devant la loi, a dépensé autant et davantage que ce droit ne lui rapportait, ou encore un autre qui a préféré tout perdre plutôt que d'aller en justice?

Il y a dans l'opinion publique une telle incurie, une telle nonchalance à l'égard de la justice, qu'il n'est pas étonnant que la moitié des hommes passent leur temps à se duper les uns les autres. Les maîtres de maison donnent, à des domestiques qui les volent, un bon certificat pour s'en débarrasser et les renvoient en leur disant d'aller se faire pendre ailleurs. Le coquin arrêté dans la rue trouve les passants tout disposés à prendre sa défense contre la police. Violer la loi n'est guère considéré comme un mal; le mal, c'est d'être pris. Presque tous les motifs qu'engendre l'état social nous poussent à l'habileté, non à l'honnêteté, et Proudhon avait raison de dire que le sentiment de la justice est mort dans la conscience publique.

Digitized by Google

La mauvaise administration de la justice contribue encore à ce triste état. La police est si mal organisée, que dévoiler cette insuffisante organisation serait un danger public.

Les accidents de chemins de fer sont causés en grande partie par la négligence de la justice. Si les voyageurs avaient un moyen commode d'obtenir réparation, nous ne verrions pas se produire un grand nombre d'accidents qui ont, la plupart du temps, pour cause une impardonnable imprévoyance. Si, lorsqu'un entrepreneur bâtit une maison avec de mauvais matériaux, il était considéré comme coupable de fraude, ce genre de vol deviendrait moins fréquent. On ne viole la loi que parce que cela est facile et qu'on a quelque chance d'impunité.

Ainsi, non seulement l'administration de la justice n'atteint pas son but, c'est-à-dire qu'elle ne protège pas efficacement les citoyens les uns contre les autres, mais elle fait naître, par les défauts de son organisation, d'autres maux qui viennent s'ajouter à ceux qu'elle devrait détruire, et ces diverses catégories de maux, agissant et réagissant dans le milieu social, ont formé autour de nous un réseau d'iniquités dont les mailles nous enserrent.

Comme nous l'avons dit au commencement de cet article, la mauvaise organisation de la justice incombe à l'État, qui dépense, dans l'accomplissement de fonctions pour lesquelles il n'est point fait, les forces nécessaires à sa tâche naturelle. Et nous revenons encore une fois contre cette grossière et déplorable illusion de la toute-puissance de la machine officielle, car c'est cette illusion qui est le véritable et le plus grand mal. C'est elle qui a produit des agitations stériles, des révolutions qui ont beaucoup bouleversé sans changer beaucoup, affaissé les caractères et plongé les esprits dans une sorte de léthargie.

Le caractère national se forme, comme le caractère de l'individu, par des influences infimes constamment répétées.

Il n'y a pas de force méprisable dans la nature; la plus petite, si elle agit constamment, fait contracter une indestructible habitude, et nos dispositions, notre humeur, notre

Digitized by Google

caractère proviennent de ces mille petites influences qui n'attirent pas même l'attention, et qui, décuplées et centuplées, engendrent la série multiple de nos actes et forment notre destinée.

Il faut laisser faire aux gens ce qu'ils peuvent faire. Si le gouvernement se charge de la besogne des individus, que feront ceux-ci? Ils perdront confiance en eux-mêmes et porteront cette confiance au gouvernement, c'est-à-dire à des hommes bien moins qualifiés qu'eux pour connaître leurs besoins. Et peu à peu, ils arriveront à ne plus connaître, en effet, leurs véritables besoins, à se sentir incapables de toute initiative, à ne plus penser pour eux-mêmes et par eux-mêmes, à accepter comme article de foi toute opinion formulée, pourvu qu'elle vienne de haut, et enfin, nous aurons sous les yeux l'affligeant spectacle que nous offre l'état actuel de la société.

L'intervention de l'État dans des actes qui devraient être entièrement abandonnés aux particuliers, est le grand débilitant national. Nous nous étonnons de l'affaissement des caractères, et l'éducation que reçoivent les individus n'est point faite pour former des caractères. Et la prospérité d'une nation dépend de l'éducation des citoyens. Les anciens comprenaient cela beaucoup mieux que nous.

Les professeurs s'appliquent à éviter les difficultés à leurs élèves, à arracher toutes les épines, à leur frayer une voie large et facile; comme si la vie dans laquelle ils doivent entrer n'était pas encombrée d'obstacles de toutes sortes, comme si leurs succès dans ce monde ne dépendaient pas de la somme d'énergie qu'ils apporteront dans la conduite de leurs sentiments et de leurs actions. La vie, par rapport au milieu social, est l'adaptation de soi aux conditions ambiantes. Cette adaptation, l'éducation doit la préparer, mais la plupart du temps, le jeune homme sort des écoles très incomplètement armé pour la lutte qu'il doit soutenir; et, pris dans le complexe engrenage du mécanisme social, il est ou broyé dans le fatal fonctionnement de la gigantesque machine, ou devient une masse inerte obéissant aux fluctuations des événements et aux caprices des circonstances.

Digitized by Google

Les mêmes lois qui président au développement de l'enfance président au développement de l'adulte.

L'enfant qui, pour les plus petits actes, a constamment recours à sa mère devient un jeune homme timide, dérouté, incapable d'effort. Le jeune homme que l'on a trop protégé contre l'implacable réalité des choses devient un citoyen incapable de pourvoir honorablement aux besoins de son existence, s'il est pauvre, et, s'il est riche, incapable de rendre à la société les services qui doivent être regardés comme les devoirs de sa position.

Dans les espaces, les mondes s'adaptent d'eux-mêmes aux lois éternelles qui régissent leur développement et leur cours. De là l'ordre merveilleux de l'univers. On dirait que le faible éclair de raison qui luit dans l'homme le conduit à la désobéissance et à la révolte contre les écrasants pouvoirs de la nature. De là le désordre, c'est-à-dire la souffrance.

Nous parlons d'or et nous avons d'excellents principes; mais nous nous occupons peu de faire concorder nos actes et nos paroles. Dans la sphère qui embrasse notre esprit, il y a deux royaumes différents : celui des faits et celui des idées. Ils sont différents, mais ils ne doivent pas être opposés. Ils le sont. L'idée et le fait ne concordent pas, tout le mal est là.

Les discours officiels, les sermons, les remontrances publiques, les préceptes de morale, les avertissements ne peuvent avoir d'efficacité que si l'on aperçoit chez ceux qui les prononcent une intime corrélation entre leurs paroles et leurs actes; autrement, ce n'est qu'un vain bruit qui agace les oreilles et irrite l'esprit. Ce n'est point cela qui nous fait agir. Nos habitudes nous poussent et nous gouvernent, et nos habitudes sont formées par l'action et la réaction constante et réciproque du milieu sur nous et de nous sur le milieu. L'éducation doit donc tendre à former de bonnes habitudes, et pour cela, le seul moyen est de placer l'individu dans un milieu instructif. Il doit être dirigé et soutenu dans l'enfance, mais il ne faut jamais qu'il échappe à l'inévitable conséquence de ses actes. Toute action mauvaise a fatalement une mauvaise conséquence; si le coupable parvient à se soustraire

Digitized by Google

à ce funeste résultat, le mal retombe sur un innocent. Les gens charitables qui détournent de la tête d'un coquin les maux qu'il s'est attirés par la méchanceté de sa conduite, ne le font qu'au préjudice des gens honnêtes. La bonté ignorante fait plus de mal que la méchanceté.

Chaque action répétée est un pas vers l'habitude. A chaque nouvelle ivresse, l'ivrogne tombe de plus en plus sous l'empire de l'ivrognerie. A mesure que vous acquérez, s'accroît en vous le désir d'acquérir. Plus vous aidez directement le pauvre, plus il réclame d'aide. Plus vous travaillez, plus vous devenez capable de travailler.

Et, de même, plus l'État aide les individus, moins ceux-ci sont capables de s'aider eux-mêmes. Tous ces effets indirects de la surveillance incessante de l'État ne nous frappent pas, parce que notre attention n'est attirée que par les effets subits et violents, mais ils n'en existent pas moins, et c'est à eux qu'il faut attribuer la lenteur du progrès social. Les individus habitués à puiser et à agir sous l'égide du gouvernement, dépourvus de toute initiative personnelle, perdent toute confiance en eux-mêmes, ont une crainte excessive de tout ce qui est nouveau, et sont toujours disposés à se contenter de ce qui existe. Comme ils ont chargé le gouvernement de pourvoir à tout, ils font retomber sur lui tous les maux qui les affligent, s'en prennent à lui en toute occasion, et lorsque les abus deviennent nombreux et trop pressants, ne voient de remède que dans le changement de gouvernement. Le gouvernement change, les mêmes abus se représentent, et gouvernants et gouvernés recommencent à tourner dans le même cercle vicieux.

Mais comment convaincre une opinion formée de gens dont la plus grande partie ne se fient pas à leur propre jugement et ne peuvent tirer d'aucun fait une appréciation personnelle? La raison ne peut avoir de puissance que sur la pensée, et trop souvent la pensée est absente : non seulement la raison est impuissante, mais l'expérience aussi. Pour que nous puissions profiter de l'expérience, il faut que nous la comprenions; et lorsqu'elle atteint un certain degré de complexité, la leçon

Digitized by Google

qu'elle renferme nous échappe. Il y a des milliers d'années que l'humanité recommence les mêmes expériences. Le culte pour l'État et la croyance en son omnipotence sont un reste de fétichisme. Il y a encore chez les hommes d'à présent un sentiment à peu près analogue à celui du sauvage qui se prosterne devant tout ce qui lui paraît redoutable et adore tout ce qui peut l'accabler ou le dévorer. Notre fétichisme pour l'État provient de la plus petite des passions humaines : la crainte. C'est la crainte des difficultés de la vie qui nous pousse à remettre la direction de notre vie entre les mains de l'État, et c'est la crainte de l'État qui nous pousse à croire à son infaillibilité.

De ce que nous avons montré que l'État, occupé d'autres fins que celles pour lesquelles il avait été créé, accomplissait mal ses fonctions naturelles, s'ensuit-il qu'il faille renoncer à toute espèce de gouvernement? Loin de là. Le gouvernement, tout au contraire, en se restreignant aux fonctions qui lui incombent, doit acquérir une plus grande force et une plus grande autorité. Il pourra organiser une solide armée, qui protège la nation contre toute tentative extérieure, et créer une justice à bon marché, qui permette à tout citoyen de réagir contre la violation de son droit.

S'ensuivrait-il aussi que l'Etat dût subitement retirer son appui aux entreprises et aux institutions qu'il protège au moment présent? Les principes généraux d'une théorie sont soumis à des accommodements dans la pratique. Si la logique est nécessaire pour la combinaison des idées, le tact ne l'est pas moins pour l'agencement des faits. Il suffit que les hommes de gouvernement, pénétrés de cette idée que l'intervention de l'État est un mal, diminuent ce mal dans la mesure imposée par les circonstances. L'État doit agir là où l'initiative individuelle fait défaut, et se retirer aussitôt que celle-ci se manifeste. Il y a déjà bon nombre d'institutions qui n'ont plus besoin du secours de l'État. Nous pourrions citer l'administration des beaux-arts et montrer le résultat produit par l'ingérence du gouvernement. Un homme d'esprit réclamait en France « un ministère pour le découragement des arts »,

Digitized by Google

comme le plus sûr moyen de relever l'art. A la place des bibliothèques publiques, ouvertes fort peu de temps et où les études sont entravées par des formalités, nous connaissons quelques villes où des entreprises particulières fournissent aux individus, et à bon marché, tous les moyens de s'instruire. On pourrait multiplier les exemples.

Mais si l'intervention directe de l'État doit diminuer, son contrôle doit devenir plus sévère. Il faut qu'il rassemble entre ses mains les plus énergiques moyens de punir la fraude qui se glisse dans tous les rapports sociaux, depuis la vente des denrées jusqu'aux mensonges des réclames publiques. Il faut qu'il crée un milieu où le vol soit impossible, où disparaissent les tentations de duper autrui.

Exerçant ses attributions dans un domaine qui lui est propre, l'État acquerra aux yeux des individus une indiscutable autorité. On ne croira plus qu'il peut tout faire, on ne s'en prendra plus à lui du mal qui peut survenir, à l'imitation des sauvages qui implorent leurs fétiches en leur demandant une grâce, et les frappent s'ils n'ont pas reçu ce qu'ils ont demandé, et si on perd la conviction que de lui dépend le bonheur ou le malheur des citoyens, on gagnera celle plus juste que de lui dépend la sûreté des citoyens, et que son véritable rôle n'est pas de gouverner, mais de protéger.

Les idées que nous venons d'exprimer dans le présent article ne sont, pour ainsi dire, que la condensation de celles contenues dans le remarquable ouvrage du philosophe anglais. Nous les avons exposées avec toute la clarté dont nous sommes capable.

L'éminent économiste de ce pays, M. de Laveleye, a déjà publié une réponse à Herbert Spencer, et nous ne doutons pas que l'attention de tous les bons esprits ne soit vivement excitée par des questions d'un intérêt si puissant.

ÉMILE SIGOGNE.

Digitized by Google

GAILLARD FRÈRE ET SŒUR[1].

X

La philosophie d'Auguste Gaillard ne changea rien aux impressions de Henri: il garda ses perplexités et ses colères; il continua de nourrir des indignations et des idées de vengeance. Quand il regardait Thérèse, le rouge lui montait au visage à la pensée qu'un être humain avait pu calomnier cette honnêteté placide, cette femme dévouée, absorbée dans son dévouement. Auguste voyait fort bien ce qui se passait dans l'esprit de Henri, et il sentait une sorte de palpitation d'orgueil, accompagnée d'un petit rire discret, lorsqu'il songeait que Thérèse était digne de ce respect si profondément affectueux. La calomnie anonyme ne l'indignait vraiment pas; elle le laissait froid; il l'eût bientôt oubliée. Henri, au contraire, la tournait et la retournait en son cœur; il en était envahi; tout autre sentiment semblait ne plus exister pour lui; à ce point qu'un jour, Thérèse lui en fit l'observation : « On dirait que vous n'êtes plus aussi content chez vous, Henri; vous ne jouez plus avec les enfants, et ils en sont affligés...

— Pensez-vous que je puisse les aimer moins, Thérèse?

— D'où vient donc ce changement?...

— Ne vous en préoccupez pas; je suis tourmenté, c'est vrai. J'ai un poids sur le cœur... Il faut patienter... »

Thérèse n'insista pas; son tact instinctif l'arrêtait toujours à temps dans ces questions personnelles. Mais les façons

[1] Voir la *Revue* du 15 mai 1885.

Digitized by Google

d'agir et la physionomie de Henri l'inquiétèrent. Elle s'en ouvrit à Auguste, nettement. Le frère haussa les épaules.

« Est-ce qu'on sait?

— Pourquoi garde-t-il ses tourments pour lui seul?

— Il a sans doute ses raisons, bonnes ou mauvaises.

— Les enfants en sont tristes. Il y a de la gêne entre nous. Il ferait mieux de parler... Nous trouverions peut-être un remède à nous trois. Il ne vous a rien dit, Auguste? »

A cette question directe, le frère, embarrassé, regarda la sœur, et la sœur vit tout de suite qu'il savait quelque chose.

« Vous ne croyez pas, Auguste, que c'est par curiosité que je vous parle de cela; vous êtes bien sûr que c'est par intérêt pour nous tous. Y a-t-il moyen de venir en aide à Henri, de l'aider à retrouver sa tranquillité? »

Il hocha la tête.

« Il faut laisser faire le temps, dit-il.

— Et cela va durer?

— On ne sait pas. Il a l'impression tenace. Figurez-vous... Thérèse... Je ne peux pourtant pas vous cacher ça, c'est trop bête. D'ailleurs, puisqu'il me l'a dit, c'est comme s'il vous l'avait dit. Figurez-vous... »

Quand Thérèse connut la cause du souci qui se peignait sur les traits de Henri, elle fut vivement touchée. Elle était bien loin de la vérité; elle pensait que le chagrin de la mort d'Amélie persistait, que c'était là seulement qu'il fallait chercher le pourquoi de cet accablement, qui se traduisait par une humeur farouche contre laquelle on voyait que sa volonté ne pouvait rien. Elle comprit bien cette indignation persistante; mais elle comprit en même temps qu'il ne lui était pas permis d'intervenir. Après avoir dit à Auguste ce qu'elle pensait à ce sujet et exprimé l'espoir que le calomniateur se fatiguerait, elle ajouta :

« Il n'y a donc rien à faire.

— Je vous l'ai dit; mais j'aime autant que vous sachiez les choses.

— Son amitié est ombrageuse : ce n'est pas à moi de le lui reprocher, Auguste, de l'accuser d'exagération.

Digitized by Google

— Ni à moi. Il est ainsi; nous ne le changerons pas. »

Et il ne fut plus entre eux question de rien : tous deux plaignirent Henri sans chercher à le détourner de ses pensées. Et en effet, le correspondant anonyme cessant d'écrire, il sentait en lui l'apaisement se faire. Une lettre de sa sœur Julie eut pour résultat de raviver ce trouble et de lui donner un nouveau caractère.

« Mon cher Henri, il faut de graves motifs pour que je vous écrive, et vous direz que je n'interviens jamais dans votre existence que quand vous avez quelque chagrin. Vous me pardonnerez quand vous saurez que je me suis résignée à végéter et à ne plus m'intéresser à rien, pas même à ma propre vie. Mais j'ai gardé pourtant au fond du cœur un sentiment qui se trahit quand il est question de vous. Or, j'ai entendu plusieurs fois des réflexions malveillantes sur votre intérieur, que l'on présentait comme entaché d'immoralité. Si cela est vrai, mon cher Henri, mon devoir est de vous avertir et de vous supplier, au nom de vos enfants, de régulariser une situation qui vous compromet et qui plus tard leur donnera des ennuis. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage : vous me comprenez fort bien. Il m'a fallu un grand effort pour vous écrire : voilà qui est fait, et je crois que j'ai agi en sœur affectueuse.

« JULIE. »

La première impression de Henri, en lisant cette lettre, fut une impression de mélancolie sur le ton qui y régnait. Julie était malheureuse; cela se voyait clairement. Mais cette impression ne fit que l'effleurer. Tout de suite il s'écria : « Les lettres anonymes viennent de là; c'est mon aimable beau-frère, M. Van de Steen de Goes, qui s'est « amusé » à donner cette activité à son dévouement. Eh bien, j'en aurai le cœur net. »

Il ne dit rien, ni à Auguste ni à Thérèse. La lettre de Julie lui étant arrivée le soir, à huit heures, il dut bien attendre au lendemain pour se présenter chez M. Van de Steen.

A neuf heures et demie, il sonnait à la porte d'une jolie maison moderne, blanche et plate, rue du Trône, à Ixelles.

Digitized by Google

Un domestique vint ouvrir. Il entra tout de suite dans le vestibule et se dirigea vers la salle à manger.

« Que veut monsieur? demanda le domestique.

— Soyez tranquille, on m'attend; je suis le frère de votre maîtresse. » Et il eut le sang-froid d'ajouter : « A-t-on commencé de déjeuner?

— Je servais, monsieur.

— Bon! »

Il ouvrit la porte de la pièce donnant sur le jardin et qui sert de salle à manger dans presque toutes les maisons de Bruxelles. Julie et son mari étaient à table. Le domestique, qui l'avait suivi, se tenait debout, muet, près de la porte.

M. Van de Steen s'était levé comme s'il avait été poussé par un ressort. Ce descendant des preux flamands était corpulent et se donnait des airs de supériorité morale. Un monocle incrusté dans son œil droit le rendait impertinent. Il devint pourpre en reconnaissant Henri et prit un air hautain?

« Que demandez-vous, monsieur?

— Quand ce garçon sera sorti, je vous le dirai, mon cher beau-frère.

— Joseph, laissez-nous. »

Et aussitôt que Joseph eut disparu :

« Est-ce l'habitude, dans votre monde, de s'introduire ainsi chez les honnêtes gens? demanda M. Van de Steen.

— Chez les honnêtes gens, non, dit Henri.

— Monsieur ! »

Julie était restée assise; très pâle, toute palpitante, elle considérait avec terreur la physionomie de son frère. Elle dit d'une voix douce et tremblante :

« Henri, asseyez-vous...

— Merci, Julie; cela n'est pas nécessaire; ce serait faire trop d'honneur à monsieur que de m'asseoir familièrement dans sa maison.

— Sortez, monsieur, ou je vous fais mettre dehors.

— Essayez donc cela, » dit Henri en croisant les bras.

M. Van de Steen fit un geste violent et parut, pendant une seconde, prêt à sonner Joseph...

Digitized by Google

« Au fait ! dit-il en essayant de sourire, j'avais tort; la curiosité l'emporte : je suis désireux de connaître le motif d'une visite... aussi inattendue... qu'inconvenante. »

Silencieusement Henri tira de sa poche les deux billets anonymes, les déplia et s'avançant tout près de la table, les plaça sous les yeux de son beau-frère, en disant : « Voilà le motif !

— Je... ne... comprends pas.

— Vous ne reconnaissez donc pas votre... fausse... écriture?

— Mon écriture !...

— La fausse, oui; celle que vous employez pour calomnier et outrager les honnêtes gens, misérable ! »

Et, disant cela, Henri plaqua les deux lettres sur le visage de M. Van de Steen. Celui-ci se recula sous l'insulte, violet de fureur, et Henri le poussant, il alla tomber sur un fauteuil qui se trouvait au coin du foyer. En même temps Julie, se levant, s'écria : « Henri ! » et elle le prit par le bras, sans doute dans la crainte qu'il ne se précipitât sur son mari. Celui-ci, se trouvant près du cordon de la sonnette, le tira avec énergie, en sacrant. Joseph entra.

« Jetez cet homme à la porte ! dit-il d'une voix étranglée, en désignant Henri d'une main qui tremblait visiblement.

— Oui, essayez cela, je vous le conseille, mon garçon », dit Henri.

Sans doute, Joseph ne fut pas bien convaincu d'avoir les moyens nécessaires pour obéir à l'injonction de son maître, car il resta debout, les bras pendants, près de la porte qu'il venait d'ouvrir.

« C'est bien, Joseph, dit Julie; allez : mon frère sortira bien sans que vous le reconduisiez.

— Je sortirai certainement, dit Henri en regardant son beau-frère comme pour le clouer sur son fauteuil. Je n'ai pas l'intention de m'installer dans la maison qu'habite ce courageux et noble monsieur Van de Steen. Mais j'ai voulu lui mettre sous les yeux l'infamie que je le soupçonne d'avoir commise, que personne autre que lui n'aurait voulu commettre; j'ai voulu lui dire que si je ne lui cassais pas immé-

Digitized by Google

diatement sa tête sans cervelle, c'est parce que je n'ai de ses injures qu'une certitude morale. Et, enfin, j'ai cru devoir lui donner un très sérieux avertissement : c'est, dorénavant, de ne plus prononcer mon nom devant des tiers. Je n'ajoute rien : l'avis est suffisamment clair et je n'ai pas l'habitude de menacer. Mais j'agirai, au besoin, avec la rapidité et l'énergie nécessaires... C'est bien entendu, n'est-ce pas? Adieu, Julie; je vous plains du fond du cœur d'être liée à cet homme... »

Et il sortit, à demi satisfait, tout vibrant encore, mais fort soulagé. « Le lâche se tiendra coi, maintenant, » se dit-il.

Coi vis-à-vis de Henri, oui, sans doute. Son attitude était assez expressive. Mais il y avait d'autres êtres à faire souffrir. Julie était là, sous sa main. Aussitôt que Henri eut disparu, il se leva en rugissant.

« Cela ne se passera pas ainsi... je déposerai une plainte... oui, une plainte. Me frapper, chez moi... Canaille !... »

Il allait et venait, comme un fou furieux. Tout à coup il se tourna vers Julie, qui restait debout, muette et anxieuse devant cette explosion d'héroïsme.

« Eh! mais... madame... qui donc a pu?.. Parbleu! il n'y a que vous!.. »

Il s'avança sur elle et violemment la bouscula; Julie chancela, ferma les yeux, tomba sur sa chaise avec un gémissement.

« Ça vous apprendra... »

Mais elle s'était relevée immédiatement et regardait son mari en face, le sang aux joues, l'indignation dans les yeux.

« Je ne lui ai rien dit : il a deviné la vérité.

— Vous mentez !

— C'est bien! dit Julie. Je vous laisse triompher d'une femme, après avoir subi un outrage que pas un homme au monde n'eût subi avec votre superbe résignation... Je vous connaissais, mais pas encore sous cet aspect-là...

— Taisez-vous, dit-il, blême cette fois, car je serais capable de tout.

— Sauf d'un acte de courage... » répliqua Julie sans broncher.

Et après un moment de silence, elle sortit.

Digitized by Google

XI

Henri, moralement satisfait d'avoir agi autant qu'il pouvait agir, arriva à son bureau à moitié malade; les palpitations du sang l'étouffaient; il avait des éblouissements et il se sentait le cerveau congestionné. Il s'assit, ferma les yeux, s'adossa à son fauteuil et se calma peu à peu par l'absence de mouvements. « Que diable! se dit-il, je suis pourtant un homme et la moindre émotion me fait défaillir. » Il se mit au travail, non sans effort et sans trouble. La scène du matin emplissait son esprit et la pusillanimité de son beau-frère lui paraissait presque impossible. « Il faut, se dit-il, que le coquin soit un poltron de la plus rare espèce, de ceux qui se donnent des airs de fanfarons pour en imposer au vulgaire et tenir les châtiments à distance. Oh! c'est bien lui l'auteur des fameuses lettres : il n'a même pas protesté par un geste, et Julie, qui m'a mis sur la trace de ces infamies, ne se doutait certainement pas que ce mari sans cœur pouvait descendre aussi bas et se montrer aussi vil. Je suis au moins certain maintenant qu'il gardera pour lui ses outrages... »

Et Henri poussa un soupir de soulagement. Puis il relut la lettre de Julie, avant de la brûler avec les billets anonymes.

Une des phrases de l'avertissement de Julie le frappa tout particulièrement : elle le suppliait « de régulariser une situation qui le compromettait et qui, plus tard, donnerait des ennuis aux enfants. »

« Elle me conseille d'épouser Thérèse, » se dit-il.

Pourquoi? parce que le bruit est répandu qu'il garde chez lui sa maîtresse. Ce n'est pas vrai; mais on le croit : le public ne peut juger que sur les apparences. Cette solution ne lui est jamais apparue : elle est cependant logique et raisonnable. L'idée d'épouser s'impose dès qu'elle s'est manifestée à l'esprit. Rien de plus sage et qui soit plus de nature à tout concilier. « Thérèse est une vraie mère, elle sera une vraie femme. Evidemment, il n'est pas question d'amour entre eux : confiance réciproque, amitié inaltérable, dévouement désintéressé, abnégation, cela suffit sans doute dans ces unions qui sont

Digitized by Google

des sacrifices faits à autrui. Thérèse est une sœur, sans les liens du sang. Si elle consentait à ce mariage, ce serait parfait. Aussi bien, elle ne s'appartient plus, elle est tout aux autres, à mes enfants, à moi. Qu'y aura-t-il de changé? Quelle répugnance pourrait-elle avoir de se consacrer pleinement à ce qu'elle aime certainement le plus au monde? Dans la pureté de sa conscience, elle ne voit pas la moindre irrégularité dans notre vie, parce qu'en réalité il n'y en a pas, parce qu'il faut avoir l'esprit corrompu pour y découvrir le mal. Mais ma sœur n'en a pas moins raison : je dois tenir compte de l'opinion publique... »

Henri pensait ainsi, pesant les choses, s'appuyant sur des réflexions raisonnables, cherchant ce qui pouvait empêcher Thérèse de l'épouser, ne voyant d'obstacle nulle part. Et à mesure que cette proposition se développait en lui, il se sentait rasséréné. « Je n'ai qu'à faire appel à son dévouement, à son amitié pour Amélie reportée sur les enfants, à son esprit de sacrifice qui l'a poussée à tout abandonner pour ma famille. Elle dira oui, et nous n'aurons plus rien à désirer, rien à craindre des imbéciles et des méchants. »

Jusqu'à l'heure où il quittait son bureau et rentrait chez lui, il tourna et retourna son idée, et cet examen eut pour effet de lui en faire considérer la réalisation comme indispensable.

Il résolut donc de brusquer les choses ; à quoi servirait d'attendre, de prolonger une situation tout au moins anormale? « Qui sait ce qu'on colporte, ce que disent les voisins, à quelles observations mon manque de prévoyance a donné lieu, quelles réflexions on fera bientôt, sans se gêner, quand on verra mes enfants?... »

Comment cela ne l'avait-il pas frappé? Voilà maintenant tout un cortège d'inquiétudes qui viennent l'assaillir. Il se considéra comme un égoïste, qui avait accepté un sacrifice de de temps et d'argent; il condamna cet oubli de soi-même, qui avait été jusqu'à négliger le soin de sa réputation.

Quand il fut en présence de Thérèse et d'Auguste, à la table où les enfants venaient de s'asseoir, il eut un moment d'attendrissement produit par la réaction des violences du

Digitized by Google

matin et par la joie expansive qu'il lisait sur tous les visages. Il ne manquait vraiment qu'une chose pour compléter l'heureux tableau : plus de stabilité dans les relations familiales. Pour atteindre ce but, le mariage était le seul moyen. Ainsi, sa pensée se fortifiait à mesure qu'il en envisageait toutes les faces, et une satisfaction profonde inondait son cœur à l'idée qu'il allait faire son devoir envers lui comme envers autrui.

Le soir, les enfants étant couchés, ils se retrouvèrent à trois autour de la table; Auguste fumait silencieusement sa pipe; Thérèse raccommodait des vêtements, et son visage placide et sa belle santé exprimaient une tranquillité d'esprit vraiment touchante.

Henri la regardait, prêt à parler, et tout à coup pris d'une sorte de timidité et d'inquiétude. Cette tranquillité le faisait rentrer en lui-même. Qui sait s'il n'allait pas troubler des choses qui paraissent si bien ordonnées!...

Ah! s'il pouvait lire dans l'esprit de Thérèse...

Elle leva la tête, regarda son frère, puis Henri, dont la physionomie marquait une sorte d'anxiété mêlée à un sentiment d'attention très vif.

« Eh bien, dit-elle, vous ne dites rien ni l'un ni l'autre? Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi, Henri?

— Je pensais, dit-il lentement, que si la personne qui vous a calomniée si vilainement pouvait vous voir ainsi occupée et observer vos traits empreints d'une si belle sérénité, elle se repentirait amèrement...

— Bah! dit-elle, vous vous souvenez encore de cette misère!..

— Je suis rancunier, répondit Henri.

— A quoi ça sert-il? demanda Auguste en faisant tomber la cendre de sa pipe dans le cendrier.

— Je ne me fais pas de ces questions-là, Auguste; je me laisse aller à mon sentiment, qui est un sentiment de justice. Je hais les méchancetés inutiles, et je suis d'autant plus révolté quand elles s'attaquent aux honnêtes gens.

— Il n'y a que la vérité qui blesse, dit Auguste.

— La meilleure chose à faire, dit à son tour Thérèse, c'est d'être vraiment indifférent à la calomnie.

Digitized by Google

— Eh bien, reprit Henri, je ne suis pas de votre avis. Avec un pareil système, les coquins pourraient s'en donner à cœur joie, et je ne pense pas sans une colère réelle que des gens, qui ne vous connaissent ni d'hier ni d'aujourd'hui, sont peut-être en ce moment occupées à dire pis que pendre de votre affection pour mes enfants et de votre générosité envers moi...

— Il n'en sera ni plus ni moins si vous vous fâchez... »

Il y eut un silence, pendant lequel Henri se sentait en quelque sorte mécontent de ne point se trouver d'accord, avec Auguste et Thérèse, sur ce sujet qui les intéressait tous trois au même degré ?

« On ne peut pas empêcher les indifférents de se mêler des affaires des autres, dit Thérèse en continuant son travail.

— Le monde est le monde, dit sentencieusement Auguste, et on ne tire pas de bonne farine d'un grain avarié. Bien faire et laisser dire...

— Ce sont des mots, dit Henri avec impatience. Il faut se révolter quand c'est nécessaire... changer les choses quand c'est possible... fermer les bouches quand il y a moyen. Vous n'avez pas réfléchi. Et les enfants, qui grandissent? Ne faut-il pas les mettre à l'abri des réflexions blessantes? Quand Amélie, notre aînée, aura quinze ans, Thérèse, que pensera-t-elle si quelque langue envenimée dit devant elle que Thérèse Gaillard est la maîtresse de Henri Bellemans?

— Oh! dit Thérèse, qui serait assez mauvais?...

— Quelles suppositions! dit à son tour Auguste... Que diable!...

— Que diable! répéta Henri, tout est possible. On dirait vraiment que vous ne croyez pas au mal... On fera évidemment des réflexions de cette nature-là... On les a bien écrites?

— Supposons, dit Auguste, que ce soit possible. Comment empêcher?..

— Il n'y a pas moyen, dit Thérèse.

— Il y a un moyen, dit Henri, très ému, mais il n'y en a qu'un...

— Lequel? demandèrent-ils tous deux.

— C'est que Thérèse devienne M^me^ Bellemans... »

Digitized by Google

Thérèse le regarda, sans parler, puis se mit à rougir et à trembler en baissant les yeux sur son ouvrage.

« Quelle idée! dit-elle d'une voix faible, en essayant de sourire.

— C'est une idée, dit Auguste. Elle est même très simple. Je n'y aurais pas songé, certes : nous étions fort bien, nous ne pourrons pas être mieux...

— Mieux? Peut-être que non, dit Henri doucement; mais... nous serions peut-être... plus... je ne trouve pas le mot... plus à l'abri.

— C'est ça, un bouclier... »

Il se fit un silence. Thérèse, oppressée, restait silencieuse, ne levait plus les yeux, se souvenait d'Amélie et de la promesse qu'elle lui avait faite. Il y avait engagement... un engagement sacré. Pouvait-elle maintenant combattre l'idée de Henri, raisonnable et affectueuse, dire non, s'il la pressait? Un grand trouble l'envahissait tout à coup, un trouble d'une nature inconnue...

« Thérèse, dit Henri d'une voix douce légèrement altérée, vous ne m'approuvez pas? »

Elle leva les yeux sur lui, les baissa aussitôt et rougit encore.

« Il faut me laisser le temps, Henri...

— Un peu de temps, je le veux bien. Auguste m'approuve, je le vois, j'en suis sûr. (Auguste fit un signe d'assentiment.) Il ne faut pas que les êtres vicieux fassent peser sur nous une accusation qui puisse être entendue par les enfants. Mari et femme, chère Thérèse, cela n'empêchera pas que nous soyons les amis les plus confiants, les partenaires les plus dévoués. Rien ne sera changé; vous ne m'aurez fait qu'un sacrifice de plus...

— Il a raison, dit Auguste, tu ne peux pas hésiter.

— Je n'hésite donc pas, dit-elle, en plaçant sa main dans la main de Henri.

— Ah! j'en étais certain?...

— Quand vous voudrez, mon ami, nous nous marierons... »

Digitized by Google

Ils étaient tous trois très touchés. M. Auguste se leva en brandissant sa pipe.

« J'ai quelques bouteilles de vieux bourgogne, dit-il; nous allons en vider une... »

XII

Il est certain que depuis plusieurs jours Thérèse avait été sollicitée par cette pensée : que la situation dont elle se contentait n'était pas convenable aux yeux « du monde ». Depuis qu'Auguste lui avait dit le pourquoi de la surexcitation de Henri, elle était poursuivie par le souvenir de la mort d'Amélie et par la nécessité qui s'imposait à Henri d'arrêter le plus tôt possible les commérages odieux et les accusations injustes. Les consciences pures, les cœurs droits n'hésitent que rarement devant ce qu'ils considèrent comme des devoirs : Thérèse eut bientôt fait de peser les choses. Quand Henri lui parla, elle était décidée. A peine si la rapidité avec laquelle la proposition lui était faite la saisit un moment. Il n'était pas dans sa nature de tergiverser, de jouer la comédie, de cacher son sentiment : elle ne pouvait dire non, elle disait oui tout de suite. Elle avait faiblement défendu le *statu quo*, par pudeur, par réserve irrésistible, par délicatesse instinctive, sans réfléchir. Elle devait accepter immédiatement ou abandonner les enfants : il n'y avait pas de moyen terme, et son cœur et sa conscience étaient d'accord pour se révolter contre l'idée d'abandon. La promesse faite à Amélie n'avait presque plus d'importance, comparée à la nécessité d'accepter la situation nouvelle. Tant que Henri ne trouvait rien à reprendre à leur vie commune, elle ne se croyait pas obligée à faire une observation à cet égard. Ce qu'on pouvait dire, elle ne s'en doutait pas, la droiture de son caractère la mettant à l'abri des suppositions outrageantes. Mais Henri ayant parlé, toute temporisation eût été coupable à ses yeux.

Aussi, quand le premier moment d'émotion fut passé, Thérèse crut-elle devoir exprimer son sentiment à ce égard.

Digitized by Google

« Je dis oui, Henri, non seulement parce que j'ai de l'affection pour vous, mais parce que vous avez besoin de moi, parce que vos enfants sont devenus mes enfants. J'aurais beau réfléchir pendant huit jours, je ne trouverais d'autre réponse à votre demande que cette réponse, un oui, sans rien de plus.

— Et le plus tôt sera le mieux, dit Auguste. Il faudra, Henri, demander son consentement à votre père.

— A mon âge! Vous plaisantez...

— Je ne plaisante pas : je vous lirai, si vous voulez, l'article du Code civil...

— Il faut bien vous croire... Mais la démarche sera pénible.

— Vous pouvez la faire faire par un notaire.

— Ah! tant mieux. Du moment que je ne dois pas demander le consentement personnellement, tout est bien... »

Dès le lendemain, un notaire fut délégué et prié de faire diligence. Le père Bellemans, alors malade et alité, refusa de prendre sa part de responsabilité dans cette seconde « folie » de son fils. Il reçut le notaire comme un ennemi et lui dit des injures. « Mais il n'aura rien, cria-t-il, pas un sou : je saurai bien m'arranger pour le déshériter, quand je devrais fourrer tous mes papiers dans la cheminée et y mettre le feu...

— M. votre fils ne veut qu'une chose, monsieur, c'est donner une mère à ses enfants...

— Une fille avec qui il vit... Et vous vous prêtez à cela!

— M^lle^ Thérèse Gaillard est une très honnête femme... D'ailleurs, il ne m'appartient pas de juger les actions de mes clients : je viens ici simplement remplir les devoirs de mon ministère et vous me recevez, permettez-moi de vous le dire, comme si j'avais commis un délit...

— C'est bon! c'est bon!... Allez au diable!... »

Le notaire, homme du monde, de caractère doux et tolérant, instrumenta, puis s'en alla en affectant encore les marques de sa politesse habituelle. Il n'eut garde de rapporter à Henri les menaces de son père, pour ne pas « gâter » le

Digitized by Google

« beau jour » qui se préparait. « Il est probable, se dit le notaire, que le père reviendra à de meilleurs sentiments avant de mourir. Ces sortes de colère ne peuvent pas durer, et M. Henri Bellemans compte certainement sur sa part d'héritage. »

Le mariage se fit aussi simplement que possible. Il y eut un repas intime chez Henri, une fête pour les enfants. Et lorsque l'on eut fait les changements nécessaires dans la maison, la vie habituelle reprit comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé.

Parmi les quelques lettres de félicitation que reçut Henri, il y en eut une de sa sœur Julie, pleine d'effusion et de mélancolie; elle se disait très heureuse que son conseil eût été suivi. Pour elle, maintenant résignée, retirée en quelque sorte du monde, elle faisait des efforts afin de supporter une vie sans but, qui l'accablait sans compensation et sans espérance. « Pour m'en délivrer, disait-elle, j'irais jusqu'au divorce, si je ne répugnais pas à mettre à nu les plaies de mon ménage et si je n'avais gardé quelque respect pour le nom que je porte... »

Lorsqu'il eut lu cette lettre à Thérèse, Henri ajouta : « Pourquoi aussi a-t-elle accepté d'épouser par vanité un homme pour lequel elle n'avait nulle affection, aucune estime particulière?

— Elle est punie bien durement, dit Thérèse.

— Mais elle se nomme M^me^ Van de Steen de Goes : c'est une compensation.

— Elle sait maintenant que c'est là une satisfaction absolument négative, Henri, et elle doit souffrir doublement pour s'être trompée et s'être laissé tromper quand elle n'avait pas d'expérience. Elle devrait quitter son mari : une séparation à l'amiable serait plus convenable que cette vie en commun, qui est certainement très pénible.

— Sans doute; mais elle doit respecter « le nom » de son mari... Au fond, c'est toujours la vanité qu'elle écoute. Si elle me demandait conseil, je lui dirais de reprendre sa liberté, en faisant connaître les faits et gestes d'un homme qui

Digitized by Google

lui doit tout et se conduit, j'en suis persuadé, comme un goujat. Mais elle aimera mieux souffrir que de se respecter à ce point-là. Ne prenez pas sa défense, Thérèse, ajouta Henri en voyant sa femme prête à l'interrompre, vous savez bien que j'ai raison ; vous faites autant que moi fi des satisfactions mondaines, et la vie simple vous est plus chère que ne serait une existence luxueuse.

— Je juge Julie avec ses sentiments et ses goûts, non avec les miens, répondit Thérèse ; je ne puis donc pas la blâmer d'agir autrement que je ne ferais à sa place... »

XIII

Dans certaines existences, dans les milieux médiocres, où les parts de responsabilité sont bien délimitées, où l'un a confiance dans l'affection et l'appui de l'autre, sans qu'il ait jamais été nécessaire de faire des déclarations ou des promesses, il n'y a guère que la maladie et la mort qui soient à craindre. Les jours passent égaux et monotones sans fatiguer personne ; une philosophie instinctive soutient les cœurs et raffermit les esprits, et on n'entend ni plaintes stériles ni aspirations irréalisables. Chez Henri Bellemans, on se laissait vivre, on se trouvait bien dans ce milieu bourgeois, animé par la vivacité des enfants. Mais Henri, sa femme et Auguste Gaillard n'étaient pas de ceux qui végètent sans réfléchir et qui sont satisfaits par ignorance de la vie. Entre eux, ils causaient. Quand de rares amis se trouvaient assis à leur table, en prenant le thé, on faisait volontiers la critique de la vie agitée ; les uns consciencieusement, les autres, en gardant en leur pensée des désirs secrets, toujours inassouvis, demandaient quelles satisfactions pouvaient donner la soif de paraître et l'ambition d'être « quelqu'un » dans le monde. Généralement, on plaidait pour le bonheur placide et inconnu ; l'intérieur où cette philosophie s'épanchait était pour beaucoup dans cet accord : ailleurs, on eût peut-être défendu une autre cause. Mais Henri et Thérèse étant convaincus, leur influence avait ce résultat de faire passer, au moins momen-

Digitized by Google

tanément, leur conviction dans les esprits qui se fussent volontiers rebellés dans un autre milieu.

Les enfants n'étaient pas toujours aimables ni raisonnables. Il fallait quelquefois les juger et les punir. Mais ni Henri ni Thérèse ne prenaient ce rôle de juge par ses mauvais côtés; ils étaient équitables avec une fermeté affectueuse. La paix rétablie, le père ou la mère disait : — Vous nous avez fait du chagrin ; il faut tâcher de ne plus recommencer. L'affection réelle qu'ils avaient les uns pour les autres, bien qu'elle se manifestât de façons diverses selon les caractères, était un lien que rien ne pouvait troubler que momentanément.

Un grand apaisement, qui semblait de nature à durer toujours, s'était fait dans le cœur de Henri après le mariage. Il semblait que la famille alors fût à l'abri des désastres; on est facilement optimiste lorsque rien, ni de l'extérieur, ni dans la famille, ne vient vous menacer ou vous irriter.

Pendant six mois, ce fut une existence inaltérable. Un seul fait, mais un fait important, vint jeter sa variété inattendue dans cette existence égale.

Un jour de fête, en été, la famille s'apprêtait à sortir pour aller passer la journée au bois de la Cambre. Toute la maison était en l'air ; les enfants gambadaient, se bousculaient, faisaient des demandes dont ils n'attendaient pas la réponse, pressaient les grandes personnes pour qu'on se mît en route; la bonne, chargée de deux paniers contenant la victuaille et la boisson, attendait placidement, debout dans le vestibule. Henri et Auguste Gaillard étaient prêts, debout également et la canne à la main.

« Maman, cria un des petits, maman, si tu ne descends pas, nous partons sans toi.

— Me voilà! » cria Thérèse. Et on la vit, en effet, apparaître bientôt sur le premier palier, riante, et mettant ses gants. Aussitôt, ce fut une nouvelle bousculade, tous les enfants se précipitant vers la porte.

A ce moment, on sonna.

Ce coup de sonnette arrêta tout brusquement ; les enfants,

Digitized by Google

comme changés en statue, se regardèrent en silence, aussi inquiets que curieux, tandis que la bonne, déposant ses deux paniers, allait ouvrir.

Une femme de haute taille apparut dans l'ouverture, se découpant presque en noir sur la lumière éclatante de l'extérieur.

« M. Henri Bellemans! dit-elle d'une voix qui trembla un peu.

— C'est ici, madame. »

La porte du salon où se tenaient Auguste Gaillard et Henri étant ouverte, Henri s'avança.

« Madame,... » dit-il; et tout à coup: « C'est Julie!! Entre par ici... Qu'est-ce qui se passe?... Tu trembles, » ajouta-t-il après l'avoir prise par le bras pour l'introduire dans le salon. Puis, à Auguste : « C'est ma sœur Julie, M^me^ Van de Steen. Qu'y a-t-il donc?» reprit-il en s'adressant de nouveau à sa sœur.

Julie regarda Auguste Gaillard, puis dit : « Laisse-moi d'abord m'asseoir un moment, — veux-tu? »

Il lui avança une chaise, où elle s'assit en gémissant, pendant qu'Auguste Gaillard se glissait silencieusement, après s'être incliné, vers la porte du salon. Cette porte était ouverte, et les enfants y restaient groupés, ingénument indiscrets. Doucement, Auguste les repoussa et referma la porte. Henri et Julie se trouvèrent seuls.

Tout de suite, il y eut des protestations dans le vestibule. « C'est ça! maintenant nous ne sortirons pas...

— Taisez-vous, dit Thérèse, qui les rejoignait. Il faut être gentils. Ne voudriez-vous pas que l'on mît votre tante Julie à la porte?»

Et elle entraîna tout le monde, la bonne comprise, dans le jardin.

Henri s'était assis à côté de Julie et lui avait pris les mains. Il la regardait avec un intérêt affectueux, tout attendri de voir chez lui la seule personne de la famille qui ne le considérait point comme mort. Elle, tremblante et toute secouée par son émotion, restait immobile, les yeux baissés, et son

Digitized by Google

visage se contractait par la violence qu'elle se faisait pour ne pas pleurer. Enfin, elle leva ses regards sur Henri et lui serra les mains.

« Tu es étonné de me voir, Henri?

— Dis enchanté... Seulement, est-ce un malheur qui t'amène? Tu es si émue !

— Ce n'est pas un malheur... Je suis venue malgré tout; je n'ai pas pu résister plus longtemps. M. Van de Steen est absent — et je suis censée à la messe.

— Est-ce qu'il t'aurait défendu de nous voir?

— Ah ! je le crois bien... Depuis tant d'années ! Défendu ne serait rien : j'étais épiée ; il a des créatures à sa dévotion, qu'il paye pour observer mes démarches. Tu penses que je méprise tout cela, mais je voulais vivre en paix autant que possible... Voilà pourquoi tu ne m'as pas vue depuis si longtemps. Ah ! mon pauvre Henri !... Comme j'ai pensé à toi !... Et tu as l'air d'être heureux, dans ta médiocrité. Tu as des enfants... Combien?

— Six.

— Et je ne les connais pas... Et je les aime... Ah ! quelle vie !... Oui, j'ai voulu vous voir : il en arrivera n'importe quoi. Je suis accourue, j'ai passé rapidement devant la porte ouverte de l'église. Et me voilà ! Mais quelle émotion ! Non, jamais je n'ai été remuée à ce point, Henri. Quand j'ai sonné, j'ai cru que j'allais tomber. Fais-moi donner un verre d'eau... »

Henri s'empressa. Quand elle eut bu, elle se sentit mieux, et peu à peu un calme relatif succéda à cet ébranlement des nerfs.

« Maintenant, dit-elle, fais venir les enfants, que je les embrasse. — Et ta femme aussi, Henri. »

Il la regardait, tout attendri, étonné et heureux de la voir.

« Pauvre Julie ! Tu ne sais donc pas te révolter?

— J'y ai renoncé, pour ne pas en venir à la dernière extrémité.

— Et pourquoi cette dernière extrémité — c'est du divorce que tu veux parler — te répugne-t-elle à ce point? Séparée de cet homme, tu respirerais enfin, tu pourrais encore

Digitized by Google

être relativement heureuse. Nous nous verrions souvent...

— Oui, dit-elle, rêveuse, j'ai songé à tout cela. Je n'ai pas d'enfant; j'adopterais les tiens. Aussi le procès ne me fait plus le même effet. J'attends. Je ne dis pas non. A des griefs graves, je répondrais par une plainte et une demande en divorce. J'ai arrangé tout cela dans ma tête. Mais on dirait qu'il m'a devinée: il n'use jamais plus de violence, même en paroles; il se tient sur ses gardes, froidement, poliment; son despotisme est devenu silencieux. Je ne sais ce qu'il médite; je crains plus ce mutisme que ses grossièretés. Enfin, nous verrons! En attendant, je m'émancipe... »

Elle ébaucha un sourire, qui fit un singulier effet sur ce visage sévère, quasi ascétique. Henri avait le cœur tout gonflé, et le sourire qui répondit au sourire de Julie ressemblait fort à une contraction douloureuse.

« Mais, dit-elle, tu oublies que j'attends ta famille... »

Il fit le mouvement brusque de quelqu'un surpris par un bruit inattendu, et sortit. Julie s'était levée et considérait les choses autour d'elle.

« Tout est propre, tout est en ordre, murmurait-elle. Cette symétrie-là vient d'un esprit méthodique. Il y a du bonheur dans cette médiocrité bourgeoise. » Et elle soupira profondément.

Henri rentrait, suivi de Thérèse et des enfants.

« Voici ma chère femme, dit-il, l'héritière des enfants et des responsabilités de ma pauvre Amélie. Aimez-la, Julie. Personne au monde ne mérite plus qu'elle d'être aimée.

— Embrassez-moi, Thérèse.

— Oh! dit-elle, de tout mon cœur. J'ai à regagner tant de temps perdu!

— Avancez, mes enfants, reprit Henri d'une voix forte, moyen instinctif de cacher son trouble. Votre tante Julie, qui est ma sœur, veut vous embrasser tous.

— Et vous regarder, pour vous reconnaître quand je vous rencontrerai », ajouta Julie.

L'un après l'autre vinrent timidement présenter leurs joues à l'étrangère, qui les considérait avec attendrissement et les

Digitized by Google

serrait longuement sur sa poitrine. La scène, en se répétant, devint peu à peu émouvante. Si bien que lorsque le dernier né, l'enfant de Thérèse, sortit des bras de Julie, elle se leva dans une sorte de transport et se mit à pleurer à sanglots.

« C'est trop, dit-elle, c'est trop; je ne puis pas supporter cela... »

Thérèse, la prenant à la taille, l'emmena dans la salle à manger, laissant les enfants interdits et Henri souriant et les yeux pleins de larmes.

Un des petits, que la venue de la tante n'intéressait sans doute pas beaucoup et qui n'oubliait pas la partie projetée, dit de sa voix claire : « Nous n'allons pas à la campagne, alors?... » L'observation eut immédiatement de l'écho; les frères et sœurs, s'émouvant, entourèrent le père. « Est-ce vrai, dis?... » A ce moment, Julie et Thérèse rentraient, et Julie entendit les deux questions. Elle prit le plus petit de ses neveux sur ses bras et lui donna un doux baiser.

« Si, si, vous irez à la campagne, dit-elle. Et je vous accompagnerai. Nous passerons la journée ensemble, Henri. Partons...

— Je n'aurais même pas osé le proposer, dit Henri.

— Je suis toute *retournée*, reprit-elle, et j'agis comme dans une sorte d'ivresse. Partons; emmenez-moi. J'aurais trop de chagrin de quitter si tôt ces enfants. »

Auguste Gaillard, debout dans le vestibule, dans une immobilité de bronze, attendait. On le présenta à Julie, qui lui donna la main. Et toute la famille quitta la maison, pour aller prendre le tramway qui devait la déposer à l'entrée de la promenade chère aux Bruxellois.

XIV

Après cette journée passée sous les arbres, dans une sorte d'enivrement, comme des collégiens en vacances qui ont oublié leur prison, Mme Van de Steen s'émancipa. Sa première audace lui ayant réussi, elle revint chez son frère quelques jours plus tard; puis, deux ou trois fois par semaine. Les

Digitized by Google

enfants s'accoutumèrent tout de suite aux lignes austères de son visage, sans doute parce que l'expression s'en attendrissait lorsqu'elle les regardait. Elle fut laissée libre d'aller et de venir; elle ne s'aperçut plus qu'elle fût espionnée. « Je ne sais ce qui se passe, disait-elle à Henri, mais *il* est devenu tout autre. Il a l'air de me prendre en pitié et de ne plus attacher aucune importance à mes démarches ou à mes paroles. Il passe une partie de ses journées chez notre père, qui ne quitte plus sa chambre. Je profite de son dédain et j'en suis presque heureuse. Les enfants m'aiment-ils?

— Je le crois bien. C'est tante Julie par ci, tante Julie par là.

— Alors, tout est pour le mieux. J'arriverai peut-être à oublier tout à fait le passé, et à *lui* pardonner ses grossièretés, ses injustices et ses indélicatesses. »

Cependant le père Bellemans dépérissait lentement, sans maladie apparente. L'estomac se fermait; il avait un dégoût de tout, qui se manifestait par des paroles ordurières et des blasphèmes. Des somnolences le prenaient à chaque instant, et le vague de l'inconnu apparaissait dans ses regards voilés quand il se réveillait. Ses deux gendres et la cadette de ses filles ne le quittaient plus guère. Il faisait mauvais accueil à Julie, tournait la tête lorsqu'elle s'approchait de son lit, et ne répondait que par des syllabes bourdonnantes quand elle s'informait de sa situation. Résignée, elle s'asseyait dans quelque coin, soupirait, aidait aux soins qu'il fallait donner au malade, sans parler, sans bruit; si bien qu'elle était quelquefois pendant des heures dans la chambre de son père, alors qu'il la croyait partie depuis longtemps.

L'ex-entrepreneur mourut sans s'en apercevoir, d'une mort infiniment trop douce pour ce despote, qui avait fait souffrir tous les siens pour satisfaire des sentiments imbéciles.

Ce fut Julie qui vint annoncer cette fin à Henri. Elle était tout en larmes, et disait que pourtant il ne l'avait pas aimée. Henri ressentit également une forte secousse quand il reçut cette nouvelle. Les mots : « mon père est mort », étaient comme des coups dont on eût frappé sa poitrine. Il eût volon-

Digitized by Google

tiers fait amende honorable de ses « fautes » à ce père inflexible, s'il avait cru pendant une seconde qu'il eût pu être pardonné. Il regrettait maintenant, avec une amertume réelle, de n'avoir pas tenté une démarche, le sachant à ses derniers moments, sinon pour rentrer en grâce, tout au moins pour que l'aigreur entre eux perdît de son âpreté. Et Julie lui donna raison, disant que cela eût été bien « pour tout le monde », et que Henri aurait eu l'esprit plus tranquille.

Aussitôt le père Bellemans mort, les beaux-frères quittèrent la maison. Des étrangers furent chargés avec les domestiques de préparer les funérailles. Julie seule surveilla les choses, et Henri vint une ou deux fois se rendre compte de la façon dont on en usait à ces moments solennels. Par un scrupule que Henri se permit de trouver « étonnant », les beaux-frères avaient fait apposer les scellés.

« Que de délicatesse ! se dit Henri. Est-ce qu'en leur conscience ces hommes désintéressés m'auraient cru capable de quelque détournement? » Cela le fit rire quand il exprima cette pensée devant Julie, qui fronça le sourcil. « J'espère pour toi, dit-elle, qu'il n'y aura pas de testament.

— Tu crois qu'il aurait pu déshériter mes enfants ?

— Avec les conseils de mon mari et du beau-frère, il aura fait tout ce qu'il aura pu.

— Ah ! ma foi, tant pis !... Nous avons vécu jusqu'aujourd'hui ; nous vivrons encore demain. Pourvu seulement que mon cœur ne me joue pas quelque mauvais tour... »

Trois jours après l'enterrement, Henri reçut du juge de paix une « sommation » d'assister à la levée des scellés. Il devait se trouver le lendemain à la maison mortuaire.

Au fond, Henri n'était pas aussi indifférent à l'héritage qu'il le disait. La pensée des enfants combattait ses idées à ce sujet, et il avait, au moins en germe, les défauts — d'autres disent les qualités — des pères de famille soucieux de l'avenir de leurs successeurs, et qui désirent les laisser après eux dans une situation autant que possible exempte de soucis. Il avait beau faire le brave, se déclarer satisfait de sa situation présente, la fortune du père Bellemans ne l'en tour-

Digitized by Google

mentait pas moins, et le million à partager — car l'ex-entrepreneur avait dû réunir une bonne partie des intérêts à ses capitaux — lui donnait dans la conscience de secrètes et assez douces angoisses. Oui, malgré tout, malgré sa réelle philosophie, malgré sa volonté, il calculait ce que ce tiers de million rapporterait de jouissances à sa chère famille, et ce qui en reviendrait à chacun des enfants quand il serait mort. On louera certainement une maison plus grande et plus commode; il n'y a pas de raison pour rester à l'étroit quand on peut se donner ses aises, etc., etc. Et son imagination poursuivait ce mirage envers et contre des principes et des sentiments qui lui étaient chers depuis tant d'années.

« Enfin, se dit-il, ce cauchemar ne durera plus longtemps, puisque c'est demain que nos affaires seront arrangées. »

Thérèse, avec qui il causait de ce qui le troublait comme de ce qui le charmait, avait une philosophie qui le réconfortait; elle aussi se trouvait heureuse; il lui était donc facile de donner à Henri des conseils désintéressés. Mais, pas plus que son mari, elle n'était exempte de faiblesses d'une certaine nature, et le mirage de l'héritage ne la laissait pas indifférente. Bien des choses eussent pu être améliorées dans le ménage; bien des dépenses utiles eussent dû être faites; et l'impossibilité de réaliser des vœux secrets, fort raisonnables du reste, l'avait fait souvent soupirer en cachette. Elle pensait donc, comme Henri, que le père Bellemans, en eût-il eu la volonté pendant ses « mauvais moments », n'aurait pas décidé de déshériter les enfants de son fils. De semblables injustices lui paraissaient monstrueuses, et au fond, malgré des doutes vagues, elle était assez rassurée.

Auguste Gaillard, seul, ne doutait pas; il était « bien sûr », à part lui, et sans exprimer son opinion, que le père Bellemans avait joué « un tour de sa façon » avant de mourir.

Au moment de partir pour se rendre à l'invitation du notaire, Thérèse ramena Henri à elle.

« Mon ami, dit-elle, avant de sortir d'ici, il faut bien prendre ton parti, t'attendre à tout. Si ce n'était par convenance, par délicatesse, je t'accompagnerais. Maintenant que

Digitized by Google

l'heure est venue, je ne sais pourquoi, voilà que j'ai peur. Tu vas te trouver en présence de tes beaux-frères : qui sait ce qui se passera !

— Que veux-tu qui se passe? Je les méprise profondément. Ils sont aussi insignifiants pour moi que le pavé sur lequel je marche.

— Oui, oui, tu es très ferme, et j'espère que tu sauras te contraindre. Mais je ne suis tout de même pas tranquille. Les émotions ne te sont pas bonnes : tu sais ce que le docteur te recommande. La vue de tes beaux-frères va te tourner le sang... Veux-tu m'en croire? Reste ici — ou va à ton bureau. Qu'iras-tu faire là-bas? Ce qui est décidé est décidé. Le notaire te donnera connaissance du testament s'il y en a un, on te comptera ta part dans tous les cas. Je ne suis pas superstitieuse, et pourtant je ne te vois pas partir sans appréhension...

— C'est de l'enfantillage, Thérèse. Supposons que le père ait trouvé un moyen de nous déshériter et l'ait employé. Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse? Il faudra bien nous consoler. Nous n'en serons pas moins ce que nous étions, nous continuerons de vivre comme par le passé, et nous nous consolerons facilement. Je mentirais, si je disais qu'une déception ne me toucherait pas un peu. Mais pas au point que tu penses. Non, il faut que j'y aille; ma place est là : c'est un devoir de père. Rassure-toi. Avant midi, je serai ici, quoi qu'il arrive. »

Thérèse n'insista plus. Il lui sourit, l'embrassa et s'échappa. Elle, debout à la place où il l'avait laissée, sentit une grande tristesse l'envahir. « Je suis bien déraisonnable », se dit-elle en quittant la salle à manger pour remplir ses devoirs habituels.

ÉMILE LECLERCQ.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

SOUVENIRS D'ÉGYPTE [1].

C. — Les bazars.

Il n'est pas, je crois, de chose plus curieuse, plus animée, plus vivante qu'un bazar au Caire. On en compte par douzaines, et il n'en est pas deux qui se ressemblent. Ceci n'a rien de surprenant, puisque chaque bazar a une spécialité, un monopole. Ainsi, au Kassabet-Ridouan, un bazar de deux cents boutiques, peut-être, on ne vend absolument que des babouches rouges à semelle jaune. Au Kamzawyeh, autre bazar qui occupe plusieurs rues, on trafique exclusivement des parfums.

Le plus important des bazars cairotes, c'est le Khan-Khalil, construit en 1292, au dire des guides. Ce n'est pas un bazar, encore moins une boutique. C'est une rue ou plutôt tout un quartier couvert. Des deux côtés de la rue centrale sont ménagées, dans l'épaisseur du mur, des petites chambres de deux ou trois mètres carrés, où le marchand, en compagnie de son tchibouc, se tient accroupi au milieu de ses trésors. Car la plupart de ces boutiques renferment de vrais trésors. Au Khan-Khalil surtout, où l'on a la spécialité des objets de luxe et des pierres précieuses, on trouve de petites boutiques d'aspect plus que malpropre, d'apparence tout à fait mesquine et d'où le marchand tire à votre demande des objets d'art d'une valeur inestimable, des boisseaux de perles fines et de turquoises. Les perles, les pierres précieuses sortent d'un mouchoir valétudinaire, d'un pied de bas mis à la retraite

[1] Voir *Revue de Belgique* du 15 avril 1885.

Digitized by Google

depuis longtemps, eu égard à ses bons services; les objets d'art surgissent d'un coin obscur et poussiéreux. Pendant quelques instants, on a devant soi les trésors d'Aladin; puis, dès qu'on a fait ou non son choix, les perles regagnent le mouchoir, les statuettes vont retrouver leur lit de poussière, et la boutique reprend son petit aspect ordinaire et malpropre.

Dès que vous entrez au bazar, un guide se précipite sur vous, vous conduit, même au besoin vous entraîne de force. Bientôt il s'arrête devant une boutique, choisit lui-même un objet, le marchande, injurie le vendeur, fait mine de payer l'objet le quart de sa valeur, l'achète à vos frais et vous emmène plus loin. Tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Pour peu que vous soyez nouveau venu, vous voilà enchanté de ce guide si prévenant qui ne demande qu'à vous escorter pour l'amour de l'art. Seulement, vous ne serez pas allé bien loin sans qu'un marchand voisin et concurrent vous ait révélé que votre guide vous a conduit à sa propre boutique, a marchandé sa propre marchandise, injurié son propre associé, et, naturellement, vous a fait payer l'objet quatre fois sa valeur. Oh! noble désintéressement!

A part ces légers désagréments, inséparables de tout apprentissage, on se souvient toujours avec plaisir de ces curieux bazars. La grande cour du Khan-Khalil surtout laisse un radieux souvenir quand une fois on l'a vue à l'heure où le soleil, tombant d'aplomb, darde par les fissures du toit ses rayons de feu sur ces superbes tapis d'Orient, soyeux et veloutés, qui sont étalés là à profusion.

A certains jours on fait, au bazar, la vente à la criée. Très curieuse, cette vente. Le bazar est envahi par une quantité de marchands ambulants qui viennent vendre des vêtements, des armes, des bijoux, que sais-je encore? On vend, on achète, on échange, et surtout on se bat. Le marchand s'indigne *toujours* du prix qu'on lui offre. L'acheteur est *toujours* furieux du prix qu'on lui demande. Et l'entente ne se fait guère sans qu'il y ait eu échange de horions ou tout au moins d'injures.

Digitized by Google

Voici d'ailleurs, pour votre gouverne, ami lecteur, comment on procède en Égypte en pareil cas :

L'ACHETEUR. — Kam (combien)?

LE MARCHAND. — Khamsîne (cinquante francs. Cela signifie, en langage ordinaire, que l'objet en vaut bien vingt-cinq).

L'ACHETEUR. — Acherîne (j'en donne vingt francs).

Ici, un peu de comédie. L'acheteur ayant dit son dernier mot, saisit l'objet et fait mine de l'emporter.

Cri douloureux du marchand. L'acheteur revient et lui relance son objet.

L'ACHETEUR. — Khamseh acherîne (je le prends pour vingt-cinq francs).

Nouveau cri de désespoir du marchand. Il jette l'objet à la tête de l'acheteur; il préfère le lui laisser pour rien.

L'acheteur se retire avec tout le flegme dont il est capable... Et avant qu'il ait fait dix pas, le marchand lui apporte humblement l'objet, trop heureux de le vendre à ce prix.

Voilà comment on trafique là-bas. N'est-ce pas que c'est l'âge d'or?

Il y a surtout un article qui a la spécialité des prix de haute fantaisie. Je veux dire les antiquités. D'abord, la plupart du temps, les antiquités qu'on vend aux touristes peuvent rivaliser en vétusté avec le vieux vin de Suresnes et d'Argenteuil. On en fabrique, que c'est plaisir.

A Luxor, notre guide nous a conduits visiter « une fabrique d'antiquités ». Oh! ce n'était pas une usine ni une manufacture : trois mètres carrés tout au plus. Elle occupait deux ouvriers (et deux ouvriers ce n'est guère, surtout en Égypte). Mais enfin, il y avait là quatre bras qui, lorsqu'ils travaillaient, ne faisaient pas autre chose que des scarabées du temps des Pharaons et des stèles de l'époque de Ramsès. C'était une vraie fabrique d'antiquités, et j'ajoute qu'il y en a comme cela par centaines dans la haute Égypte, et même aux portes du Caire. — O touristes anglais, contemplez avec amour vos précieuses antiquités égyptiennes; soyez bien certains qu'elles remontent à Ramsès... en passant par la petite

Digitized by Google

fabrique de Luxor, et qu'elles sont dignes de figurer à côté de la canne de Voltaire et de la bible de Luther, qui ornent assurément votre collection, pour peu que vous vous respectiez, chers collectionneurs!

Les antiquités nous ont conduits loin des bazars. Elles nous y ramèneront, si vous le voulez, car on trouve en foule dans tout ce qui est bazar les Osiris, les Hathor et les Isis. Les souvenirs des plus anciens Pharaons sont aussi faciles à acheter qu'une paire de sandales ou un tchibouc. Au besoin, on vous fera *sur mesure* un scarabée authentique, ayant deux mille ans d'existence. Et puisque nous voilà revenus aux bazars, arrêtons-nous-y encore un instant, n'est-ce pas? Au demeurant, ils valent mille fois la peine qu'on prend pour les aller voir ou les décrire.

Nous sommes passés déjà par le Khan-Khalil, qui est le bazar-type. Les autres lui ressemblent tous, quoique chacun ait sa spécialité. A El-Ghouryeh, on vend les étoffes de soie et de coton; les fez, ces coiffures étranges et si peu prâtiques; à Akkadim, les passementeries; à Soukkaryeh, les sucres et les sucreries; à Souk-el-Silah, les armes; à As-Siagah, les bijoux. Deux bazars, outre le Khan-Khalil, valent mieux qu'une simple mention : ce sont le Khan-el-Saraï, bazar des argentiers, et le Kamzawyeh, bazar des parfumeurs.

Le bazar des argentiers est une surprise. Quand on s'y fait conduire et que le guide vous dit : « C'est là », on commence toujours par lui déclarer que sa plaisanterie est mauvaise. En effet, je demande à voir le bazar des argentiers, c'est-à-dire des boutiques brillantes, étincelantes; de l'or, de l'argent, des métaux précieux, de somptueux étalages, la galerie Montpensier du Caire, en un mot, et voilà qu'on me montre une petite porte noire, basse, étroite, ouvrant sur une ruelle obscure d'où s'échappe un parfum douteux. Décidément, mon guide est un fumiste. Eh bien! non; c'est moi qui suis un badaud. Que diable! on ne va pas chercher les galeries du Palais-Royal en Égypte; ce ne serait vraiment pas la peine de faire tant de chemin pour aller contempler des succursales de Boucheron et de Fontana.

Digitized by Google

Oh! c'est qu'ils n'ont rien de commun avec Fontana, ces bons argentiers du Caire! Oh! mais absolument rien, voyez-vous. La ruelle est ce que j'ai dit, malpropre, mal éclairée, une sorte de couloir d'entrée dans une forge. Des deux côtés, des cavités de deux à trois mètres ménagées dans le mur. Dans ces cavités, un homme, un homme très laid (la beauté n'est pas donnée à tous les Cairotes, surtout pas à tous les argentiers); puis devant, derrière, autour de l'homme très laid, rien!

Moi. — Eh bien, et les argentiers?

Le guide. — Les voilà.

Moi. — Et leurs bijoux?

Le guide. — Voilà.

Ah! oui, en effet. Je n'avais pas remarqué tout au fond, dans ce trou, un coffre, une sorte de coffre-fort comme en fabriquaient ceux de nos grands-oncles qui ont été aux Croisades. Il paraît que c'est là-dedans qu'est l'étalage. Je ne le félicite pas, l'étalage!

Mais enfin, après quelques pourparlers, le fameux coffre s'ouvre. Je suppose que le guide m'a présenté comme un collectionneur de bracelets, car le marchand m'en met avec volubilité une douzaine sous le nez. Il veut me les passer au poignet, me les mettre en poche, m'en vendre dix ou quinze en bloc. Il faut quelque temps pour le calmer. Après de nouveaux pourparlers, il s'en retourne fouiller dans son coffre. Il y a vraiment de très jolies choses dans ce coffre. Des colliers, des bracelets, des boucles d'oreilles d'un travail très fin et qui rivalisent avantageusement avec nos plus jolis filigranes. Le marchand fabrique tout lui-même, et, si vous le désirez, il le fera sous vos yeux. Un bijou ne vous plaît pas; en un tour de main, il l'a passé au feu, modifié, transformé, arrangé à votre guise. Apportez-lui un morceau d'or, une vieille chaîne, des débris quelconques, et sous vos yeux, en une demi-heure, il vous fabriquera un délicieux bracelet, tel que vous le désirez. L'agilité, le talent véritable de ces artistes, sont surprenants au plus haut point, et me voilà tout à fait réconcilié avec les argentiers. Seulement le mien

Digitized by Google

persiste à vouloir me vendre ses dix bracelets. Je ne sais trop comment m'y prendre pour arriver au bout de ce quart d'heure de Rabelais. Par bonheur, le ciel m'envoie du renfort, sous les traits d'une vieille Égyptienne renfrognée qui vient vendre un bijou à mon marchand.

Les voilà qui se battent... pour entrer en matière. A la faveur de leur pugilat, je m'esquive avec joie.

Je vous ai promis, lecteur, un autre bazar. C'est celui des parfumeurs, le Kamzawyeh, un joli bazar gai, élégant, ensoleillé, un vrai tableau des *Mille et une Nuits*, et les parfums que l'air vous apporte par bouffées aidant, l'illusion est complète. Au Kamzawyeh, on vend l'essence d'ambre, l'essence de citron, de santal, de rose, de toutes les fleurs possible, enfin. On y trouve les pastilles du sérail, le hachich, ce parfum qui fait voir le ciel, disent les Arabes; toutes choses, d'ailleurs, qu'on peut acheter aussi bien et pas plus cher à Paris. Mais ce qu'on n'a pas à Paris, c'est le marchand. Les parfumeurs du Caire sont charmants. Ce sont tous Grecs, vêtus à la grecque : longue robe de soie rayée de couleur tendre, pelisse de drap très fin havane ou rose, ceinture écarlate, sandales et bonnet rouges. Mettez dans cet accoutrement une figure jeune et aimable, et vous aurez le type des jolis parfumeurs de là-bas. Ils sont pleins d'attentions pour leurs visiteurs, et, chose prodigieuse, pas trop rapaces. Pour peu qu'on s'arrête, ils vous font asseoir, vous aspergent de tous les parfums imaginables, vous offrent le café et la cigarette, et si même vous les quittez sans rien acheter, ils vous reconduiront encore avec beaucoup de politesse. Quelques-uns vont jusqu'à vous faire leurs confidences. J'en sais un qui racontait volontiers qu'il avait pris femme, tout comme le sire de Framboisie, que sa femme tenait boutique de parfumerie à Londres, qu'ils ne se voyaient presque jamais et qu'ils s'entendaient à merveille. Je me suis dit que c'était peut-être bien parce qu'ils ne se voyaient jamais, qu'ils s'entendaient si bien; mais je n'ai pas voulu attrister le brave homme par cette malencontreuse réflexion.

Lecteur, je pourrais encore vous garder de longues heures

Digitized by Google

au bazar. Je vous en fais grâce. Les Arabes, qui d'ailleurs abusent de tout, ont fait un proverbe disant qu'en toute chose, abuser est nuisible. N'abusons donc pas du bazar, et entrons dans un de ces innombrables cafés qui, nulle part, ne méritent mieux leur nom qu'au Caire, puisque, à part le raki (eau-de-vie), on n'y sert que du café, mais toujours d'excellent café.

D. — Comment l'Arabe s'amuse.

Les cafés arabes n'ont rien de luxueux, disons-le tout de suite. C'est tout au plus s'ils sont propres. Pas de dorures au plafond, pas d'ornements aux murs, point de festons, encore moins d'astragales, pas même de glaces aux fenêtres. Pas de tables, pas de chaises. Autour de la chambre, ouverte à tous les vents, court un grand divan de pierre, quelquefois simplement une sorte de cage à poules, en osier. C'est là-dessus que les Arabes s'accroupissent pour fumer le narghileh ou le tchibouc et humer le café, qui semble une crème sous son épaisse couche de marc. Quand le divan est au complet, et c'est l'ordinaire, on s'assied sans façon par terre, sur des nattes.

C'est surtout le soir que les cafés attirent la foule. Alors, à la lumière d'une seule petite lampe fumeuse appendue au plafond, le conteur commence son histoire. Trois sujets seulement, toujours les mêmes: les aventures d'Abouzeïd, le roman de Zahir et l'histoire d'Antar. L'histoire d'Antar, composée à la fin du XI^e^ siècle, est l'Iliade des Arabes. Le héros de l'histoire, Antar, poète et guerrier fameux, vivait peu avant l'Hégire. Les traditions antérieures à Mahomet sont fidèlement décrites dans le poème. Toutes les grandes figures de cette grande époque y défilent devant nous. Sur ce riche canevas, l'auteur, Aboul-Moyyed, a brodé tous les embellissements que lui fournissait sa riche imagination orientale. L'histoire d'Antar a eu à diverses reprises les honneurs de la traduction. Lamartine, dans son voyage d'Orient, en donne des fragments. Telle est la principale épopée arabe. Chose étrange,

Digitized by Google

cette œuvre vieille de huit siècles passionne encore l'Arabe au plus haut point. Il y a toute une classe d'hommes qui ont pour profession de la psalmodier chaque soir : ce sont les « Antari ». Et chaque jour, l'Arabe revient écouter la même histoire; chaque jour, il suit Antar dans ses aventures fabuleuses; chaque jour, il pleure, il rit, il s'échauffe, il s'étonne aux mêmes passages où il l'a fait la veille et où il le fera encore le lendemain.

Et cependant la manière de faire du conteur n'a rien de séduisant. Assis au fond du café, un peu plus haut que la foule, il se balance de droite à gauche, comme un ours en cage, tout en psalmodiant son récit. Un musicien est auprès de lui, qui l'accompagne en sourdine pour faire ressortir le récitatif. Le ton ne change guère: ordinairement très élevé, il monte de temps à autre jusqu'à une sorte de glapissement suraigu qui semble toujours vivement impressionner les auditeurs. Ils sont là autant qu'on en peut mettre, serrés, écrasés, la tête en avant, les yeux, la bouche grands ouverts, graves, attentifs, recueillis. Pas un mot ne leur échappe, leur physionomie reflète toutes les péripéties du récit. Souvent l'histoire est légère, et alors il faut voir le large rire qui s'épanouit sur toutes ces faces bronzées. Et l'enthousiasme et les cris d'admiration aux passages émouvants! Si Antar est blessé, les voilà en larmes. S'il sort vainqueur de quelque grande mêlée, les voilà qui éclatent en applaudissements. Et au dehors, dans l'embrasure des fenêtres, la foule qui n'a pas pu entrer s'écrase et cherche à saisir quelques bribes du récit. Celui qui a entendu est pressé de questions par ses voisins; l'histoire fait traînée de poudre; elle gagne le milieu de la rue, et des maisons voisines on peut entendre acclamer Antar. Comme c'est bien là le pays des *Mille et une Nuits!* Comme toute cette foule est bien fille du sultan qui demandait chaque soir à Scheherazade de lui conter quelque chose!

Les Arabes trouvent autant de plaisir à la musique qu'aux récits merveilleux. On ne voit pas au Caire un musicien de quinzième ordre qui ne soit entouré d'une foule compacte et à qui cette foule ne fasse force ovations. L'orchestre ambulant

Digitized by Google

qu'on trouve partout au coin des rues se compose d'une flûte et d'un tambour de basque. Les sons qu'ils font entendre sont toujours tristes et plaintifs; c'est une sorte de glapissement monotone que les notes élevées de la flûte viennent de temps en temps couper par un cri strident. En somme, musique qui plaît souverainement à l'Arabe, peut-être à cause de son caractère mélancolique et extatique, mais musique à côté de laquelle l'orgue de barbarie semble d'une beauté sans égale.

Voilà pour les plaisirs relevés des Arabes. Il me faut maintenant dire un mot d'un plaisir beaucoup moins relevé, mais qui jouit d'une vogue inimaginable en Égypte. J'ai nommé le « Karagheuz ». Figurez-vous Guignol devenu pornographe, Guignol jouant Pot-Bouille, voilà le Karagheuz. Ce n'est pas, comme aux Champs-Élysées, un Guignol où la nourrice peut conduire son nourrisson. C'est tout au plus un Guignol pour sapeurs et cuirassiers. Et, de fait, il faut être cuirassé pour s'offrir ce spectacle.

Au Caire, un jour que c'était foire au quartier de Boulaq, nous entrâmes au Karagheuz. On payait un peu moins d'un sou à la porte. Salle comble: ce devait être une troupe célèbre qui jouait. A notre entrée, tous les yeux se tournent de notre côté, et Karagheuz lui-même, qui était en scène, s'interrompt pour nous adresser quelques paroles. Nous ne comprenons pas, faute d'interprète; mais nous croyons deviner, à la tempête de rires que Karagheuz soulève, que nous pourrions bien être quelque peu malmenés dans son boniment. Quand on s'est suffisamment diverti à nos dépens, la pièce recommence. C'est toujours la même, à ce qu'on nous a dit; Karagheuz y joue toujours le premier rôle, et toujours on voit revenir les mêmes scènes, les mêmes dialogues, les mêmes calembours. Par exemple, ces calembours, ces dialogues et ces scènes sont d'une liberté et d'une licence dont on n'a pas idée. On a dit que Karagheuz semble être la personnification du dieu qu'on adorait à Lampsaque. Détail à noter: le personnage, on pourrait dire la victime, qui fait les frais de tous les calembours et de toutes les allusions est toujours, nous a-t-on assuré, le représentant de l'une ou de l'autre puissance européenne;

Digitized by Google

Karagheuz le malmène de la belle façon, et il n'y a pas d'outrage qu'il lui épargne.

Voilà le divertissement le plus goûté des Arabes. Et ils s'en amusent comme de vrais enfants. Jamais Mme Guignol rouée de coups par son époux et maître, et s'écriant : « Ça fera p'tet du bien à mes rhumatiss! » n'a provoqué de ces rires homériques comme nous en avons entendus à Karagheuz. Et quoique nous n'eussions point l'avantage de comprendre, quoique sachant que le spectacle n'avait rien d'édifiant ni même de spirituel, ce rire était si franc, si essentiellement bon-enfant que la contagion nous gagnait, nous aussi, et que nous nous prenions à rire de les voir rire. Ah! les bons enfants que ces Arabes, et comme on irait loin avec eux si on voulait les conduire et les traiter comme des hommes et non comme des esclaves, à la cravache!

E. — Promeneurs, promenades et palais.

L'Arabe, cet enfant du désert, ce frère de Bédouin, dont il a les traits, n'a pas la mine aimable. Un jour que nous nous promenions, en voici deux juchés sur leurs petits ânes qui s'en viennent à nous, hurlant comme des possédés, se démenant comme diables dans bénitiers. Chez nous, on les mènerait vider leur querelle au poste. On s'informe de leur dispute, en s'étonnant que les promeneurs paraissent si peu s'en émouvoir. Et alors l'interprète vous dit que, loin de se disputer, nos deux Arabes sont de bons bourgeois qui parlent de leurs petites affaires, prennent de leurs nouvelles, ou se narrent quelques petites gaudrioles. Et, en effet, les voilà qui partent d'un éclat de rire à tout briser. C'est leur façon de parler, que voulez-vous? Ils aiment le bruit, les cris. Il leur en faut partout: autour des nouveaux-nés, au risque de les assourdir pour la vie, et derrière les cadavres, au risque de les ressusciter.

Ils vont ainsi hurlant, s'il y a un ami à portée pour leur rendre la monnaie de leurs cris. Ou bien, s'ils sont seuls, profondément endormis sur leur âne, qui n'a pas besoin d'être

Digitized by Google

guidé. On les rencontre partout, toujours à âne, toujours flâneurs, badauds, faisant groupe autour d'un arbre qu'on abat, autour d'un ivrogne qu'on ramasse, autour d'un chien qu'on écrase. Le vendredi, jour de repos, ils promènent leur désœuvrement dans les belles promenades du Caire, Choubrah ou Gésireh.

Choubrah, c'est tout à la fois l'avenue des Acacias, le tour du Lac et l'avenue des Poteaux du Caire. Le vendredi et le dimanche, il y a foule. D'abord, une multitude d'ânes portant des flottes d'Arabes. Puis des eunuques à cheval; ils ont tous de fort beaux chevaux: c'est leur grand luxe. Puis, à l'ombre des acacias gigantesques et des sycomores géants, commence le défilé des voitures. Tous les équipages, tous les fiacres, toutes les guimbardes du Caire et d'alentour sont là à la file sur quatre ou cinq rangs. On aperçoit au fond des voitures les dames voilées, des harems; un eunuque sur le siège, un eunuque aux portières, des eunuques partout. Puis on voit toute la colonie étrangère : le corps consulaire, très brillant, les étrangers de marque en landau, les autres à âne ou à pied. La haute gomme, la haute pègre, rien n'y manque. Voici qu'on s'arrête, et les voitures se rangeant sur les accotements font la haie. Le khédive passe, entouré d'une nombreuse escorte à cheval et pistolet au poing. Tout le monde s'arrête et se découvre. Personne ne doit dépasser l'équipage khédivial, l'étiquette le défend, et l'étiquette est rigoureuse. C'est elle encore qui défend aux dames égyptiennes de saluer les Européens. Une seule Égyptienne, une princesse, saluait, et les Arabes la regardaient d'un fort mauvais œil. Cette même princesse, beaucoup plus européenne que les autres, consentait à recevoir la visite de quelques étrangères et même de quelques étrangers, que les dames européennes, ses amies, lui amenaient. Elle voulut bien nous faire cette grâce, ce qui nous permit de pénétrer dans un palais égyptien. Le palais, autant que j'ai pu le juger dans la demi-obscurité où on le tient toujours, était meublé avec luxe, mais, hélas ! dans le goût européen. Salon très riche, très brillant, mais on en trouve comme cela à Paris et à Londres. Singulière

Digitized by Google

chose que dans un pays qui offre tant de ressources, qui a tant de pittoresque dans le vêtement et l'ameublement, on s'en aille chercher à Paris des meubles et des costumes qui jurent avec ce ciel de feu et ce climat qui ne connaît que l'été! La princesse elle-même était vêtue d'une robe européenne dans laquelle elle s'embarrassait en marchant. Même l'esclave, une admirable Circassienne, qui nous apporta le café dans de charmantes petites tasses à pied de filigrane d'or, avait une robe européenne. Il en est ainsi presque partout au Caire, et c'est chose remarquable que les deux seules maisons vraiment égyptiennes du Caire soient la propriété et l'œuvre de deux Français, le comte de Saint-Maurice et l'architecte Baudry, le frère du peintre. Ce sont deux hôtels de toute beauté, le premier surtout; on le visite comme un musée.

L'étranger a, du reste, rarement l'occasion de pénétrer dans les palais égyptiens. J'ai ouï dire que le luxe de la plupart passe toute idée. Le palais de la princesse S..., entre autres, est une merveille, dit-on. Qu'on juge du luxe qui doit y régner, quand on pense que cette princesse a eu, en une seule année, un compte d'un million chez son bijoutier; le chiffre est authentique. C'est la même princesse qui paya, il y a peu de temps, un coupé venu de Paris 6,000 francs. La première fois qu'on voulut s'en servir, le coupé céda par le fond, une voiture en carton, quoi! On me racontait que ce chef-d'œuvre de carrosserie avait été livré par un carrossier ami du frère, du cousin, de l'oncle, du cuisinier de la princesse. Quand on veut à toute force avoir Paris au Caire, il faut bien en trouver le moyen.

Mais nous voilà bien loin de Choubrah, la promenade élégante. Pendant l'hiver de 1881-82, les vieux acacias ont vu passer le grand-duc Constantin, le prince Henri de Prusse, petit-fils de l'empereur, les deux fils du prince de Galles. On voit que la promenade est bien fréquentée. Elle vaut d'ailleurs la peine d'être vue. Tout y est pittoresque, jusqu'à l'entrée où les voitures laissent leurs saïs, qui attendent là deux ou trois cents dans leur ravissant costume. Et le coup d'œil de ces jupes blanches flottantes, de ces ceintures bleues, de ces vestes

Digitized by Google

brodées d'or et d'argent, de ces bonnets rouges, est superbe, avec le grand rideau vert des acacias et des sycomores, qui le fait ressortir. On dirait un tableau de féerie.

Au bout de Choubrah se trouve un palais, ancienne résidence favorite de Mehemet-Ali, le vainqueur de Nedjib. Ses jardins sont remarquables par la très grande variété d'arbres qui s'y trouvent, surtout par leurs superbes citronniers et orangers. Au fond du jardin, les bains dits d'Ibrahim-Pacha. C'est plutôt un pavillon de formes colossales et tout en marbre blanc. Le centre du pavillon est occupé par le bain. Ce bain, qui peut avoir une centaine de mètres carrés, est entouré de galeries couvertes, du plus joli effet. C'est là que Mehemet-Ali venait voir baigner ses femmes. Il se tenait ordinairement sur une plate-forme au centre du bain, et entouré de ses favorites. Et comme le spectacle ne lui paraissait pas suffisant, il inventait toutes sortes de divertissements nouveaux. C'est ainsi, dit-on, qu'il avait fait construire une barque dont le fond était mobile. Il faisait monter dans la barque une douzaine de ses plus jolies femmes, et quand elles étaient au milieu de l'eau, la barque fonçait tout à coup. Alors c'étaient des cris de terreur parmi les victimes, et chez les spectateurs un concert d'hilarité dans lequel dominait le rire grave du vice-roi. Comme Mehemet-Ali employait sans doute à ce divertissement les nouvelles venues au harem, je ne suis pas bien sûr que sa plaisanterie ne fît de temps en temps quelque victime. Mais le massacreur des Mameloucks n'y regardait pas de si près.

Ce bain de Choubrah serait une merveille, si on n'avait eu, une fois de plus, le mauvais goût de le meubler à l'européenne. Une protestation s'est même élevée contre ces excès de parisianisme, qui, nulle part, n'est plus regrettable que dans ces charmantes constructions arabes de Choubrah... Les rats des environs ont juré de venger leur amour-propre national, et se sont attaqués à tous les meubles, fauteuils, divans, billard même, avec un tel acharnement qu'on a dû leur céder la place.

En quittant les jardins de Choubrah, on remarque sur la

Digitized by Google

droite un vieux palais qui semble plutôt une caserne. On nous dit que c'est une sorte d'hôtel des Invalides, où achèvent de vivre les restes du harem de Mehemet, une sorte d'hospice de la vieille garde; vous savez bien, celle qui se rend, mais ne meurt pas.

Non moins jolie que Choubrah, quoique moins fréquentée, est la promenade de Gézireh. Gézireh, comme son nom le dit, c'est l'île par excellence, une île de plusieurs lieues bordée d'une magnifique avenue. Quand on fait le tour de l'île, on passe devant les grilles du palais dont Saïd-Pacha fit sa résidence favorite. C'est là qu'il recevait *sous l'arbre*, et par tout le Caire ces fameux mots « sous l'arbre » étaient célèbres. C'était de là que venaient toutes les fortunes, toutes les concessions, toutes les faveurs, tous les firmans. Une fois reçu et agréé sous l'arbre, on avait le « Césame, ouvre-toi »; on emportait de là le mot magique qui suffisait à rassasier tous ces quémandeurs de concessions, tous ces affamés de fortune. Je ne sais quel habitué de Gézireh disait un jour avec une vérité profonde : Obtenez la concession d'un cure-dents et votre fortune est faite. Ils venaient tous là, hommes d'avenir et de talent à la recherche d'un coup d'épaule, intrigants et chevaliers d'industrie en quête d'une faveur. Bien souvent, on put y voir Mariette, le grand Mariette, qui venait demander que la jeune Égypte l'aidât un peu à ressusciter la vieille Égypte, sa mère. Mariette, perdu dans la foule qui se pressait là sans cesse, passait à son tour, faisait queue avec les autres et quelquefois il lui fallait attendre des journées entières que des va-nu-pieds eussent fini d'exploiter le vice-roi. Son tour venu, il entrait, le grand convaincu, et bien souvent il lui fallait employer les plus petits moyens, et les flatteries, et les adulations, pour qu'on lui permît de fouiller encore son grand désert. Souvent aussi, fatigué de ce spectacle, de cette foule qui semblait un tas d'affamés s'agitant autour des débris d'un festin, Mariette fermait les yeux et alors, nous dit son éloquent biographe, M. de Vogué, « sa puissante imagination le ramenait à Thèbes, aux portes du palais de Thoutmès, le plus grand roi de tous les temps,

Digitized by Google

suivant lui. Peut-être voyait-il de bonne foi, dans cette foule qui se pressait sous les grands pylônes, entre les obélisques, la cour du fils d'Ammon, du dernier roi-soleil; les prêtres d'Osiris coiffés du pschent, les guerriers vêtus de la schenti, partant sur leurs chars pour la conquête de l'Asie, les scribes déployant les registres de papyrus, les devins commentant les livres de la sagesse, les bayadères couronnées de lotus, les musiciens des tombeaux des rois; peut-être transfigurait-il, dans le mirage étincelant du passé, tous ces acteurs de la coulisse égyptienne, où nous voyions, nous profanes, des percepteurs de dîmes, des représentants de syndicats, des fournisseurs de chaussures militaires et des ballerines de Milan! »

Telle était la cour de Saïd-Pacha. Tout alors se résumait dans un seul mot : concession. Aujourd'hui, les choses ont changé. Le khédive Tewfick a profité de l'exemple de son père, pour faire précisément le contraire de ce qu'avait fait Ismaïl.

Le khédive actuel habite le palais d'Abdin. On sait qu'en Égypte, jamais deux souverains n'habitent le même palais. De même, c'était l'usage jadis que jamais deux sultans ne reposassent dans la même mosquée. Le palais d'Abdin est un monument tout à fait européen; rien n'y rappelle l'Orient, et si le khédive et son entourage ne portaient le tarbouch rouge, rien n'annoncerait qu'on n'est plus en Europe.

Le khédive nous fit l'honneur de nous recevoir lors de notre séjour au Caire, au mois de janvier 1882. Le khédive, à cette époque, devait avoir vingt-huit ans. Il était très fort déjà.

La tête de Tewfick rappelle vaguement celle de son père, Ismaïl, mais avec une expression de douceur beaucoup plus grande. Le khédive s'exprime parfaitement en français. Il nous parla longtemps de ce qu'il y aurait à faire pour régénérer sa pauvre Égypte. Le khédive voit dans la polygamie et le manque d'instruction les deux grandes plaies de son pays. Prêchant d'exemple, lui-même n'a qu'une seule femme. On sait la fermeté héroïque dont cette princesse de vingt-deux

Digitized by Google

ans fit preuve, en restant aux côtés de son époux, pendant cette nuit terrible que le khédive passa à acheter un à un les sicaires qu'Arabi avait envoyés pour l'assassiner, lors des funestes événements d'Alexandrie. Le khédive paya la vie 20,000 livres, dit-on. Pour l'instruction, le khédive ne se contente pas de prêcher et de donner l'exemple; il agit avec le plus noble désintéressement. Il dépense chaque année, sur sa cassette particulière et malgré la modicité de sa liste civile, plusieurs centaines de mille francs pour l'entretien des écoles primaires de garçons. Avant lui, chose inouïe, il n'existait pas une seule école de ce genre; car on ne peut appeler écoles, ces espèces de hangars où une centaine de moutards viennent chaque matin se battre pendant deux heures, sous la direction bonasse d'un professeur de rencontre et sous le fallacieux prétexte de s'instruire. Le khédive voudrait voir réaliser un progrès semblable pour les filles. Il ne se dissimule pas non plus que les hautes études sont en très mauvaises mains. Il sait que l'université d'El-Azhar est le foyer du fanatisme, foyer toujours incandescent au cœur de la ville. El-Azhar a 9,000 étudiants de tout âge. Il y en a qui mettent trente ans à faire leurs études. A cela rien d'étonnant. On leur fait apprendre *par cœur* près de 300 volumes de théologie. Nous reviendrons sur cette curieuse université.

F. — Tewfick et Arabi.

Nous quittâmes le khédive, emportant un souvenir reconnaissant de sa grande affabilité, mais aussi un souvenir attristé de ce prince si plein de grandes vues et de bonne volonté, mais si impuissant à agir. Notre visite eut lieu en janvier 1882. C'était le moment où la révolte incarnée dans Arabi commençait à gronder. Le khédive ne prononça même pas devant nous le nom du fameux colonel. Mais sa préoccupation était visible. Trop honnête pour envoyer le « mauvais café » au révolté, il ne savait plus comment s'en débarrasser. C'est que deux tentatives avaient été faites déjà, toutes deux infructueuses. La première fois qu'Arabi fut mandé au palais,

Digitized by Google

il fut informé qu'on avait l'intention de le retenir prisonnier. Il alla donc trouver son régiment et lui ordonna d'avoir à venir le chercher s'il n'était pas rentré à la caserne avant deux heures. Au palais, ce qui était prévu arriva. Arabi fut invité à rendre son épée. Il s'exécuta sans mot dire et, s'asseyant impassible, il attendit. Deux heures s'écoulent et puis :

Tambours, clairons, musique en tête,
Voilà qu'arrive le régiment.

En présence de cette intervention inattendue, on ne fit pas de résistance et Arabi fut rendu à ses soldats. Tout cela, n'est-ce pas, pourrait se chanter aux Variétés :

Le moyen fut excellent
Pour ramener promptement
Le colonel au sein d'son régiment.

La seconde fois, on crut avoir trouvé un moyen bien plus simple et on envoya arrêter Arabi chez lui. Mais quand on vint, on trouva la cage vide. Seulement le colonel avait laissé des ordres, et on prévint ceux qui vinrent le quérir qu'ils eussent à aller le trouver à la caserne, où il les attendait au milieu de ses soldats. Les envoyés s'en allèrent sans demander leur reste.

Voilà comment, par deux fois, Arabi-bey échappa au Nil blanc. Fut-ce un bien pour son pays et pour lui? Il est permis d'en douter. Sans doute, le parti national qu'Arabi avait enfanté n'était pas sans poursuivre quelques buts élevés. L'assemblée des notables qui fut son œuvre est une institution qu'on ne saurait blâmer, quoique le régime parlementaire en Égypte soit peut-être une innovation un peu vive. Mais ce n'étaient là que des réformes pour « la montre », comme on dit en argot. Au fond, le parti national en voulait à l'Europe, à l'Europe la créancière, à l'Europe et à son contrôle. Ici encore, il faisait des observations justes. Ainsi, il est peut-être excessif qu'un contrôleur étranger, comme c'était le cas en 1882, émarge au budget de l'Égypte pour 4,000 livres égyptiennes

Digitized by Google

(104,000 fr.), alors que le gouverneur de la province d'Assouan, l'une des plus importantes, touche à peine 5,000 francs par an. Mais encore Arabi et ses partisans eussent-ils dû se dire que la dette s'était contractée au temps où l'Égypte était autonome et n'avait pas de contrôle. Sait-on qu'une statistique officielle a constaté que, sous un seul khédive, en seize ans, il a été dépensé cinq milliards, la rançon de la France? Il est vrai qu'à cette époque on bâtissait en quelques mois un théâtre. Mais pour qui? Pour l'Italien Verdi et son Aïda. Il est vrai qu'à cette époque on abattait tout un quartier arabe pour percer une rue, un vrai boulevard à l'instar de Paris, le boulevard Mehemet-Ali, où d'ailleurs pendant les chaleurs il ne fait pas tenable, où personne n'a jamais eu l'idée d'aller habiter, si bien qu'on a dû se contenter, pour sauver les apparences, de construire tout le long du boulevard des façades qui déjà tombent en ruines. Il est vrai encore qu'à cette époque on chargeait Chevet de traiter les invités à l'inauguration du canal de Suez. Voilà comment se passaient les choses en Égypte avant le contrôle. Mais sont-ce donc les Égyptiens qui mangeaient les truites de Chevet? Sont-ce eux qui allaient applaudir Aïda? Sont-ce eux qui étaient bien fiers d'avoir une caricature des rues de Paris, où d'ailleurs le soleil les tuait comme des mouches? Oh non! Le fellah, lui, mangeait pendant ce temps son pain de doura et ses fèves. Il se contentait, lui, d'aller écouter au coin des rues le chant plaintif de la darbouka. Il restait, lui, dans son taudis, plutôt que d'aller griller au boulevard Mehemet-Ali. Mais c'est lui qui payait ces folies, c'est lui qui les paye encore. C'est pour permettre tout cela qu'on entend la nuit aux bords du Nil, quand tout repose, même le fleuve, le son plaintif de la sakkieh qui élève l'eau jusqu'aux champs.

C'est pour cela, enfin, que le fellah est un forçat.

En vérité, est-ce là ce que l'on regrette? Est-ce là la situation qu'Arabi eût voulu voir reparaître, lui, l'homme intègre, le soldat de fortune, qui se faisait gloire de sa prétendue pauvreté? Il est vrai qu'il parlait de tout autre chose, d'une Égypte régénérée, forte, libre du joug étranger. Mais l'histoire

Digitized by Google

était là pour renverser ses espérances. Quand vous n'aviez pas l'Europe chez vous, Égyptiens, vous alliez la chercher. Vous vouliez avoir pour hôtes des empereurs et des impératrices d'Occident. Aujourd'hui, ce que vous voudriez, c'est de n'avoir pas à payer la carte. Et après? Après, je vais vous le dire, vous retomberiez sous le gouvernement de l'Égypte par l'Égypte, et aujourd'hui vous connaissez trop de l'Europe, et l'Europe surtout vous connaît trop bien pour que ce gouvernement-là puisse durer longtemps. Allez, l'Europe, vous ne la chasserez plus. Faites partir ses agents et ses contrôleurs, les usuriers resteront, vous tendant l'or à pleines mains, quittes à vous prendre 100 p. c. d'intérêt. Et l'abîme se creusera. Ne vaut-il pas mieux la situation actuelle? Voyez-vous, vous ne savez pas gérer vos affaires, laissez-vous donc aider. Et ne l'oubliez pas, Égyptiens : chassez tous les Européens, si vous le pouvez, il en restera toujours un qui se sera noirci la figure pour se mêler à vous, et celui-là, ce sera un usurier. Choisissez !

G. — La citadelle et les mosquées.

Nous avons négligé de parler d'un palais qui a remplacé, à la citadelle, l'ancien palais de Saladin. Aussi bien, on ne peut les décrire tous, et celui-ci étant européen au possible, offre un médiocre intérêt. D'ailleurs, à la citadelle, nous avons mieux à voir.

La citadelle du Caire est toute une ville divisée en trois quartiers, trois enceintes, El-Azal, El-Enkicharich et El-Qal'ah. On y trouve une belle mosquée, d'immenses bâtiments pouvant servir à tous usages, sans compter le palais. De la mosquée, nous parlerons tout à l'heure. Disons seulement qu'elle a bien grand air, dominant la ville de toute la hauteur de ses fins minarets. L'histoire de la citadelle serait longue à faire, depuis le XII^e^ siècle où Saladin la fonda. Chacun connaît, entre mille événements célèbres dont elle fut le théâtre, le massacre des Mamelouckes par Mehemet-Ali, le 1^er^ mars 1811. Mehemet-Ali, ce jour-là, fit venir tous les

Digitized by Google

Mameloucks, et pendant qu'ils suivaient, entre deux murs élevés, le chemin qui monte à la citadelle, on n'eut qu'à tirer dessus à bout portant. Une vraie boucherie. Un seul s'échappa, dit la légende : ce fut Emin-bey, qui lança son cheval par une brèche du mur, d'une hauteur de plusieurs mètres. Le cheval sauta et se tua raide, mais le cavalier eut la vie sauve.

Ce qu'on va chercher surtout à la citadelle, ce n'est pas la citadelle elle-même, ce n'est point le palais, ce n'est point le puits de Yusuf ou Joseph, ce puits de 88 mètres de profondeur. C'est le panorama féerique, la vue admirable qu'on a sur tout le Caire. D'abord, on ne distingue guère dans ce fouillis de maisons et de terrasses. C'est un bariolage de couleurs éblouissant. Et partout dans les quartiers arabes, les rues sont si étroites, les toits si surplombants, qu'on ne voit qu'à peine de toutes petites lignes blanches courant entre les maisons. De loin en loin, une grande tache verte ou blanche, un parc ou une place. L'Esbekyeh, avec sa magnifique collection d'arbres exotiques; la place Roumaïlah. Puis aussi des monuments se détachent. L'ancien palais d'Abbas-Pacha, le théâtre khédivial. Là-bas, un quartier aéré, aux avenues larges et régulières : c'est Ismaïlieh, le quartier européen. Mais ce n'est pas encore là qu'est l'intérêt principal : c'est tout près, au pied de la citadelle, dans ce fouillis inextricable où s'agite et où vit l'Arabe. Partout des maisons sans toits, sans portes ni fenêtres, où l'on plonge le regard tout à son aise. Sur toutes les terrasses, des hommes, des femmes, des enfants vivant dans une promiscuité étonnante. Là, c'est toute la vie qui se déroule aux yeux de tous. Tout au grand air, tout au soleil, dans cette drôlesse d'Égypte. Et puis, quand on relève les yeux, on aperçoit, hérissant cette masse grouillante, des minarets, et encore des minarets, et toujours des minarets; fins, élancés, délicats, ils sont plus de quatre cents, rappelant vaguement des mâts de navires. Plus loin encore, un long ruban d'argent se déroule sur lequel courent d'innombrables barques, dont la voile blanche semble une aile de cygne. Et puis plus loin, tout au fond, les vieilles

Digitized by Google

gardiennes du désert, les pyramides. Et puis le désert doré se fondant dans le ciel bleu.

Quel plus beau spectacle que celui-là ! et comment donner une idée de sa magie, quand le soleil se mêle de jeter sur cette masse immense les reflets rosés de l'aurore ou le violet sombre du couchant ? C'est toujours avec peine qu'on s'arrache à ce spectacle grandiose, et en redescendant à la ville on n'a plus qu'un désir, c'est de pénétrer dans toutes ces maisons, dans toutes ces mosquées qu'on a devinées de là-haut. Les maisons, en Égypte, ne sont pas accessibles, on le sait, mais les mosquées sont ouvertes. Entrons-y.

Il y a au Caire plus de 400 mosquées ; à une par jour, s'il fallait les voir toutes, on en aurait donc pour une bonne année. Toutes les mosquées, d'ailleurs, se ressemblent, et qui en a visité trois, connaît les autres. Ces trois mosquées-types sont la mosquée de Kaït-Bey, dans la nécropole des kalifes, la mosquée du sultan Hassan, au pied de la citadelle, et la mosquée Mehemet-Ali, à la citadelle même.

Kaït-Bey est situé hors du Caire, sur la colline du Mokatan, au centre de cette superbe nécropole, où chaque tombeau est une mosquée, et quelle mosquée ! Les savants vous diront que les tombes des kalifes sont des édifices grêles, manquant de solidité. Pour moi, j'ai trouvé à ces délicieux monuments sarrasins une grâce et un charme sans pareils.

Kaït-Bey, c'est la mosquée-bijou, la mosquée-bibelot, la mosquée dont on voudrait voir une miniature sur sa table de travail. Malheureusement, aujourd'hui, on n'en voit plus guère que les ruines. Ces superbes édifices s'en vont pierre par pierre, et tout le monde y aide ; tout le monde enlève un peu de mosaïque, les Arabes pour la vente, les touristes à titre de souvenir. Et c'est triste de voir ce délabrement dont nul n'a souci. Je n'ai vu nulle part, dans aucune de nos églises, dans aucune de nos cathédrales d'Europe, des vitraux comme ceux de Kaït-Bey. Ils sont aussi riches de couleurs, qu'harmonieux de tons. Figurez-vous, au-dessus de vous, ces vitraux tamisant le soleil ; à vos pieds, une mosaïque du plus beau marbre ; autour de vous, sur les murs, d'autres mosaïques

Digitized by Google

de marbre et de nacre, et tout en haut, un dôme léger, gracieux, élégant au possible ; voilà Kaït-Bey. N'est-ce pas que c'est digne des *Mille et une Nuits?* On montre à Kaït-Bey deux cubes de granit où l'on voit l'empreinte des pieds du prophète, une empreinte extraordinaire, qui fait penser tout de suite à ce personnage de Daudet ; vous savez, ce pauvre hère qui n'avait jamais trouvé de chaussures à sa taille. Le prophète, lui aussi, devait être bien difficile à chausser. Kaït-Bey date du XV^e^ siècle, et fut commencé, croit-on, en 1468.

Avant de quitter la nécropole des kalifes, on visite encore deux tombes, El-Barqouq et El-Achraf. A El-Barqouq, on admire un « member » (chaire) en pierre sculptée, du plus beau travail. On montre aussi une colonne donnant la taille de Barqouq. Inutile, n'est-ce pas, de dire que la taille de Barqouq fait pendant aux pieds de Kaït? On n'est pas kalife, après tout, pour avoir l'air d'un nain auprès de la postérité.

Dans l'espèce, Barqouq ne laisse rien à désirer; il eût pu être, de nos jours, des cent-gardes. A El-Achraf, on retrouve ces délicieuses incrustations marbre et nacre. En outre, le pavé d'une salle tout entière est en mosaïque, ou plutôt était en mosaïque, car tout cela disparaît peu à peu, alors qu'il suffirait d'un peu de soin pour conserver tous ces chefs-d'œuvre qu'on ne refera plus.

Après les tombeaux des kalifes, les mosquées second modèle. Après Kaït-Bey, Hassan. Ici, les savants admirent la solidité réelle des édifices, la régularité du monument, l'élévation des coupoles, etc. La mosquée Hassan est l'une des plus complètes et des mieux conservées. On s'accorde à dire que c'est la plus belle du Caire. Elle donne une idée parfaite du plan général de toutes les mosquées.

En entrant à Sultan Hassan, on se trouve dans une grande cour carrée, au centre de laquelle est la fontaine aux ablutions. Cette fontaine, très belle de proportions, est recouverte d'une coupole sphérique, représentant le monde surmonté du croissant. Le musulman, entrant à la mosquée, s'arrête à cette fontaine pour y faire ses ablutions. Au fond de la cour, on

Digitized by Google

trouve le sanctuaire surélevé d'une marche. En arrivant devant cette marche, le musulman se déchausse avant d'entrer. Le sanctuaire est une grande et vaste salle entourée de belles inscriptions coufiques et surmontée d'une coupole très élevée. On y trouve le « mirhab » et le « member », qui équivalent à l'autel et à la chaire de nos églises. Le mirhab est une sorte de niche tournée dans la direction de la Mecque. Il est entouré ici de quatre fines colonnettes et orné de marbre et de porphyre. Le member, une sorte de chaire qui domine un bel escalier, sert à prêcher ou à lire le Coran. Au plafond sont appendues des lampes alternant avec des œufs d'autruche. Derrière le sanctuaire se trouve la salle du tombeau. Il y a, en outre, quelques petites chambres, sortes de chapelles, ménagées des deux côtés du sanctuaire. Le sol de la mosquée est recouvert de tapis ou simplement de nattes. Enfin, couronnant l'édifice, un fort beau minaret, le plus haut du Caire. Il n'a pas moins de 86 mètres.

Voilà, en dix lignes, le portrait d'une mosquée. Dans toutes, nous retrouverons le même mirhab, le même member, la même fontaine, le même tombeau, le même minaret. Mais nous n'en trouverons pas d'aussi complètes et d'aussi belles que celle du Sultan Hassan.

Il n'y a qu'à citer pour mémoire la mosquée Touloun, fondée en 969, un demi-siècle avant le Caire. El-Mouayyad, une autre mosquée très riche, a trois minarets. El-Qaloun est flanqué d'un hôpital pour aliénés, le Moristan, dont voici la légende. Certaine demoiselle égyptienne de fort bonne condition avait pris époux; à cela, rien d'étonnant. Ledit époux, fatigué de son épouse, la fit passer pour folle, ce qui ne manquait pas d'être assez ingénieux, et la confia à la garde de mercenaires. Mais voici qu'un jour, comme Melek el-Mansour-Qaloun, le sultan, prenait le frais en voiture, une femme s'élance vers lui tout en pleurs. Ému et pris de compassion, Qaloun veut savoir l'histoire de la jeune fille, qui lui raconte... ce que vous savez déjà, car vous avez deviné, ô lecteur perspicace, que l'épouse abandonnée et la solliciteuse n'étaient qu'une seule et même personne. Qaloun, dit-on, fut si touché

Digitized by Google

de sa lamentable histoire, qu'il fonda en son honneur un asile pour aliénés : c'est le Moristan.

La mosquée El-Ghouri contient de fort beaux ornements en marbre. El-Hakem est la plus ancienne mosquée du Caire (Touloun n'ayant été incorporé à la ville que plus tard). Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. Hakem, son fondateur, y a son tombeau. C'est lui qui créa la religion des Druses.

MAURICE JOOSTENS.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

L'INDIVIDUALITÉ DE SHAKESPEARE.

I

Homère reposa dans sa gloire plus de deux mille ans, avant que l'iconoclaste Frédéric Wolf chercha, du choc de ses *Prolégomènes*, à renverser le piédestal sur lequel son *individualité* radieuse éclaire tous les siècles littéraires dont nous avons mémoire. Shakespeare, cet Homère de la Renaissance anglaise, fut moins heureux. A peine deux siècles s'étaient écoulés depuis le jour où il descendit dans la tombe, que déjà un homme d'État remarquable, littérateur par fantaisie (lord Palmerston, puisqu'il faut le nommer), jeta, parmi les commentateurs aux abois, ce perfide brandon de discorde : « Shakespeare est-il un prête-nom ? » Et pressé de répondre à la question qu'il avait posée, il ajouta : « Oui, Shakespeare est un prête-nom, et Francis Bacon est l'auteur des œuvres qu'on lui attribue. »

Tel commença le procès de Shakespeare, il y a près d'un quart de siècle (1857). Les critiques firent peu de cas de l'opinion de lord Palmerston; on ne le considérait pas comme une autorité en matière de littérature; mais, grâce au journalisme, il en fut autrement des lecteurs, et plus d'un shakespearéen vit sa foi ébranlée. Cependant le calme semblait rentrer dans leurs âmes, quand quelques rapprochements, plus ingénieux qu'ingénus, firent renaître la question de ses cendres, et aujourd'hui, non seulement en Angleterre, mais en Allemagne, en Amérique, en Australie, aux Indes et même au cap de

Digitized by Google

Bonne-Espérance, le procès s'est rouvert et l'accusation, comme la défense, se donne libre carrière.

Voilà déjà huit ans que nous nous occupons de suivre les débats et nous croyons le moment venu pour hasarder un verdict qui, à moins de quelque preuve nouvelle se présentant avec tous les caractères d'une authenticité irréfutable, sera pour nous définitif : Shakespeare, le rentier de Stratford-on-Avon; Shakespeare, l'homme insouciant de sa gloire; Shakespeare, l'acteur; Shakespeare, le directeur de théâtre, est bien l'auteur de l'œuvre homérique qu'on lui attribue.

Dire, aussi brièvement que le comporte l'importance du sujet, comment nous sommes arrivés à cette conclusion, tel est le but du présent travail.

Dans une conférence faite l'année dernière à l'Académie de musique de Louvain, nous disions ces paroles, que nous croyons utile de répéter ici : « Depuis Lessing et Voltaire, qui, les premiers, firent connaître Shakespeare à l'Europe continentale, jusqu'à Gervinus, Alexander Schmidt, Taine et François-Victor Hugo, qui consacra douze années de sa vie à le traduire, Shakespeare a été commenté, disséqué par l'Europe entière, et cependant — nous n'hésitons pas à l'affirmer à cette tribune — Shakespeare est peu connu. C'est que, pour connaître un auteur, il ne suffit pas de l'étudier, en le commentant et en le disséquant, mais il faut surtout faire revivre autour de son œuvre l'époque qui l'a vu naître.

« Je visitais, il y a quelque temps, l'atelier de M. Lamorinière, à Anvers, quand parmi une collection de croquis faits en Angleterre, il me fit remarquer une étude de chêne, tellement belle que je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Est-il possible qu'il y ait en réalité de pareils arbres? » — « Ce n'est qu'une pâle copie », me répondit le célèbre peintre, « il eût fallu le voir dans la forêt, ce géant, qui, dominant tous les autres feuillages, leur empruntait des effets d'ombre et de lumière, de forme et de couleur, qu'aucun crayon, qu'aucun pinceau ne pourrait rendre! » « Et dire, » ajouta-t-il, « qu'on l'a abattu pour le disséquer dans une école d'ingénieurs, à Londres! »

Digitized by Google

« C'est la même chose avec l'œuvre d'un poète : sous prétexte de commentaires, on commence par l'abattre ! Ce travail, ce vandalisme, peut être utile et même nécessaire, je l'avoue, quand il s'agit d'écrivains qui ne se sont occupés que de former la langue, — la grammaire naissant de ces décombres ; — mais il est inutile, je dirai plus, il est sacrilège, quand il s'attaque à une œuvre faite, non pour peser des mots, mais pour remuer des pensées et guider l'humanité. Et tout considéré, quel est l'effet produit par plus de deux siècles de commentateurs de cette espèce sur l'œuvre shakespearéenne ? Qu'ont-ils prouvé, en somme ? Ceci : Que Shakespeare, comme Molière, prenait son bien là où il le trouvait !... Or, en affirmant, comme Gœthe l'a fait après lui, que *le génie est une immense faculté de travail*, Shakespeare en avouait autant lui-même. Cependant, depuis quelques années la manie de la destruction diminue et, au lieu d'abattre le chêne pour connaître son âge et étudier ses tissus, on se rend à la forêt pour l'admirer dans toute sa gloire : on étudie Shakespeare à la lumière du siècle où il vécut et son œuvre en sort plus grandiose et plus belle qu'on ne la vit jamais. »

Ce que nous disions, il y a un an, de l'œuvre, nous le maintenons avec non moins de force de l'individualité de l'auteur : c'est à la lumière du siècle d'Élisabeth et de Jacques I[er] qu'il faut juger et l'œuvre et le poète.

II

Produisons maintenant l'acte d'accusation de cet intéressant procès.

Nous voyons à la barre les Atkinson, les Lewins, les Holmes, les Pullidge, les Charles Bray, les Bell, les Carlyle, les de Maistre et une multitude d'accusateurs anonymes qui se déclarent « tout le monde » en général et « personne » en particulier. Tous protestent de leur admiration pour l'œuvre et pour l'auteur, seulement, à les entendre l'auteur, ce n'est pas le comédien Shakespeare, mais le philosophe Bacon, qui, pour ne pas porter atteinte à sa dignité de chancelier, laissait

Digitized by Google

attribuer au « serviteur de Sa Majesté » les plus beaux fruits de son génie.

Cela n'est pas admissible, nous dit-on. — Ne discutons pas encore; examinons les *preuves* (?) qu'on nous avance :

Et d'abord le testament du directeur-rentier Shakespeare : « Je lègue à ma femme mon second lit après le meilleur! » Conçoit-on un homme assez minutieux pour s'occuper d'un tel détail dans ses « dernières volontés » et pas assez préoccupé du sort de ses œuvres pour léguer le soin de les éditer à un de ses amis?

Puis cette expression de Ben Jonson appliquée à Bacon : « Lui qui accomplit toutes choses et produisit dans notre langue des œuvres que l'on est en droit de préférer, soit à celles de la Grèce hautaine, soit à celles de l'insolente Rome, de manière qu'on est autorisé à le nommer et à le présenter comme le type et la perfection de notre langue. » Or, pendant la vie de Bacon, disent-ils, Ben Jonson — rare Ben Jonson — parlait de « son ami » Shakespeare dans les termes les plus flatteurs : « Mon aimable Shakespeare », « doux cygne de l'Avon », « civil de manières, d'ailleurs honnête et loyal dans sa conduite », « d'un naturel franc et ouvert ». Ce que les accusateurs de Shakespeare nous prient de croire, c'est que Ben Jonson s'adressait ainsi à son ami, qu'il savait être un prête-nom et cela pour satisfaire aux malsaines exigences de son patron, et que s'il ne parle plus de Shakespeare après la mort de Bacon, c'est qu'il devenait inutile de garder le secret et de continuer la fraude, les deux coupables ayant disparu.

Alors arrive un post-scriptum de sir Tobie Matthew, considéré par les baconiens comme le savant ami du grand chancelier et auquel ce dernier envoyait, d'après eux toujours, tous ses ouvrages, au fur et à mesure qu'il les écrivait. « L'intelligence la plus prodigieuse de mon pays, que j'aie jamais connue de ce côté de la mer, est du nom de Votre Seigneurie, bien qu'elle soit connue sous un autre », dit Matthew, et vite, on s'empresse de conclure que Bacon est l'auteur des œuvres attribuées à Shakespeare.

Mais ce sont là des banalités, l'accusation nous réserve d'au-

Digitized by Google

tres surprises. Voici Bacon lui-même qu'on fait paraître devant la cour. « Soyez bienveillant pour les poètes voilés », dit-il un jour à Davis, le poète de la cour; donc... Shakespeare est un prête-nom. « La sympathie à travers l'espace — malgré l'éloignement — est un des plus profonds secrets de la nature », écrit-il encore. Le *Philosophic inquirer*, de Madras, pour le mois de mars 1883, fait remarquer que Shakespeare met continuellement cette sympathie sur la scène et, du fond de cet Orient d'où nous vient la lumière, nous lance ce trait éblouissant : « Shakespeare, c'est Bacon. »

Dans le *Quarterly Review*, un auteur anonyme, d'ailleurs nullement partisan de Bacon, écrivait il y a quelques années : « S'il est une omission chez le grand dramaturge, si nous avons une cause de plainte contre lui, c'est sa rigide, disons sa *baconienne* décision de ne pas regarder au delà de l'expérience humaine; car nous ne pouvons considérer comme une exception ses fées, ses sorcières, ses spectres, son Ariel, son Puck, son Caliban, son Obéron et sa Titania. A son époque, la foi populaire acceptait ces créations extra-humaines comme des êtres de ce monde. Mais quand nous comparons Shakespeare à Spenser; quand nous considérons quel petit laps de temps le séparait de Luther; à quelle profondeur le cœur religieux de l'Angleterre avait été récemment remué; comment ses plus nobles enfants associaient la confiance en Dieu avec la loyauté pour leur pays et sa souveraine, nous nous demandons pourquoi le poète n'a jamais montré l'influence de la foi ou de la résignation religieuse d'une manière plus sensible. Aux hommes comme aux femmes, il fait boire la coupe des douleurs jusqu'à la lie; mais le poète ne met pas plus dans leur bouche « un nouveau chant » ou une expression de confiance en la justice divine, qu'il ne les tire de l'abîme de dégradation que leurs vices ont engendré. Il n'obéit qu'aux lois inexorables de la nature. D'une main aussi ferme que Bacon, il sépare le monde céleste du monde terrestre, les objets de la terre de ceux du ciel, refusant résolument et sombrement de chercher hors des limites de ce monde, de chercher la consolation au milieu des souffrances et de l'injustice,

Digitized by Google

dans la vie à venir. De pareilles expressions pourraient être déplacées dans Macbeth, Cordelia ou Lear; mais nous nous serions attendu à les trouver dans Richard II et sa reine, dans Desdémone et encore plus dans Hamlet, qui avait été étudiant à Wittemberg. Cependant Hamlet, qui a réfléchi, plus que la plupart des hommes, sur les grandes questions concernant la vie et la destinée humaine, n'a rien à dire, lorsque la mort le surprend inopinément, que ces paroles ténébreuses et prophétiques : *Le reste est silence.* L'exécution même de l'ordre de Dieu dont il est chargé le laisse aussi sombre que jamais. Devons-nous donc croire que l'esprit et la foi de Luther n'existaient plus? Le protestantisme avait-il échoué comme le catholicisme romain? Ou devons-nous croire qu'en faisant ainsi, de même que Bacon, abstraction de cette grande vérité première, il montrait, comme Bacon, sans en avoir conscience, la tendance calviniste, cette tendance qui se reflétait, dans l'œuvre de désorganisation de l'époque, en substituant l'homme à Dieu comme le centre de l'univers et comme l'unique objet digne des soins et des intérêts humains. »

De la part d'un anglican, ce raisonnement est fort juste et l'on a peine à se rendre compte par quel procédé les baconiens, MM. Holmes et Atkinson, tirent de cette citation la conclusion, au moins étonnante, « que les indifférents eux-mêmes partagent leur manière de voir et fournissent des armes à leur théorie ».

Carlyle, le *sage* de Chelsea, dans un essai sur Shakespeare, émet l'opinion suivante : « Il a été dit que, dans la construction des drames de Shakespeare, il y a, abstraction faite des autres *facultés* (comme on les appelle), une intelligence clairement équivalente à celle que nous montre le *Novum Organum* de Bacon. *Cela est vrai, et ce n'est pas une vérité qui frappe un chacun.* Elle deviendrait plus apparente si nous essayions, par nous-mêmes, comment, avec les matériaux fournis à Shakespeare pour ses drames, il nous serait possible d'obtenir un pareil résultat. Le monument, tel qu'il est édifié, paraît en tous points si parfait (de toutes façons si exactement ce qu'il doit être, comme s'il s'était construit

Digitized by Google

par une loi innée et la nature même des choses), que nous oublions la carrière informe et grossière dont il est sorti (a été façonné). La perfection même de l'édifice, « pareil à une œuvre de la nature, cache le mérite de l'architecte ». Le lecteur sait déjà en quel sens l'accusation conclut.

M. le professeur Fowler, de l'université d'Oxford, écrit un savant ouvrage sur le *Novum Organum* et, par trois fois, indique une certaine ressemblance entre Bacon et Shakespeare. Cette ressemblance est incontestable, mais M. Fowler est trop sincèrement un « homme de science » pour en déduire quoi que ce soit contre l'individualité de Shakespeare. Les fanatiques de Bacon le font pour lui.

« Que les œuvres attribuées à Shakespeare ont un caractère philosophique est incontestable », s'écrie un anonyme, dans le *Times;* « or, Bacon était le seul philosophe capable d'écrire dans la langue shakespearéenne, comme celles de ses œuvres, écrites en anglais, le prouvent; *ergo*, Shakespeare n'a jamais écrit une ligne. »

Après un pareil raisonnement, on ne s'étonnera pas d'entendre « que si Bacon a voulu garder le secret, il n'y a rien d'étonnant qu'il soit parvenu à le faire. Walter Scott cacha longtemps son individualité sous des pseudonymes et, sans le coup de fortune qui le ruina et le força à la trahir, jamais on n'aurait connu le véritable auteur de Kenilworth. D'ailleurs, Bacon aurait pu se dire, comme Walter Scott le dit après lui : « Vous savez que je n'attache aucune importance au sort de mes écrits. » Et puis, Bacon était peut-être de l'avis de Marc-Antoine et croyait « qu'il était aussi sot de désirer la gloire posthume que de pleurer pour ne pas avoir reçu d'éloges avant d'avoir vu le jour ».

Une seconde fois, Bacon se présente à la barre. Dans une liste des *grands esprits de son époque*, il omet Shakespeare. Sir Tobie Matthew, déjà cité, dans une liste semblable, fait une omission semblable... Inutile de conclure. Complétons cependant l'accusation des baconiens; ce n'est pas seulement Shakespeare qui est omis, mais aussi Jonson, Spenser, Marlowe, Massinger et Beaumont (liste de sir Henry Wootton).

Digitized by Google

Les témoins reviennent à la charge. M. Fowler, dans une note sur *Alphorism* 55 *B. I. Novum Organum*, fait remarquer que cet aphorisme est la constatation d'une vérité psychologique très importante : « que la tendance à noter les différences coexiste rarement avec la tendance à noter les ressemblances. Les hommes qui sont portés à remarquer les ressemblances plutôt que les différences ont généralement de l'imagination et fréquemment un esprit philosophique ou poétique; les hommes qui, au contraire, remarquent plutôt les différences que les ressemblances, ont un esprit logique et surtout critique. Platon, Shakespeare et Bacon lui-même sont de bons exemples de la première tendance, et Aristote, de la seconde. Comme les productions littéraires s'accumulent, la pensée tend à perdre sa fraîcheur, les hommes semblent devenir plus aptes à noter les différences, et la logique et la critique font des progrès aux dépens de la poésie et de la philosophie créatrice; l'esprit finit par être considéré comme une faculté (capabilité) de noter les ressemblances les plus éloignées (faibles). » Bien que les baconiens ne veulent pas admettre que celui qu'ils appellent le philosophe-dramaturge n'ait été *susceptible* que de noter des ressemblances, ils prennent texte de la similitude entre le caractère et l'intelligence de Shakespeare et le caractère et l'intelligence de Bacon pour appuyer leur théorie. Ils suppléent aux observations du professeur Fowler par le jugement que Bacon porte sur lui-même et ils mettent ce jugement en juxtaposition avec un passage du *Hamlet* de Shakespeare. « Mais je me trouvai organisé bien mieux pour la contemplation de la vérité que pour toute autre chose, ayant un esprit suffisamment mobile pour reconnaître la plupart des ressemblances entre les choses, et suffisamment ferme et attentif pour saisir les plus subtiles différences; un esprit ayant de l'ardeur dans l'examen, de la patience dans le doute, du plaisir dans la méditation; un esprit ne se prononçant qu'après mûre réflexion, retournant aisément à la sagesse (vérité); un esprit ne cherchant pas la nouveauté et n'admirant pas l'antiquité et *haïssant l'imposture au-dessus de tout.* » D'un autre côté, on lit dans *Hamlet:*

Digitized by Google

« Sire, il vient d'arriver à la cour, Laërte, croyez-moi, un parfait gentilhomme, rempli des plus excellentes différences. » Et plus loin : « Je ne suis fou qu'au vent du nord-nord-ouest; lorsqu'il souffle au sud, je distingue un épervier d'avec un faucon (handsaw). »

Arrivons à de Maistre : « On voit que Locke est successeur de Bacon (ce qui est incontestable) ; on voit que Locke, à son tour, a engendré Helvétius, et que tous ces ennemis du genre humain réunis, y compris Cabanis lui-même, descendent de Bacon, etc.... La nature l'avait fait bel esprit, moraliste sensé et ingénieux, écrivain élégant, *avec je ne sais quelle veine poétique*, de manière que ses écrits, comme ses fables, sont très amusants. Tel est son mérite réel, qu'il faut bien se garder de méconnaître... *Rarement il résiste à l'envie d'être poète.* » Il paraît que cela suffit pour détrôner Shakespeare.

Macaulay, dans son essai sur Bacon, rappelle qu'un jour de maladie, il dicta, sans en référer à aucun auteur, plus de 300 *apophthegmes*, et que ces jeux d'esprit sont les plus spirituels que l'on connaisse. Or, il se fait qu'il s'en retrouve beaucoup dans Shakespeare sous une autre forme. L'accusation pourrait ajouter, pour faire hommage à la vérité, qu'il s'en retrouve dans Plaute, Térence, etc.

Shakespeare, nous dit-on encore, ne laissa après lui ni manuscrits, ni livres *avoués*; le testament n'en mentionne aucun, et cependant plusieurs des plus beaux drames ne furent publiés que dans le folio de 1623, sept ans après la mort de Shakespeare, leur auteur supposé, mais pendant la vie de Bacon, après qu'il eut été disgracié et qu'il s'était adonné exclusivement à la littérature.

Enfin, les *Aphorismes* reparaissent une dernière fois. Le 55e, déjà cité, fait allusion à la coutume athénienne de nommer des commissaires (juges) pour reviser les lois tombées en désuétude et celles qui étaient contradictoires; or, le drame *Measure for Measure* débute par une pareille « commission » donnée à un homme d'État.

Au commencement de cette année, un ouvrage des plus intéressants, puisé dans les trésors du *British Museum*, a vu

Digitized by Google

le jour, sous le nom de PROMUS DE BACON, *illustré par des passages de Shakespeare, par Mme Henry Pott, et précédé d'une préface de M. E. A. Abott, directeur de l'École de la cité de Londres.* Ce recueil comprend les plus grands traits d'esprit, métaphores, proverbes, etc., etc., puisés dans toutes les littératures et originaires de tous les pays : grecs, latins, italiens, espagnols, allemands, français, anglais, etc., etc.On y compte, entre autres, 200 proverbes français, 26 espagnols et 14 italiens, soit un total de 240. Parmi les œuvres de Shakespeare,on trouve la trace de 151 de ces proverbes, bien que dans les œuvres de Bacon on n'en rencontre en tout que 5, soit 4 espagnols ou italiens et 1 français : « Commence à mourir qui abandonne son désir. » Le *Promus* contient 7,017 de ce que Bacon nomme des « formulaires et élégance ». Les iconoclastes demandent sérieusement que nous acceptions ceci comme un témoignage en faveur... de Bacon et contre Shakespeare ! Sinon, que nous admettions franchement que Bacon écrivit ce recueil pour Shakespeare, ce qu'ils déclarent eux-mêmes *absurde*. Franchement, nous ne réclamons pour Shakespeare « ni cet excès d'honneurs, ni cette indignité ».

Voici une vraie perle, pour finir. Dans la *Saturday Review* du 22 septembre 1883, on fait allusion à une dame (anonyme) qui fit une étude comparée de plus de 5,300 expressions puisées dans 328 différents auteurs des XVe, XVIe et XVIIe siècles, constata que Bacon et Shakespeare emploient tous deux cette phrase ultra-banale : *Is it possible?* (Est-il possible?) et qui part de là pour déclarer que c'est à Bacon qu'il faut attribuer les œuvres de Shakespeare.

Le rôle des témoins à charge est loin d'être épuisé, mais après ce tour de force de comparaison et de logique, on nous saura gré de tirer l'échelle.

III

Est-ce bien la défense de Shakespeare que nous allons entreprendre? Non, si l'on entend par *défense* la discussion

Digitized by Google

« seriatim » des allégations de l'accusation. Ce que nous nous proposons, c'est de rétablir la vérité des faits et d'en tirer les conséquences qui nous paraissent logiques. Qu'on ne s'y trompe pas, on peut être poète et ne pas mieux aimer les légendes littéraires que les légendes religieuses.

Une biographie ne doit contenir que des faits irréfutables, sous peine de dégénérer en une collection de fades sornettes. Et si les faits viennent à manquer, le témoignage interne de son œuvre et l'histoire de son époque sont là pour compléter le portrait de l'auteur. Or, après avoir compulsé les biographies de Shakespeare écrites par Malone, Collier, Dyce Grant, White et Cattell; après avoir relu l'essai de biographie de Rowe (1709) et nous être assuré que nous avions eu communication de tout ce que le *British Museum* peut fournir de renseignements sur le barde anglais, nous n'avons trouvé de faits irrévocablement prouvés que les suivants (1) :

William Shakespeare fut baptisé à l'église paroissiale de Stratford-on-Avon, le 26 avril 1564. Son père était John Shakespeare, qui, croit-on, débuta comme gantier et épousa en 1557 Mary Arden, l'une des sept filles et cohéritières d'un propriétaire des environs. Sa femme lui apporta une petite terre en dot. William fréquenta l'école publique (Grammar school) de Stratford; après quoi il devint clerc de notaire. A cette époque, entre 1574 et 1578, les affaires de son père s'embrouillèrent, par suite de revers dont l'origine est inconnue, et il resta ruiné, de manière que le jeune William souffrit dans toute son étendue l'humiliation qui s'attache à la pauvreté. A la fin de 1582, avant d'avoir atteint sa 19e année, il épousa Anne Hathaway, qui était son aînée de sept à huit ans. Il en eut trois enfants : Suzanne, en 1583, et Hamet et Judith, deux jumeaux nés en 1585. Peu après, il quitta Stratford en conséquence de difficultés financières et matrimoniales et se joignit aux acteurs de Blackfriars, où se trouvaient déjà Burbages et Green, tous deux du Warwickshire et peut-être bien des

1 Nous ne citons jamais l'opinion des membres des deux sociétés shakespearéennes, quel que puisse être leur mérite, parce que, émanant d'adorateurs de Shakespeare, leur témoignage nous est à juste titre suspect.

Digitized by Google

environs de Stratford. De son talent d'acteur, on n'a aucune preuve certaine. Robert Green, dans son *Groat's worth of wit* (Un liard d'esprit), pamphlet publié en 1592, fait allusion à Shakespeare en ces termes : « Il existe une corneille parvenue, embellie de nos plumes, qui, avec un cœur de tigre caché sous une peau d'acteur, *se croit capable de débiter des vers blancs comme le meilleur d'entre nous; et parfait* JOHANNES FACTOTUM *est, s'il faut l'en croire, le seul* SHAKE-SCENE (metteur en scène) *du pays.* » Ceci est une parodie de la 3e partie de *Henry VI*, I, 4, 137, que Shakespeare avait emprunté à la « véritable tragédie de Richard, duke d'York». Il est fort probable, et Green semble le confirmer, que Shakespeare commença par revoir et corriger les pièces, non seulement d'auteurs décédés, mais même d'auteurs vivants; de là la rage de Green. Ce fut, d'ailleurs, son adresse à remanier les drames les plus injouables qui le fit remarquer par lord Southampton, à qui il dédia, en 1593, son *Vénus et Adonis*, le premier-né de son invention, comme il le nomme lui-même. En 1595, la compagnie de Blackfriars ouvrit son nouveau théâtre du Globe, à Southwark, où ils jouaient en été, retournant à Blackfriars en hiver. Il est incontestable qu'à cette époque, Shakespeare était déjà un des propriétaires du théâtre dont il était le scribe et l'un des acteurs. En 1598, Ben Jonson le cite comme un des principaux comédiens, dans sa pièce *Every man in his humour*, et en 1603, comme un des principaux tragédiens jouant dans sa tragédie de *Séjanus*. Le frère de Shakespeare se rappelait l'avoir vu jouer « un rôle de vieillard porté par un jeune homme », d'où l'on a conclu qu'il jouait « Adam » dans *As you like it*. Quant à la déclaration de Rowe (1709) que son meilleur rôle était celui du spectre dans son propre *Hamlet*, rien ne le prouve, mais ce n'est pas impossible. En 1597, il avait déjà épargné assez d'argent pour s'acheter « New Place », une des propriétés les plus importantes de Stratford; plus tard, il y acheta de nouvelles terres et il resta toujours en bonnes relations avec sa famille, qu'il visitait continuellement. Son fils Hamet mourut en août 1596

Digitized by Google

à l'âge de 12 ans, et son frère, John Shakespeare, en 1601. Sa fille aînée, Suzanne, se maria à John Hall, médecin de Stratford, en 1607, et l'année suivante il leur naquit un fils, qui, ne laissant pas de postérité et étant le seul petit-enfant du poète, fut le dernier de sa race. Sa fille cadette Judith épousa, en février 1616, Thomas Quiney, marchand de vin à Stratford, et le 23 avril de la même année, Shakespeare mourut, âgé de 52 ans. Il s'était retiré depuis quelques années du théâtre. (La date exacte est inconnue.) A New Place, d'après ses contemporains, « il vécut en affluence, repos et jouissant de la conversation de ses nombreux amis », auxquels il se montrait « juste, affable et d'un commerce facile ». Au physique, il était « beau et bien formé », « ses cheveux et sa barbe étaient d'un brun doré » et « sa physionomie reflétait une grave bonté ».

Rien n'est moins vrai que cette assertion, tant répétée, que Shakespeare fut incompris de son vivant et méprisé après sa mort ; qu'il fallut un siècle pour le faire connaître aux Anglais eux-mêmes. Au contraire, il y a nombre de preuves irrécusables, fournies par ses contemporains, constatant qu'il jouit de la popularité la plus grande dès le début de sa carrière théâtrale et qu'elle lui resta fidèle au delà de la tombe, jusqu'au jour où le puritanisme mit l'art dramatique anglais, tout entier, hors la loi. Il est le seul dramaturge de son époque qui réalisa une fortune respectable, et ceci va loin pour contredire les historiettes où l'on vante ses extravagances supposées.

Nous possédons la date de la première publication de la plupart de ses œuvres, mais la date de leur apparition sur la scène est si problématique, que les trois autorités les plus compétentes, Malone, Chalmers et Knight ne sont pas une seule fois d'accord.

Nous ne sommes ni fanatiques, ni ennemis de l'individualité de Shakespeare ; on ne s'étonnera donc pas de nous voir rejeter comme « not proven » (pas prouvées) certaines équipées légendaires qu'on lui attribue. Ainsi, mis en présence d'un récit où il figure comme apprenti boucher et d'une biographie

Digitized by Google

où il est représenté comme clerc de notaire, nous n'hésitons pas à nous rallier à cette dernière manière de voir. Qu'on juge de nos raisons. A l'époque où John Shakespeare, le père de William, fit de mauvaises affaires, son fils atteignait sa douzième année et fréquentait une école publique où il apprenait « peu de latin et moins de grec ». Quoi de plus naturel, pour ses parents, que d'utiliser ses talents et d'en faire un clerc? Il est rare, de nos jours, de voir un enfant ayant reçu quelque instruction s'adonner à un rude métier; cependant, l'instruction est infiniment plus répandue à l'heure présente qu'elle ne l'était pendant la Renaissance anglaise; on ne peut donc raisonnablement supposer que ses parents, déjà frappés par l'infortune, aient été de gaieté de cœur faire de leur fils un boucher (métier alors peu en honneur), et cela lorsque rien ne les y obligeait et que tout devait, au contraire, les pousser à mettre à profit l'instruction (fort bonne pour le lieu et l'époque) qu'il avait su acquérir. L'origine de la légende de la boucherie où, selon Chateaubriand, Shakespeare haranguait les moutons et les bœufs, avant de les immoler, n'est pas loin à chercher. N'avons-nous pas, de nos jours, entendu traiter Victor Hugo de boucher, après l'hécatombe de Lucrèce Borgia! Il n'en faudra pas plus pour que quelque biographie future, trouvant cette épithète dans un journal contemporain, en tire la conséquence « que *probablement* l'auteur de *Hernani* exerça ce métier dans sa jeunesse »; et le grand poète français sera plus heureux que le barde anglais s'il ne se trouve pas, à point nommé, un critique ambitieux pour donner corps et vie à la légende.

Nous n'admettons pas non plus l'histoire du *braconnage* dans les terres de sir Thomas Lucy, à Charlecote; car nous ne pouvons, comme Taine, y croire sans examen, et nous trouvons qu'elle ne peut être ni prouvée, ni réfutée, aucun témoignage sérieux ne se produisant. A notre avis, c'est une de ces sornettes inventées après coup, pour donner plus de relief au récit du biographe; et, sans l'allusion aux fleurs de lis dont parle le juge Shallow et qui s'accorde avec le blason de sir Lucy, on n'y aurait jamais pensé. Shakespeare, comme

Digitized by Google

la plupart de nos peintres flamands, a été beaucoup calomnié. Dira-t-on encore que c'est l'unique moyen d'expliquer le départ de Shakespeare pour Londres? Mais il est avéré que Shakespeare ne s'accordait pas avec sa femme et que l'état de leurs finances n'était pas brillant; en fallait-il plus pour que, par amour pour ses enfants et par dégoût pour sa femme, il se réfugiât à Londres, où il savait que ses *pays* Burbages et Thomas Green ne manqueraient pas de lui trouver un emploi au théâtre, pour lequel il devait se connaître des aptitudes, car, pendant le règne d'Élisabeth, on jouait des pièces dans toutes les écoles et l'on s'associait dans le même but dans toutes les paroisses du pays. Cette explication, la seule probable et conforme aux habitudes de l'époque, détruit du même coup les fameux « chevaux de gentilshommes que Shakespeare tenait à la porte du théâtre pendant la représentation de ses propres pièces ». Remarquez que c'est en 1593 qu'il produit sa première œuvre originale et qu'en 1595 il est un des propriétaires de son théâtre, c'est-à-dire qu'il arriva à l'aisance en moins de dix ans, et le ridicule de l'invention éclate au grand jour. Donc, pas de légendes! Shakespeare étudia la scène pendant huit ans avant de voler de ses propres ailes, et si, avec ses devoirs d'acteur il savait concilier les labeurs d'un « metteur en scène », c'est qu'il avait « une immense faculté de travail ».

Montrons maintenant comment il écrivit ses œuvres, dans quel milieu et pour quel public elles furent représentées, et la part de propriété qui lui était attribuée sur un manuscrit une fois livré. Nul mieux que Schlegel ne s'est rendu compte de la manière dont il travaillait et comment il lui fut possible, avec peu « d'écolage », de savoir tant de choses. Il dit, avec autant d'esprit que de vérité, que Shakespeare « était pauvre en sciences mortes », mais qu'il possédait, en revanche, « un grand trésor de connaissances vivantes et intuitives ». Arrivé à Londres, il eut à sa disposition de nombreuses traductions des anciens et des modernes qu'il étudiait avec le plus grand soin, alors qu'au dire de ses biographes, il courait les aventures avec Marlowe et Green. Webster, en lui dédiant son

Digitized by Google

Diable blanc en 1612, parle de « l'heureuse et copieuse industrie de maître Shakespeare », et le contexte prouve qu'il fait allusion non aux œuvres, mais aux études du poète. Nous admettons que Shakespeare connaissait « peu de latin et moins de grec » ; aussi, si une seule de ses pièces était tirée d'un sujet exigeant la connaissance de ces langues, nous hésiterions à lui attribuer l'œuvre qui porte son nom ; or, il se fait que tous les grands auteurs grecs et latins avaient été traduits en anglais avant son arrivée à Londres. Il en était de même des grands auteurs français et italiens. Rien ne s'opposait donc à ce qu'il prît « Timon d'Athènes » dans Plutarque ; d'Eschyle, l'idée de *Macbeth ;* que Plaute lui donnât par ses *Ménechmes* l'occasion d'écrire la *Comédie des erreurs ;* que Bandello, le romancier italien, lui fournît les matériaux de *Much ado about nothing ;* que Cinthio, un autre auteur italien, lui suggérât *Measure for Measure* et *Othello.* Ce fut un mélange de Boccace et d'une légende britannique qui produisit *Cymbeline.* Les chroniques de Froissart furent publiées en 1523. Les chroniques de Fabyan et celles de Holinshed étaient livrées au public dès 1577. L'*Histoire du Monde* de sir Walter Raleigh se trouvait partout vers la même époque. En faut-il plus pour expliquer les connaissances générales nécessaires pour écrire les drames historiques ? En 1598, Hakluyt publia son merveilleux livre de *Voyages*, et cet ouvrage, avec le rapport du naufrage de Somers aux îles Bermudes, inspira la *Tempête.* De l'*Histoire des Turcs* de Knolles, Shakespeare tira beaucoup de choses originales, et ceci est d'autant plus naturel que, plus tard, Byron, d'après ses propres aveux, obtint du même auteur son riche « coloris oriental ». Au moins dix essais de Bacon furent livrés à la publicité et lus avec avidité pendant la vie du poète et avant la fin du règne d'Élisabeth ; il serait étrange qu'un lecteur aussi zélé que Shakespeare n'en eût pas eu connaissance. Les *Martyrs* de Fox parurent en 1563... Arrêtons-nous, ceci suffit pour prouver que le poète avait de quoi étudier les anciens, l'histoire, la philosophie, le droit, la théologie, etc., sans connaître le grec ou le latin. Quant à la manière dont il acquit ce *faire* merveil-

Digitized by Google

leux qui le distingue, c'est encore plus simple : il préparait à nouveau les œuvres qui étaient la propriété des acteurs, et cela de plein droit, malgré les protestations des auteurs, car une fois que les acteurs avaient payé l'auteur, celui-ci n'avait plus autorité sur son œuvre. On pouvait la laisser moisir dans les cartons, la détruire, la retoucher, en changer le titre, en un mot, en faire ce qu'on voulait. Ceci ne suffit-il pas, en même temps, pour expliquer le peu de cas que Shakespeare semblait faire de l'avenir de ses créations? il ne leur croyait pas d'avenir. Ne savait-il pas, par expérience, le sort que subissaient la plupart des drames et le peu de respect qu'ils inspiraient aux acteurs associés? Ses deux amis et confrères John Heminge et Henrie Condell, en publiant son théâtre après sa mort, pour la première fois, ne désignent-ils pas ses chefs-d'œuvre sous le nom de « bagatelles », et n'était-ce pas là la véritable opinion de leur auteur? Il écrivait pour le théâtre, et la représentation de sa pièce finie, le succès épuisé, il devait croire et croyait que le dernier mot était dit. S'il avait un enseignement à donner, c'était d'une manière voilée qu'il devait le faire, comme dans son : *Comme il vous plaira*, sa *Tempête*, son *Measure for Measure* et son *Songe d'une nuit d'été*. Combien de fois n'avait-il pas dû voir le public: grands, bourgeois, peuple et populace, ne pas savoir le fond de sa pensée! Pouvait-il prévoir que plus de deux siècles après sa mort, sous l'empire d'une fièvre antisémitique, le *Marchand de Venise* serait enfin compris? Non, n'est-ce pas? D'ailleurs, sa pièce livrée, il n'avait plus de droits sur elle et, à moins d'en prendre copie à l'avance (travail dont un auteur est presque incapable), il pouvait fort bien ne plus même avoir le texte et n'avoir pas de manuscrits à léguer. Rien d'étonnant non plus qu'il n'ait pas eu de bibliothèque particulière, peu d'auteurs sortis du peuple en avaient; c'est chez leurs patrons, *les nobles*, qu'ils lisaient.

Shakespeare n'est pas, comme on se l'imagine parfois, un être exceptionnel, un géant trônant sur des pigmées; loin de là : c'est un génie, un grand génie, qui résume en lui-même tout un cycle de la littérature anglaise; mais il n'est pas le seul

Digitized by Google

génie de son époque; il est *primus inter pares*, nous le voulons bien, mais ses pairs ont été de taille à lui servir de marche-pied pour atteindre les sommets d'où il les domine. S'il est leur maître, c'est surtout par sa merveilleuse faculté d'appropriation. Comme Taine le dit en d'autres mots, le secret de son génie était ce pouvoir d'entrer dans la peau d'un personnage et dans l'âme d'une époque avec une perfection si grande que ses manuscrits ne portaient presque pas de ratures : il créait son œuvre tout d'une pièce. Le professeur Morley remarque que « beaucoup de poésie fut écrite sous le règne d'Élisabeth, qu'on appréciait plus ou moins, mais dont il ne reste plus de trace. Ce qu'il y eut de mieux nous est probablement parvenu, mais parmi ce qui était digne de passer à la postérité, bien peu a eu cet honneur! » La littérature poétique était variée : Georges Gascoigne, Edwardes, Philip Sidney, Michel Drayton, Greville et Dyer (un ami personnel de Shakespeare, qui imita les sonnets du grand dramaturge) étaient des poètes de second ordre. On a bien dit que l'ère de la grande Élisabeth était « un nid d'oiseaux chanteurs ». Edmond Spenser était le plus grand de ceux qui ne chantèrent point pour la scène, mais c'est la littérature dramatique surtout qui était populaire. Toutes les classes de la société étaient avides de théâtre. Ce n'étaient pas seulement les grands, la bourgeoisie et le peuple, mais encore la populace qu'il fallait satisfaire, et de là nécessité pour les auteurs de produire des œuvres propres à alimenter tous les goûts. Malheureusement, la plupart d'entre eux ne savaient pas rester dans les bornes de la nécessité et semblaient encanailler leurs personnages de parti pris. Shakespeare seul sut garder la mesure, et il est bon de rappeler que de nos jours, sans ajouter un mot au texte, on représente ses œuvres sans y laisser la moindre grossièreté. En effet, la partie vulgaire de son théâtre semble y être ajoutée par surcroît; on dirait qu'il a voulu laisser aux acteurs le choix de prendre ce qu'ils y trouvaient de plus en harmonie avec le public du jour. Nous avons vu au « Lyceum theatre », à Londres, dirigé par M. Henry Iring, un acteur et directeur de génie, nous avons

Digitized by Google

vu, disons-nous, le *Marchand de Venise*, *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Much ado about nothing* et *Macbeth*, et aucune de ces pièces ne contenait la plus petite indélicatesse. Shakespeare était, d'ailleurs, tenu de se faire comprendre par ses contemporains. Les hommes de la Renaissance anglaise étaient, pour l'esprit, de grands enfants et il leur fallait tout voir, tout savoir. Leur poète devait, comme Hérodote, parler « comme s'il y avait été », et même un secret du lit nuptial devait être forcément conté comme si l'acteur avait été caché dans la ruelle. En fait, l'absence de tout décor rendait nécessaire d'exciter l'imagination par des moyens extra-dramatiques, et nous ne pouvons comprendre la position occupée par le dramaturge si nous ne reconstituons ses auditeurs et ses moyens d'action.

Ce fut un recteur de Eaton qui le premier détrôna le latin dans les représentations des écoles; Nicholas Udell, afin de varier l'éternel « Plaute et Térence », écrivit pour ses élèves une comédie anglaise intitulée : *Ralph Roister Doister*. En 1561, *Garbaduc*, la première tragédie anglaise écrite en anglais, vit le jour; elle sortait des mains de Thomas Norton et de Thomas Sackville; puis vient Thomas Preston avec *le Roi Cambyse*, auquel Falstaff fait allusion dans *Henry IV*. Mais quand Shakespeare arrive à Londres, ce sont d'autres productions qui occupent l'attention du public. Marlowe, l'auteur de *Tamerlane le Grand*, du *Docteur Faust*, du *Juif de Malte* et d'*Édouard II*, fut malgré lui le guide de Shakespeare, qui transforma son *Barrabas* en *Shylock* et prit d'*Édouard II* l'idée de créer un théâtre historique. Faut-il mentionner toutes les œuvres produites avant 1588 ? Kyd, Robert Green, Whetstone, Lyly Peele, Lupton, Wilmot, Gascoigne et John Still chantaient; et si nous citions tous ceux qui écrivaient en même temps que lui, nous n'en finirions pas : Ben Jonson, Marlowe, Green, Middleton, George Chapman, Dekker, Massinger, Beaumont et Fletcher et plus de cinquante autres noms moins connus. C'est au milieu de ce torrent d'esprits aventureux et besogneux que Shakespeare fit son chemin, étudiant et leurs drames, et la vie

Digitized by Google

humaine, se formant à la scène par la pratique de l'art de l'acteur et du directeur. La méchante observation de Green prouve assez combien il était surveillé et, par d'aucuns, haï. Cependant, en 1598, Francis Meres dit de lui : « De même qu'on croyait que l'âme d'Euphorbe était passée dans le corps de Pythagore, de même l'âme douce et spirituelle d'Ovide vit dans le mielleux Shakespeare; à preuve son *Vénus et Adonis*, sa *Lucrèce* et les suaves sonnets distribués à ses amis. »

Ouvrons une parenthèse pour faire remarquer que la soi-disant inconduite de Shakespeare repose sur un jeu de mots et ce que l'on a cru voir d'aveux dans ces « suaves sonnets ». Pour le jeu de mots, il ne prouve rien. A notre avis, ce n'est pas l'aventure qui a donné naissance au jeu de mots, mais le jeu de mots qui a voulu justifier son existence par le récit de l'aventure. Comment l'esprit si lucide de Taine[1] a donné dans ce piège banal est un mystère pour notre faible intelligence. Quant aux sonnets, posons une simple question : Parce que l'on écrit des sonnets amoureux, fait-on forcément des conquêtes amoureuses? Un de nos amis possède toute une collection de sonnets, dédiés à tous les noms de femmes de tous les calendriers imaginables, et il en fait encore chaque jour... Cependant, nul plus que lui n'est homme de foyer et de mœurs irréprochables. D'ailleurs, sous Élisabeth, tout se déifiait et les amis de cette époque s'adressaient avec plus de tendresse et de feu que les amants les plus ardents ne le font de nos jours. C'est pourquoi nous voulons détruire cette inconséquence biographique qui a fait dire que Shakespeare fut pendant sa carrière théâtrale un viveur effréné, et après sa retraite un saint. Les conversions nous sont toujours suspectes, et chez Shakespeare il y avait impossibilité matérielle de mener la vie à grandes guides : le travail et l'orgie font mauvais ménage ensemble. Il nous paraît plus logique d'appliquer à toute la vie du poète ce que Taine dit de sa retraite: « J'aime mieux supposer, comme l'indique sa pleine et solide tête, qu'à force d'imagination ondoyante il a, comme Gœthe, échappé aux

[1] Taine. *Histoire de la littérature anglaise*, vol. II, chap. IV, I, page 169; « Guillaume le Conquérant précéda Richard III ».

Digitized by Google

périls de l'imagination ondoyante; qu'en se figurant la passion, il parvenait, comme Gœthe, à atténuer chez lui la passion; que la fougue ne faisait point éclosion dans sa conduite, parce qu'elle rencontrait un débouché dans ses vers; que son théâtre a préservé sa vie, et qu'ayant traversé par sympathie toutes les folies et toutes les misères de la vie humaine, il pouvait s'asseoir au milieu d'elles avec un calme et mélancolique sourire, *écoutant pour s'en distraire la musique aérienne des fantaisies dont il se jouait.* Je veux supposer enfin que, pour le reste, il était de sa grande génération et de son grand siècle; que chez lui, comme chez Rabelais, Titien, Michel-Ange et Rubens, la solidité des muscles faisait équilibre à la sensibilité des nerfs; qu'en ce temps-là, la machine humaine, plus rudement éprouvée et plus fermement bâtie, pouvait résister aux tempêtes de la passion et aux fougues de la verve; que l'âme et le corps se faisaient encore contrepoids; que le génie était alors une floraison et non, comme aujourd'hui, une maladie. *Sur tout cela on n'a que des conjectures et, si l'on veut connaître l'homme de plus près, c'est dans ses œuvres qu'il faut le chercher.* » Ayant égard à la théorie qu'il préconise et qui est la seule vraie, Taine eût dû ajouter : *C'est non seulement dans ses œuvres mais dans son époque, dans son* MILIEU *qu'il faut le chercher.* En parlant de *fantaisies dont il se jouait*, il fait allusion surtout à ses dernières pièces, la *Tempête* et *Twelft night;* or, comme pour *As you like it* [1], Taine fait erreur; ce ne sont pas des fantaisies, mais des leçons voilées. Un jour, peut-être aurons-nous le loisir de le prouver. Aujourd'hui, il nous suffit de rappeler qu'en 1579, John Stubbes et son imprimeur Page eurent tous les deux la main droite coupée pour avoir osé dire et imprimer l'aversion du peuple pour le mariage proposé entre la reine et le duc d'Alençon. Qu'eût-on fait à un auteur s'attaquant ouvertement à une question sociale ou légale sur laquelle reposait l'existence même du corps politique de l'État? Ce n'est pas de sa main, mais de sa tête qu'il eût payé son audace. Shakespeare

[1] Pour « Asyoulikeit »; voir la *Revue de Belgique* du 15 décembre 1882, pages 412 et suivantes.

Digitized by Google

avait donc raison, infiniment raison, de donner au peuple une leçon qu'il comprenait, tandis que le public des loges n'osait y voir qu'une fantaisie, qu'un rêve.

Revenons à Meres : « De même qu'on attribuait, parmi les Latins, à Plaute et à Sénèque la palme pour la comédie et la tragédie, de même Shakespeare, parmi les Anglais, est le meilleur auteur dans les deux genres ; pour la comédie, voyez son *Gentilhomme de Vérone*, sa *Comédie des erreurs*, sa *Peine d'amour perdue*, sa *Peine d'amour gagnée*, son *Songe d'une nuit d'été* et son *Marchand de Venise* ; pour la tragédie, son *Richard II*, son *Richard III*, son *Henry IV*, son *Roi Jean*, *Titus Andronicus* et *Roméo et Juliette*. De même qu'Épius Stolo dit que si les Muses parlaient latin, elles parleraient la langue de Plaute, de même, j'affirme que si les Muses parlaient anglais, elles diraient les phrases finement ciselées de Shakespeare, » — Voilà comment Shakespeare était apprécié de son vivant.

Et soutiendra-t-on sérieusement que Bacon, si avide de gloire et d'argent, eût permis à un tiers de se parer de ses plumes et de s'enrichir du fruit de ses veilles? Qu'on lise Macaulay, qu'on lise Fowler, qu'on lise ces archi-admirateurs de Bacon, ses biographes, Basil-Montagu et Spedding, qu'on les lise, et l'on ne sera plus guère tenté de lui faire crédit d'une telle abnégation. Nous aimerions de citer des extraits, mais cet essai n'est que trop long déjà, et nous devons nous restreindre. Mais si l'on ne possède pas les livres précités, qu'on ouvre son Larousse ou son Dupiney de Vorrepierre, on en saura toujours assez de sa morale et de sa générosité.

Ce n'est pas seulement Meres qui le cite, le loue ou le critique de son vivant; Shakespeare est mentionné par Harvey et Nash en 1592; Willobie, Herbert, Drayton et Southwell en 1594; Carew, Clarke, Weever et Spenser en 1595; Green en 1596; Meres, Toft, Barnsfield et Marston en 1598; Chettle en 1600 et 1603; Manning en 1601; Dekker en 1602; Davis en 1603 et 1610; Cope et Scoloker en 1604; Camden en 1605; Peele, Heywood et Barkstead en 1607; Machin en 1608; Thorpe en 1609; Webster en 1612;

Digitized by Google

Freeman, Taylor et Brooke en 1614, et enfin Stowe et Braithwate en 1615. En formant une liste des poètes « que je sais, par expérience personnelle, avoir dignement produit leurs propres œuvres, pendant le règne de la reine », Stowe cite Shakespeare en ces termes : « M. Willi Shakespeare, *gentleman* ». Ce seul titre donné à un acteur à cette époque prouve assez combien il était respecté par ses contemporains. On a prétendu que Ben Jonson, après avoir loué Shakespeare pendant la vie de Bacon, reporte sur ce dernier toutes ses louanges après sa mort. Cela est-il vrai ? Ben Jonson cite Shakespeare en 1600, 1603 et 1614, pendant la vie du poète; avant la mort de Bacon, en 1618, 1623 et 1625, et *après la mort de ce dernier*, en 1630. Il est vrai que l'éloge produit par l'accusation et cité plus haut est appliqué par Ben Jonson au philosophe, mais il est non moins vrai que l'on trouve le même éloge appliqué à Shakespeare longtemps avant qu'il l'est à Bacon. N'oublions pas que Ben Jonson était l'ami intime de Shakespeare. Cependant, il n'y a là qu'une inconséquence apparente, un défaut de mémoire, un *lapsus calami :* lisez *Shakespeare* les deux fois.

S'il nous fallait citer tous les auteurs anonymes qui font allusion au poète pendant sa vie, nous pourrions remplir un volume d'extraits. Retombe-t-on sur cette vieille scie que le dramaturge a copié le philosophe, nous répondrons que les œuvres de Bacon, commencées dans sa jeunesse, ne furent publiées, au complet, qu'en 1620, après la mort de Shakespeare. Il est vrai que dix essais parurent en 1597 (mais on ne les met pas en cause); quant aux autres, ils ne virent le jour qu'en 1625. Pour prouver l'inanité de certaines accusations, il suffit de les produire. Nathaniel Holmes, un Américain, fait la comparaison suivante *en faveur de Bacon :*

Shakespeare : Après avoir été secoué sur la mer agitée. (*Richard II*, pub. 1597.)
Bacon : Il est souvent agité et secoué. (*Psaumes*, pub. 1625.)

Les dates sont de nous, tout commentaire est superflu. S'il y a plagiarisme, c'est de la part de Bacon, car on ne peut admettre, après les faits que nous avons cités, que Bacon soit

Digitized by Google

l'auteur des œuvres de Shakespeare. S'il reste encore des incrédules, s'il est encore des iconoclastes qui ne veulent pas ou ne savent pas se rendre aux sollicitations du sens commun, qu'ils répondent aux conclusions que nous tirons des faits que nous avons avancés et, croyons-nous, prouvés. Bacon fit des vers, seulement, ils n'avaient rien de shakespearéen, à preuve ses psaumes, que l'on a comparés, avec raison, aux *ébats d'un éléphant dans un buisson de roseaux;* et nous nions formellement qu'il ait pu avoir la moindre objection à être connu comme poète. Les gens les mieux en cour étaient connus comme tels, et Bacon voulait être bien en cour, car dans ce seul but il sacrifia la vie d'Essex, son bienfaiteur et son ami. Et croit-on que ce grand philosophe, si vil, si bas, si méprisable dans la vie publique, eût été assez chevâleresque pour cacher et nier une partie de sa gloire, alors que sous Élisabeth et Jacques I^er^, les pièces de Shakespeare se jouaient avec succès à la cour et à sa propre face ? Pour admettre cela en sa faveur, il faut être aveuglé de parti pris et d'inconséquence.

D'ailleurs, supposons, pour un instant, que Bacon ait, en fait, écrit le théâtre de Shakespeare, qu'il ait cru en dessous de sa dignité de se faire connaître pour son auteur; admettons que Ben Jonson, l'honnête, le *rare* Ben Jonson, ait été son complice dans cette indigne fraude; admettons, enfin, que tout ce que les baconiens avancent soit possible : eh bien, même alors, le premier souffle de la critique fait tomber leur lourd échafaudage comme un château de cartes. En effet, Bacon ne pouvait avoir aucune raison pour cacher au monde qu'il était l'auteur des *sonnets* et des *poèmes*, puisque les baconiens eux-mêmes admettent qu'il écrivait des *sonnets* et de *petits poèmes* pour Elisabeth, Essex et Southampton. Or, *Vénus et Adonis* parut sous le nom de Shakespeare avant qu'une seule pièce de théâtre lui fût attribuée. De plus, personne n'a jusqu'ici eu la sottise de dire que le théâtre, les sonnets et les petits poèmes ne sont pas du même auteur. Ainsi passent les iconoclastes !

ROGER DE GOEY.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES.

UNE BIOGRAPHIE DE CHARLES-QUINT.

Les historiens de nos jours aiment de plus en plus à se perdre dans l'étude du détail et des minuties diplomatiques. Ils font la chasse à l'inédit, et trop souvent ils tirent gloire d'une prédilection pédante pour les infiniment petits : sans se dire qu'ils satisfont ainsi simplement la curiosité des érudits au lieu de servir les vrais intérêts de la science. La plupart ne travaillent en aucune façon pour le public, mais bien pour une douzaine de collègues s'occupant de la même spécialité. On accumule incessamment des matériaux, souvent précieux, quelquefois de peu d'importance, et l'on ne tâche point d'en tirer des conclusions et des faits dignes d'être rapportés et retenus. C'est là une tendance presque invincible à l'heure qu'il est et qui menace d'abolir dans nos historiens toute grandeur de vues et toute largeur d'idées et de détourner d'eux le public curieux et lettré.

Cette observation devait s'imposer naturellement à tous ceux qui désiraient étudier l'histoire du grand empereur qui vient ouvrir l'époque moderne, Charles-Quint. La dernière biographie de ce prince, par l'Écossais Robertson, remonte à 1769. C'est un livre distingué par l'étendue des recherches, par la clarté et l'impartialité des jugements et par la limpidité attrayante du style. Depuis lors, c'est-à-dire depuis plus d'un siècle, nul n'a songé à nous doter d'une nouvelle histoire de la vie du puissant monarque qui, pendant la grande période de la réforme religieuse, a si fortement influé sur le sort de l'Europe. L'ouvrage important, vieux lui-même de cinquante ans, de M. Ranke s'occupe surtout de la réforme en Allemagne. M. Henne a traité magistralement l'his-

Digitized by Google

toire des Pays-Bas sous le règne de Charles, dans un livre beaucoup plus connu et apprécié à l'étranger que dans la patrie même de l'auteur. M. de Leva a narré les événements diplomatiques et militaires en Italie pendant la première moitié du XVI^e^ siècle. Et puis, il reste une foule innombrable de monographies et de publications de documents : mais pas un seul ouvrage d'ensemble, pas un où l'on eût essayé de reprendre l'œuvre de Robertson, en partant des vues et des exigences de la science moderne.

Aussi voyons-nous paraître avec un plaisir bien vif le premier volume d'une *Histoire de Charles-Quint*, par M. Herman Baumgarten, professeur à l'université de Strasbourg [1]. Un tel ouvrage intéresse surtout la Belgique, patrie de Charles, qui n'a jamais cessé de se considérer comme appartenant particulièrement à ce pays. Certes, écrire une nouvelle biographie de l'empereur est une entreprise courageuse : il faut marcher sur les traces de Robertson, rivaliser de talent et d'intelligence avec le grand historien écossais, réunir les immenses matériaux dispersés dans des centaines de livres et de périodiques, les coordonner, les soumettre à une critique sérieuse, en former une narration suivie qui soit à la fois vraie, attrayante et instructive, rendre justice à un des personnages les plus marquants des temps modernes et en user de même à l'égard des forces multiples en action autour de lui, soit en sa faveur, soit en opposition avec ses idées et desseins.

Il est vrai que M. Baumgarten était très bien préparé à cette tâche hardie et difficile. Ses études antérieures sur l'histoire de l'Espagne et sur les hommes et les choses du XVI^e^ siècle, travaux fort estimés par les érudits et par le public allemand, le mettaient à même, plus que personne, de réaliser le vaste projet qu'il avait conçu. Il connaît à fond la littérature très étendue qui se rattache aux actes de Charles-Quint, de ses amis ou adversaires. Les richesses jusqu'à présent peu exploitées des grands recueils de documents publiés sous les auspices de l'administration des archives anglaises lui ont été d'une utilité particulière. Comme il tenait plus à donner un résumé précis et net des travaux actuels

[1] *Geschichte Karls V*, von HERM. BAUMGARTEN, I. Band. Stuttgart, 1885.

Digitized by Google

concernant l'empereur que d'augmenter le nombre des livres spéciaux et des études minutieuses, les *inedita* jouent, dans son ouvrage, un rôle moins considérable que les sources imprimées. Cependant, l'auteur a fouillé de nouveau dans le trésor inépuisable des dépêches vénitiennes; il a recueilli des renseignements précieux aux archives de Paris, de Strasbourg et du *British Museum* de Londres. Toutes ces données, imprimées ou manuscrites, il les a scrutées et jugées avec une critique sûre et méthodique qui élimine radicalement les erreurs et les fautes de ses devanciers. Peut-être M. Baumgarten, dans ce premier volume, se laisse-t-il quelquefois entraîner trop loin dans l'exposition des moindres incidents diplomatiques et fatiguera-t-il par-ci par-là une partie de ses lecteurs. A cette surabondance l'on trouve toutefois une raison : c'est que l'auteur savait tout ce que ses longues recherches lui donnaient de constatations nouvelles. Jamais, par exemple, la politique rusée, tortueuse et avec cela malhabile du pape Léon X n'a été si bien et si finement exposée que par notre auteur. Et à ce propos nous ferons remarquer que le célèbre Médicis sur le trône papal a considérablement perdu à l'examen des historiens modernes, même catholiques convaincus, comme l'est, entre autres, M. de Reumont dans son *Histoire de la Ville de Rome*.

Au nombre des qualités de notre livre, qualités qui font de son auteur un des meilleurs historiens de notre temps, il faut compter la façon ingénieuse avec laquelle M. Baumgarten caractérise les hommes, les nations et les forces vives de l'époque. A l'aide de quelques traits fermes et bien tracés, il dessine des portraits clairs et nets qui se gravent facilement dans l'imagination et dans la mémoire du lecteur.

Ce qui intéressera surtout les Belges, c'est la personne même de Charles-Quint et ses rapports avec les Pays-Bas. M. Baumgarten a su éviter le défaut de la plupart des biographes naturellement enclins à exagérer la valeur de leur héros. Il reconnaît, en effet, pleinement l'importance du rôle que l'empereur joue dans l'histoire du XVI^e^ siècle. C'est Charles-Quint qui donne à l'Espagne l'impulsion qu'elle a suivie depuis dans sa politique tant extérieure que religieuse. C'est lui qui soumet définitivement

Digitized by Google

l'Italie à la domination des Habsbourgs. C'est lui qui sépare les Pays-Bas de l'Empire, et veut les enchaîner à l'Espagne despotique et intolérante. C'est lui qui organise le premier les conquêtes castillanes dans le Nouveau-Monde, et qui crée, en même temps, le système politique général destiné à dominer l'Europe pendant deux siècles et demi. Il fut un des rares personnages qui, en imprimant une certaine tendance à une des époques que l'on peut appeler climatériques, exercent une influence décisive et durable sur l'avenir.

Et pourtant, dit notre auteur, Charles ne fut rien moins qu'un génie, moins peut-être encore que Louis XIV. Personne ne serait tenté de le comparer à un Frédéric II ou à un Napoléon Ier. M. Baumgarten raconte longuement la sombre jeunesse de cet enfant faible et maladif, qui grandit sans avoir connu les douceurs et les consolations de l'amour paternel ou maternel, qui, dès ses premières années, s'était vu livré aux soins d'étrangers occupés surtout de l'exploiter à leur propre avantage. Il expose, de main de maître, la manière dont le caractère de Charles prit son développement définitif sous l'influence de sa triste enfance et des premiers événements de sa vie. Il le montre obéissant à la domination absolue de M. de Chièvres, qui parle aux puissances étrangères comme s'il eût été lui-même le souverain. Mais, a-t-il soin d'ajouter, Chièvres au fond avait raison de ménager cette nature délicate, se formant avec une extrême lenteur; s'il l'eût fatiguée trop tôt par les soucis du gouvernement, elle eût succombé sous ce lourd fardeau. Au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale de Paris, on conserve un portrait du jeune roi d'Espagne, gravé probablement en 1517 ou 1518 : l'adolescent y a encore les traits mous et indécis d'un garçon de douze ou treize ans. Même en 1519, un ambassadeur vénitien disait de lui, que « Sa Majesté impériale n'était évidemment capable de rien dire de sa propre initiative, mais seulement après que M. de Chièvres lui eût fait la leçon, avec beaucoup de peine ». On croyait généralement que le frère cadet, Ferdinand, avait bien plus d'esprit et de capacité que l'empereur. Et cependant, lorsque celui-ci fut enfin arrivé à sa maturité, il se révéla subitement aux yeux étonnés du monde entier comme le plus fin, le plus rusé, le

Digitized by Google

plus circonspect et en même temps le plus énergique de tous les hommes d'État d'alors ; de beaucoup supérieur, sous tous ces rapports, à son brillant rival François Ier. La formule définitive pour le caractère de Charles-Quint nous semble trouvée par M. Baumgarten. Notre auteur nous fait pressentir pourtant que, malgré ses nombreuses qualités, Charles devait échouer dans la plupart de ses desseins. Il expose les difficultés qui, de toutes parts, entouraient le trône du jeune monarque et entravaient son action. L'Espagne était divisée en nombreuses provinces dont chacune désirait conserver une indépendance presque complète et s'imposer le moins de sacrifices possible pour les intérêts généraux. L'Allemagne était entièrement à ses luttes religieuses. L'Italie, inquiète, frémissait sous le joug étranger. Les pays autrichiens, sur le point de s'affranchir du pouvoir princier et de se gouverner exclusivement par leurs États provinciaux, n'avaient d'yeux que pour leurs intérêts propres et n'entendaient pas mettre la main à l'escarcelle pour satisfaire aux exigences de l'empereur. Et au milieu de tous ces éléments disparates, de tous ces tiraillements et embarras continuels, sans moyens pécuniaires suffisants, Charles-Quint, fidèle à sa devise *Plus ultra*, cherche à étendre de plus en plus sa domination autour de lui sur des pays qui ne pourraient que lui procurer de nouveaux soucis et lui susciter de nouvelles difficultés !

Par la nature même de son sujet, l'auteur est obligé de nous conduire incessamment des Pays-Bas en Espagne, d'Espagne en Allemagne, d'Allemagne en Italie. Il y a plus : tous les États européens étaient, jusqu'à un certain point, engagés dans le système politique de l'empereur. Ce sont ces rapports complexes que M. Baumgarten s'entend à mettre dans un jour nouveau, à expliquer à l'aide de notions nouvelles. Il trouve encore le temps de s'occuper de quelques points historiques qui, de prime abord, peuvent sembler étrangers à son thème : de Machiavel, entre autres, et de son livre du prince, sur lequel il nous donne, en forme d'appendice, une dissertation des plus curieuses.

Peu d'erreurs m'ont frappé dans la lecture attentive de ce livre de haute valeur. M. Baumgarten nous raconte, p. 82 et suiv., d'après quelques auteurs espagnols, que le vieux cardinal

Digitized by Google

Ximenès, qui avait administré la Castille depuis la mort de Ferdinand le Catholique jusqu'à l'arrivée de Charles, fut tué par une lettre écrite par le nouveau roi à l'instigation de son entourage wallon, et qui lui apprenait en paroles sèches qu'il eût à se retirer dans son diocèse et à s'abstenir désormais de toute participation aux affaires publiques. Mais M. Th. Juste, dans son mémoire sur Charles-Quint et Marguerite d'Autriche (1858), a prouvé que Adrien d'Utrecht, se trouvant alors auprès du cardinal, ne lui communiqua point la décision royale, et que Ximenès, déjà gravement malade, mourut sans avoir eu connaissance de l'acte d'ingratitude du jeune Charles. Toute cette légende de l'hostilité des Belges contre Ximenès a été réfutée, du reste, par M. Gachard dans son beau travail sur Charles-Quint et Jeanne la Folle. (*Bulletins de l'Académie de Belgique*, t. XXIX [1870] p. 742 et suiv.) Il paraît que c'est une pure invention des écrivains espagnols, qui détestaient cordialement les favoris étrangers de leur nouveau roi.

Un peu plus bas, notre auteur regrette (p. 84) que l'on ne connaisse pas de détails sur l'entrevue de Charles avec sa mère, Jeanne la Folle, au château de Tordesillas, en novembre 1517. Et pourtant, un compagnon de voyage du roi, Laurent Vital, donne un récit très intéressant de cet événement et de la manière dont Charles et Chièvres, par toutes sortes de ruses et de cajoleries, ont amené la malheureuse femme à céder à son fils aîné ses droits royaux sur la Castille [1]. Enfin, M. Baumgarten ne cite nulle part l'ouvrage, assez important, de M. C. de Höfler sur la révolte des villes castillanes, ni le travail de M. Ulmann sur la médiation anglaise entre la France et l'empereur, publié dans la *Historische Zeitschrift* de 1871.

Pour terminer, une observation qui ressort de la lecture du volume de M. Baumgarten. On suppose généralement que les Pays-Bas n'ont été sacrifiés à des intérêts qui leur étaient absolument étrangers qu'à l'époque de Philippe II, ou tout au plus de

[1] Voyages des souverains des Pays-Bas, t. III, publié par M. Charles Piot, p. 132 ss. — C'est sur la seconde entrevue entre Charles et sa mère, en janvier 1518, que nous manquons de détails. M. Baumgarten a-t-il confondu ces deux événements?

Digitized by Google

Charles-Quint. Notre auteur prouve, au contraire (p. 20 ss.), que dès le commencement du règne des Habsbourgs dans notre pays, ceux-ci n'eurent pas d'autre dessein que de lui extorquer tout l'argent possible. Les Néerlandais étaient sur le point de surpasser dans le commerce leurs concurrents européens, et il aurait fallu pour cela la tranquillité intérieure et la stabilité dans les rapports internationaux. Mais l'empereur Maximilien les força de rompre tantôt avec la France, tantôt avec l'Angleterre ou l'Espagne, selon les hasards de sa politique capricieuse, inconstante et cupide. Il n'était persévérant que sur ce seul point : tirer de l'argent sans fin et sans cesse des Néerlandais, jusqu'à leur faire perdre patience ; et le moment vint où ils préférèrent se rapprocher définitivement de la France, sous leur jeune prince Charles ou plutôt sous le gouvernement de M. de Chièvres.

Ces quelques indications suffiront pour faire apprécier aux lecteurs de la *Revue* le haut intérêt que présente le livre de M. Baumgarten, pour les Belges à tout le moins autant que pour les Allemands. Espérons que la continuation de ce bel ouvrage ne se fera pas trop longtemps attendre.

M. Philippson.

DE LA FORMATION DES CHEMINS CREUX.

On a comparé les champs à un livre. Pour être devenue banale, la comparaison n'en est pas moins juste. Oui, les champs, les prés, les bois sont un livre racontant, à ceux qui savent y lire, l'histoire ancienne d'une contrée, les phases successives par lesquelles elle a passé, et laissant même entrevoir, jusqu'à un certain point, les aspects nouveaux qu'elle revêtira dans l'avenir.

Telles prairies basses, et qui semblent coupées régulièrement, représentent d'anciennes tourbières épuisées. Telles autres étaient des lacs ou des étangs, dont les berges se retrouvent et se reconnaissent aisément. Ici, des ravins sont dus à des sources taries par le déboisement; là, des fonds ont pour origine l'extraction des pierres à bâtir. Certains affaissements du sol indiquent

Digitized by Google

l'emplacement de carrières que l'on a comblées en y rejetant les déchets et les terres, etc., etc.

Il serait trop long d'énumérer toutes les particularités intéressantes que la surface mouvementée d'un pays présente aux observateurs comme autant de champs d'exploration et de découvertes.

Nous n'avons d'ailleurs à nous occuper ici que des chemins creux.

A quelles causes faut-il les attribuer?

Nous ne parlerons pas des tranchées ouvertes dans les collines pour y établir une route pavée ou ferrée, ni des lits d'anciens ruisselets disparus, dont quelques-uns sont devenus de petites voies de communication, mais des chemins creux que l'on peut appeler naturels.

Ces chemins sont dus à l'action combinée des eaux pluviales et du passage des hommes. Simples sentiers, pour la plupart, à l'origine, ils ne se forment que le long des pentes, et, par conséquent, les surfaces horizontales en sont complètement dépourvues. Franchissant les mamelons et les collines, ou dévalant des plateaux, toujours leur tracé suit, directement ou obliquement, l'inclinaison du terrain.

Tout le monde sait que la pluie, en tombant, déplace les molécules terreuses du sol en pente et transporte, à la longue, des quantités considérables de terres dans les vallées, dont le fond se hausse en raison de l'abaissement des hauteurs voisines. Mais cette action est extrêmement lente, à cause des végétaux, arbres, broussailles, bruyères, mousses, dont les racines, retenant les terres, contrarient l'érosion, et l'on comprend que si on enlève à une partie donnée d'une pente le manteau végétal qui la protège, cette partie sera soumise à une action érosive infiniment plus énergique que l'autre partie, et que, naturellement, elle se creusera, formant peu à peu une excavation ou une tranchée au milieu des terrains environnants. C'est ce qui a eu lieu, et ce qui a lieu encore, pour les chemins actuellement creux.

Dès qu'un sentier est tracé, la végétation du sol foulé disparaît, usée par les pieds des passants, et le chemin, privé de sa protection végétale et subissant l'action libre des eaux pluviales qui entraînent les terres, se creuse avec une rapidité d'autant plus

Digitized by Google

grande que la pente est plus considérable, le terrain moins résistant et la pluie plus abondante et plus fréquente.

En même temps que le chemin se creuse, il s'élargit proportionnellement, par suite de l'éboulement continuel de ses côtés, lesquels tendent constamment à prendre l'inclinaison naturelle de 45 degrés.

Si le rapport entre la profondeur et la largeur d'un chemin est parfois disproportionné, c'est grâce aux arbres plantés au bord des ravinements pour protéger les champs, et dont les racines puissantes surplombent, comme un arc de voûte, jusqu'au jour où, lentement minée, la masse entière, tronc et bloc de terre pris dans les racines, glisse au fond de la tranchée, qu'elle vient obstruer.

Pour qu'un chemin se développe régulièrement, il ne faut pas, nécessairement, que la circulation y soit très active, il suffit que les passages empêchent les semences d'y germer et de prendre racine.

L'érosion n'a pas lieu uniformément dans toutes les parties d'un chemin. Il se creuse pendant les pluies copieuses, en suivant la ligne des points les plus bas, une rigole qui forme à son tour un petit ravin. Cette rigole, parfois assez profonde, ne tarde jamais à être comblée par l'effondrement de ses bords écrasés sous les pieds des passants, et par l'afflux des terres qui descendent des deux côtés du chemin, de sorte qu'il se produit toujours, et naturellement, une certaine égalisation du fond, alors même qu'un travail d'entretien, justifié par l'importance du passage, n'est pas entrepris régulièrement.

En général, il se forme au fond des chemins creux, principalement lorsqu'ils ont déjà acquis une certaine ampleur, des espèces de canaux d'écoulement temporaires, par où les terres et les sables, entraînés par les eaux, glissent dans les vallées, où ils se déposent après avoir exécuté un double mouvement : perpendiculaire à l'axe du chemin, pour rejoindre la rigole d'évacuation, puis dans le sens de cet axe, en suivant le thalweg de la tranchée.

Il est à remarquer que la végétation la plus chétive constitue déjà une protection visiblement efficace. Ainsi, il n'est pas rare de rencontrer, dans les champs inclinés, de petits sentiers tracés au

Digitized by Google

milieu des cultures et qui sont divisés en deux ou trois voies lilliputiennes, séparées par de très étroites bandes gazonnées. Ces bandelettes de gazon forment toujours des reliefs, le sentier ne se creusant que dans ses parties nues.

Ici, cependant, le creusement est limité, parce que, quand les labours périodiques, en faisant déborder la terre des champs, ne rendent pas au sentier ce que l'érosion lui enlève, le paysant intéressé à ne pas laisser diminuer la superficie de son champ, y pourvoit par l'entretien.

Si la pente est forte au début de l'érosion, celle-ci est d'abord très rapide, mais elle va toujours en se ralentissant, puisque la pente des chemins diminue par leur creusement même, et si, dans les conditions les plus favorables, peu d'années suffisent pour opérer un déblaiement d'un mètre, plusieurs siècles sont bien certainement nécessaires pour approfondir de la même quantité un chemin dont la pente est devenue presque insensible aux passants.

Il arrive que le creusement d'un chemin est interrompu :

1° Par l'abandon du chemin pour une voie plus facile. Dans ce cas, la végétation, qui n'est plus contrariée par le passage des hommes, s'empare du fond et des côtés et leur reconstitue une protection contre l'érosion;

2° Par la rencontre d'une couche de terrain plus résistante, une roche dure, par exemple. Dans ce second cas, le creusement n'a plus lieu que par l'usure produite par les souliers ferrés et par l'écrasement dû aux chariots et tombereaux, — s'il en passe. Nous ne parlons pas de l'action décomposante de l'acide carbonique;

3° Par le pavage ou l'empierrement. Dans ce dernier cas, le creusement, quoique ralenti, continue, si le chemin n'est pas convenablement entretenu, car les accotements se dégradent et les pavés finissent par se déchausser, pour peu que la pente soit demeurée considérable.

Un examen approfondi des chemins creux permet donc, si l'on tient compte de leur pente primitive, de leur pente actuelle, de la nature du terrain et de son degré de résistance, de se faire une idée approximative de leur âge.

Lorsque l'on procède à cet examen, ce qui frappe surtout, c'est

Digitized by Google

l'ancienneté de la plupart de ces tranchées où, tous, nous avons passé, indifférents, sans nous douter que nous foulions des chemins creusés, ou plutôt usés par le passage des générations disparues, et que, s'il en est dont la pente accentuée prouve la formation relativement récente, il en est d'autres, et beaucoup, qui existaient déjà au temps des Romains et qui, même à l'époque de ces derniers, devaient présenter tous les signes de la plus haute antiquité.

Une œuvre fertile en découvertes de toute espèce, intéressante à entreprendre et facile à mener à bien, surtout dans notre pays, où les communications sont aisées, ce serait l'étude, le relevé et le classement des voies de ce réseau primitif des peuplades, — maintenant détruites, — qui nous ont précédés et qui circulaient, couvertes de peaux brutes, par ces ornières tracées par elles dans l'immensité des bois et des bruyères, par ces chemins creux dont nous continuons à nous servir et où, très probablement, nos arrière-neveux passeront à leur tour, alors même que la locomotive, ce cheval merveilleux de nos chemins modernes, aura fait place à des moteurs plus merveilleux encore.

FÉLIX FRENAY.

Digitized by Google

LE COMMERCE AU CONGO.

M. A.-J. Wauters, rédacteur en chef du *Mouvement géographique*, vient de publier un volume des plus intéressants sur le présent et l'avenir de cette vaste région, dont la Conférence internationale de Berlin a reconnu récemment l'existence juridique; je veux parler de l'État libre du Congo.

Il était à craindre que des compétitions coloniales n'ensanglantassent les rives de ce beau fleuve dont Stanley, le premier, descendit le cours, en 1877, comme elles ensanglantèrent l'Asie et l'Amérique au XVI^e^ et au XVIII^e^ siècle. La France et le Portugal émettaient des prétentions redoutables; l'Angleterre reconnaissait, en échange de sérieux avantages, la souveraineté du Portugal, le long de la côte depuis Ambriz au sud jusqu'au 5° 12′ au nord, livrant ainsi l'embouchure du Congo au gouvernement de Lisbonne. L'émotion fut grande en Europe : on n'ignorait pas que le Congoland, abandonné à l'incapacité et à l'incurie des Portugais, condamné au paiement des droits que ceux-ci ont l'habitude d'établir aux frontières de leurs colonies, était perdu pour le commerce et pour l'industrie des deux mondes. Stanley le démontrait à Manchester, il y a quelques mois, aux applaudissements de toute la chambre de commerce. Le Portugal, disait-il, parle de 10 p. c. de droits sur le coton et autres articles, à l'exclusion du tabac, des fusils, du brandy et de la poudre. Mais comment les Portugais appliqueront-ils ces droits? Vous introduisez pour 50 francs de poteries, par exemple, à 10 p. c. de droits; la douane portugaise majore cette valeur d'une somme de 30 francs, valeur présumée de l'emballage, plus le port et l'assurance, et d'une autre somme équivalant à 20 p. c.

Digitized by Google

ad valorem, montant présumé du bénéfice. Au lieu de frapper sur 50 francs, le Portugal frappe donc sur 96 francs, de sorte que le droit s'élève de 10 p. c. à 19 1/2 p. c. De pareilles pratiques, si elles avaient été tolérées dans le Congoland, condamnaient ce pays à une irrémédiable mort économique.

Les chambres de commerce de Londres, de Manchester, de Liverpool, de New-York, de Rotterdam, de Hambourg, etc., protestèrent énergiquement et décidèrent la France, l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie et les États-Unis à demander la dénonciation du traité anglo-portugais. L'Angleterre y consentit.

Pendant ce temps, la France, qui s'était emparée de Loango et de Ponta-Negra, continuait sa marche en avant. Le Portugal, livré à lui-même, prit possession de la rive droite du Congo jusqu'à Massabé, tandis que, dans l'intérieur, Brazza signait avec des chefs des traités qui devaient assurer à la France la région admirable du Niadi-Kouiliou et la rive droite du Congo depuis Manyanga, chez les Babouenndés, jusqu'au pays des Bamboussi. On voit que les rivalités coloniales menaçaient l'œuvre de l'Association internationale africaine et qu'il était à craindre qu'elles ne compromissent à brève échéance l'avenir d'une région extraordinairement riche et fertile. La Conférence de Berlin se réunit fort heureusement et mit fin à des compétitions, dont il y avait tout à redouter, en déterminant les droits de chacun et en fondant l'État libre du Congo sur les bases que l'on connaît.

Ce sont les ressources de cet immense État, qui s'étend depuis la côte occidentale jusqu'aux lacs intérieurs, Muta-Nzige et Tanganika, et du nord au sud, depuis le pays des Niams-Niams jusqu'au bassin du Zambèse, que M. Wauters a étudiées avec le plus grand soin et que je passerai rapidement en revue après lui.

I

Le commerce que fait l'Europe avec la côte occidentale d'Afrique est des plus importants. On peut diviser ce littoral de la manière suivante : L'*Angola* et le *Benguela*, possessions

Digitized by Google

portugaises, dont l'importance commerciale, avec ses 751,000 milreis à l'importation et 666,000 milreis à l'exportation, est loin d'atteindre celle qui serait obtenue si cette région était intelligemment administrée; la côte du *Loango* et du *Congo*, dont Stanley évalue le commerce à 70 millions de francs. Puis viennent, au nord de l'Équateur, la *côte du Gabon*, entre la ligne et les Cameroons; la *côte de Calabar*, entre les Cameroons et le cap Formose; la *côte du Bénin*, entre le cap Formose et le cap Saint-Paul; la *côte d'Or*, qui s'étend du cap Saint-Paul au cap des Trois-Pointes, où commence la *côte d'Ivoire;* le cap des Palmes est la limite de la *côte Libéria*, qui finit au cap Monte; la *côte de Sierra-Leone* entre le cap Monte et les îles de Loss; entre celles-ci et le cap Roxo s'étend la *côte des Bissagos*, dont les Portugais occupent plusieurs points; enfin, la *Sénégambie*, où les Français possèdent le bassin du Sénégal et les Anglais le bassin de la Gambie.

La France, le Portugal, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne ont pris possession de cet immense littoral. Les efforts de l'Allemagne ont tout particulièrement frappé le monde politique; indépendamment de l'annexion d'Angra Pequena, du Togno et de Cameroons, sur la côte occidentale, il importe de constater que le protectorat allemand vient de s'étendre sur les régions orientales de l'Ousegouha et de l'Ousagara, entre Zanzibar et les lacs. L'heure sonnera où l'île de Zanzibar sera allemande. Deux États auront alors en main les clefs de l'Afrique centrale : l'Allemagne et l'État libre du Congo. L'Angleterre avait ouvert à son activité économique la route du Nil, grâce aux efforts de sir Samuel Baker et de Gordon-Pacha; cette route, le Mahdi triomphant vient de la lui fermer.

Est-ce à dire que les Européens seuls désirent entrer en relation avec les indigènes et que ceux-ci ne demandent qu'à s'enfermer dans leurs vieilles traditions barbares, loin des blancs? Mtesa, sultan de l'Ouganda, suppliait Stanley de lui envoyer des ouvriers européens pour qu'ils enseignassent à son peuple les arts utiles; Kadouma, principicule de l'Outchambi, parlait devant son conseil de visiter l'Ounyanyembé et Zanzibar;

Digitized by Google

l'accueil que la plupart des agents de l'Association africaine ont rencontré le long du Congo prouve que la plupart des tribus indigènes ont un vif désir de s'assimiler les connaissances pratiques des Européens et de se créer ainsi un bien-être qu'elles ne possèdent pas.

Dans une lettre au colonel Strauch, Stanley disait : « Nous nous mettons en route pour répandre tous les bienfaits qui puissent résulter d'un commerce pacifique et équitable avec des peuples européens qui, jusqu'ici, sont restés des étrangers pour l'Afrique. Je sais les indigènes assez intelligents pour apprécier cette œuvre, assez sages pour vouloir profiter de tout le bien-être matériel qu'on veut leur offrir. » L'Association africaine a suivi dans les régions du Congo la maxime de Guillaume Penn, le fondateur de la République américaine : « La guerre est un mauvais moyen de colonisation ; la justice, même envers des sauvages, vaut mieux que la force. » Ne faut-il point expliquer ainsi les succès de Livingstone ? Les Mayoumbés du Congo, ayant vu passer et repasser le plus pacifiquement du monde la flottille du haut fleuve, ayant constaté avec quel art le chef blanc de la station des Falls construit ses maisons, avec quel succès il cultive ses plantations, tout cela sans molester personne, ont pris confiance : « Toutes les tribus, écrivait le capitaine Hanssens, aspirent à se mettre sous notre protection, et s'il me fallait donner suite à toutes les demandes que j'ai reçues, je devrais créer presque autant de stations qu'il y a de districts habités. »

Voyez l'industrie des indigènes, leurs tissus, leurs poteries, leur métallurgie ; voyez aussi leurs procédés agricoles. Nous ne sommes pas en présence d'une race inférieure, sans espérance, irrémédiablement perdue pour la civilisation. Loin de disparaître devant le blanc, de dépérir au contact d'un état social supérieur, il s'engraisse, croît et multiplie ; on l'a vu dans l'Afrique australe, où le noir, incapable de s'élever par lui-même à la civilisation, la comprend et la suit dès qu'il l'a comprise. Ne le constate-t-on pas aussi à Libéria ? Le dernier volume du colonel Wauwermans nous fournit à ce sujet des renseignements précieux.

Digitized by Google

Les indigènes, ceux-là même qui n'ont jamais été en contact avec la science industrielle de l'Europe, sont plus habiles à produire qu'on ne le croit généralement. Les Babemmbas fabriquent encore, malgré les razzias des traitants arabes, des étoffes rayées de noir et de blanc; ils font même des châles, d'une grande solidité, avec la fibre du coton. A Kanndé, sur le lac Nyassa, les noirs produisent des étoffes en écrasant sous le marteau l'écorce d'une espèce de figuier; généralement on utilise pour cet usage l'écorce des cisalpiniées et celle de l'arbre à copal, et l'on rencontre au cœur de l'Afrique des corporations exclusivement occupées à détacher des arbres ces écorces. Chez les Baloungous, hommes et femmes travaillent sans relâche à la fabrication des nattes; il y en a, dans le Cassemmbé, de fort jolies, faites avec les palmes du raphia. Les insulaires de Msammba, sur le lac Tanganîka, filent et tissent également le coton, qui abonde dans le Fipa et qu'ils importent de ce district. Les Manyemas savent teindre en bleu, en noir et en jaune; ils obtiennent des teintures très vives, pareilles à celles des Madécasses du nord de l'île; les Zanzibarites recherchent ces produits et les échangent même contre des cotonnades d'Europe.

Si nous passons à l'industrie du fer, quelle activité ne rencontrons-nous pas? Cameron a parlé avec admiration des forgerons du Manyema, Schweinfurt de l'industrie métallurgique des Mombouttous. Quelle variété de procédés ingénieux Stanley et Livingstone ne nous ont-ils pas révélés, procédés rudimentaires, mais qui dénotent chez les indigènes de l'esprit d'observation et un savoir-faire dont peu de peuples productifs nous fournissent des exemples. A Vouani-Kirommbou, dans l'Ouregga, Stanley signalait la fabrication des fers de lance, de couteaux de toute forme et de toute dimension, depuis le petit couteau de ceinture d'un pouce et demi de longueur jusqu'au lourd fendoir en forme de glaive romain.

Les noirs connaissent, pour la plupart, l'art de préparer les cuirs au moyen de tans qu'ils recueillent avec une grande sûreté. La fabrication de la poterie mérite également de fixer l'attention; Cameron admira l'habileté d'une femme,

Digitized by Google

à Mikisanngé, tournant des vases d'une régularité parfaite, ornés de lignes gracieuses, et qui rappelaient à l'intrépide voyageur l'amphore de la villa Diomède, à Pompéi. « La poterie, dit Livingstone, semble avoir été connue des Africains dès les temps les plus reculés; on en trouve des fragments partout, même parmi les os fossiles de l'époque la plus ancienne. » L'ameublement occupe aussi l'activité des indigènes, qui confectionnent des lits de repos, des bancs, des chaises, des tabourets, des pipes, qu'ils ornent en sculptant dans le bois les dessins les plus ingénieux. « Ceux qui prétendent, dit le professeur Hartman, que le sentiment des couleurs manque aux Nigritiens seront convaincus du contraire en contemplant les ravissantes combinaisons de couleurs de leurs produits. » Les broderies à perles ne leur sont pas inconnues.

L'extraction du sel révèle, de son côté, l'esprit industrieux de l'indigène. Dans la région du Tanganîka, des groupes de trois à quatre cents personnes extraient le sel de la plaine, en lixivient la terre saline, filtrant la lessive à travers un bouquet d'herbes implantées dans le fond d'un vase et faisant ensuite bouillir la saumure jusqu'à complète évaporation. Outcheri, aux sources du Congo, est un centre producteur de sel que les indigènes de ce district exportent au loin, jusque dans le Lonnda. « Nous rencontrons journellement des gens qui font ce commerce, dit Livingstone, et qui nous rendent notre salut d'une façon très cordiale, en se frottant les bras avec de la terre. » Les gens d'Outcheri sont, on le voit, des commerçants audacieux.

Il en est de même des Bangalas, sur le Congo Stanley, en 1877, rencontrait leurs flottilles marchandes, conduites par quinze pagayeurs vêtus de manteaux de laine rouge. Par contre, les Barouas n'ont jamais eu de relations avec les tribus en amont. Les Waboumas du Koango, eux, vont jusqu'au Stanley-Pool pour y échanger leurs produits contre des marchandises européennes; les Banyamouesi vont au loin pour faire le commerce d'anneaux de jambes, d'ivoire et d'esclaves. Somme toute, l'activité commerciale du centre de l'Afrique est

Digitized by Google

un fait indiscutable; les indigènes sont, pour la plupart, des trafiquants intrépides, intelligents, ne reculant devant aucun des dangers d'un négoce lointain.

L'étude des marchés africains est instructive, lorsqu'on veut se rendre compte des facultés commerciales des indigènes. Au marché de Kahoueli, Cameron trouva un véritable bureau de change; la monnaie courante à Kahoueli est le sophi, perle cylindrique; les acheteurs des districts voisins se servent d'une autre monnaie et l'échangent contre des sophis; puis, leurs affaires étant terminées, s'il leur reste des sophis, ils les échangent à leur tour contre la monnaie de leurs districts respectifs; tout cela moyennant une certaine perte de change au bénéfice du changeur.

Dans la région du Congo, les marchés ont une importance considérable dans la vie des indigènes. Le vol, commis dans ces réunions, est puni de mort, car il importe que la sécurité des marchés soit garantie. Il n'en était pas ainsi dans l'Europe du moyen âge; les marchés étaient, à cette époque, sous la dépendance complète du seigneur féodal qui, trop souvent, ne se faisait pas faute de détrousser les marchands. En Afrique, le marché est libre; quelquefois même les indigènes le tiennent sur un territoire neutre, dans une île spécialement affectée à ce genre de réunions. Les noirs viennent au marché sans armes, et la guerre fût-elle déclarée entre deux tribus, elle est suspendue pendant toute la durée de cette assemblée commerciale; vendeurs et acheteurs vont et viennent librement et rentrent chez eux sans être molestés. Ce respect de la Kitoka, comme disent les indigènes, est d'autant plus remarquable que dans le Manyema, par exemple, la haine de district à district et souvent même de village à village est inextinguible; chaque Manyema a le plus vif désir de tuer les Manyemas des bourgs voisins. D'un marché à l'autre, la distance n'est que de cinq à six lieues; Cameron, et principalement Stanley et Livingstone ont donné la physionomie de ces assemblées si actives, où l'indigène déploie toutes les ressources de son éloquence et toutes les grâces de ses séductions pour vendre ce qu'il offre, au meilleur prix possible. Le

Digitized by Google

marché de Nyangoué réunit trois, quatre et quelquefois cinq mille personnes; à Oudjidji, il est quotidien. Les femmes se distinguent particulièrement par leur activité : « Toutes, dit Livingstone, sont d'habiles trafiquantes, passionnées pour le commerce; elles achètent ceci avec cela, qu'elles échangent pour autre chose, et le moindre bénéfice est pour elles une des joies de l'existence. » Elles font souvent quinze lieues, pour aller et venir, et cela avec des charges beaucoup plus lourdes qu'un esclave ne voudrait en porter.

A cent cinquante lieues de la côte environ, le long du Congo, la population va et vient d'un marché à l'autre. Le district de Nzabi tient marché le lundi; le mardi, on va en amont des chutes d'Inkissi; le mercredi, dans les districts d'Oumvilinnghya, de Lemba et de Nsanngou; le jeudi, les Babouenndés traversent le fleuve et se rendent à Nsanngou, chez les Bacessés; le vendredi, retour à Nzabi, et la série recommence. C'est ainsi que, jusqu'à présent, les marchandises d'Europe remontent le Congo. Les gens de Ntamo, de Nkounda et de Nchassa transportent, en canot, ces marchandises qu'ils troquent pour de l'ivoire et quelquefois des esclaves, dans le Bolobo, l'Ibaka, le Missongo et Tchoumbouri. De là, ces marchandises pénètrent dans l'Iribou, le Moumpourenghi, l'Oubanghi et l'Ikenngo; les gens d'Ikenngo les vendent aux Bangalas et ceux-ci les distribuent aux acheteurs d'Oupoto, point extrême où, en 1877, arrivaient les produits européens. De la côte à Bangala, le voyage d'un baril de poudre, par exemple, durait cinq ans! Le *Mouvement géographique* publiait, il y a quelques mois, la physionomie d'un marché indigène, sur le bas Congo; cette description, due à la plume du Dr Zintgraff, rappelle les descriptions faites par Livingstone et par Stanley.

Tout cela ne prouve-t-il pas que l'Europe a raison de s'intéresser au continent africain et qu'il est permis d'espérer que les indigènes noirs se mêleront au mouvement économique universel. Ce ne sont point les aptitudes qui leur manquent, ni la fertilité du sol, ni les richesses minérales, comme je l'exposerai tout à l'heure. Ce qui leur a manqué jusqu'ici, ce

Digitized by Google

sont des relations fréquentes et pacifiques avec les blancs, une organisation politique plus solide, moins morcelée en districts innombrables, ayant chacun leurs chefs, et toujours menacés par les voisins. A ce dernier point de vue, Schweinfurth recommandait la formation de grands États nègres « qui réuniraient les territoires les plus exposés aux rapts et qui seraient placés sous la protection des puissances européennes. Le morcellement excessif des peuples africains a toujours été le principal obstacle à l'entrée de la civilisation dans ces pays. Seuls de grands États peuvent offrir la sécurité nécessaire à l'établissement des relations commerciales ». Mirambo, Mouta-Yamvo, Casembé ont fondé de grands États nègres, et un grand État nigritien, le Soudan, s'est formé sous les ordres du Mahdi. Il serait donc possible de créer des groupements et je crois que fatalement le gouvernement du Congo y sera amené, car il ne lui sera pas possible de se tenir en dehors de la politique indigène; de nombreux exemples le prouvent. Réussira-t-il toujours à le faire pacifiquement? *Chi lo sa.*

II

Il reste peu de chose à dire, après M. Wauters, des richesses végétales, animales et minérales de l'État libre du Congo. Revenons-y cependant.

L'ivoire est, sans contredit, le produit animal le plus recherché actuellement. Avant que les Arabes dévastassent le Manyema, l'ivoire y était en telle abondance que, d'après Cameron, les dents d'éléphant servaient à faire des clôtures et des jambages de portes. Lorsque Stanley chassa devant lui les guerriers de l'Arouhouimi, un homme vint lui dire que dans le village principal il y avait un temple d'ivoire et que, dans les maisons, celui-ci était aussi abondant que le bois de chauffage. Faisons la part de l'exagération. Livingstone raconte que, chez les Babisas, les piliers des maisons et l'encadrement des portes sont faits de cette précieuse matière et que cependant l'abondance de celle-ci n'en a pas été diminuée. Livingstone, en 1860, rencontrait tous les jours, dans la région du

Digitized by Google

Zambèse, des troupeaux de plusieurs centaines d'éléphants. Le lieutenant Coquilhat, le lieutenant Van Gèle et le capitaine Zboïnski signalent la présence de nombreux éléphants depuis les chutes de Livingstone jusqu'à Bangala. Au delà de ce dernier point, il suffit de consulter Stanley pour se convaincre de l'abondance de l'ivoire.

D'après F.-D. Blyth, on peut évaluer à 44,000 le chiffre des éléphants tués chaque année pour fournir à l'Angleterre seule la masse d'ivoire qu'elle reçoit. Actuellement, Zanzibar et l'Égypte exportent plus d'ivoire que tout le reste de l'Afrique ; il est certain que cette situation se modifiera. En effet, les relations d'Alexandrie avec la haute Égypte sont gravement compromises ; d'autre part, les chercheurs d'ivoire, qui opéraient dans l'intérieur, vers les lacs Bangouelo, Moero et Nyassa, dans le Manyema et plus loin encore, vers l'Ouroua et le Katanga, transportaient leurs richesses d'ivoire vers Zanzibar. Les Arabes étaient les seuls à courir les régions inexplorées de l'Afrique, à la recherche des précieuses défenses. Déjà leur présence a été signalée par la mission Grenfell et Sims sur les rives du Lomami, un affluent méridional du Congo entre la station de l'Arouhouimi et celle des Falls ; d'autre part, les sous-chefs de Tipo-Tipo ont atteint l'Arouhouimi après avoir traversé l'Ouregga. Les traitants de Nyangoué ont laissé derrière eux le Manyema ravagé et, suivant la voie ouverte par Stanley, descendent le fleuve que le drapeau de l'Association africaine remonte pacifiquement.

Livingstone ne se désolait-il pas de voir que, dans la route ouverte par lui dans le bassin du Zambèse, pénétrassent les traitants portugais, redoutables marchands d'esclaves ? Il fallait, après la courageuse expédition de Stanley, en 1877, s'attendre à l'invasion arabe dans les régions du Congo, au-dessous des Falls. Les traitants de Nyangoué ne s'étaient-ils pas aventurés déjà jusque dans l'Ouregga ?

Est-ce à dire qu'il y ait là pour l'œuvre civilisatrice de l'État libre du Congo un danger sérieux ? Je ne le crois pas. Tous les Arabes de Nyangoué viennent de Zanzibar. La route des lacs à la côte pourrait fort bien leur être coupée un jour

Digitized by Google

ou l'autre par l'Allemagne, établie le long du Zanguebar ; ils perdraient ainsi leur point d'appui nécessaire, la source à laquelle ils s'alimentent de marchandises d'échange, le débouché où ils déversent l'ivoire récolté. D'autre part, ils ne sont pas aimés des indigènes ; il suffit de lire Livingstone pour s'en convaincre. Or, dans les conditions actuelles, le trafic des Arabes dans l'intérieur n'est rien moins que sûr. Qui ne se souvient du désastre de Mohammed dans le Casembé ? Toute sa fortune y passa et Livingstone écrivait : « Il est dur pour un homme de son âge d'avoir à recommencer sa carrière. » Que serait-ce si la résistance des blancs se coalisait avec celle des indigènes ?

Faute de marchandises, les Arabes font des razzias qui leur fournissent des esclaves et au moyen desquels ils payent l'ivoire qu'ils achètent lorsqu'ils ne le volent pas, les armes à la main. Mais qu'une résistance sérieuse se produise, comme celle de Mirambo, et le commerce des Arabes est anéanti. Aussi la politique des Arabes consiste-t-elle à perpétuer ou à créer des divisions de districts à districts ; ils appuient celui-ci contre celui-là, et, lorsque le district ennemi est vaincu et dévasté, ils se tournent contre le district ami, le dévastent et le pillent. Les fils du Prophète passent et laissent des déserts derrière eux. Les récits des voyageurs sont pleins des descriptions de villages incendiés, de tribus dépeuplées, de régions entièrement ravagées. Ces violences font des districts les plus bienveillants des districts féroces, infranchissables pour le blanc. Parfois les Arabes associent des tribus à leurs crimes ; c'est ainsi que les Aïahous, armés de fusils, font la chasse aux esclaves, chez les Mayanngas, pour le compte des traitants zanzibarites. Ailleurs, la démoralisation s'étend ; les Maravis, appauvris par les Mazitons, se vendent les uns aux autres. Un vieillard disait à Livingstone que la responsabilité de cet odieux trafic retombe sur les Arabes qui offrent de belles étoffes. Les Arabes arrivent dans un village, déploient leurs étoffes, déroulent leurs rangs de perles, excitent les convoitises enfin. On les accueille bien, on les engage à séjourner. Pour acquérir ces richesses, il faut de l'ivoire ou des esclaves. Une

Digitized by Google

razzia s'organise alors chez les voisins plus faibles, et de vils Arabes, des métis le plus souvent, se mêlent à ces expéditions criminelles. C'est le commencement de la fin. Dès lors, le pays est ruiné; depuis les incursions arabes, la région située entre le Tanganîka et le Bangouelo est infranchissable, « en raison du manque de vivres, et la population ne vit que de fruits sauvages », dit Livingstone. Et plus loin : « Au train dont va la dépopulation, toute la contrée sera bientôt déserte. » Un chef, riverain du Nyassa, avouait à Livingstone que depuis que, sur le conseil du docteur, il avait cessé de vendre ses sujets, son village avait triplé d'étendue. Le pays des Babisas, par suite de la chasse aux esclaves, fut réduit à l'état de jungle. Par contre, les Babemmbas, entraînés dans les razzias par les Arabes, se tournèrent bientôt contre les traitants. Malheur aux musulmans qui tombaient entre leurs mains! Il ne faut pas s'imaginer que les indigènes ne se prennent pas à réfléchir et ne finissent point par comprendre le mal que leur fait l'état de guerre esclavagiste où les Arabes les laissent croupir. Les sujets de Maketa, sur la Rovouma, avaient, dans une razzia, fait de nombreux esclaves; à leur retour, le chef leur donna l'ordre de renvoyer bêtes et gens d'où ils venaient. Les Manyangas se rendaient compte du danger arabe et défendaient à de nouveaux traitants de s'établir chez eux, attendu que leurs villages étaient victimes des violences des Arabes et que leur nation allait être détruite.

En 1883, Stanley constata que, dans la région de l'Arouhouimi, les Arabes avaient passé : « Toute la contrée était dévastée, dit le *Mouvement géographique* du 4 mai 1884 ; les villages n'étaient plus que des amas ravagés et brûlés ; les palmiers et les bananiers étaient rôtis par le feu; les populations affolées se pressaient sur les rives. Quelle était la cause d'une si grande désolation ?... La chasse à l'homme. » Plus de 1,300 esclaves étaient entassés dans le camp des officiers de Tipo-Tipo. Je sais bien que le lieutenant Van Gèle a fait récemment de Tipo-Tipo un portrait relativement flatteur et que l'entrevue entre lui et le fameux traitant de Nyangoué fut des plus courtoises. Mais niera-t-on les atrocités que

Digitized by Google

Stanley nous révèle? L'ivoire! voilà ce qui pousse Tipo-Tipo en avant, et pour se le procurer, il ne recule devant aucun crime.

« Toutes les puissances exerçant les droits de souveraineté ou une influence dans lesdits territoires s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence et à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout à la traite des noirs... »

Ainsi s'exprime l'acte général de la Conférence de Berlin.

Que fera le gouvernement de l'État libre du Congo? Je sais bien que l'on ne peut pourvoir à tout à la fois; je sais bien que ceux-là se trompent qui exagèrent le danger arabe. Mais enfin, quelles mesures prendra-t-on? Des Arabes avouaient à Livingstone que, défalcation faite des pertes qu'ils avaient à subir, le bénéfice qu'ils retiraient de leurs opérations étaient des plus minces. Ces pertes, les résistances de l'État libre du Congo les rendraient plus sensibles encore. N'a-t-on pas la ressource de créer contre les invasions des traitants arabes des armées d'indigènes? Mohammed-Ali organisa une armée de Noubas avec laquelle il subjugua le Soudan insalubre. Cameron recommande les coolis chinois; mais les traitants soudaniens ne recrutent-ils pas leurs bataillons, pour la capture des esclaves, parmi les Ghellabas? Ils ont également associé à leur œuvre criminelle Mofio, le chef des Niams-Niams. Pourquoi n'associerions-nous pas à notre œuvre anti-esclavagiste les indigènes eux-mêmes et ne recruterions-nous point parmi eux des troupes, devant lesquelles les caravanes arabes disparaîtraient? Est-ce que les traitants de Kartoum n'ont pas armé de fusils un corps niam-niam de 300 hommes résolus? Il suffirait d'un millier de noirs, armés convenablement, pour refouler Tipo-Tipo au delà des Falls, vers Nyangoué. Les Arabes n'évitaient-ils pas Livingstone, à peine en état de défense? Mirambo n'est-il pas venu à bout de ces misérables? Ce sera jeu d'enfant pour l'Association africaine; seulement il faut vouloir et oser. La politique allemande, dans l'Afrique orientale, nous aide merveilleusement du reste.

Digitized by Google

« La fièvre qui pousse les traitants à la recherche de l'ivoire, dit Stanley, est la même que celle qui entraîne en Californie, au Cap et autres lieux, les chercheurs de diamants et de pépites d'or. » Il faut couper la fièvre arabe. Déjà Tipo-Tipo a poussé ses lieutenants vers le Muta-Nzigé; prenons garde qu'il ne se mette en communication avec les traitants égyptiens du Soudan; les difficultés surgiraient alors plus graves, plus redoutables, car il trouverait de ce côté un point d'appui plus dangereux pour nous que celui qu'il trouve actuellement à Zanzibar et qui lui échappera un jour. Les victoires du Mahdi stimuleront, à brève échéance, l'audace des esclavagistes de la haute Égypte et je crains que ceux-ci ne poussent leurs incursions vers le Sud, au delà du pays des Niams-Niams, vers le Congo, sur les territoires de l'État libre. L'Allemagne aura bientôt fort à faire pour défendre les régions orientales contre les entreprises criminelles des traitants du haut Nil.

Il y a dix ans, la livre d'ivoire se vendait, dans l'Ounyanyembe, au prix de 5 fr. 50 c., et dans le Manyema à 6 ou 7 centimes. S'étonne-t-on, après cela, de la fièvre qui poussa les traitants arabes vers les contrées riches en dents d'éléphant? Il est certain que, dans les districts du haut Congo, et notamment dans la région des affluents du Congo, rive droite et rive gauche, depuis le pays des Bangalas jusqu'aux Falls, l'ivoire est à des prix infiniment bas. Les communications jusqu'au Stanley-Pool sont relativement faciles aujourd'hui et cette marchandise précieuse pourrait, à bref délai, être rendue à la côte dans des conditions exceptionnelles, et vendue sur les marchés européens avec de sérieux bénéfices. Aussi puis-je dire que le temps est proche où les exportations d'ivoire de la côte occidentale dépasseront de beaucoup celles de Zanzibar et d'Alexandrie.

III

Parmi les produits du règne animal, indépendamment des peaux de lion, de léopard, etc., et du cuir de crocodile, fort

Digitized by Google

recherché aujourd'hui par les industries élégantes de Paris et de Vienne, il faut signaler la cire d'abeilles.

M. Wauters rappelle cette affirmation de Schweinfurth : « Rien que pour les pays orthodoxes de communion grecque, dont les églises ne brûlent que de la cire d'abeille, la demande est presque illimitée. On ne tire la cire que de l'Abyssinie et du Benguela. » Cameron nous fournit d'intéressantes indications sur la production et la récolte de la cire. Dans l'Oussambé, sur la rive gauche du Loualaba, entre les lacs Kassali et Lohemba, on trouve des ruches nombreuses dont la cire, recueillie avec soin, est vendue en grande quantité aux caravanes qui reviennent du Katannga et qui payent avec le cuivre qu'elles rapportent de cette province. Dans le Kibokoué, sur les frontières du Benguela portugais, presque tous les arbres, aux environs des villages, portent des ruches, et le commerce dont cet article fait l'objet est considérable et fort rémunérateur. Les abeilles sont communes dans toute l'Afrique; malheureusement, la plupart des indigènes mangent la cire des ruches, et Schweinfurt a raison de dire que celui qui les dissuaderait de consommer ce produit rendrait à l'Afrique « un service qui avancerait la civilisation. » Dans l'Ouboudjoué, les gens de Stanley se gorgeaient de miel. Toutefois, dans le Lovale et le Kibokoué, la culture des abeilles est faite rationnellement; en maint endroit on construit des ruches pour rendre la récolte plus aisée. M. Wauters a quelque peu négligé cet article ; le Congo est cependant fort riche en cire; à Kakoungo, près des chutes de Massassa, on en apporta à Stanley une trentaine de livres et l'illustre voyageur constata, plus tard, que des centaines de livres de cire étaient fixées à de grands rocs. Entre Massassa et Mohoua, les falaises portaient, en plusieurs places, d'énormes quantités de cette belle matière dont les abeilles font les gâteaux de leurs ruches. Il y a donc là, pour les indigènes du Congo, un important élément d'échange et rien ne les empêche de cultiver rationnellement les abeilles comme le font les tribus du Koango supérieur.

Les plumes d'autruche et de marabou pourraient également faire l'objet d'un commerce important; l'entreprise ne serait

Digitized by Google

possible qu'avec des capitaux européens. On connaît l'importance de cette industrie dans l'Afrique australe; or, en 1865, il n'y avait pas dans la colonie du Cap plus de 80 autruches privées; on en comptait 21,751, il y a dix ans, et celles-ci fournissaient pour plus de 8 millions de francs de plumes. Chaque autruche rend 375 francs par année, sans qu'il faille prendre des soins difficiles. L'entreprise exige d'assez forts capitaux, car le prix d'une autruche varie de 30 à 75 livres. Les grands parcs de Grahamstown reproduisent les troupeaux par voie d'incubation artificielle. Le climat du Congo conviendrait merveilleusement à cet élevage.

Quant aux produits du règne minéral, il faut signaler l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le cinabre, la houille, le gypse, le marbre et la terre à porcelaine. Cameron constata la présence de l'argent dans l'Ouroua; la houille afflue dans un grand nombre de régions et la plupart des voyageurs en ont révélé la présence, notamment au S.-O. du Tanganika, dans l'Itaoua et vers le Zambèse. La zone occidentale fournit du gypse et du marbre et, comme le dit fort bien M. R.-J. Bernardin, il est probable que les roches granitiques, désagrégées par l'action de l'air, fourniraient dans quelques districts de bonnes terres à porcelaine.

Les renseignements que j'ai donnés plus haut sur l'industrie métallurgique des indigènes suffisent à convaincre le lecteur de la présence du fer. M. Wauters a relevé avec soin les notes des explorateurs sur ce point spécial.

Le cuivre, d'après Stanley, paraît très abondant chez les Vouavinnza, aux environs de Nyangoué. Les indigènes le vendent par lingots de 2 à 3 livres, ayant la forme d'une croix de Saint-André, avec des bras de 15 à 16 pouces de long sur 2 de large et un demi-pouce d'épaisseur. Ces lingots, appelés *hanndas*, sont fort recherchés dans le Manyema. Le cuivre se trouve en quantité considérable dans le Katannga et jusqu'à une grande distance au couchant de cette province; les noirs du Katannga l'extraient de la malachite et le vendent en grosses barres qui, d'après Livingstone, ont parfois la forme d'un

Digitized by Google

I majuscule. Ces barres pèsent de 50 à 100 livres; elles sont fort répandues dans la contrée; on les y étire en fils assez minces, pour la fabrication des bracelets et des jambelets. Le docteur rapporte qu'un traitant arabe en avait recueilli 2,500 livres. Au Katannga, la malachite s'ébranle au moyen du feu, puis elle est enlevée à la pioche, de quatre collines; quatre manehs de minerai donnent un maneh de cuivre. Les gens de Katommba vont jusque chez les Babisas échanger leur cuivre contre de l'ivoire, à raison de deux anneaux pour une défense. Le *Mouvement géographique* rapportait, il y a quelques semaines, d'après le Dr Reichard, l'explorateur du Katannga, que les mines de cette région sont à peu près abandonnées, car le chef Msiré ne permet plus qu'à son frère et à quelques-uns de ses favoris d'en extraire le minerai. Les procédés d'extraction sont très sommaires; je viens de les indiquer; aussi n'est-il pas étonnant d'entendre Livingstone affirmer que ceux qui cultivent la terre gagnent plus que les mineurs. M. Wauters reproduit une lettre de M. Destrain relatant une visite aux mines de cuivre situées au nord du Congo; plus de 300 hommes étaient à la besogne. M. Destrain parle des procédés rudimentaires d'extraction; il suffirait de distribuer de bons outils aux mineurs indigènes pour donner à la production du cuivre un énergique développement.

On sait que l'incurie des Portugais oblige ceux-ci à abandonner les mines de Bembé, à environ un mois de marche dans l'intérieur; l'inimitié qu'ils rencontrent chez les indigènes les met dans l'impossibilité de les utiliser pour l'extraction du minerai. D'après M. Jeannest, il y a des endroits où le cuivre gît à l'état natif. Là encore, l'incapacité portugaise ferme le continent noir aux entreprises européennes. Le Portugais qui s'aventure au delà d'Ambriz risque sa peau, et M. Jeannest en danger n'a dû son salut qu'à sa nationalité de Français; malheur au Portugais qui tombe entre les mains des naturels de la rivière Lhore! Les indigènes du Congo n'ont pas, contre les Européens établis là-bas, les sentiments de haine que les noirs de l'Angola et du Benguela ont contre les blancs échoués de Lisbonne sur la côte portu-

Digitized by Google

gaise ; l'avenir démontrera que l'activité industrielle et agricole des naturels du Congoland, sous la direction des Européens, sera féconde.

Le cinabre est, on le sait, un sulfure de mercure très riche en mercure : 86 p. c. environ, sur 13 à 14 p. c. de soufre. On en a signalé à Cameron de grandes quantités dans l'Ouroua. Mais le métal le plus précieux, l'or, existe-t-il là-bas? « De temps immémorial, dit Michel Chevalier, l'Afrique a donné de l'or ; on en a la preuve dans les monuments les plus vénérés de l'histoire. » La carte des lacs Bangouelo et Moéro, d'après Livingstone, signale la présence de l'or à Tchinedounda ; c'est là que les Portugais du Zambèse venaient recueillir le métal jaune. Djouma Mericani, négociant arabe établi dans l'Ouroua, parlait à Cameron des mines d'or du Katannga ; Hamed-Ibn-Hamed lui en montra d'importants échantillons, et Livingstone raconte que le traitant Hamis recueillit des morceaux d'or « dans la rivulette qui passe entre les deux collines d'où l'on retire le minerai de cuivre sous forme de malachite ». Les indigènes de Katannga n'osent pas creuser le sol pour trouver l'or ; ils racontent avec terreur que le précieux métal a été enfoui par Ngolou, qui en est le légitime propriétaire, et qu'ils craignent, en fouillant la terre, d'attirer sur eux de redoutables malheurs. Ngolou, d'après les Arabes, c'est Satan. L'or existe-t-il au nord du Katannga, près des rives du Congo? Il y a lieu de le supposer.

N'oublions pas, cependant, que si la Côte-d'Or a fourni longtemps au monde le fameux métal jaune, si l'or gît dans le Katannga, n'oublions pas, dis-je, les pépites trouvées entre Leydenburg et la baie de Lagoa, dans l'Afrique orientale. C'est là que nous rencontrons la chaîne de montagnes qui appartient à cette double chaîne parallèle, courant du sud au nord, et que l'océan Pacifique vient battre sur les côtes de l'Amérique et sur le littoral africain. C'est à ce système que se rattachent les plus riches découvertes aurifères. N'est-ce pas l'Afrique orientale qui réserve aux chercheurs d'or les plus émouvantes surprises? Nul n'oserait le prédire. Quoi qu'il en soit, l'État libre du Congo possède des gisements d'or ; c'est

Digitized by Google

là un fait acquis. Il possède aussi des filons d'argent; en effet, dans l'Ouroua, un naturel vendit à Cameron un bracelet d'argent fabriqué dans son district. Je signalerai, en passant, d'après M. Wauters, l'existence du plomb au nord du Congo, révélée par M. Destrain, un des agents de l'Association africaine.

IV

Les productions du règne végétal ont particulièrement préoccupé M. Wauters. Il croit, avec le Dr Chavanne, que l'activité économique du Congo sera agricole et qu'elle ne se déploiera que plus tard vers l'industrie. Le sol africain est riche en fibres textiles, depuis l'écorce du baobab, le roi des forêts, dont l'exportation acquiert tous les ans une plus grande importance, jusqu'au jute et au coton. Déjà en 1850, Michel Chevalier, faisant allusion à l'immense fertilité de l'Afrique, à la virginité de son sol, à son climat, constatant, d'autre part, que le continent noir et l'Amérique cotonnière sont situés sur le même méridien, annonçait à celle-ci une sérieuse et redoutable concurrence. L'Égypte, après la guerre de Sécession, développa dans des proportions énormes la culture du cotonnier, à laquelle elle se livrait, mais mollement, depuis Mehemet-Ali. Le coton croît, dans toutes les parties de l'Afrique, à l'état sauvage avec une vigueur incroyable. Livingstone signale la grande taille des cotonniers chez les Babembas, qui les cultivent avec soin. Les arbustes atteignent 7 et 8 pieds de hauteur; ils sont de la même espèce que ceux de Fernambouc et ne se trouvent qu'au centre du pays. La soie en est longue et forte. La culture du cotonnier est considérable dans la région du Tanganîka. Stanley affirme qu'elle réussirait à merveille dans toutes les parties basses des vallées fluviales. Sur la rive droite du Congo, les cotonniers poussent à l'état sauvage; aux bords de l'Ogooué, ils sont cultivés avec soin, sur de grandes étendues. Parmi les textiles, rappelons le chanvre, à très longues fibres, que découvrit Cameron dans une île du lac Tanganîka.

Les huiles et graines donnent lieu à un trafic énorme;

Digitized by Google

l'Afrique est le pays par excellence des produits oléagineux. C'est par voie de macération et d'ébullition que les indigènes extraient l'huile de palme de la pulpe qui entoure le fruit de l'élaïs. L'élaïs croît à profusion dans la vallée du Loualaba. Pas un seul ne se voit du côté de Levant, dit Livingstone. Les espèces varient, du reste; l'élaïs du lac Nyassa est de taille très petite, tandis que celui du Tanganîka occidental a de telles proportions qu'un régime de ce palmier fait souvent la charge de deux hommes. Les fruits de cette dernière espèce ont le volume de ceux que l'on recueille sur les côtes de la Guinée. Dans le Manyema, les indigènes plantent l'élaïs jusque dans leurs villages. L'importance de cette culture est telle qu'il n'est pas rare de voir, en un seul marché, mettre en vente plus de 1,400 litres d'huile de palme. « Un palmier, dit le P. Duparquet, cité par M. R.-J. Bernardin, peut donner par an une vingtaine de grappes, ce qui représente, rendu sur le marché d'Europe, un produit de 20 à 25 francs; dans le pays de production, la valeur n'est que de moitié. »

Le sésame s'exporte de Zanzibar en France par quantités considérables; c'est à Marseille que l'on fabrique, avec le sésame, la meilleure huile d'olive. Cameron rencontra cette plante oléagineuse dans l'Ounyanyembé et aussi dans l'Ouroua. Elle pourra faire, dans la région du Congo, l'objet d'une exploitation lucrative. Quant à l'arachide, elle est cultivée sur de grandes étendues, au bas Congo. A Bangala, on en fait trois récoltes par an. « Aucune arachide n'est plus estimée que celle du Congo, dit M. Wauters. Elle donne un rendement qui varie de 40 à 45 p. c... Le grand port d'importation de ce produit est Marseille, où l'huile d'arachide sert, sur une vaste échelle, à la falsification de l'huile d'olive. » Les amandes palmistes, les huiles de palme et les amandes d'arachide représentent, à Rotterdam, actuellement, 30 à 35 p. c. des exportations totales du Congo. En 1879, d'après Stanley à la chambre de commerce de Manchester, une seule maison de Banana expédiait en Europe 24,000 tonnes environ de marchandises; l'ivoire, le caoutchouc et la gomme copal s'élevaient à 3,500 tonnes; les produits de l'élaïs, du

Digitized by Google

sésame et de l'arachide à 20,500 environ, soit 85 p. c. des exportations totales.

Viennent ensuite l'huile de ricin ; les graines de Maforia, que Rotterdam vend aux savonniers ; les graines d'Owala, qui s'introduisent chez les mêmes industriels ; les amandes de cocotiers recueillies, actuellement déjà, au Gabon, dans les grandes plantations de M. C. Woermanm, de Hambourg.

Les produits tinctoriaux offrent également de l'intérêt ; indépendamment de l'orseille, des bois rouges, le santal et le camwood, et de quelques autres essences, du curcuma que l'on rencontre dans le sud-ouest de l'Afrique, du rocou d'Angola, dont on pourrait développer la culture avec des semences de Cayenne, il faut signaler sur de nombreux points de l'Afrique la présence de l'indigo. L'indigotier y croît partout, dit Livingstone, comme herbe sauvage ; « lorsqu'on l'égratigne, il montre la trace cuivreuse qui caractérise la meilleure sorte du commerce ». Vaste champ, on le voit, qui s'ouvre à la persévérance des blancs et à l'activité des noirs.

Faut-il rappeler que l'excellent poivre des Ashantis croît en abondance aux bords du Kobbokoio, sur les frontières de l'État libre? Et les muscadiers, à la noix très odorante et d'un parfum pénétrant, et le gingembre, et la cannelle, et la vanille, que les Bakouss fertilisent avec des insectes et dont ils absorbent des infusions mélangées avec des infusions de café ? Et le café lui-même ? On le trouve partout ; je ne connais cependant, au centre de l'Afrique, que les Bakouss qui en récoltent les graines. Dans le Manyema, la fève est aussi grosse que la fève du moka et ressemble beaucoup à cette dernière. En face de la station de l'Équateur, chez les Bakangas, le caféier pousse en herbe folle ; aux environs de la station de Loukolela, M. Glaive a découvert un hectare entièrement couvert de caféiers sauvages. D'autre part, le Dr Chavanne a signalé, sur les rives du Congo, des terrains particulièrement propres à la culture de cet arbuste. Il est donc permis de supposer que cette culture préoccupera bientôt le Congoland. « Le caféier, dit le dernier rapport du consul général de Belgique à Sainte-Croix de Ténériffe, est, de tous les végétaux

Digitized by Google

cultivés à Libéria, celui qui présente le plus d'intérêt, non seulement parce que la plupart des détenteurs du sol lui doivent l'aisance dont ils jouissent, mais encore parce qu'il est appelé à faire la fortune du pays. » Mais encore ici faudra-t-il des capitaux et de l'expérience; la culture bien entendue d'un hectare planté en café donne, à 20 cents la livre, un bénéfice net de 1,000 francs. Le rapport en question met en lumière toutes les difficultés, mais aussi tous les avantages d'une entreprise de ce genre. Au Gabon et à Vista, des factoreries ont fait des premiers essais dont M. Wauters dit grand bien.

N'oublions pas, dans la série des produits que M. R.-J. Bernardin, classe sous la rubrique « épices et denrées coloniales » le cacao, les clous de girofle, la noix de Kola, qui, d'après Liebig, renferme plus de caféine que le meilleur café, le sucre et le tabac. La canne à sucre croît partout, dit Stanley ; les indigènes la mâchent, comme friandise, sans songer à en faire du sucre ; quelques-uns extraient cependant de la canne une sorte de bière qui, fermentée, est connue sous le nom de pombé. Quant au tabac, on le cultive dans presque toute l'Afrique; dans l'Oufidji, la feuille en est lisse et soyeuse comme celle des meilleurs plants du Cuba. La culture en est générale d'Issanghila à Bangala, sur le Congo ; mais l'espèce que l'on récolte à Loukolela peut rivaliser avec les sortes les plus estimées de la Havane.

Parmi les drogues, il faut signaler les gommes et, notamment, la gomme copal; celle-ci, d'après Cameron, se trouve principalement dans la région des côtes, mais le centre du continent en renferme aussi, et des Arabes affirmèrent au voyageur en avoir découvert de semi-fossile. Livingstone confirma ce dernier renseignement. Les Makondés, entre autres, recueillent de grandes quantités de copal ; c'est ce qui attira chez eux les Arabes. « L'arbre à copal, taraudé par une larve, dit Livingstone, exsude des branches, qui ne sont pas plus grosses que le bras, des masses de gomme d'un jaune brunâtre ou d'un gris clair, d'un aspect gluant, peu consistantes, et en assez grande quantité pour remplir une assiette

Digitized by Google

à soupe. » Avec le temps, le copal, dont la récolte est négligée, s'enfonce dans la terre, où il reste en dépôt pour les générations futures. C'est ainsi que Stanley en découvrit des quantités considérables, à Kaloulou, sur les rives du bas Congo ; il était déposé entre les rochers. Dans l'île de Tchéanndoah, Stanley en trouva de nombreux pains d'une quinzaine de livres. L'emploi industriel de la gomme copal est énorme.

Le caoutchouc est un des principaux produits d'échange de l'Afrique. Cameron affirme que le Zanguebar en exportait pour plus d'un million ; on sait qu'avant que le continent noir produisît le caoutchouc, nous étions, pour cet article, tributaires de l'Amérique du Sud et de l'île de Java. D'après Stanley, dans le pays des Babouendès, les ravins et les pentes de la rive droite du Congo en fournissent avec une abondance inépuisable. Et cependant, sur la côte orientale, par exemple, quelles que soient les quantités exportées, on peut dire que le caoutchouc est à peine recueilli dans les lisières boisées de la zone maritime. Sur la côte occidentale, c'est pis encore; Du Chaillu, en effet, parle de l'immense richesse en caoutchouc des bords de l'Ogooué. Malheureusement, les noirs, qui exploitent les vignes de caoutchouc, détruisent celles-ci en procédant à l'extraction de la matière. « Il y a là, dit-il, des trésors que le commerce ne tardera pas sans doute à exploiter. » Il suffit d'instruire les indigènes à ne pas abattre l'arbre pour recueillir les fruits, comme le faisaient certains sauvages dont parle Voltaire.

IV

Instruire les indigènes ! leur enseigner les procédés agricoles les plus pratiques! D'aucuns hochent la tête et se prennent à douter. Ne nous y trompons pas. L'Africain, dont on pourrait faire un excellent ouvrier industriel, comme je l'ai démontré plus haut, ferait un fort bon cultivateur, si l'on développait ses facultés naturelles par les conseils et par l'exemple. Sur la route du lac Nyassa au lac Bangouelo,

Digitized by Google

Livingstone trouva la population dans les champs, occupée à planter, transplanter et sarcler; elle cultivait le sorgho, le maïs, les fèves, les citrouilles ; la reine de Casembé s'occupait très sérieusement elle-même de son exploitation agricole. Les Manyemas appliquent à l'amélioration des espèces la méthode de sélection et obtiennent ainsi du maïs remarquable; ce fait prouve l'esprit d'observation que les indigènes apportent à la culture de leurs champs. Est-ce que, à Moemmbé, Livingstone n'a pas constaté que les indigènes utilisent de nombreux ruisseaux pour l'irrigation méthodique des champs, tandis que les fonds trop humides sont assainis par des drainages ?

Il est certain que toute l'Afrique n'est pas couverte de vastes cultures, comme Stanley en rencontra à Souna, par exemple. Dans la plupart des régions africaines, le travail agricole se réduit à gratter la terre et à couper les racines de l'herbe par un mouvement horizontal de la houe. On laisse le maïs, la patate, le sorgho et le reste plonger leurs racines dans le sol meuble et fertile, qui n'a pas besoin d'un labour profond pour donner de beaux produits. L'arachide et la cassave tiennent bon pendant des années contre l'herbe et, pour obtenir une récolte abondante de bananiers, un simple sarclage suffit. La plupart du temps, comme l'écrivait le lieutenant Storms, en parlant des districts occidentaux du Tanganîka, « la culture ne s'étend guère au delà des besoins de la population; pour une raison bien simple : c'est qu'il n'y a aucun débouché commercial, si ce n'est, de temps en temps, une petite caravane venant d'Oudjidji pour faire le commerce des esclaves ». Un autre obstacle au développement des cultures, c'est le manque de sécurité. Les noirs, menacés continuellement par les districts voisins ou par les caravanes arabes, ne cultivent que pour les besoins de la saison. Livingstone a cependant découvert, chez les Kannthoundas, à l'ouest du lac Nyassa, des greniers d'abondance cachés dans les montagnes. Mais généralement, le nègre se méfie et, pour ne point attirer des voisins cupides, il veille à ne posséder que le strict nécessaire. M. Storms avait raison de dire que la présence des Européens modifierait cet état de choses, en apportant

Digitized by Google

aux indigènes la sécurité qui leur manque actuellement. C'est ainsi que de Boma à la Loucoulla, le pays est entièrement cultivé en arachides, fèves, maïs et bananes.

« Dans toute la région élevée de l'Ounyanyembé, dit Livingstone, le riz et le froment sont cultivés par les Arabes... Les grenades, les goyaves, les citrons, les oranges abondent, le manguier y est florissant ; on commence à y cultiver la vigne, et le papayer croît partout. L'oignon, le radis, les courges, la pastèque y prospèrent. » Je le répète, le sol est tellement fertile que, la plupart du temps, gratter simplement la terre pour en enlever l'herbe équivaut, en Afrique, à nos labours répétés. Sur les bords de la Rovouma, où le maïs est activement cultivé, d'énormes quantités de bois sont mises en tas et brûlées pour amender les terres. A Tamiala, à l'est du lac Nyassa, on engraisse également le sol en brûlant de l'herbe disposée en tas aplatis. Ce mince engrais suffit à d'abondantes moissons.

Il y a de nombreux districts où les femmes seules se livrent aux travaux des champs; chez les Niams-Niams, les femmes cultivent et les hommes vont à la chasse; il en est ainsi dans la plus grande partie de Manyema et chez quelques tribus congolanes; mais on aurait tort de croire qu'il en est ainsi dans l'Afrique tout entière. Parce que, dans l'Ouganda, il y a des régiments d'amazones, prétendra-t-on, qu'il en est de même dans toutes les régions noires? Évidemment non. A Mponnda, par exemple, la classe agricole n'a rien de servile; la femme n'est pas, selon l'expression cafre, « le bœuf de son mari ». Tout le monde y cultive la terre et le travail y est en honneur. Il importe que la présence du blanc apporte aux indigènes de la sécurité, que les échanges prennent quelque développement, de telle sorte que les nègres aient chance de réaliser en marchandises européennes les fruits de leur travail. Peu à peu, les cultures s'étendront, les hommes, ayant quelque répugnance à se livrer aux travaux des champs, s'occuperont moins de chasse, de maraude et de guerre, et un peu plus d'agriculture. Il n'y a là rien d'impossible. En effet, n'a-t-on pas vu les indigènes de Mponnda, appartenant à

Digitized by Google

des tribus qui avaient longtemps parcouru cette région, sans résidence fixe, vivant de pillage et de vol, remiser leurs armes dans les cases et s'adonner à la culture de la terre fertile qu'ils occupaient? Cette évolution s'accomplira au Congo plus tôt qu'on ne le pense. Somme toute, les indigènes, sous la direction des blancs, ne tarderont pas à exploiter les régions si fertiles du fleuve. Indépendamment du café, du coton, de l'indigo, des arachides, des cannes à sucre, des cocotiers, ils cultiveront le riz, que les riverains du Tanganika cultivent déjà avec succès dans les terrains mouillés qui entourent leurs bourgades. Les noirs de la Rovouma, du Roufidji et ceux de l'Ounyanyembé sont également d'actifs cultivateurs de riz. Et le froment? ne donne-t-il pas déjà d'abondantes récoltes dans l'Oufidji ? « Si l'on introduisait le froment à Moemmbé, disait Livingstone, il y réussirait. » Il réussirait presque partout. Et le maïs? Dans les régions du lac Nyassa, Livingstone comptait 1,600 grains dans une épi. Entre ce lac et la côte occidentale, le maïs est abondamment cultivé, parfois même avec une réelle intelligence agricole. La race nègre a, du reste, fait ses preuves dans l'Amérique du Sud, et les noirs de Libéria nous garantissent les aptitudes nigritiennes. Les factoreries qui se mêleront d'agriculture seront les écoles des indigènes, et nos pratiques savantes se répandront rapidement le long des rives, avec le commerce et la sécurité.

« L'élevage des bestiaux, dit M. Daumas, peut à lui seul, et à cause de la grande extension qu'il est susceptible de prendre, devenir au Congo une source importante de richesses. » M. Wauters parle d'un essai d'élevage, près d'une factorerie à Nokki, sur le bas Congo. La terrible mouche tsétsé n'existe pas le long du fleuve. Le bétail indigène est du bétail à lait ; on ne l'abat presque jamais pour la consommation de la viande. En 1883, Chicago seul exportait en Europe 486,315 livres de cuir. N'y a-t-il pas là, pour l'Afrique, de sérieuses ressources d'avenir ? Mais encore une fois, la poussée doit être donnée par les blancs ; le noir ignore qu'il a sous la main un article important d'échange : la peau de ses bœufs et de ses vaches. Aujourd'hui, le bœuf ou la vache sur pied est

Digitized by Google

une sorte de monnaie qu'il troque et qui le rend acquéreur d'un produit ou l'autre, souvent même d'une femme qu'il achète aux parents de celle-ci moyennant une ou plusieurs têtes de bétail. Quant au mouton, la plupart des espèces africaines connues ne portent guère de bonne laine, lorsqu'elles en portent, car le long du Loualaba, par exemple, la race ovine a du poil, mais pas de laine. Les porcs sont nombreux dans un grand nombre de districts. Mais j'insiste de nouveau sur ce point : les animaux domestiques excitent trop aisément les convoitises des voisins et sont, trop souvent ainsi, des causes de maraude et de guerre. Il en résulte que bien des tribus se privent de cette richesse dangereuse. La sécurité seule développera dans les régions du Congo l'élevage du bétail, et cette sécurité, l'Européen doit l'apporter aux indigènes.

L'Européen le peut d'autant plus aisément que, dans la zone maritime notamment, l'esclavage ne donne plus lieu, comme avant la guerre de sécession, lorsque l'Amérique était un insatiable consommateur de captifs noirs, à ces razzias odieuses dont l'Afrique centrale est encore désolée. A ce point de vue, l'apparition des Arabes sur le haut Congo est un danger dont il importe de venir à bout. La côte occidentale n'est pas ravagée comme la côte orientale par les maraudes criminelles des traitants de Zanzibar; la besogne sera donc moins difficile de ce côté. Lorsque, après 1866, les Babouendés furent privés des demandes d'esclaves, ils se mirent à cultiver l'arachide. Il en sera de même du Stanley-Pool aux Stanley-Falls, lorsque les noirs n'auront plus à craindre ni les expéditions guerrières de voisins avides de s'emparer, les armes à la main, des richesses d'autrui, ni les incursions sanglantes des misérables traitants dont Nyangoué est encore le repaire.

V

Stanley rappelait à la chambre de commerce de Manchester ce qu'était le bas Congo en 1877, et ce qu'il est aujourd'hui. Il y a sept ans, la population blanche était, à Boma,

Digitized by Google

de 19 Européens, dont 2 Anglais, 2 Allemands, 1 Belge, 1 Hollandais, 1 Français et 12 employés portugais. En 1885, cette population s'était élevée à 40 Européens. Entre Boma et Vivi, en 1877, il y avait 4 Européens, il y en a 63 aujourd'hui; au-dessous de Boma, on compte environ 60 blancs. Le nombre total des Européens sur le bas Congo est donc actuellement de 163 individus. Au-dessus de Vivi, sur le haut Congo, il y a 29 Anglais, 14 Belges, 11 Français, 9 Suédois, 4 Hollandais, 1 Autrichien, 1 Américain et 1 Polonais, soit en tout 70 Européens. De la pointe de Banana aux Stanley-Falls, on peut évaluer le nombre des blancs à 233; la population européenne du Congo a donc quintuplé depuis 1877.

Les principaux établissements commerciaux du Congo sont établis à Landana, Kabinda, Mokulla, Ambrizette, Muserra et Kinsembo, entre le 5° 12′ nord et la rivière Loje, le long de la côte. Ces établissements appartiennent principalement aux firmes Hatton et Cookson, J. M'Farlane, Taylor-Logland et C^ie^, Stewart et Douglas, firmes anglaises, et aux deux maisons A. Couquy aîné et Daumas-Beraud et C^ie^, firmes françaises. Il y a aussi une demi-douzaine de petites factoreries portugaises. Comme je l'ai dit plus haut, Stanley évalue le commerce de cette partie de l'Afrique à 70 millions de francs. Une seule maison anglaise exporte au Congo pour plus de 7 millions de marchandises d'échange; l'exportation européenne totale monte à plus de 22 millions, parmi lesquels 16 millions et demi appartiennent au commerce anglais. Ce sont des tissus de coton, des tissus de laine, de la poudre, des fusils, des objets de quincaillerie, des boissons alcooliques, des fils de cuivre et des anneaux. Le Congo, d'après Stanley, consomme annuellement 6,250,000 yards de cotonnades ordinaires; l'illustre voyageur évalue à 26 millions de francs la consommation annuelle possible du bassin du Congo, rien que pour les tissus communs, indépendamment des impressions de belle qualité, des mouchoirs aux dessins multicolores, des étoffes à raies et à carreaux, et de tous les autres articles d'importation. Stanley estime que le commerce total

Digitized by Google

de l'État libre du Congo pourrait s'élever, tant à l'entrée qu'à la sortie, à 569 millions de francs pour les seuls articles servant actuellement aux échanges. Nous sommes loin encore de ce résultat, mais on peut affirmer qu'il y aura chaque année un accroissement sérieux d'affaires là-bas et qu'avec le temps, le chiffre des opérations s'élèvera peut-être bien au delà des prévisions de Stanley.

Les progrès réalisés depuis quelques années sont dus à l'Association internationale, qui a garanti aux factoreries du bas Congo une sécurité plus grande que celle dont elles avaient joui avant l'œuvre africaine. M. de Bloeme le constatait devant les membres de la Conférence de Berlin; c'est ainsi que les factoreries du Kouiliou étaient, il y a cinq ans, molestées par les chefs indigènes; un grand nombre d'établissements fixés au haut de la rivière disparurent, mais reprirent leurs anciennes positions dès que les agents de l'Association pénétrèrent dans cette contrée. « Le commerce, dit M. de Bloeme, s'est ainsi considérablement développé, et actuellement les produits sont transportés au moyen de petits bateaux à vapeur. » Il en est de même sur le bas Congo.

Tout n'est pas bénéfice dans les entreprises des factoreries; lorsque celles-ci ne sont pas suffisamment protégées, elles courent quelque danger, et l'intéressant volume de M. Jeannest nous raconte les incendies qui sont à redouter de la malveillance des indigènes, les attaques que le plus futile incident peut provoquer. Mais la puissance des stations de l'Association africaine en impose de plus en plus aux indigènes, car cette puissance a d'autant plus d'empire sur eux qu'elle s'exerce avec plus de douceur et de justice.

Une difficulté très grande à laquelle on se heurte, c'est l'esprit protectionniste des noirs. Comme les tribus échelonnées depuis l'intérieur jusqu'à la côte bénéficient toutes du transit des marchandises à travers leurs territoires, chacune d'elles cherche à conserver le privilège de sa position sur la route des caravanes. Ce privilège leur est enlevé par le commerce direct des blancs avec les districts producteurs de l'intérieur. De là des résistances, comme dans le bassin du

Digitized by Google

Kouiliou, de là sans doute des complications futures avec certains indigènes du bas Congo, lorsque Stanley-Pool sera devenu un grand entrepôt de marchandises qu'un chemin de fer transportera à Boma. Bien des années s'écouleront avant qu'un commerce actif et régulier s'établisse à Léopoldville; en effet, rien de plus difficile que de détourner les caravanes des routes qu'elles ont l'habitude de suivre, rien de plus difficile que de créer des routes nouvelles. C'est ce que me disait souvent mon ancien ami Gillis, qui séjourna longtemps à Vivi, et ce qui est confirmé par M. de Bloeme. Mais la situation exceptionnelle de Léopoldville, au bord d'un fleuve navigable sur une longueur énorme, atténue singulièrement peut-être la difficulté, car les steamers pourront drainer les marchandises indigènes des Stanley-Falls au Stanley-Pool.

Mais du Stanley-Pool à la côte? Il résulte des discussions officielles à Berlin que le transport de Léopoldville à Boma coûterait 2,000 francs la tonne. Autre difficulté que le chemin de fer des cataractes est appelé à vaincre. Actuellement, le commerce direct avec le haut Congo est impossible, à cause de l'énormité des frais de transport; c'est là un empêchement aux progrès de la civilisation dans cette partie du fleuve. Comme je le disais plus haut, l'indigène se livrera à la culture des produits oléagineux, à la récole des gommes et du caoutchouc, à cette activité économique qui adoucira ses mœurs en lui apportant plus de bien-être, lorsqu'il aura chance d'échanger ces produits contre des marchandises européennes. Or, sans communications faciles et bon marché entre le haut et le bas Congo, cet échange sera impossible, car le blanc n'y trouverait aucun profit. Mon éminent ami M. Émile de Laveleye a eu l'honneur de soulever le premier la question du chemin de fer de Vivi au Stanley-Pool. D'après ce que je viens de dire, on voit qu'à la construction de ce railway s'attache non seulement un intérêt commercial, mais un grand intérêt d'humanité.

Si la Belgique veut avoir sa part du gâteau, comme on dit vulgairement, si elle aussi veut traiter directement avec les indigènes, comme le font les factoreries anglaises, hollan-

Digitized by Google

daises et françaises, il faut que l'initiative privée forme son personnel, que des jeunes gens aillent là-bas s'instruire, comme employés, des pratiques commerciales du Congoland. Les naïfs, les inexpérimentés se laissent prendre aux ruses des indigènes; ils achèteront au poids de l'ivoire creux, bourré d'argile, et du caoutchouc recouvrant des pierres. « Cela a bien souvent fait perdre de l'argent aux négociants, » dit M. de Bloeme. D'autre part, le commerce du troc demande une grande expérience, beaucoup de sang-froid, du coup d'œil et de la fermeté. Il faut lire dans Jeannest les épisodes des palabres où se traitent l'achat des produits que les caravanes apportent de l'intérieur à la côte. Rien de moins facile. Je le répète, il faut former tout un personnel spécial pour ce genre d'opérations, et si des maisons belges n'en prennent pas l'initiative, comme l'ont fait les maisons étrangères, nous ne retirerons du Congo que les bénéfices indirects des ventes faites par nous à des exportateurs anglais ou hollandais en relations d'affaires avec Banana-Point ou Boma. Pas plus au Congo qu'en Europe, les alouettes ne tombent rôties dans la bouche; il faut, pour réussir là-bas, comme ici, de l'initiative, de la persévérance et de l'intelligence.

La civilisation commence son œuvre en Afrique : des voyageurs illustres, à la tête desquels il faut placer Livingstone, ont ouvert les voies; le commerce, rassuré par l'organisation politique de l'État libre, fera le reste. Certes, il faut le temps à toute chose, surtout aux grandes, à celle-là surtout qui change la physionomie de tout un continent, isolé de nous depuis des siècles. Mais n'oublions pas que nous assistons à un spectacle qui ne se renouvellera plus, qui ne s'était plus renouvelé depuis la voyage de Colomb : la découverte d'un monde nouveau, le déchirement de cet impénétrable voile qui dérobait à nos regards la terre mystérieuse d'Afrique.

E. Van Elewyck.

Digitized by Google

GAILLARD FRÈRE ET SŒUR[1].

XV

Tout le long du chemin, Henri fut obsédé par des calculs concernant la part qui lui revenait dans la fortune paternelle. S'il y avait un million, cela lui ferait 333,333 fr. et 33 c. Il trouva drôles les trente-trois centimes. Il y aurait le tantième à payer à l'État : il resterait environ 330,000 francs. On pourrait acheter une maison confortable et garder dix mille francs de rente; ajoutés à ses appointements et à ceux du beau-frère, cela ferait un revenu de près de dix-huit mille francs. Certainement, le changement n'aura pas pour résultat d'apporter à cette famille si bien unie plus de tendresse à dépenser, une santé plus riche aux enfants, plus de dévouement à Thérèse; et probablement, parce qu'il sera plus riche, lui-même ne trouvera pas plus tôt le remède qui doit guérir sa maladie de cœur. Mais enfin, il y aura possibilité de se donner certaines satisfactions, d'embellir enfin ce qu'il trouve confortable aujourd'hui, d'entourer d'un peu de luxe artistique le nid où tout son monde vit content. Ce qui est beau et délicat n'est-il pas aussi nécessaire à l'esprit que ce qui est nutritif et sain pour le corps? Le luxe soutient l'existence de millions d'hommes. Supprimez le luxe, vous aurez la misère des classes laborieuses...

Et il se lançait ainsi, à perte de vue, dans des méditations à la fois économiques et philosophiques, à propos de l'héritage qu'il dédaignait la veille. Cela lui parut si particulièrement

[1] Voir la *Revue* du 15 juin 1885.

Digitized by Google

comique qu'il se mit à rire tout haut. Puis, comme il arrivait à la maison de son père, il sonna, redevint extrêmement sérieux et sentit tout à coup son cœur battre précipitamment.

« Allons, se dit-il, allons : assez d'enfantillage comme ça! »

Il entra; presque au même instant, les personnages officiels arrivèrent, et la réunion se trouva au complet. Un notaire et un étranger assistaient à la cérémonie; plus les deux beaux-frères, Julie et sa sœur et les deux domestiques du défunt. Tous réunis dans le salon, dont les rideaux fermés ne laissaient pénétrer qu'un demi-jour, les uns assis, les autres debout, il y eut quelque solennité dans le silence qui précéda la lecture du procès-verbal d'apposition des scellés par le greffier du juge de paix. Henri apprit par le procès-verbal que ses beaux-frères avaient, en effet, requis cette apposition le jour même de la mort du père Bellemans.

Henri ne voulait pas regarder MM. Van de Steen et Van Haels. Il s'était assis à côté de Julie et considérait tantôt le plafond, tantôt le tapis de la table, tantôt les rideaux des croisées; et malgré lui, il pensait que toutes les choses qui ornaient la maison, tous les meubles, en bon état, seraient sans doute vendus en vente publique, un partage étant impossible.

Après la lecture du procès-verbal, le juge de paix prit la parole sur un ton grave.

« Messieurs, avant de procéder à la levée des scellés, j'ai deux communications à vous faire. M. le notaire Rombouts, ici présent, est le mandataire d'une personne qui a acheté, de feu M. Bellemans, la maison que le défunt habitait à sa mort. La vente de la propriété s'est faite par-devant M. le notaire Rombouts, selon toutes les formes; et voici la copie de l'acte de vente et le reçu de feu M. Bellemans, qui font foi. Si quelqu'un des héritiers croit devoir faire quelque observation ou opposition à cette vente, je suis prêt à recevoir sa déclaration. »

Ni Henri, ni ses sœurs, ni les beaux-frères ne répondirent

Digitized by Google

à cet appel. Henri et Julie échangèrent un regard, dans lequel on pouvait lire de l'étonnement. Ce fut tout.

« Je considère votre silence comme une approbation de la vente, reprit le juge de paix, et je passe outre à la seconde communication.

« M. Van Hout, ici présent, fabricant et marchand de meubles rue de l'Étuve, produit également un acte par lequel feu M. Bellemans lui a cédé, moyennant le paiement d'une somme de 7,800 francs, tout le mobilier garnissant l'immeuble habité par le défunt jusqu'à sa mort, mobilier qui doit être livré audit M. Van Hout huit jours après l'enterrement du vendeur, ou le lendemain de la levée des scellés, si des scellés ont été apposés. Tout ce qui se trouvera dans les meubles, sauf les papiers de famille, que les héritiers pourront réclamer, appartiendra à M. Van Hout. Voici les pièces qui constatent les droits de l'acheteur; elles sont parfaitement en règle. »

Un silence profond accueillit encore cette déclaration et de nouveau Henri regarda Julie. Leurs yeux marquaient un étonnement mêlé d'inquiétude. Ils sentaient vaguement que la volonté du père, manifestée par ces actions inattendues, leur laissait un nouvel inconnu à explorer; Henri surtout commençait à souffrir d'un malaise indéfinissable : l'hostilité de son père pesait lourdement sur lui; il comprenait, mais dans une sensation rapide et fugitive, que tout n'était pas fini, et que la suite lui réservait de nouvelles déceptions.

Les beaux-frères ne sourcillaient pas.

« M. Van Hout, reprit le juge de paix, par la vente dont vous avez l'acte sous les yeux, a donc le droit d'assister à la levée des scellés, ainsi que d'examiner tous les objets quelconques qui se trouveront dans les meubles que nous allons ouvrir. Quelqu'un de vous, messieurs les héritiers, fait-il opposition ?

— Je respecte la volonté de M. Bellemans, dit d'un ton sec M. Van de Steen.

— Moi également, dit M. Van Haels.

— Je n'ai rien à objecter à cette vente, ajouta Henri d'une

Digitized by Google

voix altérée, bien qu'elle soit une particularité exceptionnelle; mon père a réglé ses affaires comme il l'a entendu... »

Personne ne répondit et le juge se leva.

« Nous allons, dit-il, procéder à la visite du mobilier, après que les scellés auront été levés. »

Il sortit; tout le monde le suivit; Henri et Julie quittèrent côte à côte, et les derniers, le salon, où il n'y avait rien à explorer. L'une après l'autre, toutes les pièces de la maison furent ouvertes; l'un après l'autre, les meubles furent vidés, et les objets qu'ils contenaient déposés sur les tables, les chaises, les cheminées, le plancher. Dans le coffre-fort, on ne trouva que des papiers insignifiants, des reçus jaunis datant de plusieurs années, quelques lettres conservées par insouciance et un petit rabot que le père Bellemans avait gardé pour montrer ce que peut devenir un menuisier courageux et intelligent qui a le flair des affaires. MM. Van de Steen et Van Haels se regardèrent quand l'outil apparut aux mains du juge de paix, qui le passa à M. Van Hout. Henri vit ce sourire; et comme M. Van Hout tournait le rabot entre ses mains, embarrassé, Henri lui dit :

« Voulez-vous me revendre cet outil, monsieur?

— Ma foi! non, répondit M. Van Hout; mais je vous le donnerai avec plaisir. Je comprends qu'on tienne à ces reliques de famille. »

Et, après avoir fait un clin d'œil narquois au notaire Rombouts, qui se trouvait à côté de lui, il tendit le rabot à Henri. Les deux beaux-frères détournèrent dédaigneusement la tête, et une grande colère tout à coup envahit le cerveau de Henri, qui se sentit rougir et trembler.

La visite était terminée. On referma le coffre-fort, dont les clefs furent remises au nouveau propriétaire. Il y eut un profond silence et chacun resta un moment immobile, comme s'il s'attendait à une révélation quelconque, à un incident imprévu. Les beaux-frères furent les premiers à secouer cette espèce de torpeur et à se diriger vers la porte avec une indifférence exagérée. La voix de Henri les arrêta au moment où ils allaient franchir le seuil et descendre l'escalier.

Digitized by Google

« Mon père est donc mort pauvre, dit-il d'une voix altérée. Qui aurait cru que plus d'un million eût pu ainsi être dépensé par un homme seul et sans goûts luxueux !... »

La réflexion resta sans réponse... Henri regardait ses beaux-frères avec une fixité hostile, attendant sans doute une réplique. Tous deux regardaient le plafond d'un air résigné, et restaient là debout, sans doute pour montrer qu'avant tout ils étaient « hommes du monde ».

« Mon père, reprit Henri, s'est retiré avec une fortune de douze cent mille francs. J'en appelle au souvenir de mes sœurs, — et à la mémoire de ces messieurs, ajouta-t-il en désignant les beaux-frères des yeux. Chacune de mes sœurs a reçu deux cent mille francs de dot; mon père ne m'a rien donné quand je me suis marié. Restaient huit cent mille francs qui ont dû fructifier en ces quinze années, étant donnée la vie très peu dispendieuse du chef de notre famille. Que peut bien être devenue cette grosse somme, augmentée des économies de quinze ans?... Hé! messieurs, qu'en pensez-vous? Vous voyiez mon père fréquemment. En ces derniers temps, vous ne quittiez presque pas la maison où il est mort. Vraiment, est-ce que vous n'auriez pas quelque idée de l'emploi qui a été fait de ce gros million? »

L'attitude, la voix et les paroles de Henri avaient cloué sur place chacune des personnes présentes. Les beaux-frères, restés au seuil de la porte, à demi tournés vers l'intérieur, semblaient étrangers à ce qui se disait. Le juge de paix, son greffier, le notaire et M. Van Hout, arrêtés au moment où ils se disposaient à quitter la chambre, avaient l'air embarrassé et en même temps curieux et restaient immobiles. M^me^ Van Haels était très rouge, et Julie, au contraire, avait pâli au point qu'on eût cru qu'elle allait s'évanouir. Une terreur de caractère mystérieux lui étreignait le cœur. Comme elle se trouvait près de Henri, elle lui toucha le bras, en disant d'une voix basse et étranglée:

« Mon ami... est-ce bien le moment?...

— Laisse donc, répondit-il durement et avec geste brusque; est-ce que la question n'est pas intéressante? La dis-

Digitized by Google

parition d'un million, comme ça, d'une maison bien fermée, et pas un papier qui en fasse connaître la destination!... Il y a pourtant quelqu'un — ou plusieurs — qui savent où le million est passé... Si ces messieurs, dit-il en désignant du doigt les beaux-frères, et devenant menaçant, voulaient satisfaire ma curiosité... Je suis certain qu'ils connaissent la cachette où le million a été déposé. Voyons, messieurs, un peu de franchise, d'honnêteté, vous est sans doute encore possible... Dites, qu'est devenu ce million? »

M. Van de Steen, redressant sa grande taille, laissa tomber quelques mots du bout des lèvres.

« Cherchez-le... Visitez de nouveau les meubles...

— Allons-nous-en, dit simplement M. Van Haels, en faisant à sa femme un appel des yeux. Cette scène est absolument déplaisante.

— Allez-vous-en, dit Henri avec violence... Oui, allez-vous-en... Allez jouir de la fortune que vous vous êtes fait donner, que vous vous êtes partagée... par haine pour moi. Allez-vous-en, coquins... Allez, voleurs d'héritage... Je saurai bien vous faire rendre gorge... »

Il tomba assis sur la chaise qui se trouvait près de lui, ferma les yeux et devint horriblement pâle.

« Henri, Henri, vous vous tuez! » s'écria Julie.

Et en même temps, M. Van Haels, quittant brusquement le seuil de la chambre, descendit l'escalier, suivi de sa femme et de M. Van de Steen, en disant : « Sa déconvenue le rend fou. Si ce n'était crainte du scandale, je le ferais poursuivre comme calomniateur... »

Cependant, on s'était empressé auprès de Henri. On avait ouvert une croisée. Peu à peu, le sang revint colorer ses joues. Il se leva en s'appuyant à l'épaule de sa sœur.

« Restez assis et prenez un verre d'eau, monsieur Bellemans, dit le juge de paix.

— Merci, c'est fini... Ils sont partis... Leur vue ne me tournera plus le sang... Les misérables!... Avez-vous vu leurs mines hypocrites?... Mais je les démasquerai, dussé-je mourir à la peine.

Digitized by Google

— Ces suppositions... dit le juge.

— Des certitudes, dit Henri... Le million est chez eux... Je trouverai des preuves...

— Je crains bien, dit Julie, que tu ne te fasses illusion...

— Oh ! toi, tu ne sais rien... Parbleu ! tu ne me hais pas... On t'a tout caché... Mais tu vois bien que ces messieurs sont de mon avis : un juge de paix, un notaire... des hommes expérimentés !... Est-ce qu'ils trouvent une raison pour expliquer la disparition de cette grosse fortune ?... Tu crois que je suis furieux parce que ma part m'échappe... Non ; non : c'est le procédé qui m'indigne ; c'est la coquinerie des complices de mon père qui me met hors de moi...

— Calmez-vous, reprit le juge. Si, en effet, vous soupçonnez vos beaux-frères d'avoir reçu l'héritage de M. Bellemans, ce n'est pas la colère qui vous fera trouver le moyen de le leur faire rendre.

— Merci, monsieur ; vous avez raison. C'est maintenant que j'aurai plus que jamais besoin de ma santé. »

XVI

Plusieurs médecins, que Henri avait consultés en ces derniers temps, au sujet de son état de santé, avaient dit avec une rare unanimité : « Pas d'émotions violentes d'aucune sorte ». Après cette levée des scellés et la scène qui s'en était suivie, Henri s'aperçut que les médecins avaient quelquefois raison. Rentré chez lui en la compagnie de Julie, qui ne voulut pas le quitter avant qu'il fût remis aux soins de Thérèse, il eut une crise de nerfs et des suffocations qui donnèrent à sa pauvre femme et à Auguste Gaillard de grandes terreurs. Le médecin appelé conseilla un repos absolu, affirmant qu'une imprudence nouvelle pouvait avoir un résultat funeste. Henri promit tout ce qu'on voulut, il sembla vouloir oublier ce qui s'était passé ; mais il resta préoccupé passionnément de cet héritage disparu comme fumée. Il méditait des hostilités ; il se voyait devant les tribunaux, les mains pleines de preuves contre ses beaux-frères, qu'il déshonorait avec une âpre joie.

Digitized by Google

Et ainsi, il se maintenait dans un état fiévreux qui n'était pas de nature à lui rendre son calme habituel. On avait soin de ne point parler des choses qui eussent pu l'ébranler de nouveau ; et toujours il avait auprès de lui un ou deux enfants, dont la vue le rafraîchissait et le réconfortait.

Le soir même de cette fatale journée, cependant, arriva un incident qui eût pu le mettre encore une fois hors de lui. Vers neuf heures, Auguste Gaillard étant seul à fumer sa pipe dans la salle à manger, on sonna. La bonne alla ouvrir et introduisit bientôt Mme Van de Steen. Auguste Gaillard se leva comme un ressort.

« Comment, madame... à cette heure!... Vous venez prendre des nouvelles de Henri?...

— Je me sauve de chez moi, dit Julie en s'asseyant... Le misérable m'a frappée... Je viens vous demander asile... »

Elle suffoquait; elle ferma les yeux, posa ses deux mains sur sa poitrine; ses organes comprimés l'étouffaient. Auguste Gaillard restait debout devant elle, à la regarder, ne trouvant pas une idée à émettre.

« Et alors, dit-il enfin, vous êtes partie, toute seule?... »

— Oui, fit Julie d'un mouvement de la tête plutôt que d'un son de voix.

— Et vous êtes venue ici,... tout droit? »

Elle fit un autre « oui », sans parler, sans ouvrir les yeux.

« Encore ça! ajouta Auguste... Nous n'avons pas de chance... Madame, voulez-vous un verre d'eau?

— Je vous remercie... oui... »

Quand Julie eut bu, elle put se soulager par quelques larges soupirs, qui eurent pour effet, par sympathie nerveuse, de dégager en même temps la poitrine d'Auguste Gaillard, serrée comme dans un étau.

« Oui, dit-elle, me voilà! Il fallait bien encore ce chagrin à ce pauvre Henri...

— Oh! répondit Auguste, nous ne lui dirons rien pour le moment, si vous le permettez. Vous irez le voir comme si vous veniez lui faire une visite.

Digitized by Google

— Vous avez raison... »

Thérèse descendait pour préparer elle-même le thé que Henri devait boire pendant la nuit. Elle s'arrêta, muette, devant Julie, questionnant des yeux, inquiète, énervée, malgré son apparence calme.

« Julie! dit-elle... »

Puis elle regarda son frère, ne comprenant rien à la présence de sa belle-sœur. Julie se leva.

« Je vous dirai tout en deux mots, Thérèse, dit Mme Van de Steen. Ni l'une ni l'autre ne sommes au bout de nos épreuves. Lorsque je suis arrivée chez moi après avoir accompagné Henri jusqu'ici, M. Van de Steen n'était pas à la maison. Il est rentré il y a une heure, il avait dîné chez Van Haels, et, ce qui n'est pas dans ses habitudes, il avait beaucoup bu. Aussitôt qu'il m'eut vue, il ricana avec une sorte de fureur... « Ah! ah! dit-il, madame, vous voilà!... Je suis enchanté de vous voir... J'ai quelques petits compliments à vous faire... Que pensez-vous, hé! dites-moi, des accusations de votre aimable frère, de ses calomnies en présence d'étrangers?... Hein! quelle délicatesse, quel respect pour des noms de famille honorés depuis des siècles!... Vous êtes sans doute de son avis, que nous avons volé l'héritage de feu Bellemans... hein!

— Je pense, lui dis-je tranquillement, qu'en effet, notre père avait de la fortune, et qu'on n'en a rien trouvé...

— Et que c'est nous qui l'avons empochée... allons... ne vous gênez pas... Ce doit être votre idée, puisque c'est l'idée de votre cher frère .. Hé! hé! il pourrait bien avoir raison... il se pourrait que feu Bellemans n'eût pas voulu qu'un fils ingrat reçût sa part d'une fortune dont il pouvait encore disposer librement. Mais en supposant que cela fût, quels moyens votre aimable frère aura-t-il de prouver que la donation nous en a été faite ?

— Si c'était vrai, dis-je, votre conscience vous conseillerait peut-être de faire un partage loyal...

— Oui-da! répondit-il; et la volonté de votre père, il ne faut donc pas la respecter? Les beaux sentiments que vous exprimez là, madame Van de Steen!...

Digitized by Google

— Cet héritage, c'est à moi qu'il revenait, à moi, à ma sœur et à Henri...

— Et si votre père a cru qu'il serait mieux entre nos mains !...

— Une preuve que pareille donation ne serait pas juste, c'est qu'elle aurait dû être faite en cachette. Elle serait illégale, vous le savez bien. Vous en jouiriez frauduleusement, si la justice ne pouvait venir en aide à mon frère.

— Vous l'aiderez volontiers, sans doute, à gagner le procès qu'il tentera de nous faire?

— De grand cœur! dis-je indignée.

— Faites, madame, faites, dit-il en s'avançant sur moi d'un air menaçant. Je ne crains pas plus vous que la justice;... seulement, ajouta-t-il en me prenant par le bras... je vous avertis que si vous vous liguez avec mes ennemis... pour essayer de me dépouiller, je vous traiterai en ennemie...

— Et que faites-vous donc depuis des années, monsieur? répondis-je en dégageant mon bras et en ouvrant la porte, près de laquelle je me trouvais. N'avez-vous pas été déjà jusqu'à lever la main sur moi? »

Il fit vivement deux pas en avant, me frappa à l'épaule et me poussa; aveuglé par la colère, il ne vit pas la femme de chambre qui venait desservir la table.

« Je vous écraserai! » s'écria-t-il.

Et comme il s'arrêtait, s'apercevant que nous n'étions plus seuls, j'ajoutai :

« J'aurai soin de quitter une maison où l'on me maltraite au lieu de me protéger; les témoins de vos brutalités ne me manqueront pas... »

Elle s'arrêta et vida d'un trait le verre d'eau qui se trouvait devant elle.

« J'aurais voulu être là, dit Auguste Gaillard en faisant le mouvement de tordre quelque chose.

— Et vous allez demander le divorce, Julie?

— J'y suis bien résolue, maintenant; que feriez-vous à ma place?

— Elle a raison, dit Auguste Gaillard avec une fermeté et

Digitized by Google

une vigueur qui ne lui étaient pas habituelles. Comment donc!... Je voudrais t'y voir, Thérèse... De belles mœurs, des manières bien distinguées, ces nobles, ces gentlemen, comme on dit en Angleterre. Je n'en voudrais pas, moi, pour cirer mes souliers... »

Ils causèrent ainsi longtemps, Thérèse oubliant ses chagrins devant cette situation pénible, où ni la maladie ni le hasard n'étaient pour rien. Tout à coup, elle se sauva en criant : « Et Henri qui attend son thé!... »

On s'arrangea tant bien que mal pour donner l'hospitalité à Julie, et on cacha sa fuite à Henri. Il la vit le lendemain et les jours suivants; on ne lui fit connaître la situation réelle que lorsque le médecin considéra sa santé comme relativement bonne. Et malgré toutes les précautions qu'on avait prises, il reçut encore une telle secousse qu'il dut se remettre au lit. Il sentit alors que son mal l'avait miné déjà profondément et l'anxiété qui l'envahit rapidement n'était pas de nature à aider à lui rendre un peu de force. Une parole imprudente du médecin eut pour effet de lui ouvrir les yeux. « Si vous n'éloignez pas tout sujet d'émotion, si vous n'avez pas la volonté de vous donner tous les soins que votre état exige, au moral comme au physique, je vous prierai de me remplacer... »

« Je suis perdu, se dit Henri. Ce n'est plus qu'une affaire de temps. » Il resta muet, concentré, pendant vingt-quatre heures. Après cette méditation, un soir qu'il était seul avec Auguste Gaillard, assis à côté de son lit, il lui prit la main.

« Je vais te laisser de grosses responsabilités, mon ami... Quand je ne serai plus là... il faudra me remplacer... auprès des enfants... »

De lourdes larmes coulaient sur ses joues. Auguste l'interrompit, effrayé.

« Veux-tu bien te taire? Qu'est-ce que c'est que ça?.. Pas un mot de plus, entends-tu! Henri, Henri, tu oublies les recommandations du médecin.

— Je ne les oublie pas... Ce sont ces recommandations, au

Digitized by Google

contraire... C'est fini, mon cher Auguste... Je me sens au plus mal. Laisse-moi te dire...

— Non, non, je ne veux pas que tu te donnes des émotions. Je suis ici pour t'empêcher de commettre des imprudences. Il faut te taire. Que diable!... Voyons... Des choses inutiles!.. Je suis là, tu peux être tranquille, et j'y resterai. Tes enfants sont les miens, les nôtres... Que diable!... Voilà tout... C'est bien simple. N'en parlons plus... et surtout n'en parle plus. N'est-ce pas l'heure de prendre ta potion?...

— Ah! Auguste, quel cœur!...

— Chut!... Silence!... Tais-toi!... Pas un mot!... Et avale-moi ça!... »

Docilement, Henri prit la potion; puis, se recouchant, tourna ses regards vers Auguste, sur les yeux de qui il les tint obstinément fixés.

« J'avais pensé, dit-il enfin d'une voix calme et basse, à autre chose — une chose grave et triste : cet héritage de mon père... qui a disparu... qui a été certainement distribué, partagé... et dont messieurs mes beaux-frères vont tranquillement jouir... Mon intention était de leur faire un procès... Quand je ne serai plus là...

— Encore une fois, Henri, tais-toi, ferme les yeux et tâche de dormir. Il faut avoir une confiance absolue en nous. Les intérêts de ta famille sont les nôtres... Que diable! Ces choses-là ne doivent pas être attestées... entre nous. C'est entendu; plus un mot. Ferme les yeux...

— Je les ferme, dit Henri avec un sourire. Maintenant, je puis mourir presque sans regrets. »

Ce furent ses dernières paroles : la nuit même l'anévrisme se rompit; on le trouva mort dans son lit aux premières lueurs de l'aube.

« On me l'a tué, dit Thérèse à travers ses sanglots.

— Nous tâcherons de faire justice des méchants qui ont avancé l'heure de son départ, dit Auguste Gaillard.

— Et je vous y aiderai, » ajouta Julie.

Digitized by Google

XVII

Ainsi Henri Bellemans, comme Amélie, avait légué avec une confiance absolue sa famille à l'amitié. Thérèse et Auguste Gaillard avaient accepté ce lourd devoir avec une simplicité de cœur dont on pourrait dire qu'ils n'avaient pas conscience. Ils se dévouaient sans avoir réfléchi et sans arrière-pensée, comme d'autres sont égoïstes, ils étaient entraînés, subjugués par les responsabilités avec une force irrésistible.

Ils avaient avec eux Julie, décidée maintenant à agir en femme qui veut être respectée; la honte et l'injustice avaient enfin été vaincues par l'indignation; la façon dont feu Bellemans s'était conduit avant sa mort, en favorisant ses gendres au détriment de ses enfants, avait comblé la mesure. Plutôt que de rentrer à la maison maritale, elle fuirait, elle mettrait un espace infranchissable entre elle et l'homme qu'elle méprisait, dût-elle mourir misérable. Comme elle regrettait maintenant d'avoir eu une si fausse idée de l'honneur, d'avoir cru à la noblesse des noms, de s'être laissé séduire par des considérations en dehors du sens commun et du sentiment! Mais il n'était pas trop tard, au moins, pour dévoiler la malhonnêteté et faire connaître les mauvais instincts de celui qui l'avait attirée dans ce piège, qu'aujourd'hui elle qualifiait de grossier.

Lorsque l'abattement des premiers jours fut un peu calmé, les trois associés eurent quelques réunions, — le soir, lorsque les enfants étaient couchés, — afin de délibérer sur les mesures à prendre.

Auguste Gaillard fut chargé de voir un avocat et de le prier de se charger en même temps de la demande en divorce et de l'examen de la réclamation à adresser à MM. Van de Steen et Van Haels. M. Bernstein, le banquier, l'ancien patron de Henri, fut également consulté.

La demande en divorce, introduite immédiatement, s'appuyait sur l'article 231 du code civil, « pour excès, sévices ou injures graves de l'un des époux envers l'autre ».

La première réclamation d'Auguste et de Thérèse Gaillard,

Digitized by Google

au nom des enfants de Henri Bellemans, eut pour objet les dots de deux cent mille francs chacune, payées à MM. Van de Steen et Van Haels par feu Bellemans père. Celui-ci n'avait pas laissé de testament. La maison qu'il habitait et son mobilier ne lui appartenaient plus. Aucune valeur mobilière n'avait été trouvée à la levée des scellés. Nulle propriété immobilière n'était renseignée comme appartenant au défunt. Donc il fallait considérer les dots de Julie et de Zoé Bellemans comme constituant l'avoir tout entier de Bellemans père. La veuve de Henri réclamait, au nom des enfants, un tiers de ces quatre cent mille francs, — soit cent trente-trois mille trois cent trente-trois francs trente-trois centimes; et elle déclarait que lorsqu'on aurait rendu justice aux enfants sur ce point, elle croirait probablement devoir intenter un procès aux mêmes beaux-frères, relativement aux valeurs qui auraient dû se trouver chez Bellemans père, auquel le sentiment public et de nombreux témoins qui avaient intimement connu le défunt donnaient une fortune évaluée à au moins un million de francs.

Sur la première réclamation, l'avocat des enfants de Henri avait un thème facile à développer. Si, en effet, les quatre cent mille francs des deux dots constituaient toute la fortune de Bellemans père, et si la part de Henri n'avait pas été rognée par un testament (deux faits sur lesquels MM. Van de Steen et Van Haels ne pouvaient s'inscrire en faux), cette part revenait légitimement aux orphelins.

Naturellement, les beaux-frères protestèrent, et leur avocat trouva des arguties pour défendre les intérêts de ces messieurs. Mais la cause était trop mauvaise pour qu'ils ne la perdissent pas. Ils allèrent en appel par entêtement, pour faire croire à leur sincérité; mais ils furent condamnés à restitution.

Auguste Gaillard plaça cent mille francs en rente sur l'État et réserva le reste de la somme restituée pour pouvoir intenter le second procès, qui devait durer longtemps.

De son côté, avant que le divorce fût prononcé, Julie obtint une « provision » de dix-huit cents francs. Ainsi, la vie matérielle était encore une fois sauve et l'on pouvait envisager l'avenir avec une sérénité relative.

Digitized by Google

Le second procès fit un bruit énorme à Bruxelles et dans tout le pays. Ce fut un scandale qui eut pour première conséquence d'isoler M. Van de Steen, M. et Mme Van Haels, comme s'ils avaient eu la peste. Le sentiment public, qui est généralement juste, les déclara coupables avec la plus grande vigueur. Le nombre de personnes qui avaient vécu des entreprises de Bellemans père, avec lesquelles il avait été en rapport d'intérêt, qu'il avait reçues chez lui, auxquelles il avait parlé de sa situation avec l'orgueil de l'homme arrivé à la fortune par son travail; les agents de change que Bellemans employait pour placer ses fonds ; le témoignage important de M. Bernstein, son banquier pendant de si longues années; tout se réunissait pour démontrer clairement, quoiqu'en l'absence de preuves réelles, que le défunt avait possédé une très grosse fortune. Mais où était-elle passée? A qui l'avait-il donnée? A ses gendres! criait l'indignation publique. Mais la justice ne peut pas rendre des arrêts par indignation et pour des considérations morales. Il lui faut des certitudes en quelque sorte tangibles. Les enfants de Henri perdirent donc leur procès, et MM. Van de Steen et Van Haels purent impunément lever la tête.

Julie, au contraire, obtint le divorce, et son mari fut condamné à lui servir une pension de trois mille francs.

Ce résultat mit hors des gonds Auguste Gaillard. Il ne voulut pas poursuivre la revendication, ces sortes de procès étant ruineux. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, dit-il, et Thérèse et Julie furent de son avis. Mais il garda une haine profonde et un mépris violent pour les beaux-frères. Il les traqua partout avec une persistance que rien ne parvint à lasser. Lorsqu'il voyait l'un d'eux suivre tranquillement un trottoir, il allait se placer derrière lui, et à voix basse, de façon à n'être entendu que de lui seul, il disait : « Coquin, voleur d'héritage! » M. Van de Steen ou M. Van Haels se retournait comme si on l'avait frappé, et il se trouvait face à face avec Auguste Gaillard, qui souriait, tandis que ses yeux gris dardaient des flammes. « C'est bien à vous que ce discours s'adresse, ajoutait-il; et si vous n'êtes pas satisfait,

Digitized by Google

vous savez qui je suis et où je demeure. » L'insulté, blême de fureur, balbutiait quelque injure, se retournait et s'éloignait d'un pas rapide. Auguste alors, s'adressant aux témoins de cette scène rapide, disait : « Je l'ai offensé, ce monsieur-là ; mais vous voyez, il n'est pas chatouilleux. »

Il fréquenta les cafés, pour en chasser les beaux-frères. Il allait s'asseoir à leur table, ricanait, les regardait insolemment. Il les forçait à se lever et à s'enfuir. Cela lui donnait des jouissances énormes. Il les attendait à la porte des théâtres et les accompagnait jusque chez eux, en leur décochant de temps en temps l'une ou l'autre injure. C'était une persécution implacable. Ces messieurs eurent bien l'idée de se plaindre à la justice et de faire punir cet oppresseur infatigable. Mais Auguste Gaillard, avec son sang-froid irritant, avait soin de ne point agir de façon à donner prise à une action en police correctionnelle. Ses ennemis auraient bien voulu se débarrasser de lui, et dans les moments de fureur où il les mettait, ils eurent plusieurs fois la pensée de le provoquer. Mais c'était courir la chance de perdre en un moment le bien-être dont ils jouissaient ; et probablement leur courage n'était pas assez actif pour dominer cette considération. Tous deux prirent une détermination énergique : ils quittèrent Bruxelles et s'en allèrent vivre à Paris, où leur coquinerie personnelle disparut dans la masse, comme un fétu dans une meule.

ÉMILE LECLERCQ.

Digitized by Google

DE L'INUTILITÉ DES ÉTUDES HUMANITAIRES

DANS L'ENSEIGNEMENT MOYEN

Ainsi qu'on pouvait le prévoir, la suppression de l'examen d'admission aux études universitaires n'a pas produit les heureux effets qu'en attendaient ceux qui l'ont proposée.

Les études supérieures ne peuvent évidemment être abordées que par des élèves possédant les notions indispensables à la compréhension des matières qu'on enseigne dans les universités ; depuis l'alphabet jusqu'aux plus hautes conceptions scientifiques, les connaissances humaines forment une chaîne continue, une véritable échelle ascendante dont on ne peut atteindre un échelon qu'après avoir franchi le précédent.

Cette vérité a été méconnue le jour où l'on a supprimé le diplôme de gradué en lettres, qui seul donnait accès aux universités ; celles-ci, à la suite de cette suppression, allaient devoir forcément accueillir des élèves qui, pressés de se créer une position, viendraient aborder les études supérieures sans avoir terminé leurs études moyennes, ou qui, après s'être traînés péniblement de classe en classe jusqu'en troisième ou en seconde, entreraient à l'université tout simplement parce que l'athénée les ennuierait par trop.

C'est en effet ce qui est arrivé, et les résultats déplorables de cet état de choses ont amené la plupart des hommes qui s'occupent des questions d'enseignement à préconiser le rétablissement d'un examen qui permette de s'assurer qu'un candidat se présentant à l'université possède les connaissances nécessaires pour en suivre les cours avec fruit ; cette mesure semble devenir de jour en jour plus nécessaire.

Mais faut-il, comme quelques orateurs viennent de le proposer à la Chambre des représentants, en revenir

Digitized by Google

à l'examen pur et simple de gradué en lettres tel qu'on le pratiquait jadis ? Faut-il rentrer dans l'ancienne ornière et décréter que ceux-là qu'on aura saturés de grec et de latin pourront seuls exercer une profession libérale ? Ou bien faut-il se décider à porter un vigoureux coup de pioche dans l'enseignement des humanités ?

Telles sont les questions que nous nous proposons d'examiner.

Pour les résoudre, demandons-nous quels sont le but et l'utilité des études humanitaires dans l'enseignement moyen.

Les programmes officiels nous disent à ce sujet : « On doit étudier le latin non seulement pour développer l'intelligence, pour exercer le goût, mais aussi pour apprendre à bien écrire la langue maternelle et, dans tous les cas, la langue française.

« D'autre part, les humanités latines doivent avoir pour effet d'inspirer aux jeunes gens le goût de la lecture des auteurs anciens, ce qui est le seul moyen de les pénétrer du génie de l'antiquité. »

Cette réponse est incomplète. En général on peut dire que les partisans du grec et du latin soutiennent que l'étude en est nécessitée par les raisons suivantes :

1° Parce que les humanités sont indispensables pour acquérir une connaissance suffisante de la langue française;

2° Parce que ces études constituent une gymnastique intellectuelle et développent le bon sens, le raisonnement et les facultés analytiques de l'esprit;

3° Parce que l'exercice de certaines professions et l'étude de la plupart des sciences nécessitent la connaissance des étymologies, et qu'on ne saurait être par exemple avocat, médecin, pharmacien, chimiste, naturaliste ou savant sans avoir étudié le grec et le latin, sous peine de ne pas comprendre le langage scientifique ou technique ;

4° Enfin, parce que la source du beau se trouve dans le génie antique, que la lecture des écrivains de Rome et d'Athènes élève le cœur et l'esprit, développe le sentiment

Digitized by Google

des formes littéraires et concourt à former des orateurs et des écrivains.

Ces raisons paraissent au premier abord très convaincantes, surtout (et c'est le cas général) lorsqu'elles sont débitées gravement par un savant en *us* à un profane qui, n'ayant pas fait ses humanités, désire savoir à quel point cette omission le laisse incomplet. Pour savoir ce qu'elles valent, nous allons les discuter dans tous leurs développements, en observant l'ordre suivant lequel nous venons de les rappeler.

I

« Le français, nous dit-on, dérive directement du latin, surtout pour la partie usuelle du langage, et indirectement du grec pour un grand nombre de mots composés. De même qu'on ne peut prétendre connaître le cours d'un fleuve dont la source est à découvrir, on ne peut prétendre à la possession complète du français sans le grec et le latin. Et sans compter les fautes qu'on commettra contre la grammaire, on emploiera à chaque instant des mots à contre-sens, si l'on ne peut se renseigner sur l'origine et la vraie signification de ces mots. »

Cette raison serait peut-être excellente, si tout d'abord l'histoire ne lui ôtait toute sa valeur.

En effet, si le latin a donné naissance au français, il tire à son tour son origine du grec : de toute antiquité l'idiome des habitants du Latium renfermait une foule de termes grecs d'un usage journalier. Les mots : *père*, *mère*, *fils*, *charrue*, *champ*, etc., ne sont pas de ceux qui s'introduisent dans une langue à tel ou tel jour ; ils sont les premiers dont se sert une famille d'agriculteurs et datent, par conséquent, de la formation de l'idiome. Or, ces mots sont exactement les mêmes en grec qu'en latin. La critique historique de nos jours a prouvé, de plus, qu'un dialecte primitif éteint du grec, le dialecte éolien, offrait une frappante ressemblance avec la langue latine. En outre, dès que les Romains se trouvèrent en contact avec les populations helléniques de l'Italie méridionale, le contact de cette civilisation supérieure les força à de continuels

Digitized by Google

emprunts à la langue grecque. Il est donc indiscutable que le grec est au latin ce que ce dernier est au français ; et s'il est indispensable, pour connaître une langue, d'en posséder la langue mère, nous arrivons à cette conclusion humiliante pour les Romains que tous ceux d'entre eux qui n'avaient pas appris le grec (et ils étaient nombreux) ne savaient ni parler ni écrire correctement en latin.

Mais il y a mieux : à ce compte-là, les Grecs eux-mêmes ne connaissaient pas le grec! C'est ce que nous allons démontrer comme conséquence de la proposition que nous examinons.

La race hellénique, en effet, se croyait autochtone, c'est-à-dire née de la terre qu'elle habitait, et repoussait toute idée de parenté, non seulement avec les peuples qui ne parlaient pas sa langue, mais même avec des nations de langage grec, comme les Phrygiens et les Lydiens. Ils étaient pourtant très proches parents : la science moderne a prouvé que les Hellènes avaient été laissés en Grèce comme un sédiment de ce vaste courant migrateur dont on peut suivre les traces du S.-E. au N.-O. à travers l'Asie et l'Europe ; que l'arménien ancien, le persan primitif et surtout le sanscrit avaient fourni à la langue grecque une foule de radicaux, sa structure grammaticale et ses modes de dérivation ou d'inflexion. Or, comme jamais un Athénien n'étudia le sanscrit, nous en arrivons à cette autre conclusion que cette admirable langue grecque,

> Ce langage sonore aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines,

n'était pas appréciée à sa juste valeur ni même suffisamment connue par les écrivains qui l'ont maniée! Telle doit être du moins l'opinion des savants en *us*.

Est-il téméraire de dire que lorsqu'une proposition conduit à des conséquences de cette force, la malheureuse proposition est bien malade ?...

Remarquons, au surplus, que si elle était inattaquable, cette proposition que nous sommes en train de discuter, ses auteurs se montrent illogiques en ne réclamant pas, outre l'étude du

Digitized by Google

grec et du latin, celle du sanscrit pour la connaissance complète du français.

Mais, au point de vue qui nous occupe, il était inutile de chercher des enseignements dans l'histoire ; un peu de bon sens aurait pu suffire à nous former une opinion. Ne parlons que du latin, car le grec a eu si peu d'influence sur la formation du français que nous pouvons le négliger sous ce rapport. Est-il bien vrai que le latin soit la langue *mère* de la langue française, ou du moins le soit autant qu'on le croit communément?

Voilà certes une question de nature à faire bondir d'indignation tous les humanistes convaincus. Et pourtant, à première vue, deux différences fondamentales entre le latin et le français nous sautent aux yeux : ce sont l'emploi de l'article et l'absence des désinences de la déclinaison. Or, les dialectes celtiques parlés en Gaule employaient l'article et, pour la plupart, se passaient des déclinaisons; l'un d'eux en possédait une ébauche qu'on retrouve en français primitif dans la fameuse *règle de l's* qui, par parenthèse, s'observe dans quelques mots flamands. Il y a là un témoignage palpable de l'influence que garda dans la Gaule la vieille langue des aïeux après la conquête romaine, et ce témoignage prend l'importance d'une révélation lorsqu'on apprend qu'une innombrable quantité de termes français dérivent directement du gaulois (exemples : *amarre*, *arsenal*, *havre*, *attiser*, *bec*, *boucle*, *botte*, etc.). Le français est donc redevable à ces antiques idiomes d'un héritage considérable ne se bornant pas seulement à la partie matérielle, mais aux méthodes grammaticales constituant ce qu'il y a de plus caractéristique dans la langue, et nous devons reconnaître que cet héritage vient singulièrement diminuer la part attribuée exclusivement jusqu'ici au latin.

Et puis, du reste, que veut-on dire lorsqu'on nous parle du « français » ? Si notre mémoire est fidèle, il en existe un assez bon nombre, de français différents : il y a d'abord ceux qu'on ne comprend plus, tels que le « français » de Charles le Chauve, de Louis le Germanique, ou tels que les « français » d'oc et d'oil

Digitized by Google

des trouvères et troubadours; puis le « français » naïf et vigoureux des premiers prosateurs, depuis Joinville jusqu'à Amyot et Rabelais; puis le « français » pompeux et classique du siècle de Louis XIV; puis le « français » coloré de Victor Hugo et de l'école romantique; puis le « français » odorant de Zola et de l'école naturaliste. En voilà quelques-uns, sans compter les autres; et duquel encore une fois nous parle-t-on lorsqu'on nous prétend que le « français » vient du latin? Mais n'est-il pas évident que notre « français » d'aujourd'hui dérive du « français » d'hier? que la langue qu'on parle en ce siècle est fille de celle qu'on parlait au siècle passé, et non pas il y a deux mille ans? N'est-il pas évident qu'une langue est un instrument humain se modifiant, se transformant, se renouvelant sans cesse parce que le peuple qui s'en sert obéit à cette loi mystérieuse, mais bien constatée, qui veut que sans cesse les institutions humaines se modifient, se transforment, se renouvellent et progressent? Ne voyons-nous pas journellement les mots les plus usuels, ceux dont la signification paraît le mieux établie, changer d'acception? Ainsi, par exemple, n'y a-t-il pas un abîme entre l'« honnête homme » du siècle de Louis XIV et l'« honnête homme » d'aujourd'hui?

Et que conclure de tout ceci, si ce n'est que le meilleur moyen de connaître le français, c'est d'étudier le français, et non pas le latin?

II

L'argument qui consiste à représenter les études humanitaires comme une gymnastique intellectuelle paraît plus sérieux que celui que nous venons d'examiner. Il est indiscutable que la traduction d'une page de texte grec ou latin force l'esprit à se tenir en éveil et que la découverte du sens de cette page constitue un travail analogue à celui de la solution d'un problème de géométrie. Il faudrait être véritablement possédé de la rage de la critique pour faire observer que cette propriété précieuse des langues mortes disparaît le jour où l'élève parvient à les lire à livre ouvert; de même faudrait-il avoir l'esprit bien mal fait pour soutenir qu'au bout d'un certain temps

Digitized by Google

cette gymnastique devient une simple routine et que la méthode de traduction généralement adoptée consiste à rechercher machinalement dans la phrase 1° le sujet, qui doit être au nominatif, 2° le verbe et 3° le régime ou le complément indirect, à l'accusatif ou au datif. Ne nous arrêtons donc pas à ces objections malveillantes et saugrenues.

Mais il en est une autre qui mérite toute notre attention. La voici :

Le grec et le latin sont-ils les seules langues dont la traduction constitue un travail de raisonnement? Jouissent-ils seuls de cette propriété précieuse de développer les facultés analytiques grâce à la logique de leurs grammaires? N'existe-t-il pas des langues vivantes, parlées par nos voisins, dont la possession constitue un véritable capital et dont l'étude fournirait à l'esprit les mêmes occasions d'exercice que le grec et le latin? N'est-il pas déplorable de voir tant de jeunes gens ne pas en connaître le premier mot parce qu'ils ont employé cinq ou sept ans à se farcir la mémoire de termes oubliés depuis vingt siècles?

La réponse à chacune de ces questions n'est pas douteuse, et l'on en vient à se dire que cette fameuse gymnastique intellectuelle pourrait bien être l'équivalent d'une gymnastique corporelle consistant à n'enseigner que des tours de trapèze à quelqu'un qui devrait apprendre à nager.

Si, comme au moyen âge, le latin constituait une sorte de langue universelle, un moyen de communication facile entre savants ou lettrés de nationalités diverses, on pourrait en comprendre l'utilité. Mais il n'en est plus ainsi, et franchement l'on ne se douterait guère que les humanités développent l'intelligence quand on entend leurs défenseurs prétendre qu'il vaut mieux posséder une langue morte que deux ou trois langues vivantes. Combien de pareilles opinions montrent la puissance de la routine et l'ascendant des idées toutes faites! Parce qu'il plaît à des pédants, n'ayant jamais rien étudié d'autre, de proclamer la supériorité des humanités pour le développement de l'esprit, l'enfant doit rester condamné à mâcher et avaler cette nourriture insipide et

Digitized by Google

indigeste, tandis qu'il pourrait acquérir pendant ces belles années perdues la connaissance de langues *parlées* dont la possession élargit en quelque sorte la place de l'individu dans l'humanité et au moyen desquelles il pourrait se tenir au courant du mouvement intellectuel du siècle. Eh bien, nous n'hésitons pas à déclarer qu'à notre humble avis, la connaissance d'une seule langue vivante est préférable à celle de dix langues mortes, car la diffusion des langues vivantes est un élément de progrès; c'est par elle, en effet, que les relations de peuple à peuple deviennent plus intimes, que des nations vivant porte à porte ne restent plus étrangères l'une à l'autre, apprennent à se connaître et à s'estimer mutuellement, et cessent de considérer leurs frontières comme des murailles de Chine de l'autre côté desquelles ne se trouvent que des ennemis.

Non, ce n'est pas l'intelligence et le raisonnement, c'est uniquement la *mémoire* que développe l'enseignement humanitaire : il en faut une prodigieuse pour emmagasiner l'effroyable collection de conjugaisons et déclinaisons régulières et irrégulières, de règles illogiques, de tournures exceptionnelles qui forment l'arsenal des grammaires grecque et latine. Et quelle variété dans les instruments d'abrutissement qui opèrent sur les malheureux élèves! Il n'y a que peu d'années qu'on s'est décidé à abolir l'emploi du *Jardin des racines grecques* dans l'enseignement officiel, et ce manuel odieux est encore en usage dans beaucoup d'établissements privés. Nous croyons donc indispensable d'en dire un mot, fût-ce au point de vue historique, afin de mettre en évidence la redoutable puissance de la routine dans la question qui nous occupe.

Le *Jardin des racines grecques*, manuel en vers (!) élaboré par le R. P. Lancelot, jésuite, semble l'œuvre d'un homme qui s'est proposé le but suivant : accabler l'enfant de travail, le surcharger d'une besogne rebutante pour le laisser parfaitement ignorant. Hâtons-nous de dire que ce but a été brillamment atteint. Voici un échantillon de la poésie du révérend père; nous demandons bien pardon à nos lecteurs (si

Digitized by Google

nous en avons) de leur mettre pareille chose sous les yeux, mais ils savent qu'il n'est plaie qu'on ne doive sonder :

Amilla, lutte, ardeur fort grande;
Amis pot qu'en chambre on demande;
Ereuthos, rougeur, peur de blâme;
Ereugó, roter en infâme;
Kluzó, lave, et clystère exprime;
Klunein, écoute, est dans l'estime.

Voilà!!!

Eh bien! 216 décades, soit 2,160 vers (!) de cette force à retenir par cœur, constituaient un des éléments principaux de la fameuse gymnastique intellectuelle que nous savons! Nous serons amené bientôt à parler d'un instrument de torture analogue : les vers latins.

Et lorsque des profanateurs, des révolutionnaires ne respectant rien proposèrent, il y a quelque trente ans, de faire passer la charrue dans le *Jardin des racines grecques*, lorsque de leurs mains sacrilèges ils voulurent briser le « pot qu'en chambre on demande », une protestation presque unanime sortit des rangs de notre corps professoral. Cela fait positivement frémir et rappelle ce qui se passa lorsque Joseph II, voulant abolir la question, vit les magistrats brabançons se lever comme un seul homme pour déclarer que l'abolition de la torture empêcherait dorénavant la découverte de la vérité. Voilà à quelles incroyables aberrations la routine peut conduire des hommes éclairés et intelligents.

Un bon vieux proverbe dit qu'on juge l'arbre à ses fruits. Si les fruits de l'arbre grec et latin étaient si bons, si les humanités produisaient un si merveilleux effet sur le développement de l'intelligence, il est un de nos établissements d'instruction supérieure où ce résultat serait facile à vérifier : c'est notre école militaire, où entrent des élèves ayant fait des études moyennes de toute espèce. Y voit-on les jeunes gens qui ont fait leurs humanités briller au premier rang? Pas le moins du monde; rien ne les distingue de leurs camarades, et tel élève qui jadis fut lauréat en rhétorique n'est qu'un fruit sec des cours scientifiques de l'école, parce que de ses études latines lui est restée la funeste habitude de

Digitized by Google

ne mettre en jeu que la mémoire, au détriment du raisonnement. Il serait difficile de donner une meilleure preuve de l'inanité du second des arguments que nous examinons.

Passons donc au troisième.

III

« Il est nécessaire et même indispensable de posséder le grec et le latin dans l'exercice de certaines professions et l'étude de certaines sciences. L'avocat, le pharmacien, le chimiste, le naturaliste et bien d'autres doivent connaître la signification précise de leur langage technique, et pour cela il leur faut pouvoir déterminer l'étymologie des mots qu'ils emploient. »

Pour juger de la valeur de cette proposition, disséquons quelques mots scientifiques ou autres pris au hasard, afin de voir ce que les étymologies peuvent nous apprendre au sujet de leur signification. Demandons, par exemple, à un latiniste de nous dire ce que peut être la *capillarité*. Ne vous semble-t-il pas entendre sa réponse : « *Capillarité* vient de *capillaris*, lequel dérive de *capillus*, *capilli*, cheveu. La *capillarité* ne peut donc être que l'une ou l'autre chose ayant rapport à la chevelure : c'est peut-être l'art de fabriquer des perruques. »

Voici, du reste, l'horrifique aventure qui m'advint un jour au sujet d'étymologies; je ne crois pas inopportun de la narrer. J'avais eu, avec un savant helléniste grandement scandalisé par mes opinions irrévérencieuses pour le grec, une vive discussion terminée à mon désavantage par l'argument *ad hominem* bien connu : « Mon pauvre ami, si vous êtes incapable d'apprécier l'utilité du grec et du latin, cela prouve tout simplement que vous étiez, au collège, un cancre de la pire espèce. S'il vous était resté quelque chose de vos études humanitaires, vous vous féliciteriez tous les jours de les avoir faites; pour moi, il m'arrive à chaque instant de rencontrer des termes inconnus, mais dont j'établis facilement la signification, grâce à leur étymologie. » Je n'avais pas sur moi les certificats démontrant qu'au contraire j'avais été jadis un fort

Digitized by Google

en thème, et il m'avait fallu quitter le champ de bataille défait, battu, matagrabolisé. Huit jours plus tard, j'avais trouvé ma revanche : « Vous tenez, dis-je à mon helléniste, ma conversion entre vos mains. Je viens de lire, dans le récit d'un voyage en Grèce, les détails de la découverte d'un *hexastyle périptère :* que la science des étymologies vous fasse découvrir la signification de ces termes, et je fais vœu d'adorer ce que j'ai brûlé. J'attends ». Ah! si vous aviez vu, bonnes gens, la figure triomphante de mon savant adversaire lorsqu'il me dit :

« Ce mot *périptère* ne vous a-t-il donc pas rappelé les *diptères*, *hémiptères*, *névroptères*, *coléoptères*, *hyménoptères*, etc. L'analogie ne vous crève-t-elle pas les yeux? Tous ces mots ne sont-ils pas des noms d'insectes, formés de la racine commune *pteron*, qui signifie aile, et de *hémi*, *neuron*, *coléon*, *hymen*, etc., qui signifient demi, nerf, étui, membrane? Ainsi, le coléoptère a les ailes en étui, le névroptère les ailes nerveuses, et je dis *à priori* que votre périptère est un insecte ayant les ailes *peri*, c'est-à-dire « tout autour »; en d'autres termes, il a des ailes assez grandes pour s'y envelopper.

« Le mot accolé à *périptère* est *hexastyle*. Confirme-t-il mes hypothèses? Certes, car il est formé de *stylon*, qui veut dire colonne, obélisque, broche, *stylet*, aiguillon, et de *hex*, six. Votre insecte possède donc un aiguillon, non point trifide comme il en existe, mais formé de six parties, et vous voyez que je trouve, sans être naturaliste, l'exacte solution de votre problème. Qu'en dites-vous? »

— « Qu'on ne saurait être plus savant, plus méthodique et plus clair. Aussi me voyez-vous indigné contre le *périptère hexastyle*, qui, au lieu d'être honnêtement un insecte, est un temple de Jupiter : *hexastyle*, il a six colonnes; *périptère*, autour de chacune de ses ailes. »

Je n'eus que le temps de m'enfuir!!

Et dire qu'il n'est pas une étymologie, mais pas une, qui ne puisse donner lieu à des interprétations aussi fantastiques que celle-ci!

On pourrait objecter que nous avons choisi comme exem-

Digitized by Google

ples des mots baroques, sortant du langage usuel. Qu'on ne s'imagine pas que les étymologies des mots usités couramment soient moins fallacieuses : la *vertu* d'aujourd'hui, pour prendre un exemple banal, n'est pas du tout la *virtus* des Romains, car ce terme désignait plutôt le mérite, la valeur, le courage militaire. Rien d'étonnant à cela, puisque la signification des mots change de siècle en siècle, d'année en année et que déjà la *vertu* du vertueux Robespierre ne ressemble en rien à ce qu'on appelle maintenant la *vertu* de M^lle^ Trois-Étoiles, *sportwoman*. A quoi bon, dès lors, se farcir la mémoire de la *vraie* signification du mot *virtus* il y a vingt siècles?

Que diriez-vous d'un instituteur qui s'y prendrait de la façon suivante pour faire apprendre à ses élèves la table de multiplication :

« Pour retenir que deux fois quatre font huit, on n'a qu'à se rappeler que le produit est inférieur à dix, et que ce n'est ni deux, ni trois, ni quatre, ni cinq, ni six, ni sept, ni neuf. Il est dès lors évident que c'est huit? » On prierait certainement ce monsieur d'aller enseigner ailleurs ses procédés mnémoniques. Et pourtant on trouve tout naturel de faire apprendre à l'élève ce que ne signifie pas *virtus*, pour qu'il sache ce que c'est que la *vertu!* O trois et quatre fois sainte routine, qu'on te reconnaît bien là !

Pourtant, il n'est pas discutable, dira-t-on, qu'un avocat doive connaître le latin. Passons donc rapidement en revue quelques-unes des professions à latin.

N'ayant pas l'avantage d'appartenir au barreau, je m'étais adressé à un ami qui en fait partie pour le prier de me dire si vraiment le latin lui avait été utile. « Parbleu ! répondit-il, il nous est indispensable pour l'étude du droit romain, où l'on rencontre tel mot, telle expression absolument intraduisibles et dont la signification complète ne peut être saisie que dans le texte original. Donc...» — « Très bien ! mais alors, quand tu plaides une question relative au droit romain, tu dois employer ces mots, et j'en conclus que tu plaides ces jours-là dans la langue de Cicéron. J'irai t'écouter la première

Digitized by Google

fois que cela t'arrivera, si tu veux bien me prévenir. » — « Un instant; le droit romain ne nous sert en pratique à rien du tout, et Cicéron se boucherait les oreilles s'il devait m'entendre plaider en latin. Le cours de droit romain est pour les avocats ce qu'un cours de *balistes et catapultes* serait pour des artilleurs. » J'étais fixé : le droit romain ne servant à rien, le latin servant à l'étudier, ce dernier pouvait, me semble-t-il, être regardé par les avocats comme la seconde puissance d'une inutilité.

Il est vrai que les humanités développent, dit-on, les facultés d'élocution : est-ce bien une raison pour les exiger des avocats? Quel serait, vous semble-t-il, le résultat d'une enquête à ce sujet faite parmi les présidents des cours et tribunaux ?

Il en va tout autrement du médecin : celui-ci doit évidemment posséder le latin, ou le grec, ou l'hébreu, ou l'iroquois, ou toute autre langue incompréhensible qui puisse l'aider à sauvegarder le prestige de l'art de guérir. Vous rappelez-vous, cher docteur, comment vous vous débarrassâtes l'autre jour de ce fâcheux qui, s'imaginant que vous saviez ce qui se passait dans son individu, vous demandait de lui expliquer pourquoi il ne digérait pas le poisson? Vous auriez dû lui dire que vous n'en saviez rien, si vous n'eussiez fait vos humanités. Aussi de quel air convaincu lui répondîtes-vous: « Mais c'est bien simple : cela tient à une idiosyncrasie particulière qui fait que le suc gastrique de votre cavité stomacale n'opère qu'une chymification incomplète des aliments phosphorés ! Or, le poisson étant un aliment phosphoré; comment diable voulez-vous le digérer ? » Il ne demanda pas son reste, le monsieur ! Il aurait eu bien trop peur qu'on ne le prît pour un pauvre sire s'il avait réclamé qu'on lui expliquât l'explication. Et cette jolie cliente qui se plaignait de manquer d'appétit au dessert, ne lui révélâtes-vous pas qu'elle était atteinte d'un légère *anorexie*, dont elle guérit grâce à la diète que vous lui fîtes observer et aux pilules de *mica panis* (vulgo : mie de pain) que vous lui prescrivîtes?

Et quant à celui qui les prépara, ces tant souveraines pilules, qui pourra jamais dire ce que lui valent ses études

Digitized by Google

humanitaires? Voyez dans l'officine du pharmacien cette belle et majestueuse carafe aux formes sévères et solennelles; elle porte un écriteau sur lequel on lit ces mots, tracés en lettres d'or : *Aqua stillata;* ou bien : *Aqua fontis ;* de temps en temps le grand-prêtre du lieu y emprunte le contenu d'une petite fiole qu'il bouche, cachète avec soin, et vous tend en disant : « Un franc cinquante. » N'est-il pas évident que vous ne donneriez pas vos trois demi-francs avec la même conviction si l'écriteau était en langue vulgaire et portait la mention : *Eau claire ?*

Soyons juste pourtant; l'étiquette est parfois écrite en français, mais en français scientifique, et vous lisez : « Protoxyde d'hydrogène rectifié. » Dans ce cas, la petite fiole coûte un peu plus cher; c'est une des plus belles applications des lois de la momenclature chimique.

Ah! que d'admirables applications (sans compter celle-ci) l'on découvre en étudiant un peu cette belle nomenclature ! Il nous souvient d'avoir subi jadis, étant étudiant, toute une leçon d'une heure et demie dans laquelle le professeur exposait les propriétés d'un corps qui n'existe pas, mais qui, le jour où on saura le fabriquer, devra absolument s'appeler l'*acide itapyrobibromotartrique*.

Pour ne pas être accusé d'invention, ouvrons au hasard les derniers fascicules du *Bulletin de la Société chimique;* nous y trouvons des études sur : le dioxyéthyl-méthylène, la métadinitrobenzine, l'isobutylnaphtaline, le trinitrotoluène, la dichlorophénantrone, le dichloroparacrésol et le dichlororthocrésol, le monobromoorthonitrophénol, les acides a-naphtonitrilesulfonique, pyrocatéchinecarbonique, phénylamidopropionique, dinitrophenylacétylacétique! etc., etc., etc.

Il est vraiment singulier que dans toutes les sciences on éprouve le besoin d'employer exlusivement des mots extraordinaires et baroques ; une mention particulièrement honorable en ce genre est due à l'histoire naturelle, qui a reculé les bornes du grotesque, dans la fabrication des noms dont elle affuble les animaux et les plantes. Les austères mathématiques elles-mêmes n'ont pas échappé à la contagion. Malheu-

Digitized by Google

reux Démosthènes, qui jadis, pour se guérir du bégaiement, dut aller déclamer au bord de la mer mugissante, avec des cailloux dans la bouche ! Que n'est-il venu au monde de nos jours ! les cailloux seraient avantageusement remplacés par quelques termes bien choisis du langage scientifique.

Si ce jargon pédantesque n'avait pour effet que d'écorcher le gosier de celui qui le parle et les oreilles de celui qui l'écoute, le mal ne serait pas bien grand, et il n'y aurait là qu'une petite manie inoffensive. Mais il n'en est pas ainsi, et son emploi donne lieu à deux graves inconvénients :

1° Il est peut-être la principale cause de cette maladie intellectuelle caractérisée par ce qu'on nomme le *verbalisme* et consistant à croire qu'on s'est rendu compte d'un fait lorsqu'on a inventé une dénomination nouvelle et sonore pour lui servir d'étiquette ; l'esprit s'habitue de la sorte à se payer de mots vides de sens, et l'on s'imagine, par exemple, qu'un chimiste se rend compte des causes de l'oxydation du fer parce qu'il vous dit que le fer et l'oxygène ont de l'*affinité* l'un pour l'autre ;

2° Ce langage met autour de la science une véritable barrière ; il sert à merveille les faux savants dont tout le savoir consiste à étourdir les oreilles profanes par des mots pompeux, mais il est un sérieux obstacle à la diffusion et à la vulgarisation des connaissances abordables pour tous.

Telle est encore ici la haute utilité du grec et du latin !

IV

Voyons enfin ce qu'il faut penser de la quatrième proposition. A en croire les défenseurs du grec et du latin, rien n'est beau que ce que nous a légué l'antiquité ; hors des écrivains de Rome et d'Athènes, il n'est point de génies.

Ce langage n'est pas bien neuf, et ce qu'il y a de curieux, c'est que dans l'antiquité même, quelques admirateurs du passé le tenaient déjà. Il y avait, au siècle d'Auguste, certains dédaigneux qui prenaient en pitié les travaux littéraires de leurs contemporains ; pour ces esprits supérieurs et incompris, Horace et Virgile, Tibulle ou Properce ne méritaient

Digitized by Google

pas un seul regard, mais, au contraire, les vieux auteurs n'avaient produit que des chefs-d'œuvre. Leur admiration s'étendait même à tout ce qui subsistait encore des premiers éléments de la langue romaine : chants religieux, textes de lois, recueils de prédictions, voilà ce qui pour eux constituait le merveilleux, le sublime. Que venait-on leur parler de ces écrivains vulgaires qui rêvaient d'Horace, de Thucydide et de Pindare, et qui croyaient que Rome pouvait encore ajouter aux trésors de son génie! Les Muses avaient épuisé le beau en chantant jadis sur le mont Albain.

Voilà ce qu'Horace nous apprend dans l'*Epître à Auguste*. Faut-il s'en étonner? Hélas! non. La race du *laudator temporis acti* subsiste encore et ne s'éteindra pas de sitôt. Pour ces gens-là, l'humanité, depuis deux mille ans, n'a plus pensé, plus écrit, plus raisonné, plus rêvé; depuis deux mille ans, les sources du beau se sont taries après n'avoir coulé qu'en faveur de quelques mortels privilégiés; depuis deux mille ans, rien n'est comparable aux écrits des Grecs et des Romains, et ces admirateurs de la docte antiquité jugent qu'il est de bon ton d'ignorer les noms et de ne pas lire les œuvres de génies tels que Shakespeare, Molière, Schiller, Gœthe, Victor Hugo, dont l'éclat rejaillit sur tout un siècle et qui ont révolutionné la littérature de tous les peuples civilisés!

Quelqu'absurde que soit cette opinion, supposons pourtant qu'elle soit fondée, afin de nous mettre dans l'hypothèse la plus défavorable à notre cause; mais demandons-nous comment s'y prennent ces latinolâtres pour apprécier la beauté des écrivains antiques?

Cette beauté résulte soit du fond, soit de la forme, soit de l'accord parfait des deux. Si le fond se compose d'idées admirables, n'est-il pas vrai qu'il importe peu dans quelle langue elles sont exposées? La beauté en sera tout aussi frappante dans une traduction que dans l'original; c'est ainsi que les écrits des philosophes stoïques, remplis des conceptions les plus élevées (et qu'on a bien soin de ne pas traduire dans nos écoles) resteraient tout aussi remarquables en français, en

Digitized by Google

allemand, voire en chinois, qu'en latin. Voilà quant au fond.

Mais si cette beauté résulte de la forme, prose ou vers, nous sommes incapables de l'apprécier exactement. En effet, si nous avons affaire à des prosateurs, nous ne savons pas juger ni même apercevoir ces finesses de style qui constituent le piquant d'un livre, mais qui exigent chez le lecteur une parfaite connaissance ou un usage fréquent de la langue. C'est ainsi que les Romains reprochaient à Tite-Live la *patavinité* de son style (il était de Padoue), et personne parmi les latinistes actuels n'est en état de nous dire en quoi consiste ce défaut, qui choquait les contemporains.

S'il s'agit de poètes, il est vrai qu'on enseigne, afin d'en admirer les beautés, la *fabrication des vers latins*, au sujet desquels nous allons entrer dans quelques détails, bien que cet enseignement ait été considérablement réduit ces dernières années. Mais ce qui en reste est encore inutile et cause une perte de temps considérable dans l'enseignement moyen.

Le latin, comme le grec son aïeul, était une langue plutôt chantée que parlée. D'après des lois bien définies mais fort compliquées, et que pouvait seule enseigner une longue habitude, les syllabes se divisaient en longues et brèves, et leur arrangement dans un ordre déterminé formait le vers. Les anciens trouvaient donc dans la cadence, le nombre, la mesure et la quantité, le mètre poétique que le français trouve dans le nombre et la rime seuls. Leurs vers étaient une musique, mais une musique demandant, pour être saisie, des oreilles exercées.

Il faut donc exercer l'oreille de l'élève, et pour cela, que fait-on ? On débute par lui faire apprendre par cœur quelques centaines de règles de la *prosodie*. Dès qu'il les connaît à peu près, on l'exerce à *scander* le vers. Ensuite, on lui fait remettre sur pieds des vers dont les mots ont été dérangés de leur place; ainsi, il nous souvient d'avoir jadis dû remettre sur pieds le vers suivant :

Rusticus unus erat, qui centum porcos habebat,

lequel, rétabli, se trouve être :

Centum porcos rusticus unus habebat, erat qui !!!!

Digitized by Google

Le professeur qui nous attela à cette poétique besogne est mort, paix à sa cendre! Lorsque ce petit jeu de casse-tête chinois a suffisamment duré, on passe enfin à la confection du vers hexamètre d'abord, et du pentamètre ensuite.

Et ces vers se fabriquent à grands coups du *Gradus ad Parnassum*, manuel analogue au *Jardin des racines grecques* et que Boileau, oui, Boileau! ridiculisait, il y a deux siècles, dans un dialogue satirique entre un contemporain, fabricant de vers latins, et son ami *Gradus*. Ajoutons qu'on a bien soin de bannir ce dialogue des éditions classiques du classique Boileau.

Et que pensez-vous qu'il arrive, après cette haute-école poétique?

Le voici : C'est que *pas un élève de rhétorique n'est en état de dire, à l'audition d'un vers latin, si ce vers est correct ou non*. Et nous rions des Chinois, qui, après de longues années d'études, n'ont appris qu'à lire; mais au moins savent-ils lire le chinois (et même toutes les langues, puisque leur écriture est idéographique et non phonétique), et Dieu sait combien ils se gaussent de nous lorsqu'on leur dit qu'un jeune Européen, terminant ses études classiques, a appris à lire une langue qu'on ne parle plus; car voilà où en arrivent chez nous les malheureux qu'un funeste sort a poussés vers les humanités.

Au point de vue de la pédagogie et de la méthode, il est encore illogique de placer les humanités dans l'enseignement moyen : celui-ci ne doit-il pas être la continuation et le développement de l'enseignement primaire? Or, le programme actuel de ce dernier s'inspire de cette méthode si rationnelle et si féconde qui consiste à passer du connu à l'inconnu : on parle à l'enfant de ce qui l'environne, de ce qu'il voit, on passe de la salle d'école au bâtiment entier, de celui-ci à la rue, de la rue à la commune, et l'on suit en histoire la même marche en partant du présent pour remonter dans le passé. Et quand l'élève a été ainsi judicieusement préparé, l'enseignement humanitaire moyen vous l'envoie brusquement à la fondation de Rome, aux guerres puniques, ou même à la créa-

Digitized by Google

tion du monde s'il lui faut traduire l'*Epitome historiæ sacræ;* ce qu'il lui faudra creuser et scruter, c'est l'histoire grecque et romaine, en opposition avec tout ce qu'il voit autour de lui, antithèse véritable du monde où il vit.

Aussi prenez un jeune homme ayant brillamment achevé sa rhétorique, ayant pris goût à ce qu'on lui a fait faire, ce qui arrive parfois; ce sera un guide excellent dans la Rome antique : il vous y mènera par la voie Appienne, vous montrera, en passant, les tombeaux patriciens, vous indiquera l'endroit exact où commence la voie sacrée, vous conduira sur le trottoir où Horace flânait volontiers

Ibam forte viâ sacrâ,

vous fera traverser le forum, pèleriner aux tribunes rostrales, escalader le Capitole en remarquant que, par extraordinaire, le temple de Janus est fermé, et ici ayez bien soin d'admirer, car la roche Tarpéienne est à deux pas et votre guide indigné vous en précipitera si vous ne vous extasiez pas suffisamment.

Mais ce même jeune homme, qui n'ignore pas que Tarquin l'Ancien était gaucher et qu'Annibal était borgne, n'est pas loin de croire que Charles X était fils de Charles IX et il est convaincu qu'il y a eu un Napoléon II, puisqu'il a connu Napoléon III.

C'est ainsi qu'à l'une des dernières séries d'examens d'admission à l'école militaire les candidats ont eu, comme question d'histoire, à exposer le développement du pouvoir communal en Belgique : aucun de ceux qui venaient directement du collège et avaient fait leurs humanités n'a pu répondre à la question. Ah! que ne leur demandait-on le nom du Grec qui vendit à Xerxès le secret du sentier des Thermopyles! Tous auraient répondu, dans une phrase bien tournée, que l'histoire avait conservé ce nom pour le flétrir et que ce traître s'appelait Ephialtes.

Hâtons-nous de le dire, ce n'est pas à ces jeunes gens qu'il faut reprocher leur ignorance de l'histoire de leur pays, c'est au programme actuel des études humanitaires, qui, par exemple en rhétorique, consacre dix-huit heures par semaine

Digitized by Google

à l'étude du grec et du latin, et le *même nombre d'heures à l'ensemble des autres branches*, anglais, allemand, français, flamand, sciences naturelles, histoire, géographie, mathématiques et dessin. Que veut-on qu'il reste d'un enseignement distribué de cette façon?

Arrivés au terme de ce travail, concluons : faut-il absolument proscrire les humanités?

Nous n'hésitons pas à répondre non, pour plusieurs raisons, ne fût-ce que par reconnaissance. Car n'oublions pas que c'est de l'étude passionnée de l'antiquité qu'est sorti cet admirable mouvement de la renaissance, d'où l'on peut dater le réveil de l'esprit humain après la sombre nuit du moyen âge; ce sont les philosophes stoïques qui sont les véritables pères de l'affranchissement de la raison et de la critique scientifique. Nous estimons aussi que proscrire les humanités serait rompre une chaîne de traditions précieuses et nous ne pensons pas qu'il soit bon de briser complètement les liens qui nous rattachent au passé. Mais ce que nous voulons, c'est que l'enseignement humanitaire ne soit distribué qu'aux esprits entraînés par une véritable vocation vers l'étude de l'antiquité; ce que nous voulons, c'est qu'on soit latiniste comme on est orientaliste; ce que nous voulons, c'est qu'on cesse de préjuger des aptitudes d'un enfant de treize ans qu'on assomme de latin qui le dégoûte et qui finit par être mauvais avocat, alors qu'il aurait fait peut-être un excellent horloger; ce que nous voulons, c'est qu'on cesse de faire vivre cet enfant dans un monde disparu et qu'on commence son éducation et son instruction par les idées modernes. Est-ce trop exiger? Nous ne le pensons pas.

Pour arriver à ce résultat, la solution s'impose : il faut transporter l'étude des langues mortes dans l'enseignement supérieur, où elle pourra se faire bien plus rapidement qu'aujourd'hui, si en même temps on réforme l'enseignement moyen en y développant largement l'étude des langues vivantes; il faut retarder le plus possible cette bifurcation dans l'enseignement qui se fait aujourd'hui avant que la vocation se soit déclarée, avant même qu'on soit édifié sur l'étendue des facultés de l'enfant. A. WANGERMÉE.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'ÉGYPTE [1].

La citadelle et les mosquées. (Suite.)

La mosquée Amrou est au vieux Caire. C'est encore une mosquée à légende. Voici comment. Le khalife Omar était en prière à la Mecque, quand il vit la mosquée que bâtissait au Caire son fidèle lieutenant Amrou menacer ruine. Aussitôt il donna ordre à un pilier qui se trouvait près de lui d'aller soutenir la mosquée d'Amrou. Mais comme le pilier manifestait quelque hésitation, — ce pilier avait peut-être de la famille dont il voulait prendre congé avant de faire un aussi long voyage, —Omar, d'un coup de cravache, l'expédia à son lieutenant. Rien de plus vrai que cette légende. A telle enseigne qu'on voit encore dans le pilier la marque du coup de cravache d'Omar.

Nous ne quitterons pas les mosquées sans entrer à El-Azhar. El-Azhar, c'est l'école de droit des Égyptiens, mais une école de droit monstre, qui n'a pas moins de trois cents professeurs et d'une dizaine de mille élèves. L'intérieur d'El-Azhar est des plus curieux. Quand nous y allâmes, non sans une bonne escorte, car il ne fait pas sûr chez les fanatiques, nous traversâmes d'abord une immense cour où étaient accroupis quelques centaines d'élèves de tout âge. Ils tenaient presque tous à la main de petites planchettes de bois assez semblables à celles qu'on distribue en guise de billets dans les loteries foraines. C'est sur ces planchettes que les cours se trouvent écrits à la main. Nos étudiants rabâchent leur leçon à haute voix en se balançant comme de vrais ours en cage. Le bruit

[1] Voir *Revue de Belgique* du 15 juin 1885.

Digitized by Google

qu'ils font est assourdissant, et on comprend qu'avec une si excellente méthode les étudiants mettent jusqu'à trente ans à faire leurs études. Voilà qui est plus fort que le légendaire étudiant de vingtième année qui a connu des générations d'étudiants à la douzaine et a vu fonder toutes les brasseries du boulevard. Là-bas, la moyenne est vingt-cinq ans d'études. D'où il appert que si le soleil d'Égypte fait mûrir jusqu'à trois moissons par an, il est, en revanche, beaucoup moins propre à mûrir les esprits.

La cour d'El-Azhar n'est rien encore à côté de la grande salle (appelée rouâg) où nous pénétrâmes ensuite. Là se trouvent peut-être deux mille étudiants, les uns accroupis, les autres couchés, quelques-uns travaillant, d'autres, et c'est le plus grand nombre, dormant à poings fermés. Les zélés se groupent autour des professeurs, qui, installés au pied d'un pilier, se tiennent accroupis dans des sortes de boîtes sans couvercle qui ont la prétention de figurer des chaires. De loin, on croirait une de ces boîtes à surprise d'où sort un diable quand on touche le bouton. Dans ces chaires, puisque chaires il y a, nos professeurs hurlent leur cours à gorge déployée pendant une heure, deux heures, jusqu'à complète extinction de voix. Les étudiants sont assis tout autour du professeur. Ils sont serrés, je ne dirai pas comme des harengs, les harengs protesteraient, mais ils sont littéralement empilés. Ils sont là faisant leurs réflexions à haute voix, discutant entre eux quelquefois la leçon du jour, plus souvent leurs petites affaires, et c'est à qui fera le plus de bruit. Le professeur élève la voix; les causeurs en font autant, et on arrive bientôt à une vraie saturnale, le maître s'agitant dans sa boîte comme un possédé, l'élève gesticulant et vociférant à l'unisson. On se croirait en plein sabbat. C'est ainsi, paraît-il, que les choses se passent journellement. C'est leur manière à eux de s'instruire, que voulez-vous ?

Nous traversons la salle au milieu de mille difficultés, marchant sur une jambe en évitant d'écraser un bras, buttant contre un dormeur, accrochant les élèves, trébuchant sur les professeurs, et en outre fort occupés de ne

Digitized by Google

pas perdre les babouches dont on nous a chaussés à la porte. Car une chaussure « chrétienne » ne doit pas fouler le sol des mosquées, et ce qui, ailleurs, ne serait qu'un accident deviendrait un véritable crime à El-Azhar et pourrait coûter cher. Puis il nous faut encore traverser une foule de couloirs ou « harah », bondés d'étudiants. Cependant, autour de nous, ce sont toujours les mêmes cris assourdissants, et je me demande pourquoi, au lieu du Zawyet-el-Omiân, cet hôpital pour aveugles qui est annexé à El-Azhar, on n'a pas bâti à l'Université un hospice pour sourds; on aurait même pu avoir un bâtiment spécial pour les sourds furieux, car il doit y en avoir et beaucoup à El-Azhar. Il est vrai, après tout, qu'on soigne peut-être la surdité à l'hôpital des aveugles. Ce serait tout à fait dans les mœurs du pays. Mille fois il m'est arrivé de voir des Egyptiens qui s'étaient blessés à la main, au pied, à la jambe, s'appliquer pour tout remède une compresse sur la tête. Pourquoi donc ne chargerait-on pas des oculistes de traiter la surdité?

Quoi qu'il en soit, ces neuf mille sourds, ces neuf mille étudiants, si vous y tenez, sont pour la plupart pauvres comme des rats d'église. On leur fait en conséquence tous les deux jours une distribution de pain et d'huile. Tous les mois, on leur remet, en outre, un peu d'argent pour leurs menues dépenses. El-Azhar coûte chaque année 600,000 piastres, soit environ 156,000 francs, somme énorme, étant donnée la frugalité égyptienne, car tous les Égyptiens tiennent du chameau sous ce rapport-là; mais somme bien minime si l'on pense que cela fait par élève et par an 66 piastres, soit 16 francs environ. Voilà comment on fait ses études dans la première université d'Orient; chacun travaille pour soi, et Dieu sait comme; cela permet d'économiser les préfets d'études, mais non le temps des élèves. Il est vrai que si ces bons étudiants sortaient de là plus tôt, ils seraient bien embarrassés, non pas de leur science, bien sûr, mais de leur personne.

De temps en temps, on remarque à El-Azhar des symptômes inquiétants. Les élèves dorment et se disputent moins de

Digitized by Google

vingt-deux heures par jour ; les professeurs n'ont plus que deux ou trois extinctions de voix par semaine ; les étudiants se groupent autour d'eux plus nombreux et moins bruyants. C'est qu'alors, comme on dit vulgairement, il y a du pain sur la planche. Des ordres supérieurs sont venus, enjoignant aux professeurs de réchauffer le zèle religieux de leurs élèves. On abandonne momentanément les études, et on se lance, tête baissée, dans le fanatisme. L'enthousiasme des professeurs, devenus apôtres de l'Islam, ne connaît plus de bornes. Du matin au soir, les grandes voûtes se répètent le même cri : Allah! Allah! Allah! Et alors, malheur aux chrétiens qui se fourvoieraient par là. C'est d'El-Azhar que partent toutes les révolutions causées par le fanatisme musulman en Égypte. Après les prédications nécessaires, on ouvre les portes aux élèves, et ils s'en vont mettre en pratique les maximes dont on les a imbus. C'est une façon de leur donner des vacances.

Il est temps de quitter El-Azhar, si nous voulons encore donner un coup d'œil à la mosquée troisième modèle, la mosquée genre Sainte-Sophie de Constantinople, la mosquée inspirée par l'Église chrétienne byzantine. La seule de ce genre au Caire est la mosquée Mehemet-Ali à la citadelle. Elle est fort belle, avec ses admirables tapis d'Orient, moelleux comme du velours, et ses colonnes d'albâtre. Le style byzantin y règne exclusivement, dans la grande coupole du centre, flanquée de quatre demi-coupoles. Mais pourquoi diable ce lustre européen, qui ferait si bien dans une salle de concert? Pourquoi ces fenêtres carrées au lieu des fenêtres délicieusement ouvragées de Kaït-Bey? Pourquoi ce *member* doré sur tranches? Pourquoi ces colonnes dont le pied seul est recouvert d'albâtre, comme si les fonds avaient manqué? Pourquoi ces lampes qui feraient honneur à une salle de bal (2 francs d'entrée pour un cavalier et deux dames)? Pourquoi surtout cette décoration vert et or d'un bourgeois achevé? A part cela, les proportions de la mosquée ne manquent pas de grandiose, et quand on la voit de loin, perchée tout en haut du Caire, on ne peut se défendre de lui reconnaître un grand air.

Les minarets de Mehemet-Ali sont bien grêles, comparés

Digitized by Google

à ceux de sultan Hassan, par exemple. Il y a bel âge qu'on a reproché à eux et à leurs semblables leur couvercle en forme d'éteignoir. Et cependant, quels qu'ils soient, les minarets sont une bien belle invention. C'est le clocher des musulmans, mais un clocher sans cloche. On sait qu'en Égypte, tout ce qui est cloche, timbre ou sonnette est absolument inconnu. Les maisons, même celles habitées par des Européens, n'ont pas de sonnette pour la plupart. Mais dans les mosquées, on a remplacé la cloche par le « muezzin ». Cinq fois par jour, le muezzin monte au minaret pour appeler les fidèles à la prière. C'est le soir surtout, quand le soleil disparaît à l'horizon, qu'il faut entendre cette belle voix, douce comme une prière, descendre du haut du minaret en même temps que la nuit descend sur la terre. Bien souvent on s'arrête involontairement pour écouter ce chant mystérieux et poétique, et on se plaît à l'entendre, quoiqu'on ne le comprenne pas. C'est qu'il y a là une idée grande et belle dans sa simplicité, et cela frappe d'autant plus qu'on se trouve dans cette Égypte qui n'est point, certes, le pays des grandes idées. Et on aime à entendre, le soir, ce doux appel à la prière, qui contraste si bien avec les vociférations des fanatiques d'El-Azhar.

Derviches. — Grand et petit bayram. — Retour du tapis.

Avez-vous lu *Tartarin de Tarascon?* Il y a là une bien spirituelle plaisanterie où précisément le muezzin et le minaret jouent un rôle important. Cela nous ramène à des idées joyeuses, et dans cet ordre d'idées, nous pouvons nous occuper des derviches. Car les derviches ne doivent pas être pris au sérieux; ce sont des saltimbanques, pas autre chose. Ils ont deux boutiques, la boutique des tourneurs et la boutique des hurleurs. Nous avons visité la première, et cela ne nous a pas donné envie de voir la seconde. Voici en quelques mots le compte rendu du spectacle. Le vendredi, vers deux heures après midi, les derviches se rendent dans une salle, une sorte de cirque dont l'arène serait un parquet ciré. Le public est

Digitized by Google

séparé de la piste par une petite barrière à hauteur d'appui. L'orchestre, composé de l'éternelle flûte et de l'inamovible darbouka, est réfugié dans les galeries supérieures. Entrée des derviches. Ils sont vêtus d'un manteau d'une propreté problématique et coiffés d'un chapeau qui ressemble, en grand, au bonnet de nos clowns. Ils entrent à la file, les mains croisées sur la poitrine. Le dernier est un peu moins sale que les autres. Il paraît que c'est le chef. Cette première partie de la représentation pourrait s'appeler le défilé.

Les derviches, s'étant accroupis en rond, récitent les prières et les invocations, pendant que l'orchestre prélude à une espèce d'ouverture. Puis commence la danse. Les derviches se déchaussent, se lèvent, quittent leur manteau et apparaissent dans une robe blanche qui rappelle absolument celle des Dominicains. Il y en a de vieux, tout cassés; il y en a de tout jeunes, de vrais enfants. J'en remarque un qui peut avoir quatorze ans et qui ferait un délicieux petit moine. On voudrait le tirer de là, car au métier qu'il fait, il n'ira pas loin. Écoutez plutôt. Les derviches, une fois placés, se mettent à tourner avec une conviction parfaite. D'abord, leur valse est lente comme la musique qui la dirige; mais peu à peu ils s'animent, s'excitent, et bientôt, ouvrant les bras, renversant la tête, ils se mettent à tourner avec une rapidité vertigineuse. Les robes s'ouvrent comme de grands éventails, et ils vont toujours. Alors, le spectacle devient horrible. Tous ces malheureux ont la figure convulsée. Je suis des yeux mon petit moine; lui n'a pas l'air de trop souffrir; il tourne en apparence sans plus avoir conscience de ce qu'il fait. Enfin, la musique cesse et les derviches vont lourdement s'abattre sur leurs manteaux. La danse a bien duré vingt minutes!

Maintenant, je vous le demande, devrait-on tolérer de semblables exercices, qui ne peuvent être que mortels à ceux qui s'y livrent?

Chez les hurleurs, le spectacle n'est pas plus attrayant. On a décrit bien des fois leurs exercices. Là, une vingtaine de derviches hurlent pendant quelques quarts d'heure ce seul cri : « La ilaha, il Allah! » en se balançant à la façon d'un

Digitized by Google

ours en cage. Et ils vont ainsi jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés.

En somme, saltimbanques pour saltimbanques, les hurleurs valent les tourneurs. Et c'est pitié de voir de semblables jongleries faites et regardées sérieusement. Quel est le culte, chez nous, qui s'affublerait de telles idioties et ne tomberait pas sur l'heure sous le poids du ridicule? Et pourtant, en Égypte, les derviches ont l'air convaincu, et je crois que beaucoup le sont. Et le peuple vient les voir, et les respecte, et les vénère comme des saints; et parfois même, pris d'un beau zèle, il se mêle à eux pour hurler à l'unisson!

Bien plus. Il n'y a pas longtemps encore, on pouvait assister chaque vendredi au spectacle que voici. Pendant ou après les exercices des hurleurs, on voyait des enfants s'approcher de l'iman et lui donner qui sa joue à transpercer, qui son corps à mutiler. Théophile Gautier raconte qu'il vit, à Scutari, des femmes apporter aux derviches des enfants de trois et quatre ans qui furent couchés sur une peau de mouton et foulés aux pieds par l'iman. « Cette imposition des pieds, ajoute-t-il, guérit, dit-on, de toutes les maladies. »

Voulez-vous épuiser le chapitre des mutilations, écoutez encore. Quelques jours après le départ du tapis pour la Mecque, a lieu le dosseh ou piétinement. Ce jour-là, une foule d'hommes viennent se coucher face contre terre sur le passage du chef des derviches. Celui-ci, *à cheval*, passe sur ce sentier humain. Dès qu'il est passé, les malheureux se relèvent. Et malheur à celui qui aurait été tué ou qui aurait seulement eu une côte enfoncée. Celui-là n'avait pas la foi assez vive, et loin de le plaindre, les croyants le renient. Si cette cérémonie sauvage n'existe plus, il y a très peu de temps qu'elle est abolie.

Sans être aussi barbare, il semble que tout ce qui tient au culte doive revêtir en Orient un caractère excessif. Voyez, par exemple, le ramadan. Le ramadan dure un mois, et pendant ce temps, les musulmans sont tenus au jeûne le plus strict. Ne rien manger, ne rien boire, ne pas fumer depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, voilà leur programme. Et ils l'ob-

Digitized by Google

servent religieusement. Mais aussi il faut voir, à l'approche du coucher du soleil, tous ces grands musulmans, debout sur leur terrasse, les yeux rivés sur le minaret voisin, tenant d'une main leur tchibouc, de l'autre un charbon incandescent et attendant le signal du muezzin qui annonce la fin du jeûne. Par exempie, une fois le soleil couché, ils se rattrapent, comme on dit, et la nuit se passe en orgies et en folles réjouissances. Le Caire tout entier est alors en fête. On festoie, on danse et toute la nuit n'est qu'une grande saturnale.

A la fin de cette période de jeûne vient le « petit bayram », qui ne dure que trois jours, histoire de se mettre en appétit pour le grand bayram. Ce bayram-là, c'est en quelque sorte la pâque musulmane. Pendant les quatre jours que dure la fête, les musulmans célèbrent l'anniversaire du sacrifice d'Abraham. En mémoire de ce sacrifice, les pèlerins à la Mecque et les autres chez eux immolent, selon leurs moyens, un mouton, un agneau ou tout autre quadrupède. Les pèlerins de la Mecque laissent se putréfier sur la montagne tout ce qu'ils ne peuvent manger de leur sacrifice. On se figure combien cela doit être sain. Aussi la caravane ne revient jamais sans rapporter dans ses bagages le choléra et toutes les épidémies possibles. Voilà pourquoi on craint tant le retour de ce fameux pèlerinage; pourquoi on établit tout autour de la mer Rouge des cordons sanitaires, d'ailleurs parfaitement insuffisants; pourquoi, enfin, tous les ans, au printemps, l'Europe apprend avec une émotion toujours nouvelle que le choléra approche. Le pèlerinage de la Mecque, on peut le dire, est un foyer d'épidémies, une menace perpétuelle. Alors, pourquoi le tolère-t-on? direz-vous. Allez le demander en Orient, vous ne le saurez pas encore.

Un détail à noter. Le vrai musulman ne change de vêtement qu'une fois par an, au grand bayram. L'habit qu'il endosse ce jour-là doit fournir une carrière d'un an. Voilà du moins un usage économique. Heureusement que les Arabes ne sont pas difficiles sur le point de propreté.

Nous avons dit un mot du tapis qu'on envoie chaque année

Digitized by Google

à la Mecque. Ramenons ce fameux tapis au Caire, afin d'assister à la belle cérémonie qui accompagne son retour. Et d'abord, on se demandera ce que ce tapis peut bien avoir à faire tous les ans à la Mecque. Notons qu'il n'y va qu'une fois. Chaque année, on en porte un nouveau et on ramène celui de l'année précédente. A la Mecque, ce tapis sert à recouvrir le tombeau du prophète, la « Kaaba ». C'est un usage que chaque année le Khédive, de même que le Sultan, envoie à cette fin un tapis à la Mecque. Ce tapis, enrichi de pierres précieuses, coûte quelque cent mille francs. Or, jadis, c'était une excellente aubaine pour les Bédouins du désert, qui ne manquaient jamais de l'intercepter au passage. De guerre lasse, on a traité avec eux, et le gouvernement égyptien leur paye chaque année une forte somme, dix mille francs, je crois, pour qu'ils respectent le tapis et lui fassent même escorte.

Le retour du tapis au Caire est l'occasion d'une grande fête. Nous y avons assisté le 11 février 1882. Depuis plusieurs jours déjà, une partie de la caravane était arrivée au Caire et avait campé dans la grande plaine de l'Abassyeh, en attendant que le reste suivît. Enfin, le 11 au matin, la caravane se mit en route pour aller défiler devant le Khédive et les autorités.

De l'Abassyeh à la place Roumaïlah, où la cérémonie a lieu, il faut traverser un dédale de petites rues arabes. Là, le cortège se resserre, s'amincit; les bannières frôlent les murs, et rien n'est curieux comme ce spectacle. A tout moment, le cortège s'arrête pour laisser les croyants toucher le tapis, ce qui est à leurs yeux un remède souverain. Si bien qu'on n'arrive guère à la place Roumaïlah qu'après trois ou quatre heures de marche. Là, dans un grand pavillon, se trouve le Khédive. Il est assis au fond de la salle; à ses côtés, deux princes de la famille khédiviale. Puis, à sa gauche, dans de superbes vêtements ruisselants d'or, quatre personnages considérables tant au physique qu'au moral, étant données leur corpulence et leur dignité. Ce sont le Kadi ou chef de la justice; le grand maître de l'université; le chef du clergé et le maréchal de la noblesse. A droite du Khédive, les ministres

Digitized by Google

et parmi eux le colonel Arabi, ministre de la guerre. Puis encore des personnages officiels, généraux, officiers supérieurs, etc. Des deux côtés du pavillon khédivial, on a ménagé des annexes occupées par le corps consulaire et un grand nombre d'invités. C'est de là que nous pûmes suivre la cérémonie dans tous ses détails.

Voici la caravane. Le canon annonce son arrivée. Elle s'avance lentement, précédée de plusieurs régiments. Je note au passage : un escadron de lanciers; trois régiments d'infanterie, un escadron nègre, créé par Arabi-Bey; ce sont des Soudaniens et ils ont vraiment l'air féroce. Puis viennent un escadron de cuirassiers; encore des lanciers; puis des chasseurs à cheval, tous montés sur des chevaux blancs. Chaque régiment, en passant devant le pavillon, crie en arabe : Vive le Khédive! et les officiers abaissent leur épée. Après cette manière de revue, voici le cortège. Tout le long, ce ne sont que bannières ou drapeaux verts avec ornements rouges. J'en compte une cinquantaine, qui tous vont se ranger en demi-cercle sur la place en face du Khédive. Alternant avec les bannières, viennent des enfants brûlant de l'encens, et des groupes de chanteurs. Voici encore un régiment de chasseurs, trois lutteurs nus jusqu'à la ceinture, une escorte à pied, enfin le tapis. Il est porté par le « Gemel », le dromadaire sacré et recouvert d'un superbe dais de velours rouge, le « mahmal ». On amène le dromadaire jusque contre le pavillon, et le Khédive vient baiser la corde qui lui sert de licou.

Derrière le gemel, voici à dos de chameau le fou, le santon ou cheick-el-gemel, nu jusqu'à mi-corps, à l'aspect repoussant, espèce de silène qui chaque année fait le petit voyage du Caire à la Mecque, aller et retour, à la suite du tapis.

Le cheick-el-gemel est vénéré comme un saint. Entre deux pèlerinages, il a la vie fort douce; il lui suffit de se présenter chez un musulman quelconque pour que celui-ci lui doive l'hospitalité la plus écossaise.

Le cortège est fini et l'on va se retirer. Mais alors un incident se produit. Arabi, qui jusque-là s'est tenu à l'écart, Arabi, qui est arrivé tout à l'heure en simple fiacre et qui a été

Digitized by Google

l'objet des ovations les plus flatteuses, alors que la Daumont et les six chevaux du Khédive ont passé presque inaperçus, Arabi s'avance devant le pavillon. Et aussitôt la foule se précipite vers lui. La police veut la contenir, mais Arabi s'y oppose. Alors des centaines de fellahs se jettent à ses pieds, lui embrassent les mains et les genoux; on lui arrache ses gants blancs et chacun veut en avoir une parcelle. Nous observons Arabi, il est impassible. Grand, taillé en hercule, il a la tête d'une énergie extraordinaire, une mâchoire de boule-dogue. On voudrait lui écrire au front pour devise : Je ne lâcherai pas.

Et comme Arabi venait de partir, le Khédive, à son tour, se retira. Il monta en voiture, s'éloigna, disparut et il n'y eut pas un cri pour lui. La foule ne bougea pas, elle qui se ruait tout à l'heure vers le colonel. Le Khédive et son ministre avaient joué ce jour-là une grosse partie dont l'enjeu était la faveur du peuple. J'ai voulu consigner ici ce souvenir, simplement pour répondre à ceux qui disent qu'Arabi-Bey n'était point populaire et ne le fut jamais. C'était une grande figure, on ne peut lui refuser cela, et il avait pour lui le fanatisme de la foule.

Boulaq.

Avant de quitter le Caire pour visiter ses environs d'abord, et la haute Égypte ensuite, il n'est que juste de faire une station au musée de Boulaq, où le génie de Mariette a réuni toutes les merveilles éparpillées dans les temples qui bordent le Nil, Saqqarah, Memphis, Thèbes, Denderah. Boulaq est un avant-goût des merveilles de la Haute-Égypte.

Mais décrire un musée, et surtout un musée comme celui-là, n'est point chose aisée. On risque de ne rien dire ou de tomber dans le genre catalogue, deux extrêmes peu enviables. Je pourrais bien vous citer, au courant de la plume, cette vivante statue de bois du Cheick-el-Beled, ces figures parlantes du prince Ra-Hotep et de la dame Nefer-t, cette momie du grand Sésostris, si bien conservée qu'elle semble couchée là d'hier, et qu'une abeille, qui se trouva dans la gaîne quand

Digitized by Google

on la ferma, est encore là à la même place, sur la même fleur, et semble prête à s'envoler. Une abeille de trois mille ans !

Mais après, je ne vous aurais encore rien dit et je risquerais fort de m'égarer si je voulais m'improviser cicérone. Mieux vaut, je crois, suivre Mariette lui-même et lui demander de nous faire les honneurs de chez lui. Un charmant écrivain eut le rare bonheur de visiter Boulaq sous la conduite de Mariette. Je lui emprunte la délicieuse description qu'il a faite de sa visite, et en transcrivant cette page, je me demande ce qu'il faut admirer davantage, de la leçon ou de la façon dont elle fut comprise.

« Mariette, dit M. de Vogué, vous entraînait à son musée et là il continuait devant ses vieilles pierres; à sa voix, elles s'animaient, les momies se levaient de leurs gaînes, les dieux parlaient, les scribes déroulaient leurs papyrus; les milliers de scarabées, symboles d'âmes libérées, emplissaient l'air du bourdonnement de leurs noms sonores et de leurs millésimes fabuleux. Au commandement de ce roi des temps, la procession des siècles retrouvés par lui se déroulait dans les salles funéraires; ils revivaient tous, accablants de vieillesse et de grandeur, racontant les théodicées superbes, les civilisations inouies, les conquêtes d'Afrique, les civilisations d'Asie.

Tant que passait ce torrent d'histoire, on demeurait courbé sous l'effroi de pareilles révélations, sous la puissance de l'évocateur; soudain, à quelque détour de conservation, il se rapetissait, redevenait humain, et le charme changeait de nature; le maître sévère de ce peuple de dieux et de rois disparaissait pour faire place au père jouant avec ses enfants.

C'était sa famille, tous ces bonshommes de calcaire et de basalte, et jamais enfants de chair et d'os ne furent plus tendrement aimés. Chacun de ces témoins des annales du monde avait eu, outre sa chronique intime, son petit roman, connu de Mariette seul, deviné ou imaginé aux heures de rêverie par le poète qui se cachait sous le savant. Képhren, le constructeur de la deuxième pyramide, est la première victime royale des révolutions; sa magnifique statue est mutilée, on

Digitized by Google

l'a retrouvée avec d'autres du même Pharaon au fond d'un puits de Gizeh, où quelque émeute les avait précipitées. « Ce fut un vrai 93, » disait Mariette. Ti, le propriétaire du grand tombeau de Saqqarah, où sont représentés de vastes domaines, avait été l'un des plus riches particuliers de l'ancien empire. Mariette parlait de son immense fortune avec la nuance de respect qu'un pauvre diable de savant marque involontairement aux puissants de la finance. Voici une douce et mélancolique figure de jeune homme, marquée du sceau des destinées tragiques ; c'est Menephtha, qu'on suppose être le Pharaon noyé dans la mer Rouge, joué par cet astucieux Moïse. Mariette ne pensait rien de bon de Moïse : un traître à l'Égypte ! Et son critérium pour tout personnage historique, c'était de savoir si ce personnage avait servi ou nui à l'Égypte. Dans la série des reines, notre guide s'arrêtait avec de secrètes faiblesses : Amnéritis, l'Éthiopienne, emprisonnée dans sa fine tunique d'albâtre, le retenait longtemps; il nous faisait admirer « sa grâce chaste ». Que si l'on essayait d'en rabattre un peu, Mariette se fâchait tout net, comme si l'on eût plaisanté sur sa sœur. Mais sa préférence, c'était encore Taïa, la coquette étrangère, la femme d'Asie aux lèvres sensuelles, à l'œil alangui, Cléopâtre des premières histoires, qui troubla l'Égypte bien avant l'exode des Hébreux. On devinait que Mariette en savait long sur les déportements de cette belle personne, bien qu'aucun papyrus n'ait parlé de Taïa; quand on l'interrogeait sur elle, il clignait des yeux et rougissait : c'était une plaie de famille.

Le fils de prédilection, le plus choyé de tous, c'était l'aîné, ce merveilleux Cheikh-el-Beled, l'homme de bois, vieux de 4,000 ans, de 5,000 peut-être, si intense de vie quand il vous regarde au fond de l'âme qu'il semble créé d'hier et prêt à marcher.

Le Cheikh-el-Beled, le « maire du village », comme l'avaient surnommé eux-mêmes les Arabes en l'amenant au jour, a été trouvé à Saqqarah, dans ce fief glorieux du savant, théâtre de ses plus belles découvertes; il était bien entendu que l'homme de bois avait été en son temps cheikh ou maire de

Digitized by Google

la localité où le bey le remplaçait. Les membres de cèdre jouaient à l'air et à la lumière après cette longue sépulture dans le sable. C'était la grande préoccupation de Mariette. Il avait essayé de le mettre sous verre, puis expérimenté les ciments les plus délicats : jamais père menant son fils malade aux médecins n'a été plus anxieux, plus navré. Il fallait voir le bey disant à M^lle^ Mariette, en lui montrant le vieil Égyptien : « Tiens, je l'aime mieux que toi! je l'aime mieux que toi! » Puis il les plaisantait tendrement, ses magots; il disait de celui-ci : « Comme il est laid, le monstre »; de celui-là : « Comme il est maladroitement fait. » Et si on le prenait au mot, de se mettre en fureur, avec sa bonne moue de bourru bienfaisant [1].

Puis il devait aussi, ce cicérone qui parlait d'or, conduire ses visiteurs devant ces autres merveilles de sa maison, ce groupe d'une mélancolie si douce, si pénétrante, représentant assis sur un même socle T'aï et sa sœur Naïa, ces bijoux innombrables trouvés sur les momies et dans les sarcophages, ces stèles, admirables pages d'histoire où les siècles revivent sur la pierre; puis ces colosses, ces momies, tout ce vieux monde que Mariette a découvert, au milieu duquel il a vécu, qui était son monde à lui. Aujourd'hui, Mariette veille encore sur ses vieux enfants, dans ce monument de granit simple et modeste comme lui, où il repose sur la terre d'Égypte, sa patrie d'adoption.

IV. — Autour du Caire.

Les pyramides.

L'excursion classique, la première que tout voyageur veut faire en arrivant au Caire, c'est celle des pyramides. Les pyramides, mais on les voit de quarante kilomètres à la ronde. Bien avant d'arriver au Caire, on les aperçoit qui se profilent à l'horizon. On les distingue d'où qu'on se place au Caire. Elles dominent toute la Basse-Égypte. Alors, vous pensez si

[1] E. Melchior de Vogüé, *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1881.

Digitized by Google

on se sent désireux de voir de près ces colosses qu'on a toujours sous les yeux, qu'on aperçoit sans cesse et de si loin.

Les pyramides, faut-il le dire? sont tout d'abord une déception. L'absence de points de comparaison, la proximité du désert immense, empêchent d'en apprécier les proportions. Et puis, c'est si grand, si grand qu'il faut quelque temps pour s'y faire. Il en est ainsi de tout ce qui est vraiment grand, ainsi de ces œuvres de musique qu'on n'apprécie bien qu'après les avoir entendues souvent. De même, les pyramides demandent à être vues et revues. La tâche, d'ailleurs, n'est point pénible. On se figure volontiers que c'est tout un petit voyage que d'aller du Caire à Gizeh. Il n'en est rien. On peut aller aux pyramides en se promenant. Il n'y a pas plus de douze kilomètres de l'Esbekyeh, la grande place du Caire, à Gizeh. Le chemin à suivre passe par le pont Kasr-el-Nil, côtoie Gezireh et, longeant le Nil, traverse de fort riches plantations. Ce n'est qu'aux environs de Gizeh que le sol aride et dénudé annonce que le désert est proche. Les pyramides, en effet, sont plantées aux confins du désert, comme si elles avaient mission d'être ses gardiennes. La dernière partie de la route seule paraît longue. A quatre kilomètres des pyramides, par une curieuse illusion d'optique, on se croit déjà à leur pied.

Nous voici arrivés à Gizeh. Les pyramides sont là, devant nous. Ce serait le moment d'entonner un dithyrambe, de monter sur le siège de la voiture pour adresser quelque grand discours aux Arabes qui nous font cercle et qui goûteraient d'autant plus notre éloquence qu'ils n'y comprendraient rien. Avec Stace, nous pourrions nous écrier : Audacieux rochers, et avec Pline : *Portentosæ moles.* Le bon abbé Delille nous prêterait même un de ces vers ronflants dans lesquels il excellait.

Leur masse indestructible a fatigué le temps,

dirait le poète des épingles. Bonaparte aussi pourrait nous fournir ses fameux quarante siècles contemplateurs. Mais après, on en saurait aussi long sur les pyramides qu'une carpe qui aurait passé sa vie à bâiller aux bords des étangs

Digitized by Google

de Fontainebleau. La seule façon de se figurer à peu près ces colosses, c'est de les comparer aux monuments que nous connaissons. Pour cette fois seulement, je demanderai donc la permission de faire un brin de statistique. Oyez donc, ami lecteur, la petite leçon que voici :

On compte à Gizeh trois pyramides principales, qui ont nom Chéops, Chéphren et Menkera.

Chéops est haute de 137 mètres; avant la ruine de son sommet, elle en comptait 145. Sa base est un carré de 228 mètres de côté; primitivement, il y en avait 233. Au total, la masse de la pyramide de Chéops représente plus de 2,500,000 (deux millions cinq cent mille) mètres cubes, et sa base recouvre un espace notablement supérieur à 5 hectares.

Maintenant, hâtez-vous d'oublier tous ces gros chiffres, qui ne vous en disent pas encore bien long, et rappelez-vous plutôt que Chéops a 14 mètres de plus que la fleche de la cathédrale d'Anvers (123 mètres de haut); 23 mètres de plus que l'hôtel de ville de Bruxelles, y compris le saint Michel (114 mètres); que sa hauteur est deux fois celle de Notre-Dame de Paris; qu'enfin, avec la masse de pierre qu'elle renferme, on pourrait construire un mur de dimensions ordinaires ayant 6 pieds de haut et 1,000 lieues de long. Savez-vous bien que ce mur-là ferait le tour de la France?

Travail gigantesque, on le voit, que ces pyramides. Pour la grande seule, on a calculé qu'à raison de vingt ans de travaux, il a fallu employer le tiers des habitants de l'Égypte.

Puisque je vous ai présenté Chéops, je vous proposerai maintenant de faire un peu plus ample connaissance avec le colosse. Il y a, à cette fin, deux choses à faire: monter jusqu'en haut et pénétrer jusqu'au centre. L'ascension n'est pas des plus aisées. Elle n'est possible que depuis que le revêtement de la pyramide a disparu. Depuis lors, ses flancs forment une sorte d'escalier dont les marches, très inégales, varient d'un demi-mètre à un mètre cinquante. On grimpe, c'est le mot, hissé par deux Arabes et soutenu par deux autres, avec force cordes autour de la taille, en prévision des chutes. Comme il faut choisir les passages les moins

Digitized by Google

raides, on est obligé de serpenter sur les flancs de la pyramide, si bien qu'on en parcourt bien deux faces tout en montant, et que, d'en bas, on paraît de gros limaçons se hissant tout doucement vers le sommet. L'ascension dure environ une demi-heure. Arrivé en haut, on est tout étonné de voir que ce que l'on prenait pour une pointe est bel et bien une plate-forme d'une dizaine de mètres, où l'on tient fort à l'aise. Ai-je besoin de dire que cette plate-forme est un vrai registre où des milliers de touristes ont cru devoir graver qui son nom, qui une devise? Étrange rage que celle d'apprendre aux générations futures que M. Népomucène Tartempion, épicier en gros à Carpentras, a fait, sur les économies qu'il avait amassées dans le camphre et la mélasse, le voyage d'Égypte et l'ascension de la grande pyramide. C'est pourtant là une passion si ordinaire qu'elle est devenue une manie. N'a-t-on pas vu il y a quelques années un fantaisiste parcourir l'Égypte suivi d'un pot de goudron et marquer tous les monuments qui ont eu le malheur d'avoir sa visite? Ce fantaisiste-là devait descendre en droite ligne des Vandales. Les guides, habitués à ces sortes de manies, veulent à toute force graver mon nom sur la plate-forme. Je crois que s'ils le savaient, ils le feraient sans mon aveu. Voyant leur échapper ce petit bénéfice, ils vont chercher dans les profondeurs de leurs poches des statuettes *antiques* que leur modestie les a seule empêchés de signer. Je m'en tire heureusement avec un Osiris et un Hathor, et je puis enfin contempler le paysage.

Je vous dirai tout de suite qu'on est trop haut pour avoir une très belle vue; ainsi, sur les montagnes, on a plus souvent le loisir d'admirer les nuages que le panorama. Ici, pas de nuages, mais c'est tout comme. On est si loin de terre, que même avec des jumelles, on distingue difficilement. La vue porte très loin sans doute, mais on voit « vague ». Au pied de la pyramide, par exemple, il est curieux de retrouver la vaste maison de bois où l'on a déjeuné tout à l'heure, grande comme ces casernes où les enfants logent leurs soldats de plomb; la voiture qui vous a amené, grande comme une voi-

Digitized by Google

ture de poupée. Quant aux hommes, on les distingue à peine; ils font tache sur le sable, voilà tout. Au loin, on aperçoit, d'une part, le désert immense qui semble une grande nappe de feu; d'autre part, la plaine cultivée. C'est Gizeh, le petit, le tout petit village, qui est à nos pieds. Plus loin, c'est Embabeh, ce village construit sur un emplacement à jamais illustré par la journée du 21 juillet 1798 et la bataille des Pyramides. On suit le Nil sur un très long espace, puis, le franchissant, on distingue le Caire. A cette distance et de cette hauteur, ce n'est plus qu'une grande tache bariolée; les maisons sont des taches blanches, les parcs des taches vertes, ce palais une tache rouge, cette mosquée une tache grise. On croirait presque que tout cela tourne dans un kaléidoscope. On distingue cependant, tout en haut du Caire, deux petites lignes noires pas plus grosses que des allumettes; ce sont les minarets de Mehemet-Ali, au sommet du Mokatan. Et puis après, le désert, le désert partout.

Pendant que nous descendons, un guide nous raconte qu'il n'y a pas longtemps, nous aurions pu nous offrir pour quelques piastres le spectacle d'un pauvre diable qui montait à la pyramide et en redescendait en dix minutes. Un vrai tour de force. Il s'est cassé le cou il y a peu de jours, le pied lui ayant manqué.

Après l'ascension de la pyramide, on peut encore en visiter l'intérieur. Pour cela, il n'y a qu'à suivre un long couloir qui commence par descendre pour remonter ensuite. Ce couloir a le tort d'être si bas qu'on est obligé d'y ramper. Après bien des détours, on arrive à la chambre sépulcrale, où l'on a retrouvé gravé le nom d'un roi : Choufou. Cette chambre, la principale, est appelée Chambre du roi. Au-dessus se trouvent cinq chambres plus petites; au-dessous, deux chambres encore, dont l'une est dite Chambre de la reine. Ce que l'intérieur des pyramides offre de particulier, c'est le nombre et l'enchevêtrement des couloirs dont beaucoup n'ont aucune issue. Il semble évident que ce plan a été adopté pour dépister les futurs violateurs du monument. Même l'entrée des pyramides est si bien dissimulée que le hasard seul a pu la faire décou-

Digitized by Google

vrir chez quelques-unes, et que chez d'autres on n'a pu encore la trouver. Je ne conseille à personne de vouloir pénétrer dans les pyramides. Il y fait une chaleur accablante; l'air, qui se renouvelle à peine par l'étroit couloir, est vicié par la fumée des torches, et les chambres sépulcrales offrent l'intérêt le plus minime.

De Chéphren, qui a 215 mètres de côté de base et 133 mètres de hauteur; de Menkera ou Mycérinus, dont les dimensions ne sont que de 107 et 54 mètres, je vous ferai grâce. Qu'il suffise de vous dire que l'une possède encore une partie de son revêtement, et que dans l'autre on a trouvé un cercueil portant le nom de Menkera.

Et maintenant, qu'étaient les pyramides? Faut-il admettre avec quelques-uns qu'elles eussent un but astronomique, par exemple, l'observation du ciel par une grande cheminée qui aurait existé au centre et fait l'office de lunette? Le plus grand nombre répondent non. Si les faces des pyramides sont parfaitement orientées, chacune d'elles regardant un des points cardinaux, c'est que chacune aussi était dédiée soit au nord, soit au sud, bref au point de l'horizon qu'elle regardait. Raison mythologique, par conséquent, et nullement scientifique. Les pyramides n'étaient autre chose que des tombeaux. Chaque roi en faisait commencer une à son avènement, et à sa mort, on arrêtait les travaux. On y ensevelissait le roi et on fermait hermétiquement le monument. Voilà ce qui explique la grande différence de hauteur des pyramides, les unes, comme Chéops et Chéphren, ayant plus de cent mètres de hauteur, tandis que d'autres n'ont pas six mètres. Ce qui prouve d'ailleurs à l'évidence la destination des pyramides, c'est qu'elles sont toujours le centre de nécropoles. Les pyramides étaient donc les tombeaux, les mausolées des rois. Celles de Gizeh remontent à la quatrième dynastie. Elles ont 6,000 ou 7,000 ans d'existence; mais, comme le dit Mariette, « il n'y a aucune raison pour que dans cent mille ans elles ne soient pas encore telles que nous les voyons aujourd'hui ».

Au sud-est de la grande pyramide s'élève le Sphinx, ce rocher naturel auquel on a donné vaguement l'aspect exté-

Digitized by Google

rieur d'un sphinx. La tête seule est sculptée. Le monument a 19 mètres de hauteur; l'oreille a près de 2 mètres, le nez 1 mètre 78 centimètres; la bouche, 2 mètres 30 centimètres. Mais à côté des pyramides colossales, le Sphinx, malgré ses dimensions très respectables, manque son effet, comme on dit au théâtre. On croit que le Sphinx est l'image d'un dieu appelé Armachis.

Dans cette hypothèse, le temple voisin du Sphinx et qu'on a découvert il n'y a pas bien longtemps, serait dédié à ce dieu. Ce temple comprend plusieurs chambres de granit et d'albâtre. On y voit des blocs de granit longs de 5 mètres et, chose curieuse, nulle part une inscription. Faut-il en induire qu'il soit antérieur à l'invention de l'écriture? Assurément, il est aussi ancien que les pyramides.

Héliopolis et Hélouan. — Des courses dans le désert.

Pour aller du Caire à Héliopolis, on traverse l'Abassieh; puis on prend une jolie route, un peu monotone, mais généralement abritée, ce qui est un avantage inestimable. On va à Héliopolis un peu par curiosité, et beaucoup par acquit de conscience, car on y voit vraiment bien peu de chose. Heureusement qu'en rayonnant tout autour de la « ville du soleil », on peut visiter quelques endroits curieux. S'il n'en était ainsi, on regretterait vraiment d'avoir fait les 11 kilomètres qui séparent le Caire d'Héliopolis.

Avant d'arriver à cette dernière ville, on s'arrête à Matarieh pour voir un puits miraculeux et un sycomore connu sous le nom d'arbre de la Vierge. La tradition veut que Jésus-Christ se soit lavé dans le puits et que la Vierge, pendant la fuite en Égypte, se soit reposée sous le sycomore, qui se fendit pour lui faire un abri et la dérober aux poursuites. Malheureusement pour la tradition, tout porte à croire que l'arbre, malgré son grand âge, n'a pas et ne peut pas avoir les dix-neuf siècles d'existence qu'on lui prête. On a à ce sujet le témoignage du P. Vansleb, qui raconte que lorsqu'il visita l'Égypte en 1672, l'arbre était déjà mort. Rien n'empêche d'ailleurs que le sycomore actuel s'élève à l'emplacement même où fut jadis le

Digitized by Google

véritable arbre de la Vierge, quoique cela encore ne soit pas absolument prouvé. Au demeurant, le vieux sycomore, tel qu'il est, jouit d'une grande faveur auprès des touristes, qui se retirent rarement sans en emporter un rameau ou au moins une feuille. On a dû entourer l'arbre d'une grille pour empêcher qu'un voyageur plus exigeant que les autres ne l'emportât un jour tout entier.

L'arbre de la Vierge est situé dans un fort joli jardin, où s'élève une maisonnette toute pleine de pierres historiques et miraculeuses.

Matarieh possède un autre attrait, dans un tout autre genre. C'est une ferme d'autruches, une sorte de ferme modèle où l'on commençait, en 1882, un essai d'élevage. L'exploitation était destinée à prendre beaucoup d'importance en cas de réussite. J'ignore ce qu'est devenue la petite ferme de Matarieh pendant toutes les dernières crises qu'a traversées l'Égypte, mais je me rappelle fort bien qu'elle promettait beaucoup quand nous l'avons visitée. Nous pûmes y suivre dans tous ses détails l'existence de l'autruche. On nous fit admirer tous les systèmes possibles de couveuses artificielles; on nous conduisit successivement dans tous les quartiers de l'exploitation, quartier des petits, quartier des moyens, quartier des grands, tout comme au collège. Il y avait même un petit collège pour les tout petits, les petits sans plumes, auxquels on prodiguait les soins les plus tendres dans des chambres chauffées à blanc.

De Matarieh, on aperçoit distinctement l'obélisque, seul reste de la ville du soleil. On sait que tous les obélisques d'Égypte sont situés sur la rive droite du Nil, tandis que toutes les pyramides sont sur la rive gauche. L'obélisque d'Héliopolis, le premier que l'on rencontre sur la terre des Pharaons, ne fait pas exception à la règle. Ce monument occupe le centre d'une vaste enceinte dont on voit encore quelques vestiges. On a cru longtemps que cette enceinte était celle de la ville même, mais il est prouvé aujourd'hui que c'est celle du temple principal, dans lequel s'élevaient, suivant le rite, deux obélisques semblables dont un seul a été conservé.

Digitized by Google

Voilà tout ce qui reste d'Héliopolis : un obélisque et des vestiges d'enceinte. C'est peu pour une ville qui eut un si grand renom. On sait que Solon et Platon vinrent y étudier. Il faut remarquer qu'Héliopolis, malgré sa célébrité, ne fut jamais une ville très populeuse. Un recensement fait sous Ramsès III lui attribue environ 12,000 habitants, pas davantage; et Strabon, qui vivait quelques années avant notre ère, raconte qu'à son époque la ville était presque déserte.

Héliopolis, non contente de la célébrité dont elle jouit jadis, a voulu aussi avoir un nom dans l'histoire moderne. Elle fut le champ de bataille où, en 1800, Kléber, irrité des conditions humiliantes de Sydney Smith et de l'amiral Keith, triompha avec 8,000 hommes de 10 à 12,000 ennemis.

Dans une tout autre direction, sur la route du Caire à Ismaïlia, se trouve une petite ville appelée Hélouan, Hélouan-les-Bains, s'il vous plaît. Hélouan aspire à rivaliser avec Ramleh, la villégiature élégante au bord de la Méditerranée, non loin d'Alexandrie. Aussi Hélouan travaille à se faire connaître. Elle jouit d'un excellent climat; elle a des eaux. Lesquelles? Ah! ici, je me vois obligé d'avouer, avec le poète, que

> D'eaux je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé,
> Mais qu'on n'en puisse voir, je n'en mets rien en gage.

Donc, Hélouan a des eaux; on y prend des bains, c'est convenu; des bains ferrugineux ou autres, peu importe; peut-être simplement des bains de soleil. Bref, Hélouan a ajouté à son nom ce pseudonyme tout européen : « les bains ». Quand on a tant fait, il faut bien faire encore quelque chose pour l'agrément des touristes ou des malades que ce nom mirifique pourrait attirer. Alors, Hélouan, prise d'un beau zèle civilisateur, s'avisa d'offrir des courses de chevaux et, un beau jour, nous pûmes lire sur les murs du Caire :

Vendredi 6 *janvier* 1882,
Grandes courses de chevaux
à Hélouan-les-Bains.

Digitized by Google

Nous voilà partis pour le « meeting » d'Hélouan. Vous étonnerai-je beaucoup en vous disant que pas un seul instant nous ne pûmes nous croire à Epsom ou à Longchamps? De tribunes, point; une tente d'où l'on ne voyait rien, mais où le soleil était moins cuisant, et je vous promets qu'il était cuisant, dardant d'aplomb ses rayons sur le désert, car nous étions en plein désert. Paddock, piste, pelouse, tout cela était du sable, du sable et encore du sable. Des courses dans le désert, avouez que c'est assez curieux. D'ailleurs, la journée se passa fort bien. Comme il n'y avait ni pesage, ni balance, ni starter, ni juge, il n'y eut lieu à aucune réclamation. Pour chaque course, cinq ou six chevaux allèrent se ranger à la distance, partirent au petit bonheur, et arrivèrent de même. La plupart des chevaux appartenaient aux eunuques. Il y en avait de fort beaux dans le nombre (pas des eunuques). Et puis tous ces chevaux arabes étaient là dans leur élément, dans le grand désert, et s'en donnaient à cœur joie. Le spectacle était vraiment joli. Seulement, au lieu de ces casaques de jockeys, mal copiées sur les nôtres, j'aurais préféré un costume local, le burnous des bédouins, par exemple. Le coup d'œil eût été autrement pittoresque.

La course finie, on distribue les prix séance tenante. Ce sont des embouchures de tchibouc en ambre ornées de pierres précieuses, des coupes, des bijoux, tous prix d'une certaine valeur.

Après les courses plates, les steeples. Car Hélouan a tout à la fois; c'est Longchamps et Auteuil en une seule séance. Les courses de haies offrirent ceci de particulier que les jockeys, hommes prudents, arrêtaient leurs chevaux au moment de l'obstacle et les faisaient franchir, une jambe à la fois; ceci pour les « jumpers ». Pour les autres, ils se contentaient de passer dans la haie. Vous comprenez qu'à ce système-là, le train ne fut pas mené très vite; je crois cependant que les deux mille mètres de la course ne prirent pas plus d'une demi-heure. Si mes souvenirs sont bons, il y eut une chute pendant le steeple, chute sans gravité d'ailleurs. Vous voyez bien que la fête fut complète.

Digitized by Google

Enfin, pour finir, nous eûmes le clou de la journée. Une course à pied pour saïs. Cette fois, plus de casaques européennes. Le joli costume national étincelant au soleil de tout l'éclat de ses parements d'or et d'argent. Et je vous promets que le coup d'œil de ces trente saïs lancés à toute vitesse à travers le désert ne laissa rien à désirer et fut digne des plus belles féeries. Le retour des courses s'effectua en bon ordre; il y avait quelques voitures de moins qu'au retour des grandes journées de Longchamps.

Le canal de Suez.

Voilà une excursion qui nous entraîne un peu plus loin du Caire. Les Pyramides, Héliopolis, Hélouan n'étaient encore que des promenades; il s'agit maintenant d'un vrai petit voyage. On visite à l'ordinaire le canal au retour de la Haute-Égypte. Comme Port-Saïd est sur la route de la Palestine et de Constantinople et que la plupart des touristes terminent leur voyage en passant par là, l'itinéraire Ismaïlia-Canal-Port-Saïd se trouve tout indiqué. C'est celui que nous avons suivi nous-mêmes. Mais pour ne pas avoir à revenir sur la Basse-Égypte, nous rapporterons brièvement ici notre excursion à Ismaïlia et Port-Saïd.

Du Caire à Ismaïlia, qui est sur le canal à peu près à mi-chemin de Port-Saïd et de Suez, il y a six heures de chemin de fer environ. Le pays qu'on traverse vaut à peine qu'on le décrive. Ce sont tout le long de grandes plaines, des landes incultes où l'on distingue seulement de loin en loin un village arabe, un de ces hideux villages dont les cabanes (je n'oserais dire maisons) ont à peine la hauteur d'un homme et sont bâties de boue. Les habitants, d'ailleurs, sont dignes de leurs demeures, aussi malpropres, aussi repoussants qu'elles. Le train s'arrête successivement à Belbéïs, Bordeïn, Zagazig. A Zagazig, il y a un buffet extraordinaire : qu'on prenne un verre d'eau ou qu'on mange pour six, on perçoit un prix unique de cinq shillings sur tous ceux qui ont le malheur de s'approcher d'une soi-disant table d'hôte, fort mal servie du

Digitized by Google

reste. C'est la « table forcée ». Aussi, je le répète, méfiez-vous, touristes, du buffet de Zagazig.

En voiture maintenant, et en route pour Tel-el-Kébir, un endroit que devaient bientôt rendre célèbre la victoire des Anglais et la défaite d'Arabi. Précisément non loin de Tel-el-Kébir, on nous fait voir le village où est né Arabi, fils d'un simple fellah. Ainsi, il est venu tomber et sa carrière a trouvé son terme à cet endroit même d'où il était parti jadis simple soldat pour s'élever ensuite si haut. Mahsamah, Nefrich, Serapeum, Géneffé sont nos dernières stations avant Ismaïlia.

C'est une charmante petite ville qu'Ismaïlia. Toute petite, mais coquette, proprette, nettoyée, pomponnée. On dirait une ville habitée exclusivement par des vieilles filles dont l'unique occupation serait de la tenir toujours bien fraîche et bien luisante, la vraie ville qu'il eût fallu habiter à M^me^ Chèbe, cette héroïne de Daudet.

Ismaïlia, sortie de terre en quelques mois, a le cachet d'une petite ville française (côté des maisons) ou d'un parc anglais (côté des jardins).

Au lieu de rues, de longues avenues bordées de grands arbres qui les recouvrent d'un rideau de verdure, de vraies tonnelles. Ces avenues portent des noms français : avenue de la Poste, etc. Il y a des statues élevées à des Français, avec inscription française; des cafés français, tenus par des Français, où des consommateurs français jouent des jeux français. On se croirait revenu pour quelques instants dans une petite ville de France, et cela fait plaisir. Cela repose un peu de cette vie arabe bruyante à outrance.

Quel que soit son charme, on ne reste à Ismaïlia que juste le temps voulu; car la ville, on le pense, offre un médiocre intérêt. Ici, plus de chemin de fer, pour nous du moins. La ligne que nous avons suivie depuis le Caire continue sur Suez, et pour gagner Port-Saïd, nous sommes obligés de suivre le canal même sur un des petits remorqueurs de la Compagnie qui prennent des passagers.

En quittant le quai de la Poste (c'est le tout petit quai

Digitized by Google

d'Ismaïlia), nous nous trouvons dans le lac Timsah, un vaste lac qui offre aux navires un garage naturel et à Ismaïlia un fort bon port.

Nous en avons pour sept heures à longer le canal avant d'atteindre Port-Saïd. Le canal est bordé des deux côtés par des rives assez hautes, sortes de digues derrière lesquelles s'étend le désert. Paysage monotone. Dans l'occurrence (il faut bien passer le temps), nous nous faisons donner quelques détails sur le canal. On nous apprend qu'il a 160 kilomètres de Port-Saïd à Suez, que la distance de Port-Saïd à Ismaïlia est de 78 kilomètres. Le canal a une profondeur moyenne de 8m30. Sa largeur varie de 60 à 100 mètres. Enfin, il y a un garage tous les 10 kilomètres, pour permettre aux navires de se croiser, ce qu'ils ne pourraient faire dans le canal même.

Quant à l'histoire du canal, elle est connue. On sait que c'est le khédive Mohamed-Saïd, fils de Mohamed-Ali, qui accorda le firman en 1854, et que les travaux furent commencés cinq ans plus tard. En 1862, la moitié du travail était faite et la Méditerranée pénétrait dans le lac Timsah. Le 18 mars 1869, la Méditerranée et la mer Rouge unissaient leurs eaux dans les lacs Amers. Enfin, le canal fut inauguré, on sait avec quelle pompe, le 19 novembre 1869, le Khédive étant alors Ismaïl-Pacha, père du khédive Tewfick.

Sait-on que le déblai nécessité par les travaux du canal fut de 75 millions de mètres cubes? Un joli chiffre!

On nous fait un peu de statistique. En 1870, le transit ne fut que de 486 navires; en 1872, il y en eut 1,062; en 1875, 1,494. On voit la progression. Sur les 1,062 navires qui passèrent en 1872, il y en eut 758 anglais, les quatre cinquièmes environ. En 1875, il a passé par le canal 85,000 voyageurs.

N'ayant plus rien à demander, nous tuons le temps à noter les navires que nous croisons. En quelques heures nous rencontrons 28 navires allant vers Suez, dont vingt-six anglais, un français et un autrichien, et 8 navires allant vers Port-Saïd, tous anglais.

Vers midi, nous faisons halte pour déjeuner à El Kantara, un tout petit village, le seul qui soit sur le canal entre

Digitized by Google

Ismaïlia et Port-Saïd. Bientôt après, nous pénétrons dans le lac Menzaleh, aux bords duquel est Port-Saïd. On remarquera l'heureuse coïncidence de ces trois lacs : lacs Amers, lac Timsah, lac Menzaleh, qui ont beaucoup facilité le percement du canal qui les traverse. Sur le lac Menzaleh, c'est une vraie collection d'oiseaux aquatiques. Il y a de tout : des ibis roses, des mouettes aux larges ailes, des flamants perchés sur leur longue patte, des pélicans, sans compter l'armée innombrable des oiseaux sans importance. Il y a des pélicans qui viennent jusque dans le canal nager dans nos eaux. A l'approche de Port-Saïd, les oiseaux deviennent si nombreux qu'on est souvent étonné de voir ce qu'on avait pris de loin pour une plaine blanche ou pour une eau dormante se soulever tout à coup, se désagréger, se disperser dans le ciel. C'était une bande d'oiseaux, si nombreux qu'on n'apercevait d'abord qu'une grande masse blanche.

Voici enfin Port-Saïd. C'est une ville toute maritime. On y voit, et cela se comprend, plus de marins que d'indigènes. Ceux-ci sont allés se réfugier dans un quartier situé à une assez grande distance de la ville européenne, qui, elle, est à l'entrée du canal. Port-Saïd, sauf son port, est une ville peu intéressante. On y trouve tous les vices de l'Égypte, et l'on sait s'ils sont nombreux, renforcés par la présence de gens venus un peu de partout, on ne sait trop d'où; mais ce qui y est surtout florissant, c'est le jeu. Déjà au Caire, nous avions vu des centaines de maisons de jeu plus ou moins honnêtes. A Alexandrie, tout le long de la rue des Deux-Sœurs, sur deux maisons on en trouve une où l'on joue. C'est une sorte de café ; l'entrée est masquée par un voile rouge, et on entend à l'intérieur le croupier qui fait sonner de l'argent pour attirer les badauds. Si alors vous avez le malheur d'entrer, vous trouverez généralement deux personnes. L'une est le croupier, l'autre un compère qui gagne tout le temps. Seulement, si, alléché par son exemple, vous vous avisez de jouer son jeu, voilà tout à coup qu'il commence à perdre et vous de même. A ce métier, vite vous en aurez assez, je suppose. Alors le croupier et son compère, s'ils savent trois mots

Digitized by Google

de français, ne manqueront pas de vous dire avec une teinte d'ironie : C'est effrayant ce que vous avez peu de chance! Pourquoi se cacher encore, une fois qu'ils tiennent votre argent? Et puis, vous parti, les deux associés se partageront vos dépouilles. Quelquefois, mais c'est fort rare, on a vu un joueur malin trouver moyen de gagner quelque argent dans ces repaires. Alors, il n'a qu'à bien se tenir, surtout s'il a à suivre des ruelles peu fréquentées; il risque fort de se voir faire un mauvais parti par le croupier et le compère, toujours associés à ses dépens.

A Port-Saïd, il n'y a que maisons de jeu. Chaque café a sa roulette, et presque partout ces roulettes sont tenues avec la même honnêteté. Notez qu'on y joue, qu'on y joue même beaucoup, sans faire attention qu'on perd à coup sûr, même si on a affaire à un homme quelque peu honnête. Le banquier, en effet, se réserve le joli avantage suivant : La roulette a 24 numéros, quelquefois même 12 seulement, et il y a trois zéros : un zéro noir, un zéro rouge et un double zéro. Dans ces conditions, il faut donc que les gens qui se pressaient en foule autour des tapis verts de Port-Saïd eussent bien grande envie de perdre leur argent. O mœurs égyptiennes!

Pendant notre séjour à Port-Saïd, nous eûmes l'occasion de visiter un fort beau navire de guerre russe, admirablement armé de canons Hotchkiss. Du pont de ce navire nous dominions toute la rade de Port-Saïd, l'entrée du canal et le lac Menzaleh. Sur le lac, c'était toujours les milliers d'oiseaux que nous avions vus en arrivant. De loin, il y en avait beaucoup dont le vol rappelait celui du vautour. Et en voyant ces oiseaux qui planaient au-dessus de la ville, nous pensions à ces autres vautours, les croupiers de la roulette.

MAURICE JOOSTENS.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

L'HOMME ET SES DESTINÉES.

L'homme est une chose imparfaite qui tend sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand qu'elle-même. DESCARTES.

I

A l'origine des temps, l'homme ne différait guère des individus de race simienne : front bas et fuyant, arcades sourcilières énormes, menton effacé, voûte crânienne surbaissée et prolongée fortement en arrière, tels sont les caractères principaux de la physionomie de l'homme de l'époque quaternaire, dont nous sommes indubitablement les descendants. De nos jours encore, on trouve des spécimens de ces êtres primitifs chez les Fuégiens, les Boschimen, les naturels d'Australie, etc.

Darwin ne s'arrête pas là. Il démontre la similitude étroite qui existe entre l'homme et les animaux inférieurs dans leur développement embryonnaire, ainsi que dans d'innombrables points de structure et de constitution; les rudiments que l'homme conserve et les retours anormaux auxquels il est occasionnellement sujet sont, dit-il, des faits qu'on ne peut plus contester.

Les hommes, d'après M. J. Janet, ont commencé par améliorer leur situation sur la terre, soit par un instinct plus ou moins semblable à celui des animaux, soit par une sorte de

Digitized by Google

tâtonnement empirique, se développant au jour le jour, en raison des circonstances et des besoins.

Peu à peu cependant, après de longues et cruelles alternatives de chutes, de désastres et de relèvements, nos premiers pères, en dépit des éléments contraires, des ennemis redoutables de tous genres dont ils étaient sans cesse assaillis, commencèrent à comprendre la nécessité de s'unir entre eux, de se procurer des moyens de défense pour se soustraire ainsi, peu à peu, à toutes les chances mauvaises de leur séjour ici-bas.

Mais il fallut des temps bien plus longs encore pour que l'homme arrivât à dégager son essence divine des instincts grossiers de sa nature bestiale. C'est par le développement continu des facultés en germe dans sa nature même, que l'homme conquit graduellement la supériorité qui le distingue des races animales, qu'il s'éleva enfin à un degré de civilisation tel que la plupart doutent encore que l'homme de nos jours soit le descendant direct des sauvages qui vivaient sur la terre à l'origine des temps. A moins cependant de fermer les yeux à l'évidence, nous sommes bien obligés de constater, sans pour cela en être amoindri, que l'espèce humaine n'est arrivée que par un développement progressif à l'état de perfection relatif qu'elle a aujourd'hui atteint.

Ce sont les habitudes, la manière de vivre des individus, les circonstances dans lesquelles se sont trouvés ceux dont ils proviennent qui ont, avec le temps, constitué la forme de leurs corps, modifié l'âme humaine rudimentaire et peu à peu élevé ses facultés intellectuelles.

Si ce n'est, comme tout le prouve, qu'après une longue série de siècles que l'espèce humaine est parvenue à s'émanciper, comment est-il possible de prétendre que nos destinées s'accomplissent définitivement pendant les quelques instants fugitifs que nous passons sur la terre et que nous en sortirons, selon les uns par un anéantissement absolu, selon les autres pour arriver à une béatitude éternelle ou pour subir des tourments sans fin?

Ce sont là des suppositions que repoussent à la fois la

Digitized by Google

science et la raison. Tout nous démontre, au contraire, que ce qui s'est produit dans les temps écoulés se continuera indéfiniment dans l'avenir. Toujours les êtres seront constitués en harmonie avec les lois éternelles qui président à la création où rien ne reste stationnaire, où tout se transforme sans cesse. Si donc, en ce moment, les facultés de l'homme sont limitées en rapport avec le milieu que nous habitons, il n'est pas moins vrai d'ajouter qu'elles sont perfectibles et qu'un jour viendra où l'homme sera naturellement un être de beaucoup supérieur à l'état où il se trouve actuellement, qu'il possédera des sens nouveaux ou au moins plus délicats, plus accomplis.

Pour Aristote, l'animal était un homme inachevé ; n'est-il pas de même vrai de dire que l'homme, lui aussi, est un être supérieur en élaboration, acquérant, peu à peu, par une étude constante, les qualités nécessaires pour s'élever à un état surhumain? Il y a plus de deux mille ans que Platon affirmait déjà que la vie terrestre n'est qu'un état transitoire, une halte que traverse l'humanité pendant laquelle chacun de nous, pour accomplir son œuvre, doit consacrer toute son activité à développer ses facultés, à agrandir le rayon de son intelligence, à élever son esprit et son cœur, afin de se rendre digne de plus hautes destinées.

Si, comme cela ne semble plus douteux, les générations actuelles, en continuant la vie de l'humanité, ne font que préparer les éléments d'activité pour les générations futures, ne faut-il pas logiquement en conclure que ce qui est vrai pour l'ensemble de la création ne l'est pas moins pour chacune des variétés infinies d'individus qui peuplent l'espace?

« Quelque loin que semble l'état de perfection humaine que nous concevons, cependant chacun des facteurs qui contribueront à le produire peut déjà de nos jours, dit Spencer, être montré en activité dans les plus hautes natures d'hommes. Ce qui aujourd'hui, dans ces natures, est accidentel et faible, attendons-nous, avec une évolution ultérieure, à le voir devenir énergique et habituel. Ce qui maintenant caractérise les hommes exceptionnellement élevés, attendons-nous à le

Digitized by Google

voir caractériser tous les hommes; car ce dont est capable la meilleure nature humaine est à la portée de la nature humaine en général. »

Nous sommes, heureusement, loin du temps où l'inquisition livrait impitoyablement aux derniers supplices l'homme de génie qui osait affirmer publiquement, en dépit de ses ignares contradicteurs, les vérités scientifiques que notre époque démontre chaque jour avec plus de certitude et d'autorité.

« Tout être aspire, disait, il y a trois cents ans déjà, Bruno Giordano, en vertu de sa constitution, au but de son existence. L'homme tend à la perfection intellectuelle et spirituelle. Si l'homme est destiné à connaître l'univers, qu'il élève ses yeux et ses pensées vers le ciel qui l'environne et les mondes qui volent au-dessus de lui. Voilà un tableau et un miroir où il peut contempler et lire les formes et les lois du bien suprême, le plan et l'ordonnance d'un ensemble parfait. C'est là qu'il peut ouïr une harmonie ineffable, c'est par là qu'il peut monter au faîte d'où l'on aperçoit toutes les générations, tous les âges du monde... Qu'on ne craigne pas que cette recherche, cette soif de l'immensité le rende indifférent sur la vie présente et les choses terrestres; notre esprit a beau s'élever de plus en plus, tant qu'il reste uni au corps, la matière le tient enchaîné à l'état actuel. Non que ce vain scrupule ne nous empêche pas d'admirer sans cesse la splendeur de la divinité et de ses œuvres.

« La conviction qu'il existe un tel maître pour soutenir un tel ordre réjouit l'âme du sage et lui fait mépriser l'épouvantail des âmes vulgaires... la mort. »

C'est pour avoir prononcé ces paroles sublimes, pour avoir osé affirmer la grandeur infinie de l'univers en face du néant des choses terrestres et des puissances qui y dominent, que Bruno Giordano fut brûlé vif à Rome, le 7 février 1598, par ordre du saint office.

Après être partie de si bas, l'espèce humaine est enfin arrivée, du moins dans ses meilleurs éléments, à posséder la volonté, le jugement, la conscience. Ce n'est là qu'une première étape.

Digitized by Google

Pour l'abbé de Saint-Pierre, le genre humain n'est encore qu'un enfant en comparaison de ce qu'il sera dans cinq à six mille ans, et alors il ne sera qu'au commencement de la jeunesse relativement à ce qu'il sera un jour, lorsqu'il aura encore duré cent mille ans, toujours croissant en sagesse et en raison.

« Dans notre marche progressive vers l'idéal, dit M. Laurent, l'éminent professeur de l'université de Gand, nous sommes appelés à faire nous-mêmes notre destinée [1]. La liberté de Dieu dans la création implique la liberté de la créature; l'homme, être libre, est capable de mérite et de démérite. Ses existences successives sont une rétribution faite par la justice divine de ses fautes et de ses vertus. Mais la marche de l'homme vers la perfection suppose qu'il est perfectible, et que la loi du progrès préside à son développement. Ainsi la vie individuelle, permanente et progressive, accroissement du bien, diminution du mal, telle est, dans sa généralité la plus haute, la destinée de l'homme.

« C'est nous-mêmes qui préparons notre existence future, laquelle sera une suite de notre existence présente. Notre vie en ce monde est déterminée par notre vie antérieure, et les conditions de notre vie future dépendront de l'usage que nous faisons de notre libre arbitre dans celle-ci. Il en résulte que notre travail de perfectionnement n'est pas stérile; ce que nous avons gagné en vertus nous restera, et c'est de l'emploi de nos facultés que dépendent les conditions de nos existences futures. »

Nous sommes donc les artisans de nos destinées; elles seront fatalement en rapport avec nos mérites et nos démérites et aucune intervention, quelque puissante qu'elle se prétende, ne pourra rien y changer. Les aptitudes nouvelles comme les dégradations font corps avec l'être lui-même, elles sont la conséquence immédiate de ses actes antérieurs. Chaque existence bien remplie ouvre à l'âme des horizons nouveaux; ses facultés se modifient, son existence nouvelle s'accomplit dans des conditions bien supérieures à celles que nous subissons sur la terre.

[1] *Phi'osophie chrétienne*, par M. LAURENT.

Digitized by Google

Mais si, au contraire, l'âme a permis à la matière d'envahir son domaine, si, au lieu de s'épurer, elle a laissé dominer en elle les appétits grossiers du sensualisme, fatalement elle subira les conséquences de sa dégradation morale et intellectuelle; la vie nouvelle qui l'attend est adéquate à sa situation. Elle doit alors recommencer, sur de nouveaux frais, la lutte du bien contre le mal, et ce n'est qu'après avoir triomphé qu'elle arrivera enfin à conquérir une place égale à celle qu'ont occupée avant elle les âmes mieux inspirées, plus vaillantes, dont les existences antérieures ont été consacrées à la pratique du bien.

La vie ainsi comprise, tout s'explique, se justifie naturellement : la dégradation, les infirmités des uns, l'exaltation, le génie des autres. C'est là la religion par excellence, celle qui, laissant à l'homme son libre arbitre, le rend conscient des responsabilités qu'il encourt, en raison de ses œuvres.

Sans doute, nous n'avons encore qu'un pressentiment du but élevé que nous poursuivons, mais il ne nous semble pas téméraire de dire que nous préparons des générations d'élite, allégées du lourd fardeau de la matière, pour les sphères supérieures, que les facultés dont nous sommes doués nous mettent à même d'y atteindre dans un temps d'autant plus court que nous aurons mieux su les féconder.

Déjà, de nos jours, ne trouve-t-on pas des hommes de nature tellement supérieure qu'ils semblent provenir d'une race différente, tandis que d'autres sont d'une nature tellement abjecte et misérable que nous sommes portés à leur refuser le titre d'êtres humains?

Comment expliquer ces énormes différences existant dans la constitution d'êtres ayant la même origine, si on ne les attribue à leurs antécédents, à leurs agissements dans des existences antérieures à celles que nous traversons sur la terre?

Ce spectacle ne doit-il pas aussi nous édifier, nous démontrer que nous parviendrons à notre prochaine existence, souillé de nos vices ou enrichi des qualités que nous aurons acquises antérieurement.

Digitized by Google

Dans l'avenir comme dans le passé, naîtront des générations nouvelles mieux douées encore que celles qui ont vécu jusqu'ici. Chacune d'elles, en quittant la terre, lèguera à celles qui viendront après elle un riche héritage de sciences, de connaissances variées. Toutes, à leur tour, aplaniront les difficultés du passage de l'homme ici-bas, éclaireront les voies ardues qu'il doit nécessairement parcourir.

Comme l'affirme excellemment le savant professeur de philosophie de l'Université libre [1] : « A mesure que les institutions progressent, l'horizon de l'esprit s'étend dans la même proportion; nous ne connaissons aucune borne à notre perfectibilité, ni à l'amélioration de la société au point de vue de l'art, de la science, de l'industrie. Il est donc certain que la mission de l'homme ne se termine pas sur la terre, et la métaphysique démontre, contre le matérialisme, qu'elle ne peut s'achever que dans le temps infini. La destinée terrestre de l'âme n'est, en conséquence, qu'une partie de sa destinée entière. La vie actuelle ne doit être ni dédaignée, ni exaltée; elle a sa valeur propre et n'est pas seulement une préparation à la vie future, selon l'esprit de l'ascétisme, elle est comme toute situation, qui convient aux êtres finis, mélangée de biens et de maux; elle a son originalité, sa dignité, sa beauté et l'activité humaine s'y développe sous des formes et dans des conditions qu'elle ne retrouvera plus ailleurs. »

II

Pour les spiritualistes, le doute n'est pas possible. Tout nouveau-né arrive ici-bas avec son contingent de qualités, de défauts, fruits de ses existences antérieures.

Nous avons sous les yeux mille preuves éclatantes de la préexistence de l'homme, présentées par les meilleurs esprits de l'école spiritualiste; nous nous bornerons cependant à invoquer le témoignage des Pères de l'Église chrétienne les plus autorisés à parler en son nom :

[1] G. TIBERGHIEN, *La vie et sa destination.*

Digitized by Google

« Pourquoi, parmi les hommes, se demande saint Augustin lui-même, l'un est-il doué d'un génie supérieur, tandis que l'autre, par la faiblesse de son intelligence, semble tenir de l'animal déraisonnable plutôt que de l'homme?

« Si nous naissons tous enfants du péché, nous naissons tous également coupables, notre condition devrait donc être la même. Quoi, voici deux jumeaux, l'un est doué d'un génie supérieur, l'autre ressemble à une brute. Je demande la raison de cette inégalité intellectuelle et l'on me répond qu'ils sont l'un et l'autre enfants du même péché. N'est-ce pas une cruelle dérision? Celui qui naît semblable à une brute n'est-il pas en droit de dire : « Si je suis enfant du péché, mon frère l'est également; nous sommes tous deux coupables ou innocents, pourquoi notre condition n'est-elle pas la même? »

Ce sont là d'irréfutables raisonnements, et si l'on se refuse d'admettre que chacun de nous ici-bas subit le châtiment de ses fautes, de ses faiblesses antérieures, on est réduit ou à nier la puissance divine, ou à l'accuser avec raison de cruelles iniquités envers des êtres innocents, vierges de toute souillure.

Combien il est plus rationnel de poser en fait que chacun de nous, dans le cours infini de ses existences, est traité selon ses œuvres, qu'il s'élève dans l'échelle des êtres dans la mesure où il développe ses facultés intellectuelles, morales et affectives, ou bien que, s'il est accablé d'infirmités, c'est qu'il subit la peine de méfaits antérieurs!

« Notre être pensant, dit saint Martin, doit s'attendre à des développements immenses quand il sera sorti de sa prison corporelle où il prend une force initiale. Plus les proportions se rapprochent de leur terme central et générateur, plus elles sont grandes et puissantes. Le sage voit en paix dévider ses jours, il le voit même avec plaisir et ravissement, parce qu'il sait que chaque tour de roue du temps rapproche pour lui cette proposition sublime qui a Dieu pour terme. »

Saint Grégoire de Nysse ajoute : « La destinée de l'homme ne peut s'accomplir dans les quelques instants qu'il passe sur

Digitized by Google

cette terre; elle doit donc continuer au delà de la tombe. Est-ce dans des conditions essentiellement différentes de celles où l'homme se trouve placé ici-bas? Cela est chose impossible. Le but à atteindre est toujours le même, c'est la perfection; les moyens doivent donc aussi être les mêmes; c'est-à-dire que nous poursuivrons nos efforts dans la vie future, sous l'inspiration et avec l'aide de Dieu. Dans cet ordre d'idées, le mal finira par disparaître; c'est un éloignement volontaire du bien, le pécheur reviendra; le bien qui l'attire n'étant autre que Dieu lui-même, dont la puissance et la charité l'emportent sur le mal. Dire qu'il restera des damnés en présence des élus, ce serait douter de la puissance de Dieu ou de sa volonté. L'un est aussi absurde, aussi impie que l'autre. Seulement, le chemin pour arriver à la perfection finale est plus ou moins long; ceux qui s'éloignent de Dieu doivent être ramenés dans la voie du bien par les peines et l'expiation, instrument d'éducation dans la main de la Providence. Rien de plus logique; admettre une exception, ce serait dire que le mal a une existence absolue, tandis qu'il n'est qu'une déviation du bien. »

En présence d'un langage aussi sage qu'énergique, que deviennent les enseignements de l'Église militante de nos jours : c'est-à-dire la promesse d'une béatitude absolue pour les fidèles croyants au lendemain de la mort, la menace d'un supplice éternel et sans merci pour le pécheur impénitent?

En vain quelques philosophes de nos jours prétendent réduire l'homme à l'état de matière pure dont les combinaisons diverses engendrent la pensée ainsi que toutes les facultés dont l'homme est doué; ce sont là de vaines théories que la science réduit aisément à leur valeur négative, que la conscience repousse avec horreur et qui ne survivront guère à leurs auteurs. Nous affirmons hautement avec l'auteur de la *Religion de l'avenir*, qu'un aussi grossier matérialisme n'est pas fait pour des êtres qui possèdent des facultés morales et intellectuelles. L'humanité, douée d'une perfectibilité infinie, ne se laissera jamais parquer sur cette terre et emprisonner

Digitized by Google

dans cette vie, elle croira toujours à un développement au delà de la tombe [1].

Au fond du cœur de chacun de nous se fait, à chaque instant, entendre une voix prophétique qui nous inspire et nous guide dans la voie du progrès où nous nous dirigeons d'autant plus aisément que nous savons mieux échapper aux fatales influences des vanités mondaines, des plaisirs sensuels qui occupent une si vaste place dans la vie de l'espèce humaine.

L'homme alors, se détachant peu à peu de toutes les superfluités de l'existence terrestre, s'affranchissant des obligations frivoles qu'elle impose, élève sa pensée vers les régions de l'infini; il attend sans regret, avec une confiance entière, le moment où il devra continuer ailleurs la tâche à peine ébauchée ici-bas.

Il y a en nous deux éléments distincts co-existants : l'un de nature animale, composé de passions, d'instincts matériels, l'autre de nature idéale, spirituelle, siège de la conscience, de la volonté. C'est de la manière dont cet élément essentiel accomplit son œuvre que dépend le perfectionnement de l'être, son avènement à un état supérieur.

L'accès à des mondes plus purs est réservé, dit M. de Brotone [2], à l'homme, comme but offert à la tendance qui l'emporte vers le beau et le bien, comme prix de sa lutte pénible et persévérante contre les grossiers instincts qui souvent arrêtent l'essor de son activité. La matière ou la forme sera moins pesante, proportionnellement aux progrès que nous aurons faits dans la lutte contre l'organisme, à mesure que nous pénétrerons dans la science et la moralité. Si la récompense, ou l'état futur dont nous devinons les splendeurs, est en raison de notre tendance vers tout ce qui est grand et beau, la conduite de chaque individu sur la terre a sa récompense déterminée d'avance d'après la nature et l'étendue même de ses efforts. Plus nous aurons combattu dans les premières

[1] M. LAURENT.
[2] *La civilisation primitive.*

Digitized by Google

épreuves, plus haut sera le rang qui nous est réservé, plus nous aurons franchi de degrés dans l'échelle immense que nous avons à parcourir.

Dans la sphère étroite que nous occupons, il n'est pas une parcelle de matière qui ne soit envahie par des myriades de molécules, d'atomes que le microscope seul permet d'apercevoir; n'est-il pas probable, certain même, que le même phénomène se reproduit dans toutes les parties de l'univers, qu'il existe dans tous les mondes, rayonnant dans l'espace, des êtres de variétés infinies, essentiellement distincts les uns des autres ?

En considérant les planètes gigantesques : Jupiter, Saturne, etc., qui brillent au firmament, pouvons-nous nous imaginer que ce sont là des corps inhabités et que la terre seule jouit du privilège de posséder des êtres doués d'intelligence? De si merveilleux flambeaux, s'écrie le cardinal de Polignac, ne brillent pas inutilement; la divinité ne se borne pas à former un seul être de même espèce; elle verse à la fois, de ses inépuisables trésors, des moissons d'êtres divers. Des causes semblables doivent produire de semblables effets. Et Buffon, lui aussi, dans son *Histoire naturelle*, n'hésite pas à dire que ce serait méconnaître la puissance du Créateur que de dépeupler l'univers, à l'exception de la terre, de le dépouiller de tous êtres sensibles, en le réduisant à une profonde solitude où l'on ne trouverait que le désert de l'espace et les épouvantables masses d'une matière entièrement inanimée.

N'est-il pas, au contraire, plus sage, plus rationnel de penser que chaque monde planétaire a son économie particulière, ses lois, ses productions, ses habitants, un ensemble de choses que l'on ne rencontre sur aucun autre point de l'espace; qu'il existe là des êtres inférieurs ou plutôt bien supérieurs à nous-mêmes, possédant des facultés transcendantes qui les conduisent à une plus juste appréciation de la constitution de l'univers, des lois qui le régissent, de la puissance infinie qui y préside?

L'univers, dit M. Flammarion, est un ensemble gigantesque de systèmes stellaires dont les soleils radieux, les pla-

Digitized by Google

nètes splendides, les comètes flamboyantes et toutes les créations éthérées se croisent, se succèdent incessamment, emportées par un mouvement perpétuel dans les routes diverses où les lois divines les conduisent. C'est là surtout qu'il faut regarder pour connaître la réalité vivante et non sur le grain de sable où nous sommes confinés.

Qui peut douter que les éléments inconnus dont la nature a décoré les astres lointains composant un système de deux soleils, roulant ensemble autour d'un centre commun de gravité, que leur mode d'action sur les planètes situées dans leur rayonnement, ne développent à la surface de ces mondes une vaste et magnifique échelle de vie, types inimaginables pour nous qui ne connaissons qu'un petit coin de l'univers; qui peut douter que ces mondes forment une suite non interrompue d'humanités individuelles assises à tous les degrés de la perfection?

Enfin, pour terminer cet exposé, empruntons à l'auteur du *Lendemain de la mort*[1] les quelques lignes suivantes qui nous semblent le complément nécessaire de la thèse dont nous nous sommes ici fait l'écho :

« Notre présence en telle ou telle partie de l'univers n'est pas l'effet d'un caprice du sort ou le résultat du hasard, c'est la simple station d'un long voyage que nous accomplissons à travers les mondes. Avant de naître sur la terre, nous avons déjà vécu, soit à l'état d'animal supérieur, soit à l'état d'homme. Notre existence actuelle n'est que la suite d'une autre, soit que nous portions en nous l'âme d'un animal supérieur, que nous devons épurer, perfectionner, ennoblir pendant notre séjour sur la terre; soit qu'ayant déjà rempli une existence imparfaite et mauvaise, nous soyons condamnés à la recommencer sur de nouveaux frais. Dans ce dernier cas, la carrière de l'homme recommence parce que son âme n'est pas encore assez pure pour s'élever au grade d'être surhumain.

« Notre tâche ici-bas est de polir notre âme, de la débarrasser

[1] FIGUIER.

Digitized by Google

des liens terrestres, de la dépouiller des défauts qui l'alourdissent et l'empêchent de s'élever radieuse vers les sphères éthérées. Toute existence humaine mal remplie est à recommencer.

« Les hommes pervers sont des vicieux qui ont déjà vécu et qui redoublent leur vie. Ils la redoubleront jusqu'au jour où leur âme sera en état de monter en grade dans la hiérarchie des êtres, c'est-à-dire de passer, après leur mort, à l'état d'être surhumain. »

III

De quelque côté que l'on se tourne, on est bien forcé de constater que le sentiment religieux s'affaiblit peu à peu, surtout au sein des races latines.

Les vieilles croyances de nos aïeux n'auront bientôt plus l'autorité nécessaire pour s'imposer à la vénération des générations nouvelles, élevées aux clartés de la science, au rayonnement de toutes les libertés.

Le dieu Plutus est de nos jours le seul objet de toutes les sollicitations, de toutes les adorations : posséder et jouir, c'est là le but suprême que la plupart poursuivent ici-bas.

Malheureusement, quand l'adolescent a perdu la foi, qu'il est désillusionné des légendes enfantines dont on a bercé, saturé ses premières années, il n'a souvent plus guère ni le temps, ni le moyen de chercher, dans une autre voie, quelle est la destinée future réservée à l'humanité. Il ne voit plus que tromperies et mensonges dans tout ce qu'on lui enseigne comme vérités éternelles ; sans guide désormais et sans boussole, il s'absorbe dans le terre à terre des choses mondaines, sans s'inquiéter de ce qui peut exister au delà. Il est persuadé qu'il n'y a pas d'avenir pour lui. A quoi bon alors s'inquiéter de ce qui adviendra au temps où il ne sera plus ?

Tel est, en général, l'état des esprits à la fin du XIX^e^ siècle. D'une part, des cultes qui se prétendent immuables, infaillibles, inspirés par Dieu lui-même et qui n'ont à offrir à leurs adeptes que de vieilles histoires inventées dans les temps

Digitized by Google

d'ignorance et dont les ministres eux-mêmes sont obligés d'avouer l'invraisemblance ; de l'autre, des esprits érudits, nourris aux sources fécondes de la science moderne et qui, par la plume et par la parole, répandent à flots leurs enseignements parmi les populations avides d'idées nouvelles qui répondent mieux à leurs aspirations.

Ainsi, par exemple, pour tous les cultes jusqu'ici professés sur la terre, l'univers n'existe pas, ou ce n'est qu'un mythe dont il ne faut pas se préoccuper. La terre seule, cet astre minuscule perdu dans l'océan des mondes, est digne de leur attention ; l'homme est le seul être dont il faille prendre souci, c'est pour lui que tout a été créé. La masse de soleils, les mondes innombrables dont l'espace infini est envahi ne sont que des points lumineux placés là-haut pour éclairer la terre et ses pauvres habitants.

Pour tout esprit sincèrement religieux, Dieu, que la science appelle avec raison l'inconnaissable, est la puissance infinie qui anime la création tout entière ; pour nos prélats, au contraire, Dieu n'est guère qu'une personnalité humaine qui, du haut des cieux, entouré de vierges et de saints, n'a d'autre préoccupation que la race humaine ; de là, il distribue une béatitude éternelle aux fidèles qui acceptent, sans examen ni résistance, les enseignements de son Église, et punit sans merci de peines éternelles, les malheureux dont la conscience a été rebelle à ses enseignements.

Ces doctrines surannées ne sont plus de notre temps ; elles ne rencontrent plus guère de sincères croyants parmi nos populations, qui les écoutent avec indifférence, sinon avec ironie. Les cultes qui bornent là leurs enseignements voient peu à peu s'amoindrir leur prestige, et c'est le plus souvent au respect humain, à des intérêts mondains que sacrifient ceux-là même qui mettent le plus d'ostentation à remplir ce qu'on appelle les devoirs religieux.

Quand un culte quelconque n'a d'autre horizon que la terre, ne se préoccupe que de ce qui s'y passe, quand il en fait la cause et la fin de toutes choses, il ne saurait, quoi qu'il prétende, se détacher des biens de ce monde ; il devient fatalement autoritaire, il aspire à la toute-puissance terrestre.

Digitized by Google

Au début, toutes les religions nouvelles ne s'inspiraient que de données sublimes ; les préceptes de leurs fondateurs, de leurs disciples étaient infiniment supérieurs à l'état intellectuel des populations qu'ils catéchisaient.

Le plus grand de tous, le Christ, prêchait la fraternité humaine, le mépris des richesses, le pardon des offenses, le renoncement aux biens de ce monde. Il vivait parmi les humbles, dans un état de médiocrité voisin de la misère.

Trois cents ans ne s'étaient pas écoulés depuis sa mort, que déjà ses disciples, entourés de toute la pompe orientale, étaient comblés d'honneurs et de dignités; ils régnaient avec Constantin, et sur le trône de Rome; les prélats, le casque en tête, les armes à la main, cherchaient bientôt à conquérir l'empire du monde!!

De nos jours même, quel est le prédicateur chrétien qui, dans une chaire retentissante, dominant de la voix l'aréopage des puissants du jour, les protecteurs zélés des grandeurs mondaines, des privilèges de l'Église ultramontaine, oserait acclamer et défendre sans réticence, avec sincérité, les doctrines du Christ que nous venons de rappeler? Celui-là, à coup sûr, serait renié par ses pairs, honni et honteusement rejeté des rangs de l'orthodoxie moderne.

Une Église qui, au lieu d'avancer sans cesse, s'attarde, recule épouvantée devant les progrès de la science et de la civilisation, s'efforce d'en arrêter l'expansion, n'est pas l'Église de Jésus-Christ dont l'idéal était le mouvement de la vie spirituelle. « Quiconque, disait-il, s'arrête, s'endort dans le temple, cesse d'être de ma communion; quiconque veille d'esprit et de cœur, fût-il Samaritain, est avec moi. »

Une religion immuable n'ayant d'autre objectif que la terre et ses habitants, ne saurait plus satisfaire les êtres pensants dont les aspirations s'élèvent au delà de la vie terrestre. C'est à la science qu'ils feront désormais appel, ils lui demanderont les lumières nécessaires pour éclairer les voies de l'infini, que tous les êtres vivants doivent parcourir.

Tout est perfectible dans la nature, et la religion elle-même

Digitized by Google

ne saurait échapper à la loi universelle. Ceux-là seront les vrais disciples du Christ, les fondateurs de l'Église de l'avenir, qui affirmeront avec courage les véritables doctrines du Galiléen, confesseront la loi du progrès, l'évolution graduelle de tous les êtres, la solidarité de tous les enfants de la race humaine unissant leurs efforts, afin que chacun puisse aisément développer ses facultés et les consacrer au bien de tous. La religion de l'avenir doit grandir et se perfectionner sans cesse selon les découvertes de la science, marcher à la tête de la civilisation; elle doit rejeter avec mépris toutes les vaines annonces de peines et de récompenses éternelles, affirmer qu'il n'y a de vrai que le progrès relatif proportionné au mérite, aux œuvres de chacun, que la mort elle-même, loin d'être redoutable, est une délivrance du joug absorbant de la matière et qui sera d'autant moins pesant dans la prochaine existence, que l'être aura mieux accompli sa tâche ici-bas.

Disons, pour terminer, avec Leibnitz, que la mort n'est, comme la naissance, qu'une transformation; qu'il n'y a pas de mort, mais un progrès perpétuel et spontané du monde tout entier vers le comble de beauté et de perfection universelle dont les œuvres de Dieu sont capables, de sorte que le monde marche à une condition toujours meilleure.

La vie de chaque créature, ajoute l'illustre philosophe, n'est donc qu'une suite d'états, tous liés entre eux, c'est-à-dire comme une chaîne dans laquelle l'existence présente, à un moment donné, figure comme un anneau distinct, mais néanmoins lié à toute la chaîne. C'est la nature de la substance créée de changer continuellement suivant un certain ordre qui la conduit spontanément, s'il est permis de se servir de ce mot, par tous les états qui lui arriveront, de telle sorte que celui qui voit tout, voit dans son état présent tous ses états passés et à venir. »

C'est sous cette impression, aussi judicieuse que réconfortante, que nous terminons cette étude, en exprimant le vœu que les habitants de la terre au XX^e^ siècle, plus intelligents, mieux inspirés que les générations précédentes, élèvent leur

Digitized by Google

pensée au delà de l'horizon étroit de notre existence d'ici-bas. Ils percevront mieux alors les hautes destinées réservées à l'humanité, ils s'uniront de cœur et se prêteront un mutuel appui dans l'accomplissement des devoirs essentiels de leur nature perfectible.

HENRI MARICHAL.

Digitized by Google

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE JUGÉE PAR M. TAINE

Nous assistons depuis quelques années à un singulier spectacle. Après avoir été exaltée pendant près d'un demi-siècle comme un des mouvements les plus grandioses de l'esprit humain, après avoir été célébrée par une pléiade de penseurs et d'écrivains illustres, les Thiers, les Mignet, les Quinet, les Henri Martin, les Louis Blanc et les Michelet, la Révolution française commence à tomber dans un discrédit profond, si bien qu'on se demande avec inquiétude si le centenaire de quatre-vingt-neuf ne va pas sonner le glas des funérailles et si l'astre longtemps glorieux, aujourd'hui pâlissant, ne rejoindra pas bientôt dans les catacombes de l'histoire les vieux soleils avortés.

Il y a dans ce pessimisme une certaine naïveté, je dirai même un certain enfantillage qui étonne de la part de nos historiens contemporains. En somme, que reprochent-ils à la Révolution? De ne pas avoir tenu toutes les promesses de la première heure, de n'avoir pas amené le règne de la fraternité universelle et le bonheur du genre humain, de n'avoir pas réalisé les rêves des Constituants, des Girondins ou des Montagnards? Qui le nie? N'est-ce point le sort de la plupart des choses humaines? Mais partir de là pour soutenir que la Révolution n'a rien fait ou plutôt qu'elle n'a fait que du mal, c'est plus qu'un paradoxe, c'est un dangereux sophisme, car il se résume à dire que l'enthousiasme, la foi dans les idées, l'amour du progrès ne sont rien, que les plus nobles passions

Digitized by Google

de l'esprit humain produisent des fruits malsains et que, puisque l'erreur est possible, au lieu d'agir, il vaut mieux se croiser les bras et se laisser aller au cours fatal des choses.

Parmi les adversaires systématiques de la Révolution, le plus redoutable, le plus acharné est assurément M. Taine. Les quatre gros volumes sur les *Origines de la France contemporaine*, auxquels il a consacré dix ans de labeur et qu'il vient de terminer, ne sont qu'un long réquisitoire contre la Révolution. Sa conclusion est que la Révolution ressemble au crocodile de Saint-Clément d'Alexandrie; c'est « le mangeur d'hommes, la bête vautrée sur un tapis de pourpre, la bête malfaisante et déifiée ».

Voilà qui est bien, et pour en arriver là, M. Taine a, nous dit-il, procédé avec la plus scrupuleuse impartialité; il s'est dégagé de tout parti pris, son ouvrage est une étude de « zoologie morale »; dans la préface de son premier volume, il nous l'affirme déjà: « J'ai agi en naturaliste, j'étais devant mon sujet comme devant la métamorphose d'un insecte. »

C'est parfait et M. Taine a réellement commencé ainsi. Son premier volume sur l'*Ancien régime* est en effet le meilleur des quatre; il offre un plan d'ensemble, de la sobriété dans les détails; le naturaliste étudie la structure de la société ancienne, les privilégiés, les mœurs, la vie de cour, la vie de salon. Avec une rare sagacité, il analyse la composition de l'esprit révolutionnaire : l'acquis scientifique, l'esprit classique et leur combinaison, c'est-à-dire l'autorité de la raison pure, l'abstraction en matière gouvernementale. Il nous montre enfin les effets de cet esprit, la théorie réformatrice du Contrat social, la souveraineté du peuple, l'omnipotence de l'État, et il en suit la propagande à travers les diverses classes sociales : l'aristocratie, la classe moyenne et le peuple.

Il y a là des pages vraiment admirables et, sauf en quelques points où l'esprit de système perce déjà, cette dissection de l'ancienne société française est un chef-d'œuvre.

Toutefois, la conclusion de M. Taine est bizarre; quand l'esprit révolutionnaire a fait son œuvre, quand tous les pouvoirs sont tombés, il ne reste debout, selon lui, que la bru-

Digitized by Google

talité populacière et la faconde de l'avocat, « l'homme du peuple endoctriné par l'avocat, l'homme à pique mené par l'homme à phrases ».

C'est ici que nous saisissons pour la première fois la grande erreur de M. Taine, celle qui va dominer de plus en plus dans les trois derniers volumes de son ouvrage. Pour lui, la foule est nécessairement brutale, c'est une poussière humaine soulevée au hasard des instincts. On comprendrait ce langage, si M. Taine ne voulait que réagir contre les thuriféraires du peuple, qui l'exaltent et l'adorent comme une idole impeccable et infaillible; mais telle n'est pas l'intention de l'auteur, il hait les masses populaires, il leur refuse toute capacité, tout sentiment généreux ou élevé; elles ne sont bonnes que pour le mal.

Chez un philosophe positiviste, une pareille théorie a le droit de surprendre. M. Taine se pique de ne croire qu'aux faits, de dédaigner l'abstraction, la généralisation, l'esprit classique, et, chose curieuse, il y tombe en plein.

Dans une page superbe de son quatrième volume, le *Gouvernement révolutionnaire*, il nous dit en parlant des Jacobins: « Rien de plus dangereux qu'une idée générale dans des cerveaux étroits et vides : comme ils sont vides, elle n'y rencontre aucun savoir qui lui fasse obstacle; comme ils sont étroits, elle ne tarde pas à les occuper tout entiers. Dès lors, ils ne s'appartiennent plus, ils sont maîtrisés par elle; elle agit en eux et par eux; au sens propre du mot, l'homme est possédé. Quelque chose qui n'est pas lui, un parasite monstrueux, une pensée étrangère et disproportionnée vit en lui, s'y développe et y engendre les volontés malfaisantes dont elle est grosse. Il ne prévoyait pas qu'il les aurait, il ne savait pas ce que contient son dogme, quelles conséquences venimeuses et meurtrières vont en sortir... Arrivé au pouvoir, le Jacobin apporte avec lui son idée fixe; dans le gouvernement comme dans l'opposition, cette idée est féconde et la toute-puissante formule allonge dans un nouveau domaine la file pullulante de ses anneaux multipliés. »

Certes, la cervelle de M. Taine n'est ni étroite, ni vide; mais

Digitized by Google

les ravages de l'idée générale y sont aussi évidents que dans les cervelles des Jacobins : comme eux, il a sur la Révolution son idée fixe, son idée *à priori*. Quoi qu'il en dise, ce ne sont pas les faits qui lui donnent cette idée ; c'est à la lumière de cette idée préconçue qu'il se met à chercher et à rassembler les faits.

On connaît la théorie célèbre de M. Taine à propos des idées maîtresses, des facultés maîtresses, des passions maîtresses. Cette théorie, il l'a développée dans les pages magistrales de son introduction à l'histoire de la littérature anglaise et l'a appliquée à cette histoire avec une rigueur systématique. Or, pour M. Taine, la passion maîtresse de la Révolution française, c'est une *translation de la propriété* [1], et l'idée maîtresse, c'est l'idée jacobine, la théorie du Contrat social, l'esprit classique, celui qui, selon l'expression de M. Albert Sorel, prend « la pensée abstraite pour principe, la logique pure pour méthode » [2].

Que la Révolution soit un produit de l'esprit classique, tout le monde l'admettra ; mais d'une part, ainsi que le montre très bien M. Sorel, l'esprit classique n'est pas spécial à la France au XVIII^e^ siècle ; d'autre part, en matière d'histoire, il faut se garder de prendre des principes généraux pour des axiomes mathématiques, il faut tenir compte de mille circonstances de fait et de lieu et des combinaisons infinies de l'activité humaine. A ne pas procéder ainsi, on risque de transformer les idées maîtresses en idées fixes, et c'est malheureusement ce que fait M. Taine.

Dans la Révolution, il ne voit que l'idée jacobine et, une fois placé sur ce terrain, il court aux abîmes et finit par nous donner une si étrange histoire de la Révolution, qu'elle ressemble parfois à une hallucination. Tous les faits sont défigurés, grossis ou ravalés outre mesure, les gros mots pleuvent sous la plume de l'écrivain, tout à coup oublieux de cette impartialité dont il prétendait se faire une règle ; on se croi-

[1] *La Révolution*, t. I^er^, p. 386.

[2] ALBERT SOREL, *l'Europe et la Révolution française*, p. 146. — TAINE, *l'Ancien régime*, livre III, ch. II.

Digitized by Google

rait en plein comité hébertiste dans l'œuvre du philosophe positiviste : monstres, voleurs, brigands, bandits, scélérats, infâmes, drôles, vauriens, sacripants, escrocs, tout le vocabulaire des injures y passe. Ce ne sont que bourreaux, que canailles imbéciles, que brutes devenues folles et sots devenus fous, que lurons et goujats, gorilles féroces et lubriques, j'en passe et des meilleurs. En vérité, ce serait à croire que la France révolutionnaire n'est plus qu'une ménagerie d'animaux sauvages, à moins que M. Taine ne se soit trompé et n'ait porté les yeux, dans cette grande nation de vingt-six millions d'hommes, que sur la poignée de malfaiteurs que renferme toute société humaine, fût-elle la plus civilisée de l'univers.

Jamais plus violent pamphlet n'est sorti de la plume d'un historien. Robespierre est un cuistre, Danton un barbare, Marat un fou, l'Assemblée constituante ressemble à une conférence d'écoliers de rhétorique et de théologiens du Bas Empire [1], la Législative devient une fabrique de sottises, une école d'extravagances et un théâtre de déclamations [2], la Convention, les Girondins, les Montagnards manquent tous de sens, de moralité, de capacité ou de courage; il n'est pas d'épithètes méprisantes que M. Taine ne s'ingénie à leur lancer à la face. Écoutez plutôt ce réquisitoire, dirigé, non pas, comme on pourrait le croire, contre les Terroristes, les Hébertistes ou les Septembriseurs, mais contre les assemblées législatives du Directoire après le coup d'État de fructidor : « Je ne crois pas qu'une nation civilisée ait jamais été sacrifiée de la sorte, à une telle besogne, et par de tels gouvernants : un restant éclopé de faction et de secte, quelques centaines de prédicants qui ne croient plus à leurs dogmes, des usurpateurs aussi méprisés que détestés, des parvenus de rencontre, portés en haut, non par leur capacité et leur mérite, mais par le roulis aveugle d'une révolution, ayant surnagé faute de poids, soulevés, comme une écume sale, à la cime de la dernière vague, voilà les misérables qui garrottent la France

[1] *La Révolution*, t. I, p. 161 et 162.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 99.

Digitized by Google

sous prétexte de la rendre libre, qui saignent la France sous prétexte de la rendre forte, qui conquièrent les peuples sous prétexte de les affranchir, qui dépouillent les peuples sous prétexte de les régénérer et qui, de Brest à Lucerne, d'Amsterdam à Naples, tuent et volent en grand, par système, pour établir la dictature incohérente de leur brutalité, de leur ineptie et de leur corruption! [1] »

Nous sommes loin de l'histoire naturelle et de la zoologie morale; nous voici presque revenus à l'invective de la tragédie classique.

Mais, dira M. Taine, tout cela est appuyé sur des faits, tout cela ressort des faits! Ah! voilà le grand point, les faits! Il est vrai, les quatre volumes de M. Taine sont bourrés de faits, ils en sont encombrés; pendant plus de deux mille pages, il les alligne interminablement comme une kyrielle monotone; mais il y a faits et faits, et c'est la tâche du naturaliste de les choisir avec discernement.

Rien n'est brutal comme un fait, mais rien n'est plus décevant, moins probant qu'une masse de faits accumulés sans choix. Le plus petit accident de la vie humaine peut nous fournir des faits sans nombre qui, réunis, ne nous donneront qu'une carricature de la réalité.

On ne comprend pas que M. Taine ne s'en soit pas aperçu et la critique peut, à ce propos, lui adresser les objections les plus graves.

Tout d'abord, quand on entend traiter l'histoire comme une science naturelle, il ne faut s'appuyer que sur des faits vrais et certains. M. Taine est loin de pratiquer cette méthode sévère; il puise à pleines mains dans tous les libelles, dans tous les pamphlets du temps, pêle-mêle, sans critique aucune des sources qu'il consulte. C'est cependant par la critique des sources qu'il aurait dû commencer; en histoire, peut-on procéder autrement aujourd'hui ?

En second lieu, quand bien même M. Taine n'aurait eu recours qu'à des sources qu'il croyait pures, on peut lui

[1] *La Révolution*, t. III, p. 620.

Digitized by Google

reprocher l'absence d'une méthode judicieuse dans l'emploi de ces faits. Le naturaliste, tout autant que l'historien, doit citer seulement les faits importants et rejeter impitoyablement les autres. Que dirait-on d'un historien militaire qui, devant raconter une bataille, s'amuserait à narrer un à un les multiples incidents du combat, les prouesses de tel cavalier ou de tel fantassin, la série de blessures causées par la trajectoire sanglante d'un boulet, et qui ne parlerait que de loin en loin des grands mouvements des troupes, des manœuvres décisives de l'action? Le lecteur ahuri se trouverait devant un charnier, mais non devant une bataille. Je vais plus loin : supposons que, dans un siècle, quelque disciple de M. Taine veuille écrire l'histoire de la république française actuelle et qu'il se mette à consulter et à citer pour le faire tous les libelles, tous les recueils de faits divers, de « méfaits, sinistres et accidents », aurait-il peint la société française? Les Chambres elles-mêmes, vues à la lueur douteuse et empoisonnée des mémoires secrets, des racontars d'antichambre et des journaux de parti, ne finiraient-elles pas par prendre la physionomie atroce que M. Taine donne aux assemblées révolutionnaires, et serait-on bien éloigné d'y voir ce ramas de parvenus, de prédicants, d'usurpateurs et de misérables que M. Taine aperçoit dans les Conseils du Directoire?

Cette mauvaise méthode présente un autre inconvénient, c'est de fatiguer inutilement l'esprit du lecteur. On sort la tête brisée de la lecture de ces innombrables citations empruntées à toutes les époques de la Révolution et citées parfois en bloc, sans souci de l'ordre historique.

En somme, le procédé de M. Taine dans l'exposé des faits est éminemment défectueux; c'est pour l'avoir employé, que Tacite et Suétone ont défiguré l'histoire de l'empire romain et l'ont résorbée pour ainsi dire dans l'agrandissement démesuré de leurs Césars de fantaisie. Il en est de même de M. Taine ; c'est l'histoire des origines, de la grandeur et de la décadence de la secte jacobine qu'il nous donne, ce n'est pas l'histoire des origines de la France contemporaine.

Digitized by Google

Où donc retrouver, en effet, dans ces quatre volumes, le développement de la société française prise dans son ensemble? Quand on procède en naturaliste, on n'isole pas les faits, on les place dans leur milieu ambiant, afin de leur laisser leur réelle valeur. M. Taine l'avait lui-même admirablement compris dans son histoire de la littérature anglaise. Cette fois, il l'oublie absolument. On dirait vraiment, à le lire, que pendant la tourmente révolutionnaire, la France a vécu à l'écart de toutes les nations, isolée du reste du monde. Que fait l'Europe pendant « l'orgie jacobine »? Quels sont les grands intérêts nationaux qui préoccupent les assemblées politiques de la France? Quels sont les ennemis contre lesquels elle a à lutter au dehors et au dedans? Quelles sont les réformes qu'elle accomplit? Rien, M. Taine est muet. Il ne voit que le crocodile qui se vautre sur son tapis de pourpre!

Eh bien, quel que soit le talent de M. Taine, cela n'est pas exact. Ce n'est pas ainsi qu'on peut se rendre compte des origines de la France contemporaine. M. Sorel, dans son nouvel ouvrage sur *l'Europe et la Révolution française*, a compris le problème tout autrement; avec une impartialité que M. Taine n'a pas eue, il a pris son point de vue aussi haut que M. Taine l'avait pris bas, et loin de s'attarder à disséquer les horreurs des catacombes et des charniers révolutionnaires et à ne voir dans la Révolution qu'une crise furieuse du jacobinisme, il s'est, au contraire, attaché à faire entrer la Révolution dans le cadre harmonique du développement de l'humanité et à montrer « qu'elle est la suite naturelle et nécessaire de l'histoire de l'Europe [1].

Comme M. Taine, M. Sorel trouve les éléments de la Révolution française dans l'esprit classique et le gouvernement absolu; mais il constate que les mêmes idées étaient répandues partout en Europe au XVIII^e^ siècle, et que l'originalité des penseurs français a consisté en ceci, c'est qu'ils prétendaient faire de leur théorie démocratique abstraite un évangile de l'humanité et voulaient l'imposer à tous les peuples.

[1] ALBERT SOREL, t. I^er^, p. 8.

Digitized by Google

Seulement, dit M. Sorel [1], quand on passa de la théorie aux actes, l'esprit national altéra très promptement le caractère universel des principes. « Les termes étaient abstraits; la pensée resta concrète et toute française. Tant qu'il n'y eut qu'à discourir, on demeura dans le vague, dans les déductions, dans la métaphysique; lorsqu'il fallut agir, on rentra dans la réalité, c'est-à-dire dans l'histoire de France. »

« La grande masse des Français vit dans la Révolution une chose très pratique et très réelle; l'abolition du régime féodal, ce qui en était bien le fond; elle vit dans l'émigration armée, ce qui en était bien le fond aussi, une tentative pour rétablir par la force ce régime exécré. La Révolution se faisait pour assurer aux Français la libre jouissance de la terre de France; l'invasion étrangère pour détruire la Révolution, démembrer la France et assujettir les Français. »

De là un réveil sublime du patriotisme, dans lequel « n'entrait pas le moindre appoint d'abstraction ».

Mais si ces idées faisaient la force de la Révolution, comme le dit M. Sorel, elles amenèrent aussi, par contre-coup, le terrorisme, l'esprit de conquête et la grande épopée impériale qui propagea dans le monde les idées de la Révolution.

Toutefois, de même que les principes abstraits des Droits de l'homme avaient pris en France un caractère concret et national dès qu'on avait passé de la théorie aux applications, de même chaque peuple « ne leur donna la vie que pour les animer de toutes les passions de sa race ». C'est ainsi « qu'une révolution qui se réclamait de l'humanité et ne conviait à sa cité idéale que des citoyens du monde, substitua à l'Europe relativement cosmopolite du XVIII^e^ siècle, l'Europe si ardemment nationale, mais si profondément divisée du XIX^e^. »

Dans ces considérations si hautes sur la Révolution française, que devient le jacobinisme? Une crise de la Révolution, un simple épisode, tandis que M. Taine en fait le pivot de toutes les institutions de la France moderne. D'où vient cette différence d'appréciation? C'est que M. Taine est surtout un

[1] *L'Europe et la Révolution française*, t. I, p. 538 et sq.

Digitized by Google

psychologue, un zoologiste moral, tandis que M. Sorel est un historien, comme les Mignet, les Michelet et les Louis Blanc; c'est qu'il s'attache aux minuties, aux infiniment petits, aux monstruosités, aux exceptions, tandis que les véritables historiens s'occupent avant tout des lois générales qui régissent la marche des nations. On n'a pas fait le portrait d'un homme, quand on s'est contenté de décrire une de ses maladies; on n'a pas fait le portrait d'une nation, quand on a minutieusement analysé un de ses accès de fièvre.

Du reste, faudrait-il au moins expliquer les causes de cette fièvre jacobine; mais pour cela encore il ne fallait pas l'isoler, la détacher du milieu ambiant. Car enfin, le dogme de l'omnipotence de l'État ne conduit pas nécessairement aux massacres de septembre, aux guillotinades de Paris, aux fusillades de Lyon, aux noyades de Nantes, au régime de la Terreur, à la loi de prairial ni au despotisme des « cinq mille brutes ou vauriens avec deux mille drôlesses » que vous prétendez qui règnent sur Paris et sur la France à partir des derniers mois de 1792 [1]. Pour que l'esprit jacobin en arrivât à ce paroxysme, il a fallu la levée de boucliers de la réaction, la Vendée, les menées des émigrés et des prêtres, la coalition de l'Europe monarchique, en un mot, le réveil du monstre que les hommes de 1789 avaient cru avoir abattu pour jamais. « C'est l'horreur de l'émigration et des étrangers qui livra la France aux Terroristes [2] », dit fort justement M. Sorel. Vous soutenez le contraire, monsieur Taine, vous nous dites que « la France, épuisée de jeûne sous la monarchie, enivrée de la mauvaise eau-de-vie du Contrat social et de vingt autres boissons frelatées et brûlantes, puis subitement frappée de paralysie à la tête, a trébuché de tous ses membres par le jeu incohérent et par les tiraillements contradictoires de tous ses organes désaccordés [3] ».

Cela vous plaît à dire; mais il est douteux que cette explication paraisse suffisante à la plupart de vos lecteurs; et c'est

[1] *La Révolution*, t. II, p. 408.
[2] SOREL. *L'Europe et la Révolution française*, p. 540.
[3] *La Révolution*, t. I, p. 460.

Digitized by Google

tellement vrai que, vous-même, dans une page admirable de coloris et d'élan [1], vous nous montrez la France supportant le despotisme de ceux que vous appelez des bourreaux et des inquisiteurs, parce que la patrie est en danger et que, quand l'étranger en armes attaque la frontière, on suit le porte-drapeau quel qu'il soit.

« Là-bas, au camp, dites-vous, les nobles idées générales, qui, entre les mains des démagogues parisiens, sont devenues des prostituées sanguinaires, restent des vierges pures dans l'imagination de l'officier et du soldat. Liberté, égalité, droits de l'homme, avènement de la raison, toutes ces vagues et sublimes images flottent devant leurs yeux, quand ils gravissent sous la mitraille l'escarpement de Jemmapes ou quand ils hivernent, pieds nus, dans la neige des Vosges [2]. »

Elles ne sont donc pas si mauvaises, ces idées jacobines, puisque vous les relevez ici dans une sorte d'apothéose! Elles ont donc un noble rôle à jouer dans les origines de la France contemporaine? Pourquoi n'avoir pas développé cette face de la question? Pourquoi n'avoir pas analysé cette indignation de la nation, cet enthousiasme pour la Révolution, avec le même soin que vous avez mis à disséquer les monstruosités de la Terreur?

Dans un duel, et la Révolution est un duel gigantesque contre l'Europe et l'ancien régime réunis, il ne suffit pas de montrer l'un des combattants, ivre de colère, le sabre à la main, l'écume aux lèvres, le sang dans les yeux, il faut dessiner aussi son adversaire; sinon le premier aura l'air d'un fou furieux, et c'est, en effet, ainsi que nous apparaissent dans votre livre les hommes de quatre-vingt-treize, parce que vous ne nous donnez que la moitié du tableau. Nous voyons les Jacobins, vous avez supprimé leurs adversaires.

D'ailleurs, en histoire, il ne suffit pas de critiquer les maladies de l'humanité, il faut indiquer ou chercher les remèdes. Quels sont ceux que propose M. Taine? Qu'eût-il fallu faire, suivant lui, pour enrayer le mal? Quelle est sa

[1] *La Révolution*, t. II, p. 476.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 478.

Digitized by Google

théorie, à lui, sur l'organisation que devrait aujourd'hui posséder la France? Il est bien évident, en effet, que si la crise jacobine était inévitable, si les théories jacobines étaient dans la logique des faits, c'est puérilité pure que de s'abandonner à d'aussi violentes colères contre les agents d'un ordre de choses fatal. Il faut laisser de pareils procédés aux zoologistes moraux du genre du très classique Buffon, qui se met à apostropher naïvement les loups et les tigres et à leur reprocher leurs forfaits.

Que l'historien raconte les faits, froidement, impartialement, rien de mieux; mais quand il s'anime, quand il se passionne, quand il prend les hommes à partie, on a le droit de lui demander au nom de quels principes il agit ainsi.

Ces principes, on les chercherait en vain dans le livre de M. Taine, et c'est pourquoi, loin de nous convaincre, loin d'ébranler en nous les opinions optimistes que nous pourrions avoir sur la Révolution, il les fortifierait au contraire. Le tableau est trop noir, trop sombre, trop pessimiste, et nous sommes tentés de croire que le peintre avait un brouillard sur les yeux.

On dira qu'il y a là une réaction contre l'enthousiasme exagéré de beaucoup d'écrivains de la Révolution. Sans doute, ils ont eu souvent l'admiration trop facile; ils ont parfois voilé les taches de la terrible époque avec cette sorte de pudeur qui pousse les enfants à dissimuler les fautes de leurs parents; ils en ont surtout exagéré l'importance; mais, en somme, quoi qu'on dise, la Révolution n'en est pas moins un des événements les plus importants des temps modernes et, comme le dit M. Sorel, « un des plus prestigieux épisodes de l'histoire de l'humanité ».

Quelles qu'aient été ses illusions et ses fautes, elle a proclamé ce grand principe fécond en conséquences : l'égalité de tous devant la loi.

C'est quelque chose, cela. Que les révolutionnaires aient rêvé davantage; qu'ils se soient imaginé que l'âge d'or allait renaître, que la liberté, l'égalité et la fraternité pouvaient marcher d'accord, que, par la magie de quelques formules

Digitized by Google

sonores, tous les maux allaient disparaître à la fois de la surface du globe, il faut le leur pardonner. Ils étaient de bonne foi et, somme toute, leur généreux optimisme valait bien le pessimisme de nos jours.

Du reste, la plus formidable des questions qui agitent aujourd'hui l'humanité, le problème de la misère, ne se posait pas en 1789 comme elle nous apparaît aujourd'hui; la question sociale proprement dite n'était pas née, la grande industrie, la grande fabrique, les associations anonymes de capitaux n'existaient pas; on luttait contre l'ancien régime, contre les corporations et l'on croyait que la liberté allait accomplir des miracles.

Seuls peut-être les Jacobins, Robespierre, « le cuistre » de M. Taine, avaient eu l'intuition de la vérité; ils avaient pressenti que dans les démocraties l'État doit jouer un rôle prépondérant.

Ils n'ont pas réussi et M. Taine accable leur tentative avortée de ses apostrophes les plus virulentes. Cependant toute l'histoire du siècle nous montre que sans la tutelle de l'État, sans l'idée jacobine, le problème social ne sera point résolu et que les faibles continueront à être écrasés par les forts.

Que cette idée du rôle de l'État ait été exagérée par le Contrat social [1] et les chefs jacobins, qu'ils aient voulu tout absorber dans l'État, c'est possible; mais de fausses applications n'entament en rien la valeur d'un principe, et celui de la souveraineté de l'État est trop évident pour qu'on puisse en douter.

M. Taine discute à fond cette question du rôle de l'État dans les pages qu'il consacre au programme jacobin [2]. C'est peut-être la seule fois dans tout son ouvrage qu'il nous communique ses propres idées. Elles sont dignes de la haute réputation du philosophe et de l'écrivain; mais tout en

[1] Voir cependant, à ce sujet, les restrictions ingénieuses de M. Sorel. « Ces fameux systèmes n'avaient souvent d'universel que la forme, » dit-il. (*L'Europe et la Révolution française*, p. 182 et sq.)

[2] TAINE, *la Révolution*, t. III, p. 68 et sq.

Digitized by Google

admettant avec M. Taine que l'intérêt social trace les limites extrêmes du domaine de l'État, on peut différer avec lui sur les matières qui sont d'intérêt social, et quand les Jacobins combattent la grande propriété, quand ils veulent, selon les paroles de Barère, faire disparaître l'esclavage de la misère, quand Saint-Just affirme que les malheureux ont droit à la bienfaisance nationale, quand Robespierre préconise l'impôt progressif, quand il proclame avec Danton que la patrie à le droit d'élever ses enfants, que cet enseignement doit être national, qu'il ne s'agit plus de former des messieurs, mais des citoyens, qu'il faut fabriquer des manuels où l'on fera connaître les traits de vertu qui honorent le plus les hommes libres, quand ils disent tout cela, eux, les Jacobins, les disciples de Rousseau, on a le droit de s'étonner de voir M. Taine les traiter de cerveaux étroits et vides.

Mais, dira-t-on, ils ont poussé ces principes jusqu'à leurs conséquences extrêmes, ils ont voulu faire de l'État le maître absolu, « l'entrepreneur universel du travail et le distributeur universel des produits ».

Là est, en effet, l'erreur du jacobinisme, là apparaît la logique abstraite, la raison raisonnante de l'esprit classique, et si M. Taine avait fait dans l'œuvre des Jacobins la part du bien comme il a fait celle du mal, s'il avait mis à louer leurs idées justes le même soin qu'il a mis à blâmer leurs idées fausses, il aurait satisfait tous les esprits, parce qu'il aurait présenté les choses sous leur véritable jour.

Il ne l'a pas fait. Non seulement pour lui la Révolution n'est qu'une orgie jacobine, mais le jacobinisme lui-même est entièrement mauvais. Ce sont là deux erreurs graves qui enlèvent à l'ouvrage du grand écrivain une partie de sa valeur. Son œuvre est immense, en certains points admirable; on la lira toujours avec fruit quand on voudra étudier à fond une face spéciale de la Révolution et connaître les excès auxquels peut mener l'emploi de la logique pure en politique; mais on n'y trouvera ni une image fidèle de la Révolution française, ni un tableau complet des origines de la France contemporaine. Pourquoi, d'ailleurs, s'arrête-t-il au coup

Digitized by Google

d'État de brumaire, au dernier râle de la république jacobine? Est-ce que la France n'a plus rien puisé dans les institutions du Consulat et de l'Empire, dans les nouveaux rapports de l'Église et de l'État, dans les Codes, dans les multiples créations nées du choc et du froissement des peuples pendant l'épopée napoléonienne?

M. Taine en touche seulement un mot, et c'est pour nous apprendre qu'à la théorie anarchiste de l'État, Bonaparte fait succéder la théorie despotique. L'État devient une « caserne philosophique » dans laquelle la France vit depuis quatre-vingts ans.

On n'en a jamais fait une plus belle, « plus symétrique et plus décorative d'aspect, plus satisfaisante pour la raison superficielle, plus acceptable pour le bon sens vulgaire, plus commode pour l'égoïsme borné, mieux tenue et plus propre, mieux arrangée pour discipliner les parties moyennes de la nature humaine, pour étioler ou gâter les parties hautes de la nature humaine ».

Paradoxe énorme qui termine très logiquement un ouvrage paradoxal! Ainsi, d'après M. Taine, la France du XIX^e^ siècle est le pays de la médiocrité, des petits hommes, des petites choses; des épiciers et des « bourgeois » sans doute! Ah! monsieur Taine, vous qui aimez tant les faits, qui ne croyez qu'aux faits, combien les faits démentent ici votre théorie! N'est-ce pas cette France-caserne, cette patrie des médiocrités qui a produit Victor Hugo, Musset, Lamartine, Baudelaire, Balzac, Flaubert, Courier, Delacroix, Arago, Ampère, Reclus, Claude Bernard, Comte, Littré, Pasteur, Berryer, Gambetta, Guizot, Lesseps, Tocqueville, Augustin Thierry, Mignet, Thiers, Quinet, Michelet, Renan, toute une floraison de poètes, de romanciers, d'artistes, de savants, de penseurs, d'hommes d'État et d'historiens, si brillante, si touffue qu'aucun siècle n'en offre de semblable? Et vous-même, monsieur Taine, pessimiste morose, mais écrivain de génie, n'êtes-vous pas un des plus illustres enfants de cette caserne-là?

H. PERGAMENI.

Digitized by Google

LE VAINQUEUR DE GRAVELOTTE

FRAGMENTS

par LITWOS (Henry SIENKIEWICZ).

A Monsieur Henry Sienkiewicz.

Cher Monsieur,

C'est en traduisant vos nouvelles que j'ai acquis le peu de polonais que je sais et, pour vous en témoigner ma gratitude, je me permets de vous dédier « Le vainqueur de Gravelotte », que vous avez eu la bonté de m'autoriser à traduire, lors de votre passage cette année à Bruxelles.

Marguerite Poradowska. (Décembre 1884.)

I

Mon héros se nommait Bartek Slowik; cependant, comme il avait la fâcheuse habitude d'écarquiller démesurément les yeux quand on lui parlait, ses voisins l'avaient surnommé « Bartek l'hébété ». Ce dernier nom, devenu très populaire, est certainement le seul qui passera à la postérité. Néanmoins, Bartek en possédait un troisième, qui est enregistré tout au long dans les annales officielles du gouvernement, et ceci ne peut s'expliquer que par la manie étrange qu'ont les Allemands de métamorphoser, sous le couvert de la civilisation, les noms « barbares, slaves » en langue du *Kulturkampf*. Ainsi, à l'époque où Bartek fut appelé pour être inscrit au bureau de recrutement, le dialogue suivant s'établit :

« Comment t'appelles-tu ?

— Bartek Slowik (*slowik* signifie rossignol en polonais).

Digitized by Google

— Slowik! répéta l'officier, *ach! Gut!* », et il inscrivit « Bartek Nachtigal » (rossignol, en allemand).

Bartek était né au village de Pognebina, dans le grand-duché de Posen (celle des trois provinces polonaises qui, après le partage, échut à la Prusse), et il y possédait pour tout bien une cabane et un champ, quelques vaches, son cheval pie et sa brave femme Magda.

Il vivait paisiblement au jour le jour, quand soudain la guerre éclata; ah! ce fut un coup terrible pour le malheureux, il allait devoir tout abandonner à la gouverne de la femme : chaumière, champ, récolte!... Que deviendrait, sans lui, la maisonnée? L'hiver, il avait encore la ressource de travailler à la fabrique, il faudrait donc interrompre tout cela? Et puis, si l'on savait au moins quand cette guerre se terminerait!

Lorsque Magda lut « l'appel aux armes », elle ne put retenir un blasphème :

« Que tous les malheurs accablent les tyrans qui entreprennent une pareille guerre! vociféra-t-elle... Que Dieu leur arrache la vue! »

Bartek considérait sa femme d'un air ahuri.

« Toi, mon pauvre homme, dit-elle en se tournant vers son mari, je ne te reverrai plus, car les Français ne te lâcheront pas vivant. Tu es bête, mais mon cœur se crève de te laisser partir! »

Bartek sentait bien que sa femme disait vrai; il avait, en effet, une grande frayeur des Français, et au moment de quitter peut-être pour toujours son foyer, toutes les fibres de son cœur se révoltaient : Que lui avaient fait les Français, après tout?... Pourquoi devait-il s'en aller au loin, dans ce terrible pays, où nul être humain ne s'intéressait à lui? Et il songeait que ce village où, jusqu'à présent, il trouvait que tout marchait de travers, était le plus beau village du monde et qu'il l'aimait, et qu'il y laisserait son âme.

Mais le temps s'écoulait, et Bartek voyait bien que toute plainte était inutile; alors, avec sa stoïque philosophie de paysan slave, il dit : « C'est la destinée ».

Digitized by Google

Le jour du départ arriva, Bartek embrassa sa femme et son fils, cracha par terre, se signa et, le cœur serré, franchit le seuil de la chaumière.

Magda et l'enfant le suivaient, poussant des cris et des sanglots.

« Allons, paix, silence, » disait-il de temps en temps en se retournant. C'est ainsi qu'ils atteignirent la grand'route. Là seulement, ils virent qu'ils n'étaient pas les seuls à se désoler et que tout le village de Pognebina était sur pied.

La route qui mène à la gare était littéralement encombrée de paysans appelés comme recrues. Derrière eux, les femmes, les enfants, les vieillards et les chiens leur faisaient la conduite. La plupart de ces hommes marchaient le front morne; quelques-uns seulement, parmi les plus jeunes, affectaient un air de bravade, mâchonnaient une pipe pendue crânement au coin de leur lèvre, ou bien, ivres déjà, chantaient d'une voix enrouée un vieux chant de 1830 :

Le général Skrzynecki,
De sa main chargée de bagues,
N'ira plus brandir son sabre
Sur le champ de bataille.

Des colons allemands de Pognebina avaient entonné la *Wacht am Rhein*; mais les sons qui venaient de leur gorge étaient étranglés. Et toute cette foule bigarrée, dissemblable, au milieu de laquelle brillaient çà et là les baïonnettes des gendarmes, serpentait, se mouvait lentement le long des haies, allant d'un bout du village à l'autre en faisant entendre sous le ciel une douloureuse clameur mêlée de cris, de sanglots et de plaintes.

Ici des femmes, le bras passé autour du cou de « leur soldat », se lamentaient; là, une vieille, montrant ses dents jaunes, menaçait du poing un invisible ennemi; plus loin, une autre lançait au ciel ses malédictions : « Dieu leur tiendra compte de toutes nos larmes!... » Et par-dessus ces têtes désolées volaient des appels de l'un à l'autre : « Hé! Franek! » — « Adieu, Katro! » — « Portez-vous bien, Joseph! »

Digitized by Google

Les chiens aboyaient ; les cloches sonnaient lugubrement à l'église, où seul le Révérend récitait les prières des agonisants, car parmi ceux qui s'en allaient il y en avait beaucoup qui ne reviendraient plus. La guerre les prend tous, hélas ! mais ne les rend pas tous.

Aux champs, les charrues gisaient abandonnées : Pognebina avait déclaré la guerre à la France !... Pognebina ne pouvait tolérer davantage le bonheur insolent de Napoléon III et avait pris à cœur la question des droits au trône d'Espagne.

Maintenant la foule a dépassé les haies. Le son monotone de la cloche l'accompagne toujours. Une statue de saint se trouve sur son passage, et soudain casques et czapkas tombent de toutes les têtes.

La route est baignée d'une poussière d'or, car les journées sont belles et de chaque côté se balance le blé mûr. Les épis lourds ploient sous la brise. Dans le ciel bleu monte l'alouette, qui gazouille doucement comme pour se rappeler au souvenir de ceux qui s'en vont.

Voici la gare. La foule est encore plus serrée. Ici déjà commence l'appel des soldats des villages environnants : Krzywda-Gorna, Mizerow, Niedola, etc.

Tumulte et confusion.

Dans la gare, les murailles sont placardées de manifestes. On lit : « Guerre, au nom de Dieu et de la Patrie ! La landwehr a été appelée pour défendre les femmes, les enfants, les chaumières, les champs attaqués !... »

Évidemment, les Français se sont acharnés particulièrement sur Pognebina, Krzywda-Gorna, Mizerow, Niedola, etc.

C'est du moins ce que croient comprendre ceux qui lisent les affiches.

Devant la station, la foule forme une masse compacte ; dans les salles d'attente, la fumée obscurcit l'air et voile les affiches d'un épais rideau gris.

Dehors, il est difficile de s'entendre : tous vont, viennent, crient, appellent.

Sur la plate-forme, le rude commandement allemand résonne en mots brefs, durs, impérieux.

Digitized by Google

La cloche se met en branle. Un long coup de sifflet déchire l'air, et l'on entend au loin haleter puissamment la locomotive, qui se rapproche à chaque instant davantage. Il semble que ce soit la guerre elle-même qui s'avance. Un second coup de cloche retentit et un frisson secoue toutes les poitrines.

Dans la mêlée, une voix stridente a crié : « Ils arrivent ! »

« Qui ? » demande-t-on. — « Les Français ! » hurle une voix. Alors une panique s'empare de ce peuple affolé. Ce ne sont pas seulement les femmes qui tremblent, mais eux aussi, les hommes, les futurs héros de Sedan.

Cependant la foule s'ébranle. Le train est devant la gare. A toutes les portières on voit apparaître des bonnets à galons rouges et des uniformes. L'armée prussienne fourmille littéralement. Sur les wagons découverts, les noires silhouettes allongées des canons se dessinent nettement; de tous les côtés se dressent des forêts de baïonnettes. On a ordonné aux soldats de chanter, et le train entier est secoué par la puissance de ces voix mâles. Une force imposante se dégage de cette colossale traînée, dont on n'aperçoit pas la fin.

Sur la plate-forme on commence à former les rangs. Celui qui le peut dit encore une fois adieu aux siens.

Bartek ouvre démesurément les yeux et bat l'air de ses deux bras, comme les ailes d'un moulin à vent.

« Allons, Magda, dit-il avec un soupir, porte-toi bien !...

— Oye ! mon pauvre homme ! gémit-elle...

— Tu ne me reverras plus.

— Hélas, non !...

— Et il n'y a rien à faire !

— Allons ! que la sainte Vierge te bénisse et te protège, mon homme.

— Adieu, Magda, porte-toi bien et soigne la cabane. »

La jeune femme le retient par le cou en sanglotant : « Que le Seigneur te conduise ! »

La dernière minute est arrivée. Pendant quelques secondes, les cris et les lamentations des femmes remplissent l'air complètement.

« Portez-vous bien !... portez-vous bien ! »

Digitized by Google

Mais déjà les soldats sont séparés de la foule et forment une masse noire rangée en carré et en rectangle, qui commence à se mouvoir avec une régularité et une précision de machine.

« En wagon! » commande une voix de tonnerre. Le carré et le rectangle se forment en colonnes, glissent en longs rubans sinueux vers les wagons et s'y engouffrent. Au loin, la locomotive siffle et jette des torrents d'épaisse fumée. Elle fait l'effet d'un dragon qui lance par les naseaux des tourbillons de vapeur.

Les gémissements des femmes sont arrivés à leur diapason le plus élevé; quelques-unes s'essuient les yeux de leurs tabliers, d'autres étendent leurs mains vers les wagons en appelant encore une fois un fils, un mari.

« Porte-toi bien, Bartek, crie Magda d'une voix étranglée, et ne reste pas là où l'on t'envoie!... Et que la sainte Vierge te... Adieu... Oh! oh! Seigneur!... Seigneur!... »

— Garde bien la cabane », répond Bartek.

La file interminable des wagons s'ébranle lentement, les voitures se heurtent l'une contre l'autre et le train se met en marche.

« Souviens-toi que tu as une femme et un enfant », répète encore la malheureuse femme, et, courant après le train : « Adieu! Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... Adieu! »

Mais le train augmente de vitesse à chaque seconde et disparaît bientôt emportant avec lui les guerriers de Pognebina, de Krzywda-Gorna, de Mizerow, etc.

II

Ici, Magda, entourée des femmes en pleurs, rentre lentement au village; là-bas fuit, dans une traînée grise, une nuée étincelante de baïonnettes, et au milieu d'elles, Bartek. Peu à peu, la traînée grise s'efface tout à fait, et Bartek voit s'évanouir les dernières traces de son village. Ce sont d'abord les toits de chaume qui disparaissent, puis le rideau de tilleuls, ensuite la tour de l'église. Seule, la petite croix d'or

Digitized by Google

du clocher, éclairée par les rayons du soleil, persiste encore à briller dans le lointain, comme une étoile fixe.

Tant que ce point demeure, Bartek ne le quitte pas des yeux, mais quand brusquement il s'efface, le malheureux garçon tombe dans un morne abattement. A présent, tout est bien fini pour lui!...

Il examine son sous-officier, car désormais, après le bon Dieu, c'est le seul être dont il dépendra. Toute sa future existence est contenue dans la tête de ce caporal.

Le caporal est assis sur un banc et tient son fusil entre les jambes, tout en fumant une pipe de porcelaine.

A chaque instant son visage triste et sévère disparaissait enveloppé d'un nuage épais de fumée.

Ce n'est pas Bartek seul qui examine ce visage, mais ce sont aussi tous ceux qui occupent le wagon.

Au village, chaque paysan est son propre maître et doit songer à subvenir à ses besoins; mais ici, tout est entre les mains du caporal : il pense pour ses hommes, leur ordonne de regarder à droite, à gauche. Sans lui, rien ne marche.

« Que va-t-il nous arriver? » murmurent les paysans; mais le caporal lui-même le sait-il? Du reste, nul ne questionne, car personne ne connaît au juste ce qui est permis et ce qui est défendu, et à présent que la guerre est déclarée, le terrible conseil de guerre, le *Kriegsgericht*, fonctionne dans tout son apparat.

Le caporal a cessé de fumer, et comme son fusil le gêne, il le jette entre les jambes de Bartek, qui le reçoit, les yeux tout grands ouverts, en retenant son souffle.

Hé! ça ne va guère, car le caporal, lui non plus, n'a pas l'air gai.

A toutes les stations, il y a des cris et des chants; le caporal s'agite beaucoup, commande, gronde, crie, court, pour se montrer à ses chefs; mais une fois le train en route, il reprend son calme. Pour lui aussi, la vie a deux aspects : l'un clair, lumineux, connu, c'est sa cabane, sa femme et son oreiller de plume; l'autre sombre, menaçant, c'est la France, c'est la guerre. Son ardeur, comme celle de toute l'armée, imiterait volontiers la marche des écrevisses.

Digitized by Google

Les gares se succèdent rapidement; partout on voit des casques, des canons, des chevaux; ici flottent les drapeaux des hulans, là brillent les baïonnettes de l'infanterie.

Le soir arrive peu à peu. Le soleil apparaît bien haut dans le ciel comme un large disque rouge flanqué à l'occident de petits nuages cuivrés.

Le train cesse de prendre des gens et des wagons, il continue sa marche effrénée et court en avant vers une clarté rouge qui fait l'effet d'une mer de sang.

Du wagon découvert où se trouvent Bartek et ses camarades, on distingue nettement les villes, les villages, les flèches aiguës des églises, les vergers de cerisiers et les cigognes recourbées en crochet, debout sur une patte, méditant silencieusement sur le toit des cabanes isolées. Tout se confond, tout s'enchevêtre, tout est rouge. Les soldats chuchotent entre eux d'autant plus hardiment que le caporal, après avoir posé son sac sous sa tête, s'est endormi, sa pipe entre les dents.

A côté de Bartek, un paysan nommé Wojtek le pousse du coude :

« Dis donc, Bartek!... »

Celui-ci tourne vers son compagnon un visage rêveur et ouvre ses yeux ronds.

« Pourquoi me regardes-tu comme un veau qui va à l'abattoir? » demande le soldat; et, après avoir réfléchi : — « Du reste, c'est tout comme, car tu y vas, mon vieux, tu y vas! »

— Oye! oye! soupire Bartek!...

— Tu as peur?

— Comment n'aurais-je pas peur? »

La rougeur de l'astre est encore plus éclatante. Wojtek tire son compagnon par la manche et lui murmure à l'oreille :

— « Vois-tu cette clarté? Sais-tu, imbécile, ce que c'est? Eh bien, c'est du sang. Ici, c'est la Pologne, c'est notre pays enfin, tu comprends?... et là-bas, là-bas!... dans cette lueur sanglante... c'est la France.

— Arriverons-nous vite? demande Bartek.

Digitized by Google

— Comme si tu étais pressé, toi!... On dit que c'est terriblement loin; mais n'aie pas peur, les Français viendront bien à notre rencontre!.. »

Bartek se gratte la tête et paraît ruminer profondément ce que lui a dit son camarade, puis après un moment :

« Wojtek? demande-t-il.

— Eh bien?

— Et de quelle nation ça est-il bien, les Français? »

Ici la science de Wojtek paraît lui faire complètement défaut. Il sait que les Français sont des Français. Il se rappelle bien avoir entendu dire quelque chose d'eux par les anciens du village, comme quoi, par exemple, ils battaient toujours tout le monde et n'étaient jamais battus. Il sent bien que ce sont des gens tout à fait étrangers, mais comment expliquer ça à Bartek et lui faire comprendre jusqu'à quel point ils sont étrangers? et il répète encore une fois la question :

« De quelle nation ils sont? »

Wojtek connaissait trois nationalités; les Polonais d'abord, puis d'un côté les Moscovites, et de l'autre les Allemands. Mais il savait qu'il y a plusieurs sortes d'Allemands. Alors, voulant être encore plus clair que concis :

— « Tu veux savoir de quelle nation sont les Français, dit-il; comment t'expliquer ça?... Ils doivent être des espèces d'Allemands; seulement, encore pires. »

Et Bartek, là-dessus :

« Oh! les canailles!... »

Jusqu'à cet instant, il n'avait éprouvé pour les Français qu'un sentiment de crainte indéfinissable; mais en apprenant que c'étaient des espèces d'Allemands, ce soldat de la landwehr prussienne éprouva un véritable sentiment d'aversion patriotique.

Néanmoins, comme il ne comprenait pas tout à fait bien, il demanda encore :

« Alors, les Allemands vont se battre contre des Allemands? »

Ici Wojtek, comme un second Socrate, entra dans la voie des comparaisons :

Digitized by Google

« Est-ce que ton chien Lysek et mon chien Burek ne s'entre-mangent pas? »

Bartek ouvrit la bouche et regarda un instant son Mentor. « Oui, c'est vrai.

— Et les Allemands d'Autriche, est-ce qu'ils ne se sont pas battus avec les nôtres? Même que le vieux paysan Swierszcz a raconté chez nous qu'au milieu de la bataille, le général Steinmetz a crié aux Polonais : « En avant, garçons! Sus aux Allemands! » Seulement, avec les Français, ce ne sera pas si facile.

— O Dieu! Seigneur! Miséricorde!

— Car les Français, eux, n'ont jamais perdu une bataille! Et quand ils s'attachent à quelqu'un, ils ne le lâchent plus. Un seul d'entre eux vaut deux ou trois des nôtres, et ils ont une barbe comme les juifs. Leur figure est noire comme le diable; quand tu en vois un en face, recommande ton âme à Dieu.

— Mais alors, pourquoi allons-nous nous battre contre eux? » demanda Bartek avec désespoir.

Wojtek reconnut évidemment la logique de cette question, car il répondit très vite :

« Moi aussi, je préférerais ne pas y aller; mais si nous n'y allons pas, ils marcheront sur nous; il n'y a rien à faire; du reste, as-tu lu ce qui était imprimé : « C'est surtout contre nos paysans que les Français sont « le plus acharnés »? Et je me suis laissé dire que, s'ils sont aussi amateurs de la terre polonaise, c'est parce qu'ils avaient voulu frauder l'eau-de-vie de Russie; et comme le gouvernement ne l'a pas permis, ça fait qu'ils ont fait la guerre!... Comprends-tu?

— Pourquoi est-ce que je ne comprendrais pas? » dit Bartek avec résignation.

Wojtek continua :

« On dit qu'ils sont aussi très friands de femmes! Ils se jettent dessus comme des chiens sur du lard.

— Et crois-tu qu'ils ne lâcheraient pas Magda?

— Ils ne lâchent pas même les vieilles!

— Oh! » fit seulement Bartek. Mais dans cet unique

Digitized by Google

vocable, il semblait dire : Si c'est ainsi, je me battrai!

La coupe débordait à la fin. Que les Français fraudassent l'eau-de-vie, passe encore; mais s'attaquer à Magda, c'était trop. Désormais Bartek se mit à envisager toute cette guerre comme une affaire personnelle, et la vue de tant d'armées et de canons qui se mettaient en marche pour défendre Magda des entreprises galantes des soldats français lui fit éprouver une douce satisfaction. Mais en même temps ses poings se serraient, et la terreur qu'il avait éprouvée un instant auparavant se changeait en haine; aussi en arriva-t-il vite à la conclusion qu'il fallait se battre coûte que coûte.

Cependant la clarté du ciel s'était peu à peu éteinte. Les ténèbres arrivaient. Le wagon, qui roulait sur des rails inégaux, se mit à branler très fort, et les casques et baïonnettes se balancèrent en mesure à droite et à gauche avec un cahotement régulier. Une heure, deux heures passèrent. La locomotive semait des millions d'étincelles, qui s'entrecroisaient dans l'obscurité comme de petits serpents d'or.

Longtemps Bartek ne put dormir; pareilles à ces myriades d'étincelles, ses pensées sautaient et se confondaient dans sa cervelle : Magda, la guerre, les Français, les Allemands. Une lourdeur insurmontable le clouait à son banc. A la fin, il s'endormit, mais d'un sommeil troublé, maladif, dans lequel tout d'abord lui apparurent confusément son chien Lysek se battant avec acharnement contre Burek, le chien de son voisin Wojtek. Il allait sauter sur son bâton pour les séparer, lorsqu'il aperçut un autre tableau. A côté de Magda était assis un Français, noir comme la sainte terre, et Magda, contente, souriait en montrant ses dents, tandis que d'autres soldats français riaient en désignant Bartek du doigt.

Certes, ce fut le cri strident de la locomotive qui retentit, mais Bartek s'imagina que tous les Français criaient ensemble: « Magda! Magda! »

Il poussa un cri : « Cassez la gueule à ces brigands! Lâchez la femme! » Mais eux répétaient toujours : « Magda! Magda! »

Les deux chiens hurlaient, tout le village ameuté criait :

Digitized by Google

« Ne donne pas la femme! » Était-il garrotté? quoi? Il se leva, se secoua, fit sauter les cordes et se jeta à la tête d'un Français.

Soudain, une douleur aiguë l'arrête; il s'éveille en sursaut, se dresse sur ses pieds. Tout le wagon s'éveille aussi, chacun demande ce qui est arrivé; hélas! c'est le pauvre Bartek qui, dans son cauchemar, a saisi son sous-officier par la barbe et qui reste là debout, raide comme une barre de fer, les deux doigts collés à la tempe, tandis que le sous-officier déchaîne avec rage contre lui tout son vocabulaire d'injures : « Ah! c'est toi, imbécile de Polonais!... Qu'on lui fiche des gifles sur le museau et que toutes ses dents lui volent de la bouche par sections. »

Le sous-officier s'est enroué à force de crier, et Bartek est toujours là, les doigts figés à la tempe.

Autour de lui, on se mord les lèvres pour ne pas rire, car on craint le chef, dont la bouche laisse encore tomber avec colère : « Bœuf polonais, bœuf de Podolie !... »

A la fin, tout rentre dans le silence. Bartek se rassied, il sent seulement ses joues s'enfler douloureusement. La locomotive, comme pour le narguer, répète toujours : « Magda, Magda », et il éprouve une grande tristesse.

(*A continuer.*)

HENRY SIENKIEWICZ.

(Traduction de Marguerite Poradowska.)

Digitized by Google

LES DISTRIBUTIONS DE PRIX

Nous voilà en pleine saison de « distribution des prix ». L'école n'est plus à l'école; elle est au théâtre, au cirque. Les enfants que vous rencontrez dans les rues portent sous le bras de beaux volumes, reliés de rouge et dorés sur tranche, au lieu de leurs bouquins ternes, usés, écornés. Les bambins sont glorieux, les mères qui les accompagnent sont heureuses et souriantes. Il est vrai qu'il y en a d'autres qui s'en retournent bredouille et tout penauds; d'autres encore ne sont pas venus à la fête, où ils savaient que le couvert n'était pas mis pour eux. Conçoit-on une clôture de l'année scolaire sans distribution de prix? Cependant, il y a des pays où l'institution est inconnue; ailleurs, en Belgique même, il y a eu des velléités de l'abolir. A Bruxelles, où l'on en a fait l'essai, on est revenu à l'ancienne coutume, cédant au désir du public, surtout des mères. Le *Précurseur*, il y a un an ou deux, posait la question : « Ne vaudrait-il pas mieux abolir toute cette institution, supprimer la distribution des prix, sauf à clôturer l'année scolaire par quelque autre fête ou solennité? »

C'est cette question que je voudrais remettre en discussion aujourd'hui.

Il y a plus de trente ans que j'assistai pour la première fois à une distribution de prix. Je n'habitais pas encore la Belgique; j'étais venu voir un ami, professeur à un collège communal. Sonnant à la porte, j'appris qu'il n'était pas chez lui; « Il est à la distribution des prix », me dit la bonne. J'avoue mon ignorance : je ne savais pas ce que c'était qu'une « distribution des prix ». Où dites-vous qu'il est? — « A la distribution des prix, à la comédie. » — Prenant les

Digitized by Google

deux termes pour synonymes, je n'avais pas compris l'intention de la bonne, qui voulait dire que la cérémonie avait lieu au théâtre; mais je ne m'étais guère trompé, en réalité. Je me rendis au théâtre, où je trouvai facilement admission comme spectateur, et j'assistai à la « comédie ». J'avoue que la pièce me parut passablement ennuyeuse. Cependant, je crois que jamais pièce ne fut plus applaudie.

La *Brabançonne* finissait justement, les derniers accords étant couverts par une formidable explosion d'enthousiasme patriotique sous forme de cris, de battements de mains, de trépignements de pieds. Sur la scène, derrière une longue table toute couverte de volumes, gros ou minces, mais tous richement reliés, étaient assis une vingtaine de messieurs, quelques-uns en uniforme chamarré, les autres en habit noir et cravate blanche. Le silence s'étant rétabli peu à peu, un de ces derniers, placé au bout de la table, se leva et lut un discours, rédigé en phrases bien sonores, en périodes bien équilibrées et arrondies, passablement long et ne disant rien qui aurait pu déplaire ou être contesté, c'est-à-dire rien de bien neuf ni de bien remarquable. Le murmure des conversations à mi-voix qui avait accompagné la dernière moitié du discours cessa dès que les premiers applaudissements en annoncèrent la fin, et aussitôt éclata une nouvelle salve de bravos, de battements de mains, de trépignements de pieds, accompagnés d'un morceau d'harmonie des plus sonores. Les élèves du collège, qui occupaient le parterre, se distinguaient par l'énergie avec laquelle ils applaudissaient leur professeur.

Alors commença la proclamation des lauréats. Par classe et par branche d'enseignement, — les « groupes » et les « régimes » n'étaient pas encore inventés, — les prix, les accessits, les mentions honorables se succédaient; c'était une liste interminable de noms. Les appelés venaient, montant les gradins, s'inclinant, recevant des mains des notables de la ville leurs volumes dorés, les uns lestement, les autres lourdement, ceux-ci timidement, ceux-là crânement, et s'en retournaient à leur place, chargés de leurs prix. Chaque prix proclamé et

Digitized by Google

remis était accompagné d'une fanfare et des applaudissements bruyants de l'assistance. Mais lorsqu'il y avait un élève nommé pour la quatrième ou la cinquième fois, ou un prix d'honneur ou d'excellence, alors c'était un véritable vacarme, un tapage assourdissant de cuivres, de grosse caisse, de cris et du reste. A la fin, un grand jeune homme maigre et osseux, chargé déjà de prix et d'honneurs, fut rappelé pour recevoir des mains du bourgmestre une médaille dorée que celui-ci lui mit au cou, suspendue à un ruban tricolore; puis il l'embrassa, lui donna une poignée de mains et l'embrassa encore. Alors l'enthousiasme ne connut plus de bornes; aux fanfares succéda la *Brabançonne*, à celle-ci, une ouverture, — en guise de clôture; pendant ce temps, la foule s'écoula : la « distribution des prix » était finie.

Je ne puis pas dire que j'aie trouvé la solennité bien imposante, — tout au contraire; je ne puis pas dire non plus que les trente autres distributions de prix que j'ai vues depuis aient changé ma manière de voir, ni que les conversations que j'ai eues avec des amis partisans de l'institution m'aient convaincu de sa nécessité, de son utilité, de son bien-fondé en pédagogie et en morale.

Il est opportun, peut-être, de développer aujourd'hui mes doutes et mes objections, je dirai même mes convictions. Je ne me flatte pas de l'espoir de convertir et de changer en adversaires tous les partisans du système actuel. Je ne me fais pas non plus illusion sur la possibilité d'abolir d'un coup une institution enracinée dans les mœurs et dans les habitudes. N'avons-nous pas des concours et des prix en tout et pour tout? Depuis les concours de pinsons jusqu'aux concours de chant d'ensemble et de fanfares, — depuis les pigeons voyageurs jusqu'aux chevaux de courses, — depuis les navets jusqu'aux tableaux, il y a des prix et des distinctions publiques pour tous les mérites, pour tous les progrès. N'aurons-nous pas bientôt aussi les *baby shows* — et l'exhibition publique de rosières, pour favoriser et encourager la modestie, la pudeur, la chasteté?

Dans cet ordre d'idées, il doit paraître tout naturel de faire

Digitized by Google

pour l'encouragement des études ce qu'on fait pour l'agriculture et l'industrie, pour le sport et les arts d'agrément. Aussi les idées régnantes ne seront pas si vite changées. Cependant elles devraient l'être d'abord ; après, seulement, on pourrait tenter une réforme dans les faits. Du reste, je ne voudrais probablement pas, si j'en avais le pouvoir, supprimer dès à présent les concours et les distributions de prix ; car, pour ne pas désorganiser l'enseignement, cette suppression devrait être précédée ou accompagnée d'autres réformes et d'autres changements dans les programmes, dans les méthodes, dans les examens, etc. Les tentatives précipitées de réformes compromettent quelquefois les meilleures causes et produisent une réaction, au lieu de servir le progrès. Qu'il me soit permis seulement d'espérer que mes observations engageront d'autres personnes à examiner sans prévention des opinions qui, adoptées et partagées sans critique et sans examen, ne formeraient qu'autant de nouveaux préjugés.

Je dois peut-être rencontrer d'abord une objection vague et générale : on doute de la possibilité d'un enseignement public prospère, d'études sérieuses, d'une application soutenue, sans ces stimulants artificiels de l'émulation qui consistent en concours, en récompenses publiques, en démonstrations bruyantes et en exagérations de toute sorte. Cependant, nous avons à nos portes l'Allemagne, où il n'y a pas de concours ni de prix, où l'on ne connaît pas ces fanfares, ces acclamations, ces accolades théâtrales dont on honore ici les petites médiocrités qui ont fait le moins de solécismes ou de fautes d'orthographe. Eh bien, l'enseignement public n'est pas trop mauvais en Allemagne, à ce qu'on dit ; les jeunes gens y travaillent et s'appliquent, on y fait d'assez bonnes études, l'instruction y est répandue, la science y fait des progrès, — tout cela sans le secours de la grosse caisse et des autres stimulants que vous croyez indispensables. Si les prix, si les récompenses honorifiques avec mise en scène théâtrale ont été connus autrefois en Allemagne, ç'a été dans les établissements ecclésiastiques, dans les collèges des jésuites ; et ils entraient dans un sys-

Digitized by Google

tème tout d'une pièce, système moral et pédagogique qu'on répudie aujourd'hui.

Mais en admettant que les récompenses honorifiques et leur proclamation solennelle ne soient pas *nécessaires*, ne sont-elles pas au moins un moyen *utile* de stimuler le zèle des élèves? D'ailleurs, en quoi pourraient-elles être nuisibles?

Voyons comment les choses se passent en réalité.

Au commencement de l'année, un tiers peut-être des élèves d'une classe se font quelque espoir d'obtenir un prix et sont plus ou moins influencés par cette perspective. Ce nombre diminue déjà après la première, et plus fortement encore après la deuxième composition. Les résultats des deux premières compositions étant connus, un cinquième des élèves peut-être conserveront quelque espoir. Le stimulant artificiel n'agira donc que sur un tiers, un quart et, vers la fin de l'année, sur un cinquième de la classe, et *ce sera évidemment sur les élèves qui avaient le moins besoin de ce stimulant.* Et de quelle façon celui-ci agira-t-il sur eux? Très probablement en les surexcitant, en les poussant à un travail excessif, nuisible à la santé, nuisible même aux bonnes études. Car ils tâcheront surtout de savoir par cœur — *auswendig*, disent les Allemands — leurs manuels et leurs cahiers; toute leur étude sera ce que les Anglais appellent *cramming*. J'ai connu des jeunes gens dont la santé était sérieusement altérée par ces efforts fiévreux pour « remporter la victoire »; d'autres qui, désespérant du succès ou ayant échoué, se relâchaient subitement et ne faisaient plus rien. Les uns et les autres auraient sans doute fait de bonnes, sinon de brillantes études, si le but factice qu'on leur montrait n'avait pas masqué à leurs yeux le but véritable; si, au mobile naturel, à la satisfaction que chacun trouve dans l'exercice de ses facultés, dans l'accroissement de ses forces naturelles, dans l'acquisition de connaissances et dans la perspective d'une carrière honorable, l'on n'avait pas substitué ce stimulant factice d'une ambition vaniteuse et malsaine, excitée par le clinquant et le tapage.

Mais les deux tiers, les trois quarts, les quatre cinquièmes

Digitized by Google

qui n'espèrent pas et par conséquent ne luttent pas, font-ils du moins ce qu'ils feraient si l'institution des récompenses honorifiques n'existait point? Je suis convaincu qu'ils ne le font pas. Le stimulant artificiel ne peut agir sur eux; mais l'action du mobile naturel ne s'en trouve pas moins affaiblie et en quelque sorte paralysée. Vous avez beau leur dire qu'il ne faut pas seulement travailler pour avoir un prix, une nomination, mais aussi pour tels autres motifs : ils voient qu'on travaille pour le succès, c'est un fait, et les faits ont une plus grande part que les paroles dans la formation de notre manière de voir et de juger.

Voici donc les effets que produisent les récompenses et les distinctions honorifiques comme moyens de stimuler le zèle des étudiants :

Elles surexcitent d'une manière malsaine, souvent funeste, le zèle de quelques-uns, de ceux-là précisément qui avaient le moins besoin d'un stimulant artificiel ; elles refroidissent le zèle, découragent et paralysent les efforts du plus grand nombre.

Le concours général applique ce stimulant aux professeurs en même temps qu'aux étudiants. L'émulation entre les différents établissements du pays se joint ici à l'émulation entre élèves. C'est très bien. Mais que fera le professeur, qui doit avoir de l'ambition pour sa classe? S'il y a, parmi vingt ou trente élèves, un ou deux garçons bien doués et bien studieux, — studieux peut-être parce qu'ils sont ambitieux, — des « élèves à succès », comme on les appelle, le professeur ne sera-t-il pas tenté de s'occuper d'eux de préférence, parce qu'il est préoccupé du succès de sa classe au concours général? Ne se trouvera-t-il pas en quelque sorte engagé à donner son cours pour les « élèves à succès », en vue du succès, et à négliger ainsi les médiocres et les faibles, c'est-à-dire le plus grand nombre? Qu'importe que les dix-huit ou les vingt-huit autres restent en arrière, pourvu que les deux premiers arrivent ! Ce sera un triomphe pour la classe et pour le professeur. Qui voudrait compromettre ce succès par considération pour la masse, dont il n'y a rien à attendre ?

Digitized by Google

Le professeur consciencieux, pénétré du sentiment du devoir, ne raisonnera pas et n'agira pas ainsi, je le sais. Mais ce professeur-là n'a pas besoin du stimulant du concours général. Ceux qui en auraient besoin et sur lesquels un tel stimulant aurait de l'action, seraient évidemment exposés à une forte tentation de se laisser influencer dans le sens indiqué. C'est ce qu'il faudrait éviter. *Ne nos inducas in tentationem!*

Je suis donc d'avis que les récompenses honorifiques et solennelles, considérées comme moyen de stimuler le zèle des élèves et des professeurs, ne produisent pas des effets désirables.

Elles produisent d'autres effets, accessoires, non voulus, mais inévitables, qu'il convient de considérer.

L'émulation est louable; l'ambition ne l'est déjà plus, et la vanité de l'ambition satisfaite devient un sentiment blâmable. Plus blâmable encore et même immoral est son corrélatif, l'envie inspirée par les succès d'autrui.

Eh bien, en voulant stimuler l'émulation par la proclamation publique et solennelle des succès, vous la surexcitez et la changez en ambition, vous choyez et caressez la vanité et vous provoquez l'envie.

On me dit que notre jeunesse est trop généreuse pour l'envie, trop modeste pour la vanité. Encore ne faudrait-il pas exposer cette générosité et cette modestie à des épreuves trop rudes, à des tentations trop raffinées. J'en ai vu, de ces enfants généreux, qui applaudissaient au succès d'un rival heureux, mais dont le visage était blême et défait. Et il ne serait pas ou ne deviendrait pas vaniteux, l'enfant qui se voit couvert d'honneurs et d'applaudissements dans une cérémonie solennelle, complimenté et embrassé par les hommes les plus considérés, les premiers en autorité, — l'enfant qui se sent l'objet de l'admiration, de l'enthousiasme de tous? Il ne serait ou ne deviendrait pas vaniteux, le jeune homme qui reçoit des mains du Roi lui-même le laurier, symbole de la gloire, du génie d'un Horace, d'un Tasse? Ou bien il se croira réellement un aigle, méritant tous les honneurs et toute l'admira-

Digitized by Google

tion qu'on lui prodigue, et il devient du même coup incapable de concevoir, d'apprécier et d'admirer un mérite véritable; ou bien, s'il est réellement intelligent, il considérera tout cela comme une comédie qu'il ne faut pas trop prendre au sérieux; mais alors, que deviennent à ses yeux les hommes qui consentent à jouer, d'un air grave et sérieux, un rôle dans ces spectacles? Le respect de l'autorité, le respect de la chose publique, qu'ils représentent, ne peut pas y gagner. Et cependant, s'il y a une plante qui, peu favorisée par la nature du sol et par le climat, ait besoin d'être cultivée chez nous avec une tendre sollicitude, c'est bien ce respect de l'autorité et de ses représentants. Trouvez-vous que ce soit un signe de respect ou un moyen d'inculquer ce sentiment, que des enfants peuvent applaudir un discours de leur professeur ou de M. le bourgmestre, tout comme ils applaudiraient une tirade de Guignol? Bientôt ils applaudiront en classe le professeur de littérature dont ils approuvent la théorie poétique, ou le professeur de physique qui leur fait une démonstration expérimentale, — la chose s'est vue, du reste; et s'ils peuvent applaudir, pourquoi ne pourraient-ils pas siffler? L'un et l'autre résultent du droit et de la faculté de juger.

Non. Ce qui convient à la jeunesse, c'est la modestie, la déférence, le recueillement attentif, — qualités qui deviennent de plus en plus rares et que ces cérémonies tapageuses, ces prix d'excellence décernés à la médiocrité ne peuvent que contribuer à affaiblir et à diminuer encore.

Quels seront donc les mobiles qui pousseront nos élèves à travailler, à s'appliquer aux études?

1° *L'attrait, le charme même du travail et de l'étude.*

Qu'on ne me nomme pas utopiste! Je sais que cet attrait, ce charme n'existe aujourd'hui que pour un petit nombre. Mais pour eux, il suffit; il rend superflu tout leurre, tout stimulant factice et artificiel, et ils sont tout au moins aussi nombreux que ceux qui travaillent pour des prix. Le nombre augmentera sans doute, l'appétit naturel reviendra quand on sera revenu à un régime simple et hygiénique et qu'on aura cessé de droguer l'estomac. Car toute faculté constitue en

Digitized by Google

même temps un besoin dont la satisfaction est une jouissance. En serait-il autrement de l'intelligence? Si elle répugne à la nourriture qu'on lui offre, c'est probablement parce que cette nourriture n'est pas bien appropriée à sa constitution, à ses besoins véritables, à sa force acquise, qu'elle est trop indigeste ou trop fade, — ou bien qu'il y a déjà indigestion ou altération de l'organe par suite d'une médication mal entendue.

Ah! certes, si vous renoncez aux stimulants artificiels, vous devrez mieux étudier l'hygiène de l'esprit, améliorer vos méthodes, distribuer et échelonner la matière de votre enseignement de façon à en augmenter graduellement et continuellement les difficultés. Chaque leçon doit exiger un nouvel effort des élèves, mais un effort qui puisse réussir et aboutir; il faut que l'élève soit occupé activement, ou dans une recherche analytique, ou dans une production synthétique, et qu'il n'ait pas seulement à recevoir d'une manière toute passive la science que vous lui donneriez toute faite. Les leçons alors seront *intéressantes*, — je n'ai garde de dire *amusantes* — et l'étude sera attrayante sans l'appât de la vanité et de l'égoïsme.

2° *La satisfaction du succès d'une tâche accomplie, d'un résultat obtenu.*

Le travail devient un supplice lorsqu'il ne peut pas aboutir et ne produit aucun résultat. Porter de l'eau, rouler un bloc de rocher, battre en grange sont bien des travaux pénibles; ils ne deviennent tourments que lorsque le tonneau dans lequel vous devez verser l'eau n'est pas étanche, — que le bloc, s'échappant de vos mains, redescend continuellement la pente de la colline, — que la paille que vous devez battre ne contient pas, ne peut pas rendre de grain. Il faut que l'élève puisse voir le résultat et le fruit de son travail, constater les progrès qu'il fait d'année en année, de mois en mois, même, autant que possible, de jour en jour, d'une leçon à l'autre. Il faut aussi qu'il entrevoie un but plus éloigné à atteindre: passage dans la classe supérieure, diplôme de sortie, succès et carrière honorable dans la vie pratique et réelle. Mais sa satisfaction doit être de *faire mieux aujourd'hui qu'il ne faisait hier*,

Digitized by Google

son ambition de *faire mieux encore demain qu'il ne fait aujourd'hui*, et non de *faire mieux que son voisin*. En vue de quoi il faudrait organiser toute une série, tout un système de mesures et d'arrangements propres à constater ses progrès, mais qu'il serait trop long de détailler ici.

3° *Le désir et la satisfaction de contenter d'autres personnes qu'on estime et qu'on aime.*

Ceci est bien différent de la vanité satisfaite par une victoire remportée sur des camarades jaloux et humiliés, victoire proclamée publiquement au son des fanfares.

C'est la satisfaction d'avoir fait du plaisir à des parents qu'on aime, d'être approuvé par le professeur qu'on estime, — sentiment aussi naturel aux cœurs bien nés que l'autre est contraire à la modestie et à la générosité. Professeurs et parents loueront alors ce qui est réellement louable, approuveront ce qui mérite approbation et encouragement, à savoir tout effort sérieux, tout progrès proportionné aux moyens, sans comparaison envieuse qui ne peut être qu'injuste, puisque les dispositions des élèves ne sont pas les mêmes.

Voilà les mobiles naturels, mobiles qu'approuvent une saine pédagogie et une bonne morale. Ils suffiront pour entretenir et pour stimuler le zèle de tous ceux que leurs dispositions naturelles appellent aux études. Mais si vous vous obstinez à vouloir faire un savant de celui que la nature a destiné à être un bûcheron, ou un orateur de celui qui est né pour être mathématicien, — alors, il est vrai, vous ne pourrez vous passer de stimulants artificiels. Encore, je le crains, vous n'y réussirez pas. Dans tous les cas, s'il fallait un stimulant, — comme médecine peut-être, jamais comme aliment régulièrement servi, — je crois que je préférerais la férule aux bonbons, la punition de la paresse aux prix pompeusement décernés à la médiocrité plus ou moins assidue.

La question est à l'étude. J'ai dit mon opinion sans réticences; mais qu'on veuille bien ne pas prendre pour de la présomption la façon, un peu absolue peut-être, dont je me suis exprimé. Il y a sans doute bien des choses à dire pour combattre ma thèse. Qu'on la combatte. TH. HEGENER.

Digitized by Google

LA MOUCHE

Saynète de salon à deux personnages.

SCÈNE I.

PAUL.

Brr! de toute la nuit n'avoir pas fait un somme!
Et l'on dit que vingt ans, c'est l'âge d'or de l'homme!
Oui, le premier minois rose vous fait blêmir;
Une femme qui dort vous prive du dormir;
Pour la moindre cousine en la maison qui ronfle,
On ne ferme plus l'œil, la paupière vous gonfle,
Et votre cœur, sonnant la cloche en tra la la,
Toujours, comme un veilleur de nuit, crie : Elle est là!
Elle est là, bâtissez des châteaux en Espagne!
Elle est là, pétillez comme un nouveau champagne!
Le carillon d'amour vous court de haut en bas :
Qu'est-ce que l'âge d'or? l'âge où l'on ne dort pas.
— Moi, pour mieux exciter ce muscle incendiaire,
J'ai dans ma poche, là, les lettres de mon père.
— Elle, c'est une enfant! cela ne songe à rien,
Tandis que je me sens homme et comprends fort bien.
Hier soir, belle à croquer, elle arrive et me saute
Au cou; de l'embrasser je ne me fis pas faute;
J'étais sur le gril! Non! c'est un assoiffement
De Tantale, un baiser de sœur pour un amant.
Eh! Laure! sois à l'aise étincelante et belle,
Mais « le baril de poudre a peur de l'étincelle ».
— Aux pompes! La voici!

Digitized by Google

SCÈNE II.

PAUL et LAURE.

LAURE.

Cher Paul, embrasse-moi!
Mon frais baiser, après le bain, il est pour toi.

PAUL.

Cela commence! Ahi! (*Il recule.*)

LAURE.

Quelle mouche te pique?

PAUL.

Un sot moucheron, oui, ma cousine!

LAURE.

Un moustique?

PAUL.

Jaloux de ce baiser...

LAURE.

Que tu me refusais!

PAUL.

Refuser un bécot qui sort du bain tout frais!
(*Il l'embrasse et dit à part :*)
Oh! l'éternel Satan! Oh! les petites Ève s!

LAURE.

As-tu bien dormi, Paul?

PAUL.

As-tu fait de beaux rêves,
Laure?

LAURE.

Oh! oui, j'ai rêvé des sœurs que je quittais;
Je leur disais adieu pour toujours! Oh! j'étais
Ingrate, ingrate, ingrate!

PAUL.

Un songe bien sincère!

Digitized by Google

LAURE.

Tu venais me chercher pour un bal ; j'étais fière
Quand nous valsions. — Tu vois : un rêve plein d'orgueil !
Tu n'avais, est-ce à croire ? aucune mouche à l'œil.
Donne ! je soufflerai dessus !

PAUL, *à part.*

Ces écolières,
Avec les hommes, ont des façons familières !

LAURE.

Viens-tu me coiffer ?

PAUL, *effrayé.*

Hein !

LAURE.

Tu verras : mes cheveux
Ont tant grandi !

PAUL.

Non, prends Margot.

LAURE.

Comme tu veux !
Tu ne gronderais plus pourtant du pêle-mêle :
Je les soigne à présent en grande demoiselle.

PAUL.

Vous êtes une enfant.
(*A part.*) Moi, je ne le suis plus. (*Il s'assied.*)

LAURE.

Vous! Attends ! si tu vas prendre tes airs bourrus,
J'accours sur tes genoux. — Maintenant, gronde à l'aise !

PAUL, *se levant.*

Moi !

LAURE.

C'est notre habitude.

PAUL.

Adorable ! (*Se reprenant.*)
Mauvaise !
Te gronder ! Dieu m'en garde ! Est-on de ces barbons ?
Je ne gronde jamais.
(*A part.*) J'étais sur des charbons.

Digitized by Google

LAURE.

Donc — si cela, du moins, n'a rien qui t'exaspère —
Ouvrons ma malle.

PAUL, *à part.*

(*Haut.*) Bon ! Et les lettres du père !
Impossible.

LAURE.

J'en ai la clef.

PAUL.

Tu ne peux plus...

LAURE.

L'ouvrir? Je le crois bien, si tu t'assieds dessus.

PAUL.

Laure! rien ne te presse, et tu n'es pas coiffée,
Ta belle chevelure est tout ébouriffée.

LAURE, *faisant semblant de s'asseoir sur ses genoux.*

Si tu grondes!

PAUL, *se levant.*

Jamais!

LAURE.

J'ouvre!

PAUL.

Si l'on entrait!
Est-ce une place ici, voyons?

LAURE.

Es-tu discret?
L'an passé, quand revint ce bon mois de septembre,
Tu me l'ouvris avant de la mettre en ma chambre.

PAUL.

L'an passé, nous étions... Eh bien, se coiffe-t-on?

LAURE, *à la cantonade.*

Margot! (*Revenant à Paul.*)
Laisse donc voir ce cher œil? (*à la cantonade*).
— Margoton!

Digitized by Google

PAUL.

Va! puis, je te lirai les lettres paternelles.

LAURE.

Je ne t'ai jamais vu ces mines solennelles.

PAUL.

Nous sommes orphelins, et tu sors du couvent.

LAURE.

Je vais me hâter. — Paul, ne sois donc pas enfant.
Je vous tire humblement, mossieu, ma révérence;
Mais t'embrasser aura toujours ma préférence.
Tiens, voilà pour ta mouche insolente, et voici
Pour ton refus de me coiffer.

(*Elle l'embrasse sur les deux joues.*)

SCÈNE III.

PAUL.

Ah! Dieu merci!
J'étouffais! — Elle est folle à donner le délire,
Et ce serait divin... si ce n'était pour rire.
Ces innocentes-là, ça vous mettrait le feu
Aux poudres, comme on paye un gage au petit jeu.
— Calmons-nous et lisons :

« Paul, si tu pouvais aimer Laure,

Cher père, si je l'aime!

Deux familles en tressailleraient dans la tombe.

Tressaillez, bons parents! J'aime à m'en rendre blême.

Il est pourtant difficile de passer des jeux communs de l'enfance aux rêves partagés de l'amour.

Il ne me semble pas, père; il arrive un jour
Où le jeu d'enfant ouvre une porte à l'amour.

On s'éprend plus vite d'une jeune fille qu'on voit pour la première fois.

Une inconnue avec de grands airs, haute mine!
Moi, qui gauchis déjà devant une cousine!

Les femmes surtout ont besoin de cet effet de perspective de l'illusion, et un amoureux, comme un tableau, veut être vu à distance.

Digitized by Google

Bon ! voilà qu'il faudra, puisque nul n'est parfait,
Se connaître à demi pour s'aimer tout à fait.

Si tu l'aimes, confie-la à la famille Berthaud. Là, tu pourras t'en faire aimer !

M'en faire aimer !

Si c'est fait,

Papa, tu te donnes carrière !

Qu'elle y reste le temps nécessaire à préparer le mariage.

Va, galope toujours ! moi, je reste en arrière.

Mais si tout cela n'était qu'un songe,

Un songe ! non ! je l'aime et suis bien éveillé.

Si tu ne pouvais l'aimer ?

Père ! le vilain mot ! le voilà barbouillé.

Ma seconde lettre te sera utile

Inutile !

Pour lire dans son cœur.

Voilà qui fera mon affaire !

Sois heureux.

Être heureux ! avec elle ! oh ! oui ! Mais comment faire ?

SCÈNE IV.

PAUL ET LAURE.

LAURE.

Me voici !

PAUL.

Qu'as-tu là ?

LAURE.

J'ai grondé Margoton :
J'ai vu qu'à ta chemise il manquait un bouton.
Je le recoudrai, viens.

PAUL.

Hein !

LAURE.

Dame, il faut de l'ordre.
Tiens-toi coi, si tu crains d'être piqué.

PAUL, *à part.*

La mordre,
La manger !

Digitized by Google

LAURE.

Que dis-tu, tout bas, entre tes dents?

PAUL.

Je gronde la Margot.

LAURE.

Du plaisir que je prends.

Là! c'est fait.

PAUL.

Sieds-toi donc, maintenant, et m'écoute.

Chers enfants, vous allez rester seuls. Paul devra me remplacer auprès de sa cousine.

Je ferai de mon mieux, père!

(*A part.*) Quoi qu'il m'en coûte.

Au sortir du couvent, Laure aura dix-huit ans, toi vingt; impossible qu'elle habite chez toi.

LAURE.

Ciel!

PAUL.

Qu'elle n'ouvre pas sa malle.

Tu l'entends!

LAURE, *très près de lui.*

Fais voir!

PAUL, *reculant.*

Pas sa malle! Lis-lui cette lettre et consultez-vous sur son avenir.

LAURE, *même jeu.*

Pourquoi nous consulter?

Mon avenir consiste à ne pas te quitter.

PAUL.

Elle pourrait rester dans la maison, si elle aimait quelqu'un.

LAURE.

Rester dans la maison!

PAUL.

Mais tu n'aimes personne.

LAURE, *timidement.*

Il faut...

Digitized by Google

PAUL.

Se consulter ?

LAURE.

Ton père nous l'ordonne.

PAUL.

Tu n'as pas néanmoins, ma chère, à te hâter.
(*A part.*)
Me donner un rival pour ne pas me quitter !
(*Haut.*)
En toute liberté, ton cœur de toi dispose.
— Ce n'est pas ce petit médecin, je suppose ?

LAURE.

Mon père a pratiqué cet art utile et beau.

PAUL.

Qui vous mène les gens proprement au tombeau.

LAURE.

Oh! Paul! — Un médecin est toujours sur la brèche.

PAUL.

Da! pour tâter la main de dame gente et fraîche,
Pour écouter un cœur en ses pulsations;
On appelle cela des auscultations.

LAURE.

Des devoirs d'un savant, est-ce qu'on est jalouse?

PAUL.

Un savant! C'en est là! Si tu l'aimes, épouse !
Tu vas vivre le pouls égal et le corps sain,
Sans avoir à payer jamais le médecin.
Mais attends-toi, le jour, la nuit, au lit, à table,
A ne l'avoir jamais à toi, — c'est charitable.

LAURE.

Paul !

PAUL.

Il est beau, d'ailleurs.

LAURE.

Paul !

Digitized by Google

PAUL.

Et riche, et charmant!

LAURE.

Mais je ne l'aime pas.

PAUL, *à part.*

Quel est donc cet amant?
Serait-ce...? Lui! Voyons! — (*Haut.*)
Ah! l'or des épaulettes,
S'harmonise si bien à l'éclat des toilettes,
N'est-ce pas? Un héros est toujours d'un bon choix,
La femme naît avec un faible pour la croix.

LAURE.

Je n'aime pas la guerre.

PAUL.

On aime l'uniforme.
Devoir mourir pour la patrie : attrait énorme!
Puis, le bel officier peut ne vivre qu'un jour
Et dans ce peu d'hymen on met beaucoup d'amour.

LAURE.

Je dois donc à tout prix aimer un militaire?

PAUL.

Non.

LAURE.

Je t'obéirai.

PAUL.

Docile caractère!

LAURE.

Si tu l'exiges, Paul.

PAUL.

Quelle soumission,
Laure!

LAURE.

Servir la France est une mission!
Je n'aimais pas d'abord cet état, mais qu'importe?
Dieu me protégera...

Digitized by Google

PAUL, *à part.*

Que le diable m'emporte !

(*Haut.*)

S'il te plaît être veuve à vingt ans.

LAURE.

Non, c'est toi

Qui m'en fais un éloge irrésistible, quoi !

PAUL.

Si je te dis cela, c'est pour ne point l'entendre.

LAURE.

Pour les grains d'épinard, tu veux que j'aie un tendre !

PAUL.

Mais non.

LAURE.

Mais si ! C'est toi qui me vantes l'amour

D'un charmant officier.

PAUL.

Qui ne vivra qu'un jour !

— J'espérais, puisqu'ici c'est moi qui t'en remontre,

Si je disais le pour, que tu dirais le contre.

LAURE.

Tu me crois si portée aux contradictions?

PAUL, *embarrassé.*

Non!... Mais... Vrai!... Diantre!... Avec cela, nous oublions

La lettre...

LAURE.

Et les avis que ton père nous donne.

Que me conseille-t-il, si je n'aime personne?

PAUL.

Si elle aimait, elle pourrait rester.

Moi ! voir un fat, ici, sous mes yeux, près de toi,

Te... Mieux vaut t'en aller ; non, c'est plus fort que moi.

Croit-il que je serais son chaperon, peut-être !

Cet amour de caserne ailleurs peut aller paître.

LAURE.

Je suis prête à partir et puis me dépêcher,

Paul ; mais ne se peut-on quitter sans se fâcher?

Digitized by Google

PAUL.

Je cherche une voiture.

LAURE, *près de lui.*

Achève au moins la lettre.
« Si non »...

PAUL, *reculant.*

Si non, habiter chez toi pourrait la compromettre...

LAURE.

Je n'ai pas peur, moi, de me compromettre.

PAUL.

Le père a peur.
Ou du moins écarter les prétendants.
(*A part.*) Le mal ne serait pas affreux,
D'écarter tous les sots qui joueraient l'amoureux.
A moins que tu ne sois marié, Paul.

LAURE.

Ah! nous voilà sauvés!

PAUL.

Qui? Quoi?

LAURE.

Je te marie.

PAUL, *reculant.*

Toi?

LAURE.

Tu n'es point passé maître en galanterie;
Mais on peut te trouver un bon petit cœur d'or,
Pour t'aimer... comme moi.

PAUL.

Comme toi?

LAURE.

Mieux encor!
Lucy te chausserait.

PAUL.

Si tu me la conseilles!

LAURE.

Aux fins travaux d'aiguille elle fait des merveilles.

Digitized by Google

PAUL.

Une machine à coudre ! Ah ! je meurs pour Lucy !

LAURE.

On ne te contraint pas ! Pourquoi railler ainsi ?

PAUL, *faisant le niais.*

Quand je ne l'aimons point, tu veux qu'elle soit nôtre...
Risque à faire sécher de jalousie une autre.

LAURE.

Une autre ? Est-ce Marton ? La savante Marton !

PAUL.

Un gouffre de science ! Oui ! je fais le plongeon.

LAURE.

Es-tu taquin !

PAUL.

La docte et hautaine Arthémise !
Elle ne coudra pas mes boutons de chemise,
Elle ne viendra pas, dès que je gronderai,
Sur mes genoux !

LAURE.

Poursuis ainsi : je pleurerai.

PAUL.

Je t'obéis.

LAURE.

Eh ! non ! Prends une femme, bonne,
Aimable, et n'en prends point, si tu n'aimes personne.

PAUL.

Oh ! moi, je sais aimer ! C'est toi qui ne peux pas !

LAURE.

Si tu sais ce que c'est, Paul, dis-le moi... tout bas.

PAUL, *à part.*

Distance ! illusion ! perspective ! Oui, mon père !
(*Haut.*)
Du couvent, chez Berthaud, l'étape est nécessaire,
Car c'est se préparer un désenchantement
Que de courir au feu d'amour légèrement.
Or donc ! contre Marton et Lucy, je me cabre :

Digitized by Google

Plus de tâteur de pouls, plus de traîneur de sabre!
Vive l'ami Berthaud! il habite à vingt pas;
J'y viendrai chaque soir, mais ne te presse pas.
— Tout de bon, je m'en vais quérir une voiture.
— L'amour vois-tu, l'amour, n'est pas une aventure!
Ce trouble, à qui la nuit ne porte point conseil,
C'est le jour sans repos, c'est le lit sans sommeil,
Contre lui, l'on complote en vain la résistance,
C'est la bombe ou l'éclair qui vous frappe à distance,
C'est un coup de soleil ou de foudre... On ne sait.
C'est... Il faut en tenir pour savoir ce que c'est.

LAURE.

Explique, explique encor!

PAUL.

Tiens, quand on aime, on tremble,
Vois-tu, de perdre une heure à n'être pas ensemble;
Mais dès qu'on est à deux, seuls, en droit de causer,
On a peur d'un regard, on bondit d'un baiser,
On est jaloux, on veut qu'elle aussi soit jalouse,
On se pique d'honneur et l'on se crie : Épouse!
Mais qu'on vous prenne au mot, c'est un déchirement!
On brûle et c'est stupide, on souffre et c'est charmant!

LAURE.

Comment sais-tu cela?

PAUL.

C'était dans ma nature!
— Décidément, je cours hêler une voiture.

SCÈNE V.

LAURE.

Ouvrons vite la malle! — Oh! le joli bonnet
Que j'ai brodé pour lui... qui me chasse tout net!
Le farouche!... Il me plaît assez qu'il soit farouche.
— Ah! quand il fut piqué, c'était par cette mouche!
(*Elle se mire.*)
Tout ce bleu me va mal! Le rose sied bien mieux.
(*Elle tire des fichus de sa malle et les essaye.*)
Du velours est plus grave et pourtant gracieux.

Digitized by Google

— Quel événement! — Mais... pas de coquetterie!
Ce n'est pas en jouant, Laure, qu'on se marie!
(*Elle se recoiffe.*)
Prenons un air décent... avec le cœur ouvert.
— S'il se tait... Oh! j'aurai bientôt tout découvert.
(*Elle se met une mouche.*)
Attends! — C'est bon pourtant de se savoir aimée!
(*Elle a transformé sa toilette.*)

SCÈNE VI.

LAURE ET PAUL.

PAUL.

La malle était ouverte!

LAURE.

Et la voici fermée;
Un tour de clef: on peut l'enlever aussitôt.

PAUL.

Sans respirer un peu? Sans prévenir Berthaud?

LAURE.

Il n'est pas prévenu?

PAUL.

D'avance? Malepeste!

LAURE.

Si tu sais un moyen, vois-tu, pour que je reste.

PAUL.

Tu resterais! de vrai!

LAURE.

Je puis le répéter:
Mon avenir consiste à ne pas te quitter.

PAUL.

Partir est plus sûr.

LAURE.

Donc, chez Berthaud l'on m'invite.
— Mais n'en est-il pas un pour que je rentre vite?

Digitized by Google

PAUL, *à part*

Oh! ce tison de lettre! Elle me brûle au cœur.

LAURE.

Aurais-tu des chagrins? Parle, je suis ta sœur.

PAUL, *à part.*

Sœur! Ah! l'illusion!

LAURE.

Ta compagne d'enfance.

PAUL, *de même.*

Le prestige!

LAURE.

Tu peux tout dire.

PAUL, *de même.*

La distance!

LAURE.

Vois, c'est pour ce bonnet que je voulais ouvrir,
Je l'ai brodé pour toi.

PAUL.

Vrai!

LAURE.

Peut-on te l'offrir?

(*Il lui tend sa tête.*)

Ta respiration est saccadée et dure.

PAUL.

J'ai couru, sans trouver cette sotte voiture.

LAURE.

Penche-le sur l'oreille, un peu, du côté droit.
— Comme ton front est chaud!

PAUL, *qui veut l'embrasser.*

Comme ton cœur est froid!

LAURE, *gardant le bonnet.*

Laisse-moi te coiffer.

PAUL.

Souffre que je t'embrasse.

Digitized by Google

LAURE.

Si tu n'es plus piqué, volontiers.
(*Reculant aussitôt.*)
Non, fais grâce!

PAUL.

Fais-tu la prude!

LAURE.

Et toi, faisais-tu le discret!

PAUL.

Embrasse et coiffe-moi.

LAURE.

Quand j'aurai ton secret.

PAUL.

Je te gronde! Je te dis : Vous. Je vous appelle
Tout court : Mademoiselle!
(*Il s'assied, boudant.*)

LAURE.

Oh! Paul! Mademoiselle!
(*Elle veut sauter sur ses genoux et s'effraye.*)
Ah!

PAUL.

Qu'est-ce qui te prend? C'était si gracieux!

LAURE.

Ta mouche, que sait-on?
(*Elle lui montre la mouche qu'elle s'est mise à la joue.*)

PAUL.

Ah! l'insecte envieux!
Je soufflerai dessus! Viens.

LAURE.

Tu dois le connaître;
Dis donc son nom.

PAUL.

Coquine! Ah! tu le sais!

LAURE.

Peut-être!

Digitized by Google

PAUL.

Moi, je ne porte pas la croix d'un empereur.

LAURE.

Mais contre l'ennemi tu t'es fait franc-tireur.

PAUL.

D'un moderne Broussais, je n'ai point les recettes.

LAURE.

Tu n'ausculteras pas des malades coquettes.

PAUL.

Je ne suis qu'un futur tabellion... Mais...

LAURE.

Quoi?

PAUL.

Tiens! si j'étais aimé, je me croirais un roi.

LAURE.

Roi, de qui?

PAUL.

Tu sais bien.

LAURE.

Je n'ai pas de couronne...

PAUL, *lui montrant le bonnet.*

A broder.

LAURE, *l'en coiffant.*

Es-tu roi?

PAUL.

Mille baisers!

LAURE.

Pardonne!

PAUL.

Tu ne comptais pas hier.

LAURE.

Hier, ils ne comptaient pas.

PAUL.

Donne-moi le premier, le plus doux... Dans mes bras.

Digitized by Google

LAURE.

C'est à présent qu'il faut partir.

PAUL.

Pour qu'on t'adore!

(*On sonne.*)

LAURE.

Berthaud! Déjà!

PAUL.

Non, reste à déjeuner encore...
Tous les jeudis, tu sais, Margot met son couvert.
— Nous allons tout lui dire.

LAURE.

Attendons au dessert.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LES WALLONS DE TILLY

I

C'étaient des hommes de fer, les survivants de cette guerre terrible qui avait ensanglanté le règne de Philippe II aux Pays-Bas. Ils avaient subi tant et de si dures privations, affronté cent fois des dangers si peu communs, qu'on pouvait presque leur pardonner de se tenir pour invulnérables et invincibles. « J'ai sauté avec le pont d'Anvers, du temps du duc de Parme, et me voilà cependant, » disait l'un. « Quant à moi, » ajoutait un autre, « j'ai tué plus d'hérétiques qu'un bourreau de profession ».

Et ce n'étaient point là, croyons-nous, de ces fanfaronnades espagnoles dont Brantôme faisait collection. Tout chez eux, des pieds à la tête, s'accordait avec leurs paroles. Leurs justaucorps de buffle, que trop rapiécé parfois, permettait de compter les balles de mousquet qui les avaient frappés en pleine poitrine.

Leur visage énergique, raviné et couturé comme un champ de bataille après l'action, n'était pas moins éloquent. On y lisait la vaillance dans les luttes corps à corps, mais on y surprenait aussi un regard mauvais, celui du soldat qui, après la victoire, ne manque jamais de lâcher la bride à ses passions, qui veut se rattraper, remplir d'or ses poches, pour les vider ensuite dans les tavernes et les mauvais lieux.

Malgré tout cela, ces vieux soldats étaient beaux à voir,

Digitized by Google

le feutre emplumé sur l'oreille, la moustache en croc, le jarret tendu, la main fièrement campée sur la coquille de leur rapière. Personne ne les admirait autant que Jacques Callot. Il en a croqué plusieurs dans la suite de gravures à l'eau-forte intitulée : *Les misères de la guerre.*

Ce titre était bien trouvé. Il convenait surtout à nos Wallons espagnolisés de la fin du XVI^e^ siècle, qui avaient appris à vaincre à l'école d'Alexandre Farnèse, et qui, maintenant, mécontents et indisciplinés, se faisaient battre sous les ordres de l'archiduc Albert.

Quelques-uns d'entre eux, les moins fanatiques, sans doute, voyant qu'à Bruxelles on ne songeait pas plus à venger la défaite de Nieuport qu'à leur payer leur arriéré de solde, prirent part aux mutineries de Wachtendonck, de Saint-André et de Hoogstraeten, et finirent par passer, tambour battant, au service de la République des Provinces-Unies. Le comte de Bucquoy, qui s'illustra plus tard en Bohême, ne les excuse pas ; il explique toutefois au triste mari de l'infante Isabelle que ses soldats n'ont que deux partis à prendre : se sauver ou mourir de faim. « Monseigneur, » lui écrit-il d'Hérenthals, le 3 novembre 1600, « l'obligation que j'ai au service de Votre Altesse et la conservation des soldats de cette garnison, qu'il lui a plu me donner en charge, me fait oser lui écrire de la misère et pauvreté qu'ils pâtissent tous les jours de plus en plus, jusqu'à y avoir grande quantité d'absents et d'autres qui sont réduits, n'était l'assistance de leurs capitaines, à mendier par les portes, car ils n'ont aucun aide que le pain, qui seul est peu de chose pour le soldat, cette ration n'étant suffisante pour le nourrir. »

« Quelques-uns de la cavalerie se trouvent déjà à pied pour n'avoir rien à donner à leurs chevaux, qui s'en vont mourant de faim chaque jour, faute de fourrage. De grâce, Monseigneur, venez au secours de cette garnison, qui marche à sa ruine et à sa perdition [1]. »

[1] Archives générale de Belgique. Correspondance historique, v. III, f° 306.

Digitized by Google

D'autres officiers écrivent dans le même sens. On leur répond à tous qu'on s'occupe à battre monnaie, qu'il faut prendre patience. Et cependant les états généraux ont voté des subsides, et l'armée belge, qui meurt de faim, ne compte pas plus de 10,000 hommes ! C'est que les mœurs espagnoles, dans ce qu'elles ont de mauvais, de fatal, ont pris racine chez nous, qu'on ne sait se hâter qu'avec lenteur. On avait sous la main des généraux belges qui avaient fait leurs preuves, et, comme du temps de Charles-Quint et de Philippe II, on leur préfère des étrangers. L'Italien Spinola a tout à dire, parce qu'il avance de l'argent aux archiducs. Nos vétérans, mal payés, mal commandés, murmurent. Ils ne sont encore qu'un embarras; ils peuvent devenir un danger; on se décide, en conséquence, à se séparer d'eux. Mais on les éloigne en gagnant dessus; on les vend comme on eût fait d'un troupeau de moutons. Ce n'est pas là une plaisanterie; c'est de l'histoire et encore de l'histoire singulièrement instructive. Voici pourquoi.

Les Wallons, et plus particulièrement ceux de l'Artois, du Namurois et des Ardennes, avaient aidé, pendant près d'un demi-siècle, les Espagnols à chasser de leurs foyers, à pendre, à noyer, à décapiter leurs frères de race du Tournaisis et du Hainaut, les Flamands, les Brabançons et les Hollandais, qui s'obstinaient à ne vouloir pas retourner à la messe, à répudier l'atroce Philippe II comme souverain et maître légitime. On a dit, pour leur excuse, qu'un bon soldat n'est pas responsable de la consigne qu'on lui donne, c'est possible; cependant, en y regardant de près, nous avons trouvé autre chose : le temps, l'expérience les a corrigés, on se défie d'eux, on ne les tient plus pour des complices inconscients depuis qu'ils désertent par régiments entiers, et c'est pourquoi l'on se décide à les envoyer contre les luthériens d'Allemagne et contre les Turcs, dans l'espoir qu'ils ne reviendront jamais.

L'occasion était belle. L'empereur Rodolphe, à la recherche de bons officiers supérieurs et de bons soldats, avait frappé

Digitized by Google

à la porte de la France et des Pays-Bas espagnols, deux pays où, pendant un demi-siècle, la guerre civile avait, mieux qu'ailleurs, familiarisé le peuple avec le métier des armes. Le duc de Mercœur, l'ancien chef ligueur réconcilié avec Henri IV, se donna à lui le premier, mais il ne lui amena, dans les derniers mois de 1599, qu'un régiment de cuirassiers hauts wallons et dix compagnies de gens de pied. Ce n'était guère. L'Empereur fut plus heureux du côté de la Belgique. Georges Basta, commissaire général de la cavalerie des archiducs, passa, en 1600, à son service avec le grade de lieutenant général. Il s'était distingué sous les ordres d'Alexandre Farnèse et par sa femme, une comtesse de Liedekerke, il était au mieux avec les jésuites. Cette dernière circonstance lui permit d'embaucher le colonel baron Jean de Tilly et une foule d'officiers dont le zèle pour la religion égalait le mérite. Les soldats se trouvèrent sans peine. Ceux qui ne s'étaient pas compromis dans les mutineries mouraient littéralement de faim et ne demandaient pas mieux que d'émigrer. On les enrôla par régiments entiers. Les archiducs, à cette occasion, vidèrent leurs arsenaux et firent de l'argent qui leur venait fort à point.

La petite armée, à la tête de laquelle, en avril 1601, le comte Georges Basta s'achemina vers la Transylvanie, pouvait bien compter 5,000 hommes, dont un tiers de cavaliers. Leur première action d'éclat fut la bataille de Boretscho, du 5 août 1601, où l'on vit 40,000 Turcs, Valaques et Tartares, alliés de Bathory, se faire battre par 10,000 impériaux. Les Wallons eurent tout l'honneur de la journée. Leur cavalerie avait reçu l'ordre d'enfoncer le centre de l'armée ennemie et de déborder ses ailes. Cette manœuvre ayant admirablement réussi, on n'eut plus qu'à poursuivre les fuyards et, à quelques jours de là, le prince Michel de Valachie, qui refusait de se rendre, fut tué par un capitaine d'arquebusiers wallons[1]. Sauf 500 cuirassiers et 400 piétons,

[1] KHEVENHILLER, *Annales Ferdinandei*, t. V, 1601.

Digitized by Google

tous les soldats belges qui sont en Transylvanie reçoivent l'ordre de rejoindre, en septembre 1602, le baron de Tilly [1]. Ce dernier représentait l'audace et la ténacité au service du fanatisme religieux. Au seul nom de Turc ou de protestant, il s'échappait en menaces, en malédictions. Il était en Autriche depuis deux ans déjà, et la mort du duc de Mercœur avait fait de lui le chef de la légion étrangère, composée de Liégeois et de Lorrains, qu'on qualifiait alors de Bas et Hauts-Wallons.

Tilly n'avait probablement amené de Belgique qu'un régiment de cuirassiers, mais tous hommes choisis, tous vétérans bronzés au feu des batailles. A leur tête, il n'avait pas tardé à se distinguer contre les Turcs, et cela de telle sorte qu'Ibrahim-Pacha, dans une lettre qu'il écrivit à l'archiduc Mathias, met sans façon la barbarie des soldats wallons au-dessus de celle qu'on reproche, à tort ou à raison, à ses janissaires [2]. Les Wallons ne donnaient point quartier, il est vrai, mais on ne les vit jamais couper des têtes, et encore moins en acheter, comme fit Hassan à Szigeth. Par contre, ils pillaient avec bonheur; ils avaient même une façon assez originale d'emporter leur butin. Au château d'Almas, en Transylvanie, n'ayant rien rencontré de mieux qu'une grande quantité de tapis turcs de la dimension d'une descente de lit, servant aux Musulmans à se prosterner pour dire leurs prières, ils eurent l'idée originale de les fendre par le milieu et d'y passer la tête. Georges Basta, en voyant ses cuirassiers revêtus d'un manteau aussi original, fut le premier à en rire. Ses Wallons, toutefois, lui donnaient de grands soucis. Quand l'argent et les vivres manquaient, ils désertaient sans façon.

Jamais, à l'exemple de Tilly et de ses colonels, Basta ne pardonnait à ces mauvais soldats. On en pendit et l'on en

[1] KHEVENHILLER, *Annales Ferdinandei*, t. V, 2514.

[2] I. VAN HAMMER, *Geschichte des osmanischen Reiches*; Pesth, 1834, t. II, 646.

Digitized by Google

fusilla un certain nombre [1]. Les autres n'en devinrent que meilleurs et plus sûrs. Aussi combien ne se distinguèrent-ils pas au siège d'Ofen, en Hongrie! A l'assaut du 22 octobre 1602, Tilly fut blessé au bras gauche, le capitaine Poulart tué et, de tout le contingent belge, il n'y eut pas 400 hommes épargnés par le fer ou le feu des assiégés. Dans une autre circonstance, ils firent mieux encore [2]. L'approche d'un renfort venant des Pays-Bas avait été annoncé. Tilly se porta à la rencontre de ses compatriotes, avec un escadron de cuirassiers. Surpris au milieu d'un bois, par un grand nombre de Tartares qui, fort heureusement, n'étaient armés que d'arcs et de flèches, il battit en retraite, leur tuant plus de 300 hommes et n'en perdant que dix. Cela parut merveilleux, et, à cette occasion, nos cuirassiers reçurent le surnom glorieux de dragons. Furent-ils les premiers cavaliers à le recevoir ? Les auteurs militaires ne nous disent rien de positif à ce sujet, et nous ne savons vraiment s'il convient d'admettre que Henri IV a commencé à faire usage de dragons ou s'il ne faut pas croire plutôt que l'honneur en revient à Gustave-Adolphe. Ce qui toutefois est certain, c'est qu'au XVII[e] siècle, comme aujourd'hui encore, les cuirassiers appartenaient à la grosse cavalerie et les dragons à la cavalerie légère, et que, par conséquent, il était assez difficile de les confondre. Les dragons, d'ailleurs, n'avaient point la cuirasse. Leurs armes offensives étaient la pique, le mousquet et la rapière. On a donc pu dire, avec grande apparence de raison, que les premiers dragons n'ont pas été autre chose que des fantassins à cheval. Cela est confirmé par le comte de Khevenhiller, qui nous apprend que, dans la guerre de Transylvanie, Georges Basta eut parfois assez de chevaux à sa disposition pour faire des cavaliers de ses piqueniers et de ses mousquetaires wallons [3]. Le célèbre aventurier luxembourgeois Ernest de

[1] Comte de VILLERMONT, *Tilly;* 1859, t. I, 45. — KHEVENHILLER, l. c., t. VI, 2666 et ailleurs.

[2] Comte de VILLERMONT, *Tilly;* 1859, t. I, 21.

[3] *Annales Ferdinandei*, V, 2542.

Digitized by Google

Mansfelt combattait en ce moment-là sous ses ordres ; il aura vu la chose et s'en sera souvenu pour s'en servir plus tard. C'est ainsi, sans doute, qu'il passe pour avoir inventé les dragons.

Il a toujours opéré en Bohême, au Palatinat et en Flandre avec une faible armée, et ce fut en mettant, suivant l'occasion, ses cavaliers à pied et ses fantassins à cheval qu'il fit des choses étonnantes ; mais l'idée ne lui sera jamais venue, non plus qu'à Basta et à Tilly, de changer ses cuirassiers en dragons.

Cette nouvelle cavalerie avait un aspect étrange. Sur deux cents hommes, dont se composait une compagnie, une moitié avait d'habitude le mousquet à croc et l'autre moitié la lance ou la pique, ce qui, vu l'imperfection des armes à feu, lui donnait un grand avantage sur la cavalerie turque et même sur les hussards, cette milice montée, originaire de la Hongrie.

Voici à quelle occasion dragons et hussards, qui eussent dû continuer à faire cause commune contre les Turcs, en vinrent à se mesurer.

Le protestantisme, vaincu en Belgique, ne l'était ni en Autriche, ni en Bohême et encore moins en Hongrie, si bien que le fanatisme catholique des Wallons, attisé par leurs chefs, souleva contre eux les populations. Un fait qu'on leur reproche eut de très graves conséquences.

Ils pillèrent un jour, sur les confins de la Transylvanie, un village protestant appartenant à Étienne Bocskaï, brûlèrent le temple et firent mourir le pasteur et les membres de sa famille au milieu des plus affreux tourments. Bocskaï courut à Prague pour demander justice, mais il ne put voir l'Empereur, fut éconduit par ses conseillers et même raillé par les pages dans les antichambres du palais. Il résolut de se venger [1]. A sa voix, les protestants de Hongrie et de Transylvanie se soulevèrent, et les hussards hongrois allèrent

[1] Comte de VILLERMONT, *Tilly*, I, 37. — KHEVENHILLER, l. c., V, 2860.

Digitized by Google

grossir l'armée des Turcs. Il remporta quelques succès, s'empara de la ville de Caschau, et le Sultan ne crut pouvoir mieux le récompenser qu'en lui donnant le titre de roi de Hongrie et de prince de Transylvanie. C'en était fait de l'Autriche, si la Turquie n'avait point été gouvernée, à ce moment-là, par un enfant, le sultan Ahmed Ier, n'ayant que quinze ans, et si elle n'avait pas eu trois guerres extérieures sur les bras. L'Autriche, cependant, traversa une crise presque mortelle en perdant successivement, en Hongrie, les places fortes de Gran, Wisegrad, Weszprim, Palota et Neuheusel, en voyant les Tartares venir fourrager jusqu'au cœur de la Styrie.

Est-ce que ces épreuves cruelles corrigèrent nos Wallons? Pas plus avant qu'après ces événements, ils ne laissèrent les dissidents hongrois en repos. « Les Wallons du colonel Puchaimb », écrit Bodenius, le résident des archiducs belges à Prague, « viennent encore d'arracher à Comorn un prédicateur calviniste de sa chaire. Ils ont dispersé si brutalement son auditoire, que, dans la confusion qui s'en est suivie, deux femmes enceintes et un enfant ont été écrasés [1]. »

Ce drame répondait à un autre bien autrement grave qui venait d'avoir la ville de Prague pour théâtre. Le feld-maréchal de Rosswurm, qui accusait Georges Basta et Belgiojoso, leurs officiers et soldats wallons d'être des pillards sans foi ni loi, qui avait tué ou fait tuer le frère de Belgiojoso, venait d'être décapité par la main du bourreau [2]. Suprême maladresse dans un moment critique, où l'ambitieux archiduc Mathias est à la tête du mouvement allemand, où les protestants de l'Empire font cause commune avec les Turcs.

[1] Archives générales de Belgique. Secrétairerie allemande. Correspondance de Bodenius, I. Lettre au secrétaire Fleckhammer à Bruxelles, du 28 octobre 1606.

[2] F.-W. BARTHOLD, Hermann Christoph von Rosswurm dans le *Historisches Taschenbuch* de 1838, p. 137. — George Basta, Tilly, Bassompierre passent pour avoir été les ennemis les plus acharnés et les accusateurs de Rosswurm, ce qui est confirmé par les *Mémoires de Bassompierre*. Voyez éd. d'Amsterdam de 1692, I, p. 18, 85, 103-116, 118 et 131.

Digitized by Google

Elle aurait coûté cher au triste Rodolphe II, si la paix avec les Turcs n'avait pas été conclue bientôt après, en novembre 1606.

L'historien Khevenhiller en convient, et cependant sa position de ministre de l'empereur Ferdinand II, qui fit assassiner Wallenstein dans des circonstances à peu près identiques à celles où s'était trouvé le malheureux Rosswurm, l'obligeait à une grande réserve. Ces deux hommes de guerre, — Rosswurm et Wallenstein, — qui avaient rendu d'immenses services, sont payés de la plus noire ingratitude. On les sacrifie, parce que des intrigants jalousent leur réputation, parce que des étrangers sans vergogne veulent se partager leurs dépouilles. Cela se disait tout haut à propos de Rosswurm, qui était généralement regretté.

L'Empereur, pour faire taire ces clameurs, renvoya plusieurs généraux étrangers, Belgiojoso en tête, mais il garda ses soldats wallons et sa garde wallonne de 750 hallebardiers, commandés par le capitaine Caïmo. Plusieurs de nos officiers sont anoblis. Le colonel Laurent Ramey est du nombre. Il avait de beaux états de service, six campagnes, dont deux en Hongrie, la première sous Charles de Mansfelt, la seconde sous Jean de Tilly, plusieurs actions d'éclat et plusieurs blessures. Il prend congé de l'Empereur en novembre 1606, au moment de la paix de Sitvatorok, et rentre à Liége pour y remplir les fonctions relativement pacifiques de bailli d'Amercœur [1].

Nous disons relativement pacifiques, parce que dans ces temps troublés, le pays de Liége, à cause de sa situation géographique, était le refuge préféré des déserteurs et des gens sans aveu venant d'Allemagne, de Belgique et de Hollande. Aussi les attaques contre les personnes et les propriétés y étaient pour ainsi dire journalières.

Les habitants de Soumagne, plus maltraités sans doute que d'autres, firent à Ramey un procès qui le dégoûta si bien

[1] *Messager des sciences historiques;* Gand, 1853, p. 339.

Digitized by Google

des fonctions civiles, qu'il accepta avec empressement, en 1609, le titre de conseiller de guerre impérial et la charge de colonel général des troupes de l'archiduc Léopold, évêque de Passau [1].

Cette résolution donna naissance à une nouvelle intervention des Wallons dans les affaires d'Allemagne. Ceux-ci sont Liégeois ou Ardennais pour la plupart. On les appelle dans l'histoire les « Passaviens », à cause de l'archiduc Léopold, qui les a pris à sa solde sans savoir les payer et se trouve par là être cause, du moins en grande partie, de leur mauvaise réputation. Ils étaient bien six mille hommes, tant à pied qu'à cheval, nous dit un contemporain qui les a vus défiler [2].

S'ils avaient été destinés, comme on l'avait prétendu, à occuper les duchés de Clèves et de Juliers au nom de l'Empereur, il est évident qu'on aurait établi sur les bords de la Meuse leurs bureaux d'enrôlement et de montre au lieu de les mettre à Passau sur le Danube, et qu'à leur arrivée dans cette dernière ville ils n'auraient pas trouvé une flottille de soixante bateaux plats destinés à les transporter au cœur de l'Autriche. On a voulu rendre Laurent Ramey responsable des désordres commis par ses soldats, c'est une injustice. Ne recevant point d'argent d'Allemagne, il avait couru à Bruxelles et à Paris pour en trouver. Mais l'archiduc Albert n'avait que des dettes, il s'excusa de ne pouvoir venir à son aide, et Henri IV fit semblant de lui demander des conseils et ne lui offrit rien en échange, si bien que les Passaviens, pour ne pas mourir de faim, traitèrent l'évêché de Passau en pays conquis, ce qui fit à nos Wallons une réputation beaucoup plus mauvaise que celle qu'ils avaient déjà. Ramey partit en poste pour les rejoindre. Il allait prendre en Autriche, dans le clan des étrangers, la place de son ancien chef le baron

[1] *Messager des sciences historiques*; Gand, 1853, p. 341.

[2] W.-P. ZIMMERMANN, *Relatio. Aussführlicher Bericht, wass sich mit dem Passawischen Kriegsvolck von dem Monat Dec. abgewichnen, 1610 Jahrs, etc., verloffen*; Augsburg. 1614, in-f°.

Digitized by Google

de Tilly, qui venait d'être nommé généralissime du duc de Bavière. Il proposa à l'Empereur de ruiner l'un après l'autre les partisans de l'archiduc Mathias et d'exaspérer contre lui le paysan autrichien.

Si Rodolphe l'avait écouté, il ne se serait peut-être pas trouvé dans le cas de devoir signer son abdication, et son octroi de liberté de conscience, en restant debout, aurait eu pour résultat de sauver les Hapsbourgs de la funeste domination des Jésuites, et l'Allemagne, à coup sûr, des horreurs sans nom de la guerre de Trente ans. Par malheur pour lui, sa dynastie et son pays, Rodolphe II n'était qu'un pauvre maniaque, incapable d'une action réfléchie et virile; il disserlait à merveille sur les bibelots qui encombraient son palais de Prague, mais il était aussi ignorant que possible des hommes et de l'art de les gouverner. Il se perdit par bêtise et condamna du même coup son trop fidèle général liégeois.

Celui-ci, forcé par l'Empereur de quitter Prague, rentra à Budweiss, dont il avait fait son quartier général. Là, il apprit que son triste seigneur et maître l'abandonnait, ainsi que deux autres de ses généraux, à la vengeance de l'archiduc-roi Mathias, son frère.

Aussitôt il se prépara à soutenir un siège. Il fit descendre les cloches des églises et des couvents et fondre des canons, élargir les fossés et réparer les murailles. On lui avait enlevé son trésor, qu'il croyait bien gardé à Velbern ; on avait tué ou noyé les nombreux blessés et malades qu'il avait dû laisser à Prague, et il ne respirait que la vengeance. Le hasard voulut qu'il découvrît un complot contre sa personne [1]. Sept de ses officiers, gentilshommes pour la plupart et tous Allemands de naissance, étaient les coupables. Il les invita à dîner dans la grande salle de l'hôtel de ville de Budweiss. La chère était bonne, les vins généreux. Ses convives s'enivrèrent si bien, ils parlèrent

[1] KHEVENHILLER, l. c., VII, 360.

Digitized by Google

tant et de telle sorte, qu'il n'eut plus le moindre doute sur leurs intentions à son égard. Alors, sur un signe qu'il fit, on transporta les sept ivrognes, l'un après l'autre, dans une salle voisine. Là, le bourreau les attendait. Leur tête tombait; on roulait le corps dans un tapis, et on l'emportait.

Cela se fit sans bruit et si proprement que le banquet de Budweiss passa en proverbe, et qu'en 1634, en le renouvelant à Eger contre les amis de Wallenstein, on ne le réussit pas aussibien.

Le lendemain de cette tragédie, les commissaires de Mathias, chargés de prendre en son nom possession de Budweiss, arrivent dans cette ville. C'est Ramey, qu'ils croient mort, qui les reçoit. Il leur montre sept têtes plantées sur des piques et leur dit : « Voyez, messieurs, voilà comment il convient de punir ceux qui s'ôtent la plume jaune de dessus l'oreille [1]. » Les commissaires s'en retournent épouvantés [2]. Quelques jours plus tard, Ramey, jugeant la résistance inutile, abandonne Budweiss à la tête de ses Wallons et va à Krummau, auprès de l'archiduc Léopold, qui l'engage à tirer sur l'Alsace par le plus droit chemin. On le poursuit sans l'atteindre.

Un an plus tard, Rodolphe II meurt, Mathias ceint la couronne impériale tant convoitée, et tout aussitôt il se souvient du général des Passaviens pour se venger de lui. L'archiduc Léopold prête les mains à une infamie. Ramey, arrêté à Benfelden en Alsace, est traîné au château de Barr, accusé de haute trahison, condamné à mort et exécuté. Il n'y eut qu'un simulacre de procès. A nos yeux, l'ancien bailli d'Amercœur, anobli par lettres patentes impériales du 18 août 1606, n'est ni un traître ni un aventurier vulgaire.

C'est aussi l'avis de l'auteur anonyme d'une chronique de la ville de Strasbourg, qui vivait dans ce temps-là. Il ajoute qu'on n'a jamais su de quel crime le général était accusé. Seul, à notre connaissance du moins, le diplomate historien

[1] La couleur jaune était alors celle de la livrée impériale.
[2] *Messager des sciences historiques*, 1853, p. 358.

Digitized by Google

Khevenhiller est mieux informé. Il écarte toute idée d'un complot ou d'une trahison et déclare que Laurent Ramey a dû laisser la vie en punition de la tragédie de Budweiss. Complétons ici pour la première fois et définitivement cette version. L'exécution sommaire de Ramey répond à l'exécution non moins sommaire de Rosswurm. Le parti wallon avait fait mourir ce dernier, qui le gênait, et le parti allemand, en reprenant le dessus, se venge de la même façon sur notre Liégeois. Malgré tout cela, nous pouvons dire que la mission de Ramey, comme celle de Tilly, s'explique par la plume jaune qu'ils piquent sur leur feutre, par le drapeau bien connu qu'ils donnent à leurs soldats et qui, passant de main en main, demeure jusqu'à la fin de la guerre de Trente ans celui des Wallons s'en allant combattre en Allemagne.

On y voyait, peint ou brodé, l'aigle bicéphale d'Autriche avec cette légende caractéristique : *Pro ecclesia et pro imperio*. Ce drapeau est la condamnation éloquente des éternelles querelles entre Autrichiens et Bavarois, qui compromirent plus d'une fois l'Empire et la religion.

Les Wallons étaient, eux, plus catholiques que le pape et l'empereur. Et voilà pourquoi, malgré les excès des Passaviens, dès qu'en Autriche on a besoin de bons soldats et de quoi les payer, on redemande des Wallons. En 1617, le célèbre Ambroise de Spinola, qui n'en a plus besoin en Belgique, paraît-il, lève dans nos provinces dix-sept mille hommes qui s'en vont au Palatinat et de là en Savoie et en Italie. Ce nouvel exode militaire a son historien en la personne de Louis de Haynin, sire du Cornet. M. de Robaulx de Soumoy nous a rendu un service signalé en rééditant, dans la collection des mémoires de la Société de l'histoire de Belgique, les confidences de ce gentilhomme [1]. Ses principes monarchiques, son zèle ardent pour la religion, sa conviction que la terreur du nom wallon rend ses compatriotes invincibles, font de lui le type achevé des compagnons

[1] *Histoire générale des guerres de Savoie, de Bohême, du Palatinat et des Pays-Bas*, 1616-1627. 2 vol in-8°. Bruxelles, 1858.

Digitized by Google

d'armes de Tilly et de Bucquoy. Nous ne l'accusons point d'exagération, car il est bien difficile de croire que la réalité soit restée au-dessous de ses aveux. Le corps d'armée auquel il est attaché fond comme de la neige au soleil d'Italie. Il perd en six mois la moitié de ses officiers et beaucoup plus de la moitié de son effectif. L'infanterie wallonne est surtout éprouvée.

Il est vrai qu'elle se prodigue. Le duc de Savoie, qui a voulu s'assurer si elle mérite sa réputation, ne peut s'empêcher de dire que ce sont « de vrais lions ». Ce nom nous resta, dit du Cornet. Si c'est vrai, le compliment est aussi flatteur que celui qu'on avait fait quelques années auparavant en Hongrie à nos cuirassiers. Le malheur voulut que les uns et les autres étaient moins bien préparés à résister à un climat si différent du nôtre qu'aux hasards et aux fatigues de la guerre. Notre historien l'avoue. « Plus de cinq cents de nos soldats, » dit-il, « moururent de diverses maladies en Lombardie et dans le Montferrat. » Ceux qui survécurent demandèrent, la paix une fois faite, à être renvoyés chez eux. Nous savons qu'on n'entendait pas de cette oreille-là, qu'on préférait à la cour de Bruxelles les vendre une seconde fois plutôt que de les voir revenir. Aussi apprirent-ils un beau jour qu'ils étaient passés du service du roi d'Espagne à celui de l'empereur d'Autriche. Ils allèrent, en conséquence, prendre garnison dans le Trentin.

Quand, quelques mois plus tard, la guerre de Bohême éclate, ils sont les premiers à y prendre part. Quel ne fut pas leur étonnement de s'y trouver en présence des cuirassiers de Bucquoy et de Croy et d'autres vétérans du siège d'Ostende enrôlés en Belgique aux frais de Wallenstein [1]! Ces braves gens songèrent à se voir, à se refaire là-bas tant bien que mal une patrie. Quand ils étaient au camp, Bucquoy et Tilly, leurs chefs vénérés, leur laissaient, sous ce rapport,

[1] Wallenstein, dans ses rapports avec la cour de Bruxelles, etc.; Gand, 1852, p. 2 et 3. — Ch. Rahlenbeck, *Les Belges en Bohême*; Bruxelles, 1850, in-8°, p. 41.

Digitized by Google

la plus grande latitude, et ils n'eurent pas à s'en repentir. Rien de plus vrai que ce mot que Schiller met dans la bouche d'un cuirassier wallon : « Mieux qu'un autre, Tilly a su se faire obéir. S'il était dur pour lui-même, il était indulgent pour le soldat, et, tant qu'il ne s'agissait pas de ses écus, il avait coutume de dire : « Il faut jouir de sa vie. » Ce que le général entendait par là, c'était la boisson, le jeu et les femmes. Les armées, dans ce temps-là, avaient pour toute intendance ce qu'on appelait la canaille, c'est-à-dire tout un monde qui nourrissait le soldat, satisfaisait à tous ses besoins, à toutes ses passions et l'exploitait de son mieux. Cette suite était parfois plus nombreuse que l'armée elle-même. Vers la fin de la guerre de Trente ans, on tomba d'accord que c'étaient les non-combattants et non pas les armées qui ruinaient et dépeuplaient les villes et les campagnes. Un jour, le feld-maréchal de Gronsveld, originaire du pays d'outre-Meuse, le même qui commenta avec tant de tact et d'à-propos le *Florus allemand* de Wassemberg, réimprimé en 1647 par les Elzevier, s'en plaignit à l'électeur de Bavière [1]. Il lui fit observer que les édits ordonnant, sous les peines les plus sévères, de respecter un pays ami, les personnes et les propriétés, seraient lettres mortes aussi longtemps qu'on verrait, comme c'était encore le cas en 1648, des armées de quarante mille hommes avoir à leur suite et à leur charge plus de 180,000 personnes, tant hommes que femmes et enfants. Gronsveld n'exagérait pas. Il suffit, pour s'en assurer, de lire le *Simplicius simplicissimus*, c'est-à dire les aventures d'un volontaire des armées impériales à l'époque de Tilly et de Wallenstein [2].

C'est un roman de mœurs ébouriffant. On y voit comment se conduisaient les mercenaires impériaux en Westphalie et sans doute ailleurs en Allemagne, et comment bourgeois et

[1] F.-W. Barthold, *Geschichte des grossen deutschen Krieges;* Stuttgart, 1842, p. 612-613.

[2] *Der abenteuerliche Simplicius simplicissimus;* Leipzig, 1851. Le style de ce curieux volume a été modernisé par le Dr Wolff.

Digitized by Google

campagnards se vengeaient d'eux. Il n'était pas rare d'entendre parler d'une petite ville dont tous les habitants avaient été passés au fil de l'épée. On n'était jamais embarrassé de trouver des acquéreurs pour les chevaux qu'on volait, pour les meubles ou les joyaux qu'on enlevait. Ces marchands, sorte de courtiers patentés, suivaient les armées en marche avec leurs sacs d'écus. Les dépouilles des vivants et des morts passaient par leurs mains et allaient on ne sait où. Les compagnies de chèvres, qui traversèrent, en 1567, les Alpes à la suite des régiments espagnols et italiens du duc d'Albe, et dont Robert Estienne parle sérieusement, ne sont probablement qu'une mauvaise plaisanterie[1]. Il n'en est pas de même des bataillons de femmes admis par Tilly, Wallenstein et tous les autres chefs de corps de leur temps. La plupart d'entre elles, nous dit Simplicius, étaient mariées et mères de famille. Elles ne se plaignaient nullement de leur sort.

Il fallait voir comme elles se rengorgeaient quand elles défilaient avec leur régiment et qu'elles entendaient des commères dire sur leur passage : « Sont-elles heureuses celles-là; elles ont toujours du pain sur la planche pour elles et leurs enfants! » Toutes ces femmes de soldats exerçaient un métier lucratif. Elles étaient vivandières, couturières, lavandières, marchandes de tabac, et méprisaient celles qui mendiaient, qui volaient ou qui se vendaient. On leur avait donné un chef en jupon qu'on appelait l'enseigne et qui recevait, sur la caisse du régiment, la solde d'un sous-officier. Un dernier détail, qui est caractéristique, c'est que chaque régiment avait sa sage-femme. Celle-ci gagnait plus que les autres, aussi son mari était-il généralement envié[2]. Mais les enfants nouveau-nés ne remplissaient point les cadres, et, après chaque campagne meurtrière, les colonels de nos régiments wallons envoyaient en Belgique recruter de nouveaux soldats.

[1] *Introduction au traité de la conformité des merveilles des anciens avec les modernes*, 1566, p. 109.

[2] Tous ces détails sont extraits du *Simplicius simplicissimus*.

Digitized by Google

On fit ainsi, de 1618 à 1648, une effroyable consommation d'hommes qui, dans nos provinces, contribua surtout à arrêter l'essor de l'industrie et de l'agriculture renaissantes, à rejeter dans la ruine et le désespoir des populations qui s'apercevaient trop tard qu'elles avaient fait un marché de dupes en reprenant les chaînes d'un double esclavage. Ce qui prouve combien les conséquences d'un mauvais gouvernement nous furent funestes, c'est qu'en 1622, un groupe d'hommes libres, commandé par Ernest de Mansfeld, put traverser sans obstacle sérieux la Belgique, de Givet à Bergop-Zoom, et qu'en 1635, une armée française peu nombreuse descendit dans les mêmes conditions le cours de la Meuse, brûla la ville de Tirlemont et ne se retira que faute de vivres et faute d'ennemis à combattre. Nous pouvons ainsi constater qu'à force d'exporter des hommes, par calcul politique et par cupidité, la Belgique espagnole en était venue à ne pouvoir même faire mine de résister à ses envahisseurs.

Chose pareille n'est plus possible aujourd'hui que nous avons repris possession de notre patrie, que nous l'avons faite libre, heureuse et prospère, que le sang de nos enfants, d'après le vœu de la loi qui nous régit, ne doit plus couler que pour elle. Mais il est bon, croyons-nous, de dire bien haut qu'un marché de chair humaine s'est rouvert chez nous toutes les fois que nous avons eu le malheur de devoir obéir à des maîtres étrangers. Sous ce rapport, Napoléon Ier nous a été aussi fatal que les rois d'Espagne ou les empereurs d'Autriche. Qu'avons-nous obtenu, s'il vous plaît, sous l'empire bonapartiste, en échange de tant de sacrifices pécuniaires, de tant de nos enfants dont les ossements blanchissent dans les steppes glacées de la Russie, dans les gorges des Apennins et des sierras espagnoles et sur les bords de l'Elbe ou du Danube? Des idées fausses, des mœurs mauvaises, le blocus continental, et pas un progrès dans la science, dans l'industrie, point l'ombre d'un profit certain.

C'est qu'être conquis ou être vendu, cela revient à peu près au même. Dans un cas comme dans l'autre, on est hu-

Digitized by Google

milié, on se sent profondément malheureux ; les caractères s'abaissent, l'individualité nationale elle-même pâlit pour finir par disparaître. Depuis Waterloo, pour ne point remonter plus haut, bien des occasions nous ont été offertes de regagner le temps perdu, de réparer les larges brèches faites à notre bien-être, à notre antique réputation mercantile, industrielle et artistique, et, il faut bien l'avouer, nous n'en avons pas tiré tout le parti possible. Toutefois, le gros de la besogne a été achevé ; c'est là un bien qui nous demeure. Ce qui nous reste à faire n'en est pas moins de grande importance et d'une certaine difficulté. Il s'agit maintenant, non pas de suivre dans la voie du progrès social nos grands et petits voisins, mais bien plutôt de les dépasser, de marcher à leur tête, de telle sorte qu'à un certain moment, — en politique, cela est possible, — la loi de gravitation agisse à notre profit et non au leur.

Le monde est un champ de bataille pour les nations comme pour l'individu isolé : ce n'est pas une caserne. L'esprit militaire y a, malgré cela, un rôle fort important à jouer, celui de maintenir et de répandre de plus en plus dans le peuple ce souffle viril qui pousse aux grands dévouements, aux grandes choses. Voyez, à ce propos, les mercenaires de Tilly, que nous allons maintenant étudier de plus près. Ce qu'ils accomplirent au loin témoigne suffisamment que, s'ils fussent restés attachés au sol natal, ils eussent été aussi capables de le délivrer du joug étranger que de le défendre contre toute attaque venant du dehors. Si ces Belges du XVII^e^ siècle ont été réputés comme étant les meilleurs soldats du monde, nous ne voyons pas pourquoi leurs descendants, à coup sûr plus heureux et mieux instruits, ne feraient point pour la cause de la liberté et de la civilisation ce qui a été fait autrefois avec tant d'éclat au profit du despotisme.

L'histoire nous apprend qu'ils auraient tout à y gagner. Le despotisme, comme d'ailleurs tout principe mauvais, est défiant de sa nature, volontiers contraire à ses plus dévoués serviteurs, tandis que la liberté franche et loyale, pleine de

Digitized by Google

générosité dans le sentiment de sa force de contagion et de son triomphe définitif, ouvre ses bras à tous et récompense quiconque la sert avec intelligence et loyauté.

Entre les deux, l'hésitation n'est pas possible.

Cela étant, nous nous demandons pourquoi l'on veut que les nations démocratiques se passent d'armées permanentes, pourquoi on leur conseille de confier le soin de leur sécurité intérieure et extérieure à des milices citoyennes mal préparées à affronter un danger quel qu'il soit. Tout le monde sait cependant que le métier des armes est une science qui doit s'acquérir à la longue, que le bon soldat ne s'improvise pas, l'officier encore moins, et que, sans cadres sérieux, il n'y a pas d'armée possible.

Oui, tout le monde sait cela, mais les hommes politiques arrivent au pouvoir et s'y maintiennent en flattant les préjugés du corps électoral, et celui-ci, qu'il soit composé ou non de censitaires, voudrait bien ne point dépenser continuellement de grosses sommes en vue de parer à un danger plus ou moins problématique, ce qui est bien, au fond, aussi absurde que le raisonnement d'un propriétaire qui reculerait devant la dépense d'une prime d'assurance contre l'incendie, parce qu'il y a mille à parier contre un que sa maison ne brûlera pas. Nous convenons volontiers que les armées permanentes coûtent cher, qu'elles présentent certains inconvénients; nous devons ajouter toutefois qu'elles ont aussi leurs avantages et qu'on n'a pas plus trouvé jusqu'ici le moyen de les remplacer avec profit que de s'en passer tout à fait. Nous avons ou plutôt nous avions les écoles pour l'esprit; l'armée est l'école du caractère. C'est là que le peuple reçoit son éducation physique, qu'il développe son sentiment patriotique. C'est là seulement que l'enfant des villes et celui des campagnes se rencontrent dans une constante intimité et passent sous un même niveau. C'est là surtout qu'en temps de paix on pratique la loi de l'obligation et du devoir. Entre notre soldat moderne et celui de Tilly, il y a donc un abîme, celui qui sépare naturellement leur époque, où le dogme principal

Digitized by Google

était la défense de la foi et le sentiment national, rien ou peu de chose, d'une autre époque où nous voyons la patrie devenir la chose principale et la religion, remise à sa place, n'être plus que chose personnelle. Nous allons voir maintenant si, malgré tant d'avantages qui sont de notre côté, nous n'avons rien à apprendre du Wallon mercenaire du XVII^e^ siècle.

C.-A. RAHLENBECK.

Digitized by Google

L'ÉCOLE ANGLAISE DE PEINTURE

SON PASSÉ, SON PRÉSENT, SON AVENIR

La nation anglaise, essentiellement industrielle et commerçante, peut-elle aimer, apprécier et cultiver les beaux-arts?

Ce n'est pas la première fois que l'on pose cette question. Souvent aussi elle a reçu une solution négative. De nos jours, a-t-on dit, les Français seuls ont le génie de l'art. Leur esprit imaginatif, alimenté par les mille subtilités d'une nature délicate, s'ouvre au spectacle du beau comme la fleur au contact bienfaisant d'un généreux soleil d'été.

Les Belges, a-t-on ajouté, malgré les glorieuses traditions qu'ils peuvent revendiquer, ne sont artistes que dans la pratique, la technique, le *faire*. Ils travaillent, mais ne créent pas.

Quand une chose est généralement admise, on y trouve le plus souvent un fonds de vérité. Cependant il serait téméraire d'affirmer que l'Anglais ne saurait être artiste. Tout au plus peut-on lui reprocher, quelquefois, de confondre le beau avec ce qui coûte cher.

S'il est avant tout bon commerçant, ingénieur sérieux et soldat obéissant, il est aussi profondément religieux, souvent poète, voire musicien, et presque toujours admirateur sincère des beautés de la nature.

Chez nos amis d'outre-Manche, nous trouvons donc un caractère où l'unité est le fruit de deux tendances bien oppo-

Digitized by Google

sées; d'une part, l'amour du positif et, d'autre part, le culte sincère du beau. Leur choc constant est une source féconde de progrès. L'amour de l'art en est une conséquence directe.

Des considérations, matérielles et ethnographiques, appuient ce dire.

Le beau est inné à la nature humaine, c'est une nécessité qui, instinctivement, se manifeste chez l'homme. Les diverses races qui couvrent la surface du globe le conçoivent toutefois avec des degrés d'intensité fort différents. La race noire, par exemple, n'a jamais, sauf quelques rares exceptions, compris l'art, si ce n'est au point de vue de la parure. Quelques Négroïdes, il est vrai, sont arrivés à l'expression graphique du beau, soit à l'époque de la pierre taillée ou paléolithique, soit dans les temps modernes, mais l'évolution vers le progrès n'a jamais dépassé chez eux l'imitation exacte de la nature. La race jaune, au contraire, a toujours montré une prédilection curieuse pour la combinaison des éléments géométriques. Presque tous les Mongoloïdes sont bien plus d'excellents décorateurs que des artiste sproprement dits.

A la race blanche seule, la force des choses et le secret des lois de la nature semblent avoir réservé le privilège de conduire les manifestations du beau à leur plus noble épanouissement. Tous les peuples de race aryenne ont le sentiment de l'esthétique fort développé. Or, l'Anglais est Anglo-Saxon et dans l'Anglo-Saxon coule puissamment le fier sang des Aryas.

Comment l'art s'est-il manifesté chez la race anglaise? Quelle a été sa valeur et la nature de ses tendances? Ce sont là des questions qui feront l'objet de la suite de cette étude.

I. — Les traditions.

Lorsque l'on entreprend de suivre la marche évolutive de l'art chez un peuple, la première chose qui s'impose, c'est d'ouvrir le grand dossier des traditions. Pour savoir qui nous sommes, ne faut-il pas étudier d'abord d'où nous venons?

Digitized by Google

Dans le domaine du beau, l'hérédité est en corrélation intime avec la tradition. Or, en Angleterre, ces traditions ne sont ni anciennes, ni nombreuses. L'arbre a des racines faibles qui s'étendent, pour ainsi dire, horizontalement à fleur de terre. De plus, elles sont toujours hétérogènes et souvent hétéroclites. Leur ensemble manque d'harmonie et d'unité comme toutes les grandes choses qui n'ont pas dépassé la période de formation. Il ne faut pas l'oublier, l'art anglais était encore dans le néant alors que, depuis longtemps déjà, les foyers artistiques de l'Italie et des Pays-Bas avaient répandu puissamment, au loin, leurs plus fécondes lumières.

Les origines de l'école anglaise de peinture datent du règne de la reine Anne, époque à laquelle Jacques Thornill (mort en 1734) peignit le dôme de Saint-Paul, à Londres. Par contre, un des fondateurs de l'école italienne, Jean Cimabué, naquit en 1240, lorsque le mouvement qui marqua la renaissance de l'architecture byzantine se faisait déjà sentir. Cent et six ans après, la ville de Maeseyck donna le jour à l'immortel Hubert Van Eyck, l'inventeur de la peinture à l'huile.

A partir de ce moment jusqu'en 1594, le sol flamand peut revendiquer la gloire d'avoir été la patrie d'une série imposante de maîtres de génie qui élevèrent l'art de la peinture à la hauteur d'un sacerdoce véritable. Il y en a toute une phalange : Hugues Van der Goes, Jean Hemling, Quentin Metsys, Van Orley, Martin de Vos, Jean Jordaens, Otho Van Veen, Jean Breughel, Pierre-Paul Rubens, David Teniers, Antoine Van Dyck, Franz Hals, etc., etc.

Cependant, l'Angleterre, n'ayant pas encore d'école à elle, se contentait de fêter nos grands peintres, payant leurs œuvres au poids de l'or, les comblant de faveurs et de distinctions.

Rubens et Van Dyck furent principalement choyés : on les nomma peintres de la cour de Charles Ier et on leur conféra le titre de chevalier.

On ne saurait le nier, cet état de choses dut exercer sur l'école anglaise une influence considérable. De nos jours,

Digitized by Google

d'ailleurs, tant il est vrai que les faits transmis par le temps ont une tendance à persister, les principaux artistes anglais éprouvent encore une admiration instinctive, héréditaire, pour nos anciens procédés techniques. Ils apprécient par tradition les puissantes harmonies, le coup de pinceau, l'absence d'empâtements grossiers et la transparence des couleurs qui donnent aux chefs-d'œuvre de nos vieux maîtres, l'éclat et le poli de l'émail.

Toutefois, l'école anglaise ne se dégagea que longtemps après des liens qui l'étouffaient.

Au début, rien de génial ne caractérisait le travail des artistes. Aussi, depuis le peintre Thornill, qui a manifesté un certain talent, il faut descendre jusqu'à Hogarth, pour trouver un artiste vraiment national.

Ce peintre est un enfant de Londres dans toute la portée du terme. Fils d'un pauvre maître d'école du Westmoreland, il était, avant tout, moraliste et considérait l'art comme un puissant moyen d'enseignement. Son but fut de blâmer les débauches du « high-life » et de critiquer les vices ou la brutalité du peuple. Ses tableaux sont souvent exagérés. Quelquefois même ils ont une allure où le grotesque se marie au grossier. Si Hogarth ne donnait pas dans les célèbres bonshommes de Teniers, il avait soin de représenter souvent un chat ou un chien emportant, à la dérobée, quelque régal.

Quoi qu'il en soit, les œuvres du peintre se caractérisent par la finesse de leur composition. On dirait du Molière en peinture. La *Carrière de la prostituée*, la *Carrière du débauché*, le *Mariage à la mode* et l'*Industrie et paresse ou les deux apprentis*, sont des études à la fois très connues, fort humoristiques et d'une grande individualité.

Dans tous ces tableaux, le peintre révéle les mêmes qualités jointes aux mêmes défauts ; mais, en général, la facture est inférieure à la composition.

Si, malgré tous ses défauts, Hogarth, le gendre de Thornill, excella dans la peinture de genre, Reynolds, son émule, fut un véritable peintre de portraits. Il voyagea beaucoup, vint admirer les chefs-d'œuvre de nos anciens maîtres et

Digitized by Google

courut toute l'Italie. Riche, élégant et bien doué, sir Joshua Reynolds fit de son atelier le rendez-vous du *high-life*. La peinture du « fashionable baronnet », président de la « Royal Academy », avait des qualités sérieuses. Toutefois, elle n'était anglaise que de nom, car elle résumait les procédés d'une technique où l'harmonie des couleurs et la science du clair-obscur rappellent nos grands maîtres.

Sir Joshua Reynolds était doué d'une étonnante faculté d'assimilation ; son contemporain Gainsborough se faisait plutôt remarquer par sa puissante individualité. Il concevait sans apprendre ce que Reynolds apprenait à concevoir. Ses portraits, d'ailleurs, mettent en évidence des qualités exceptionnelles. Analysez le chef-d'œuvre du maître, le portrait de master Butall, l'*Enfant bleu*, « the blue boy », où le bleu domine exclusivement, et vous trouverez une œuvre de mérite réel, dont la sévérité de lignes rappelle Van Dyck et dont la touche gracieuse et légère fait penser à Watteau.

Gainsborough cultiva aussi, avec le même talent, le paysage. Pour le peintre, en effet, la campagne, c'était la vie, et le culte de la nature lui semblait un sacerdoce. Dans tous ses paysages — ils sont nombreux — règne un souffle de vérité, animée par une poésie pleine de charmes.

A côté de ces deux derniers peintres, nous pourrions parler encore de sir Thomas Lawrence, dont les jolis portraits de femme ont de l'élégance, de la distinction et des colorations roses qui travestissent ses modèles en poupées de bazar; mais nous avons hâte de nous occuper d'une personnalité plus frappante. Nous avons nommé Turner (1785), dont le talent fantasque excite notre étonnement, notre attention et notre admiration.

Fils d'un modeste coiffeur de Londres, ce paysagiste célèbre fait partie de ce que nous pourrions appeler l'école des impressionnistes. Il ne recule devant aucune difficulté : la lumière l'aveugle; c'est elle qu'il s'efforce de rendre ; la nature en courroux le transporte; c'est là le spectacle qui l'inspire et qu'il reproduit sur la toile.

Les sujets qu'il choisit le plus souvent sont, à eux seuls, tout

Digitized by Google

un enseignement. Ici, l'artiste nous montre un clair de lune ou le calme de la mer; là, un lever de soleil, l'incendie d'un bateau en pleine mer, le soir ou le matin après un orage; plus loin, un naufrage, un combat naval, une tempête dans les neiges ou, enfin, un chalet détruit par une avalanche. Toujours il cherche l'effet, l'impression et le reflet de la vérité. Malgré la hardiesse de ses conceptions, qui atteignent souvent le domaine de la fantaisie, les compositions de Turner dénotent toujours des connaissances étendues. L'harmonie générale rappelle quelquefois l'école du romantisme de 1830, et les tonalités sont toujours bien fondues.

Certes, Turner n'était pas homme à former école. Son individualité était absolument trop caractéristique. Il était de ceux que l'on admire, mais que l'on n'ose imiter. Ses conceptions, nourries à la fois de folie et de raison, ne procèdent d'aucune école et ne rappellent Claude Lorrain que fort exceptionnellement. C'est un esprit actif, de ceux qui remuent les masses et qui, sans offrir précisément un exemple à suivre, ébranlent l'apathie des dormeurs, donnant une forte et féconde impulsion au progrès de l'art. Turner, c'est l'esprit en travail, la fantaisie aux prises avec la réalité, l'habileté du *faire* devant la difficulté du problème à résoudre.

Des hommes de cette trempe sont bien moins des maîtres que des unités curieuses : ce sont des météores brillants qui, après avoir parcouru magistralement leur trajectoire, s'évanouissent et ne laissent que le souvenir de leur courte existence.

A côté de Turner, l'école anglaise possède encore d'autres paysagistes moins remarquables, tels que Wilson Morland et Constable, outre Gainsborough, dont nous avons déjà parlé.

De même la peinture de genre compte parmi ses adeptes quelques artistes sérieux. Citons Colins, Lesbie, Newton, Mulready et occupons-nous spécialement de Wilkie.

Sir David Wilkie peignit les mœurs caractéristiques des campagnes anglaises un peu à la manière de Madou.

Digitized by Google

Fils d'un ministre presbytérien, ce peintre cherchait, avec un amour naïf, la vérité dans la nature. Il observait les mœurs rurales non pas à la façon de Pierre Breughel, de David Teniers ou d'Adrien Brauwer, mais un peu comme Van Ostade, c'est-à-dire avec des tendances moins réalistes. Ses danses et ses fêtes villageoises ne sont pas flamandes ; elles sont anglaises dans le sens moral du mot, et son *Colin-Maillard* est un véritable petit chef-d'œuvre de simplicité, de vérité et de distinction.

Il nous reste encore à parler de Landseer, qui semble indiquer la transition entre l'ancienne école et l'école moderne. Animalier d'un très grand talent, il vit généraliser la plupart de ses œuvres par la gravure. Ses chiens, ses chevaux, ses cerfs, sont peints avec un certain romantisme charmant, mais dont la couleur est parfois un peu uniforme. On a dit aussi qu'il idéalisa trop ses sujets et que ses chiens avaient des yeux à rendre jalouses les demi-mondaines. Quoi qu'il en soit, Landseer a bien étudié la nature animale : il en connaît toutes les subtilités.

Tel est, à larges traits, le contingent des artistes qui constituèrent l'école anglaise. Nous n'avons nommé que les chefs de file, mais l'analyse de leur talent suffit à démontrer péremptoirement l'insuffisance des traditions et le manque d'unité de cette école.

De là vient la cause première de la faiblesse relative de l'art en Angleterre. En peinture comme dans le domaine de l'histoire naturelle, le célèbre *natura non facit saltum* est toujours vrai. L'art suit l'évolution d'une succession de phases qui se déroulent lentement avec une majesté sereine. Il se produit là toute une sélection inconsciente.

Où chercher la puissance de nos traditions nationales, sinon dans leur unité ? Depuis Van Eyck jusqu'à Rubens, le même principe se transforme, s'épure, se perfectionne. On n'improvise pas un maître, et des hommes de génie tels que Raphaël, Michel-Ange, Rubens ou Rembrandt ne surgissent pas à un moment donné comme un nouveau *Deus ex machina*. Si le génie est personnel, le savoir est le résultat

Digitized by Google

d'une hérédité, et nos grands peintres se sont toujours appuyés sur la tradition. Ils ont profité du passé.

On ne saurait le nier, il a manqué deux grandes choses à l'Angleterre pour former une école véritable : d'abord, les principes, et ensuite, l'unité.

Les *principes* supposent l'intuition d'une technique particulière; l'*unité*, l'application de ces principes suivant un ordre spécial qui conduit à une tendance caractéristique. C'est là l'école même.

Les peintres de l'ancienne école avaient du talent et des idées, mais il leur manquait la pratique de leur métier, le *faire* habile. Tous les artistes vraiment anglais, Hogarth, Turner et tant d'autres, ont souffert de cette lacune.

Ne parvenant pas à faire *grand*, ils ont cherché l'excentrique, et c'est un genre dans lequel ils ont excellé.

Les successeurs de Hogarth et de Wilkie ont également forcé la note, et ils sont tombés dans l'exagération. Quelques portraitistes seuls ont produit des œuvres qui excitent encore notre admiration, mais ceux-là se sont assimilé des traditions étrangères, flamandes ou italiennes.

II. — L'ENSEIGNEMENT.

A défaut de traditions, c'est l'enseignement qui peut tenir lieu de principe. Nous irons même plus loin, et nous dirons qu'un enseignement bien combiné, logique et rationnel, peut avantageusement remplacer la tradition, car, dans certains cas, elle risque de dégénérer en routine.

L'enseignement, c'est la noblesse par le travail et l'étude; la tradition, au contraire, c'est la noblesse par le droit de naissance, par le sang.

Nous croyons pouvoir dire que l'Angleterre n'a pas d'enseignement artistique en dehors de l'organisation des arts décoratifs, qui est à la fois riche et admirable. Loin de nous l'idée de faire ressortir ici l'utilité et la nécessité des études académiques. Il nous suffira de faire remarquer que leur

Digitized by Google

absence seule peut expliquer le manque d'unité et de procédé technique dont l'art anglais nous offre le spectacle.

Ce n'est pas que ces études n'aient jamais été organisées, car la « Royal Academy of arts » date du 10 décembre 1768.

Aujourd'hui encore, elle résume la plus haute expression de ce que l'on nomme le grand enseignement académique. Telles sont l'École centrale des beaux-arts de Paris et l'Académie royale d'Anvers, avec cette différence, toutefois, que ces derniers établissements sont subsidiés par le gouvernement, dont ils dépendent, alors que le palais de Piccadilly, élevé dans le centre même de la grande cité anglaise, se soutient uniquement par l'initiative privée.

Il est bon de dire qu'en Angleterre cette initiative a une force énorme : elle se prodigue, se multiplie, se sacrifie, montre un dévouement infatigable et parvient à accomplir de véritables prodiges.

Benjamin West, un Américain fixé à Londres, et le peintre sir Joshua Reynolds, contribuèrent surtout à la création de la « Royal Academy ».

Peu de temps après sa fondation, en 1768, Reynolds en fut nommé président (P. R. A.), et, à cette occasion, le roi George III lui conféra le titre de baronnet. Certes, il était homme à remplir dignement les fonctions dont on venait de l'investir, car il avait beaucoup voyagé en Italie et dans les Pays-Bas, et la théorie de l'art n'avait plus de secrets pour ce peintre, qui était également doué d'une grande éloquence naturelle.

Ses « discours académiques » eurent un immense retentissement. Ils étaient basés sur d'excellents principes. Le 2 janvier 1769, il retraça, en quelques paroles, l'origine de l'organisation de l'école dont on faisait l'ouverture solennelle. « Les règlements que l'administration a dressés, disait-il, ne me permettent pas de rien ajouter sur cet objet. Au lieu donc de disserter là-dessus, vous me permettrez de vous exprimer mes vœux et mon espoir que cet établissement répondra pleinement à l'attente du roi, son fondateur. Il

Digitized by Google

faut que notre siècle puisse égaler celui de Léon X, et que *la dignité de l'art prêt à périr*, comme disait Pline, reçoive une nouvelle impulsion sous le règne de George III. »

Nous ne pensons pas que ce vœu se soit pleinement réalisé ; cependant, l'influence de la création de la « Royal Academy » fut énorme. Pour la première fois, elle introduisit dans le monde artistique anglais cet esprit de corps dont l'action est une source de progrès.

Plus loin, nous examinerons les lois sur lesquelles reposait l'organisation du nouvel établissement. Aujourd'hui encore, elles sont en usage dans leur intégrité presque complète, car l'Angleterre, plus que toute autre nation, tient énormément à maintenir ses traditions intactes partout où elles existent. Les fonctions du lord-maire de Londres, les conditions curieuses qui seules peuvent consacrer sa nomination et les institutions de « Mansion-House » le prouvent suffisamment. Dans le domaine des arts, ce maintien des choses consacrées par le temps n'est pas précisément un diplôme d'honneur. On le conçoit, si en 1768 l'organisation de la « Royal Academy » répondait à toutes les nécessités de l'époque, en 1885, soit cent dix-sept ans après, il ne saurait plus en être de même. A mesure que le temps passe, les événements changent, comme aussi les aspirations ; toute évolution nouvelle entraîne un ordre spécial de choses, et de nouveaux progrès se font jour.

Le « président », choisi ordinairement dans le petit nombre des sommités artistiques, est soumis à une réélection annuelle. Toutefois, la même personne réunit ordinairement, plusieurs années de suite, tous les suffrages. Benjamin West, Thomas Lawrence, Martin Shee et Charles Lock Eastlake, pour ne citer que ceux-là, à côté du président actuel, sir Frédéric Leighton, eurent le privilège de pouvoir ajouter à la suite de leurs noms les trois lettres P. R. A. (président de la Royale Académie).

Les membres de la « Royal Academy » sont limités au nombre de 40. Tous doivent être artistes de profession, demeurer sur le sol anglais et être reçus à la suite de l'ac-

Digitized by Google

ceptation d'une œuvre qui réalise la plus haute expression de leur talent. Ils sont d'abord « associés » (A. R. A.), ensuite, « membres » proprement dits (R. A.).

Depuis sa fondation, la « Royal Academy » compte plus de 200 membres : le premier en ligne est Reynolds, et J. Boehm l'un des derniers. Ces artistes d'élite, le président en tête, dominent, de toute la puissance de leur savoir et de leur autorité, l'école anglaise même.

Examinons maintenant de plus près cette « Royal School academy of arts », que nous avons eu le privilège de visiter en compagnie d'un des professeurs de la section d'architecture, M. Phrené Spiers, un Anglais ayant fait ses études à l'École centrale des beaux-arts de Paris.

Nous le remercions encore ici du dévouement qu'il a mis à nous montrer, dans tous leurs détails, les vastes constructions qui contiennent les magnifiques salons de la « Royal Academy » destinés aux expositions annuelles de peinture, de sculpture et d'architecture. C'est là que se rencontrent, tous les ans, les sommités du monde des sciences, des lettres et des arts. Nous avons assisté à l'une de ces réceptions, où le high-life anglais se montre dans tout son éblouissant éclat et auxquelles les plus grandes dames de la société se font gloire d'assister dans les toilettes les plus luxueuses. Le président, sir Frederick Leighton, avait eu l'amabilité de nous inviter. Toutefois, ce n'est pas ici le moment de parler de cette réception caractéristique, que nous mentionnons uniquement pour montrer la place prépondérante que les Anglais réservent aux nobles choses de l'art.

Dans le labyrinthe des couloirs froids et nus de l'école des beaux-arts, où notre cicérone, M. Spiers, nous conduisit d'abord, nous avons été présentés à M. Pickersgill, le « keeper » ou régisseur général des études. Ensuite, nous sommes allés analyser les études faites par les jeunes gens et les jeunes filles — il y en a beaucoup — qui désirent fréquenter les cours de la « Royal Academy ».

Tous les récipiendaires sont, avant d'être admis, obligés de faire preuve de leur savoir. N'entre pas qui veut à cette

Digitized by Google

école. Les peintres, les sculpteurs et les architectes, pour jouir de cette faveur, doivent se soumettre à une série d'épreuves graduées.

C'est un « entraînement » complet. Les Anglais ont leurs « national art training schools », comme ils ont le talent d'entraîner les chevaux de courses et les jeunes gens pour le célèbre match de l' « Oxford » et « Cambridge Boat race ».

Pour être compté parmi les élèves de l'école, il faut déjà posséder certaines connaissances. La « Royal Academy of arts » de Londres ne s'occupe ni de l'enseignement élémentaire, ni même de l'enseignement moyen. Il est inutile d'insister sur cette situation curieuse, car on comprend tout de suite son importance. Il est évident que les études élémentaires seules peuvent assurer, dans une école, l'unité de son enseignement, c'est-à-dire la méthode, la logique et la parfaite coordination de toutes les parties du programme des études.

Analysons maintenant les épreuves d'admission, qui présentent une certaine complication et des difficultés sérieuses. Nous nous sommes laissé dire, par un pessimiste, que tout l'enseignement de la « Royal Academy » se résumait pour les postulants dans la préparation et l'achèvement des différentes épreuves que les récipiendaires, *the applicants for admission*, doivent exécuter pour devenir élèves, et les élèves mêmes, *the students*, pour passer d'un cours dans un autre. Nous rapportons cette opinion pour ce qu'elle vaut.

Considérons en premier lieu les architectes. « L'entraînement » qu'on leur fait subir est, en principe, le même que celui par lequel les jeunes peintres ou sculpteurs doivent passer à leur tour.

L'élève commence par se préparer n'importe où et n'importe comment. Lorsqu'il se croit d'une force suffisante, il se présente et, immédiatement, on lui donne à exécuter, chez lui et bien à l'aise, soit la copie en plan, coupe et élévation d'un monument quelconque, soit le relevé d'une construction déterminée avec un croquis dessiné en perspective.

S'il a eu la bonne idée de se faire mettre au courant des exigences du *first council*, il connaîtra les *ficelles* dont il

Digitized by Google

doit user et se gardera de perdre son temps à faire ce que nous appelons dans notre argot un dessin *chic*. Il se contentera de quelques traits uniformes, accentués et corrects, qui réalisent ici le *nec plus ultra* demandé.

Ce travail achevé, le conseil d'admission le juge avec tous les autres dessins faits dans les mêmes conditions. Une sélection s'opère et le vainqueur, de postulant ou *applicant* qu'il était, devient *probationer*, ce qui lui donne le droit de pousser les choses plus loin.

Cependant, il n'est pas encore *student*, car, à l'Académie même, il doit exécuter, sous l'œil soupçonneux du *keeper*, un travail analogue à celui qui lui a valu son premier succès. Rien, en effet, ne prouve jusqu'ici que l'œuvre présentée soit sienne.

Si cette seconde épreuve reçoit l'approbation du *council*, le *probationer* devient *student;* on lui remet un *ticket* en ivoire et il est admis à fréquenter les cours pour un terme de six ans. Pendant ce temps, il doit, à des époques déterminées, se soumettre à d'autres épreuves pour passer dans les cours supérieurs.

C'est ainsi qu'à l'*admission of probationers* succède l'*admission of students*, divisée elle-même en deux termes de trois ans ou *studentships*, qui comportent chacun une série spéciale de concours.

L'élève peintre, par exemple, doit exécuter d'abord un dessin au crayon noir, bien achevé, d'après une figure antique non drapée. Il doit, en outre, faire preuve de ses connaissances en anatomie, et désigner par leurs noms les muscles, les tendons et les os du corps humain.

Nous avons analysé ces différents essais, — ils étaient placés dans les salles de la « Royal Academy », où sont exposés les travaux de réception de chacun des académiciens. Certes, il y avait un contraste frappant entre ces œuvres d'artistes faits et celles des étudiants.

A l'occasion, nos cicérones ne manquaient pas d'attirer notre attention sur telle ou telle page marquante dans cette évolution de la peinture anglaise depuis Reynolds jusqu'à

Digitized by Google

nos jours. Cependant, nous n'avions d'yeux que pour les dessins des *probationers* et, vraiment, ils étaient de nature à provoquer notre attention.

Vous vous imaginez que, pour être admis ici, il faut dessiner grandement, largement et sainement? Erreur profonde. La « Royal Academy » veut du fini, du *fignolage*, tout ce qu'il y a de plus fignolé. Ces Thésée, ces Vénus de Milo, ces Achille ressortent en force sur un fond blanc. De près, rien de plus achevé : c'est un travail fait à la loupe et qu'il faudrait apprécier la loupe en main.

— « It is pointed », disait M. Pickersgill, et ce seul mot résumait, à son avis, toutes les lois de l'esthétique.

Hélas! combien ce misérable procédé est loin de celui que préconisa le célèbre Reynolds. « Cette scrupuleuse exactitude, disait-il, dans un de ses « discours académiques », est si contraire à la méthode ordinaire de toutes les académies, que ce n'est qu'avec crainte que je demande de la soumettre à la considération des directeurs, pour les prier de décider si ce défaut n'est pas la cause du chagrin qu'on a de se voir trompé dans l'espérance conçue au sujet de ces élèves qui, à l'âge de seize ans, travaillent mieux que des enfants et, à trente, font souvent moins bien que des hommes. »

Rien de plus juste. Ces dessins pointillés avec autant de courage que de patience et d'habileté, peuvent plaire au bourgeois, qui cherche avant tout l'*image*, mais nous doutons qu'un artiste sérieux, praticien de talent ou théoricien savant, pût les admirer.

De malheureux jeunes gens consacrent des mois et des mois à ce travail, après s'être soumis, en dehors du giron de l' « Academy », à un entraînement fort long, dans des établissements spéciaux et chez des professeurs particuliers dont nous pourrions citer les noms; mais ils n'en retirent pas de fruits, car cet enseignement n'a aucune valeur. Que de temps précieux perdu! Que de travail pénible pour atteindre un résultat aussi négatif!

Nous nous empressons de constater que les autres épreuves sont infiniment plus saines. La copie d'un mannequin drapé,

Digitized by Google

la nature morte et l'étude au crayon noir d'une figure de femme dessinée d'après nature, que nous avons remarquées, montrent d'excellentes qualités.

Mais nous avons assez parlé de ces concours ; occupons-nous de l'école proprement dite. L'enseignement y est divisé en un certain nombre de groupes ou de « schools » dans lesquels les élèves restent un temps déterminé et étudient pour se préparer aux différentes épreuves dont nous venons de parler. C'est ainsi que l'on compte 1° une « Antique School » ; 2° une « Preliminary School of painting »; 3° une « Upper School of painting from the living model, nude and draped»; 4° une « Life School » ; 5° une « School of Modelling from the life »; 6° une « Architectural School » et 7° une « Perspective School ».

Tous les élèves sont sous la direction générale du *keeper*, et un membre de l'« Academy of arts », *a visitor*, vient, de temps en temps, jeter un coup d'œil sur les travaux des étudiants.

Un certain nombre de professeurs, payés à cet effet, se partagent les 33 conférences ou *lectures* obligatoires annuelles et donnent ainsi les leçons théoriques.

Disons encore que les élèves ont à leur disposition une magnifique bibliothèque. Malheureusement, au dire même de M. Pickersgill, cette *library* est très peu fréquentée.

Tel est l'enseignement artistique en Angleterre. Nous pourrions, il est vrai, parler encore de l'École de Kensington, dont le *principal*, M. Sparkes, nous a fort gracieusement fait les honneurs, mais cet établissement normal présente beaucoup de rapports avec la « Royal Academy » dans la nature des travaux, les procédés techniques et la méthode préconisée, abstraction faite de l'enseignement des arts appliqués. Il serait à noter, cependant, que le célèbre *pointed drawing* que nous avons vu fleurir à l'Académie n'obtient ici qu'un succès fort relatif. Ce fait est tout à l'avantage de l'École de Kensington.

Résumons donc. — Analysé impartialement, sans parti pris ni idée préconçue, l'enseignement artistique en Angle-

Digitized by Google

terre, envisagé spécialement au point de vue du grand art, est excellent sous certains rapports, tout en laissant fortement à désirer d'autre part. Il y a là des défauts et des qualités, comme partout.

Quoi qu'il en soit, si la « Royal Academy » peut servir d'exemple pour tout ce qui concerne l'organisation matérielle des cours, l'ordre intérieur et l'esprit de corps ou d'initiative, il s'en faut de beaucoup que le programme des cours lui-même soit aussi bon. Il manque de coordination.

Voici d'ailleurs l'opinion d'un membre même de l'Académie des beaux-arts : « Nous autres académiciens, membres de la grande confrérie, nous n'approuvons pas toujours les tendances préconisées en matière d'enseignement. Bien souvent, nous les trouvons surannées ; mais, voyez-vous, l'Anglais tient énormément à ses traditions, c'est un sacerdoce, et si, par hasard, on nous attaque, loin de chercher à réorganiser les cours nécessaires, — il n'y faut pas songer, — nous nous évertuons de détourner la conversation, ou bien nous retirons tout simplement notre épingle du jeu. »

Certes, comme exemple de plaidoirie pratique, ce n'est pas mal. Les préceptes de la « Royal Academy » et le nombre de ses membres constituent un tout concret formant corps. Aucune responsabilité ne saurait donc tomber sur une individualité particulière et, depuis longtemps, les académiciens se renvoient les projets de réforme les uns aux autres sans obtenir de résultats sérieux.

Nous avons déjà conclu, précédemment, que l'école anglaise n'a pas de traditions ; ajoutons ici qu'il lui manque aussi un enseignement artistique complet.

III. — Le présent. — Les préraphaélites.

Le passé de l'école anglaise de peinture pèse excessivement peu ; la grande tradition fait défaut. Les Gainsborough, les Turner, les Landseer et tant d'autres n'ont jamais travaillé qu'au caprice de leurs fantaisies. S'inspirant de tendances et de principes divers, ils n'ont pas su donner à l'art un caractère vraiment national.

Digitized by Google

Aujourd'hui encore, le même état de choses persiste. Les artistes débordent de bonne volonté : ils cherchent, ils tâtonnent, mais ne parviennent, en général, qu'à produire des œuvres d'un mérite secondaire. Certes, il y a des exceptions, brillantes même, mais elles sont rares.

En Angleterre, il y a peu de *peintres*, dans le vrai sens du mot. Leur talent est toujours éclectique, car les artistes vraiment anglais ne possèdent pas la bonne *technique* de leur art.

A l'appui de ce dire, un groupe bien spécial, profondément étrange dans son originalité archaïque, attire tout d'abord notre attention. Il s'agit des *préraphaélites*, qui, jadis, sous le nom de Nazaréens, eurent, en Allemagne, un certain nombre d'adeptes.

En Angleterre, et particulièrement à Londres, ce mot est dans toutes les bouches. On le prononce avec respect, car il éveille le souvenir d'une tendance sacrée. Pour nous, c'est simplement un néologisme avec lequel il nous faut faire connaissance.

L'apôtre du préraphaélitisme est Ruskin, le critique bien connu par ses conceptions générales doublées des idées les plus poétiques. Nous ne disons pas que les nouvelles tendances naquirent avec lui ; non, les racines de la plante sont plus profondes, et le gradué d'Oxford ne fit qu'imprimer au mouvement une impulsion vigoureuse.

L'*école*, puisqu'on lui accorde ce nom, datait de 1797, époque à laquelle le peintre anglais Fisk fut le chef de file de l'ébranlement nouveau. Ruskin, lui, est venu à point nommé. Il a emboîté le pas et, avec l'obstination aveugle des hommes qui consacrent leur vie au triomphe d'un principe ou d'une idée, il a repris laborieusement le travail au point où il était arrêté.

Le nouvel apôtre était grand admirateur des phrases éthérées et, avec le sentiment d'un philosophe que les abstractions plongent dans une fascinante concentration, il était penseur à la façon des idéalistes.

Ruskin affectionne les émotions de l'âme. Doué d'une grande éloquence, il recherche l'occasion de poser pour

Digitized by Google

orateur. Par le flux fécond de ses paroles entraînantes, il veut persuader, comme les pasteurs allemands immortalisés par Gœthe, que la morale est le flambeau de la vie. Dès lors, il regarde la nature bien moins en peintre qu'en philosophe. Dans l'immensité des mers déroulant au loin leurs vagues bordées d'écume, il voit la preuve de la petitesse humaine. L'homme est une goutte dans l'océan du monde, un atome infime dans la splendide grandeur de la création.

Voilà le philosophe, voilà la tendance de son esprit. Amant de la nature, il veut que le peintre cherche l'imitation exacte, — ce sera une des caractéristiques principales du préraphaélitisme. La nature est sublime : il faut l'étudier, l'analyser, l'admirer et... la regarder à la loupe.

« Pour ma part, s'écrie Ruskin, je ne vois point en quoi peut consister la différence d'un maître et d'un novice, si ce n'est pas dans l'expression des délicates vérités. Avoir de la main et peindre de l'herbe ou des ronces avec assez de vraisemblance pour satisfaire l'œil, c'est là un talent qu'une ou deux années d'apprentissage donneraient au premier venu. *Mais surprendre dans l'herbe ou dans les ronces ces mystères d'invention et de combinaison par lesquels la nature parle à l'esprit; retracer la fine cassure et la courbe descendante et l'ombre ondulée du sol, qui s'éboule avec une grande légèreté; découvrir, jusque dans les minuties en apparence les plus insignifiantes et les plus méprisables, l'opération incessante de la puissance divine qui embellit et glorifie; proclamer enfin toutes ces choses pour les enseigner à ceux qui ne regardent pas et ne pensent pas : voilà ce qui est vraiment le privilège et la vocation spéciale de l'esprit supérieur; voilà, par conséquent, le devoir particulier qui lui est assigné par la Providence.*

Pour le préraphaélite, la *facture* sera donc le fini achevé au possible. Toutefois, la *composition* devra avoir aussi sa caractéristique dans la forme comme dans le choix du sujet et rechercher « la manifestation de l'homme dans son plus bel état moral », car la peinture doit, avant tout, être un puissant moyen de moralisation.

Digitized by Google

L'exagération de ce principe conduit au conventionnel. Tout en voyant petit, on s'inspire des maîtres italiens qui ont précédé Raphaël et l'on produit des œuvres sans action, sans vie. Les compositions sont raides, inertes, archaïques dans la forme, archaïques dans l'idée.

Comme dans les âges gothiques, la symétrie et la disposition des compositions sont d'une froideur de pierre. C'est l'enfance de l'art. Une ingénuité pieuse rappelle les sujets sacrés, car la sécheresse et l'immobilité des figures semblent devoir faire naître un sentiment de solennel recueillement.

En Angleterre, le succès de ces illuminés du préraphaélitisme se comprend, malgré les contradictions évidentes que l'on remarque dans la nature même de leurs principes. Chez nous, l'introduction de ces tendances rencontrerait des obstacles insurmontables, mais là-bas, où les sectes diverses pullulent et où les sociétés de tempérance sont nombreuses, là-bas, dans la patrie de la « salvation army » et des psaumes chantés en plein vent, le dimanche, dans les rues sombres, elle provoque une émotion à la fois curieuse et naïve. Souvent elle touche au délire.

En visitant la « Grosvenor Gallery », nous exprimions notre peu d'enthousiasme pour la peinture préraphaélitique. « Comment est-il possible d'émettre une opinion pareille, s'écria naïvement un fervent apôtre du principe ? Ces tableaux exercent une véritable fascination ! »

Une fascination ! oui, telle est bien la vérité. Nous estimons cependant que, dans ces anachronismes, l'art réel, le grand art, est bien loin. L'artiste ne doit pas borner son rôle à fasciner les natures impressionnables en exploitant la nécessité de la morale ; il doit être, avant tout, de son époque.

Au mot *conventionnel*, le « Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts » juge sévèrement l'art des préraphaélites. D'après lui, la tendance de l'école serait une simple aberration accusant un éloignement voulu du naturel et de la raison dans la composition, les formes et les couleurs. On ne saurait mieux dire.

Aujourd'hui, d'ailleurs, l'armée des adeptes est loin de

Digitized by Google

constituer une confrérie unique. Il y a eu des dissentiments. Des groupes se sont formés, et les apôtres n'ont plus la naïveté d'ajouter à la suite de leurs noms les initiales P. R. B., « Pre-Raphaelite Brother », Frère Préraphaélite.

La zizanie a poussé dans les rangs. Les exagérations ont augmenté. Quelques adeptes ont travaillé les détails au microscope, et il en est résulté, dans la facture, un fini à rendre fou un Chinois, comme l'a dit très spirituellement Théophile Gautier.

D'un autre côté, le triomphe de la morale n'est plus resté le but unique. On a fait du préraphaélitisme dans la peinture de genre, et le grand Millais, le premier, a donné dans cette voie.

Plus tard, les autres ont suivi, et les tableaux de W. Holman Hunt, Arthur Hughes, sir Noel Paton, D. Rossetti, Madox Brown, Burnes Jones et tant d'autres présentent, dans leur ensemble, toutes les variétés qui distingent la généralité des écoles. Avec la perte de l'unité du principe s'est accentuée l'individualité de l'artiste.

Le *King Cophetua and the Beggar maid*, une composition du peintre Burnes Jones dans laquelle un roi, en grand apparat et armé de pied en cap, contemple une jeune et jolie mendiante agenouillée sur un coussin de pourpre, était, l'an dernier, la *great attraction* de la Grosvenor Gallery. Certes, dans son ensemble, l'œuvre accusait les lignes chères aux préraphaélites, mais, comme *facture*, c'était infiniment supérieur à tout ce que l'école donne ordinairement. Il est vrai qu'au point de vue de l'harmonie des couleurs, l'artiste est un des grands maîtres de l'école anglaise. Le catalogue, d'ailleurs, était précis à cet égard. « Les principales figures du tableau, dit-il, sont très nobles, mais la grande beauté réside dans les couleurs, *qui ont été rarement surpassées par n'importe quel peintre.* » On le voit, les Anglais expriment franchement leurs opinions.

Quelques astres secondaires scintillent à côté de ces soleils. Miss E. Pickering et MM. Spencer, Stanhope, Walter Crane, etc., sont du nombre.

Digitized by Google

Ce dernier peintre est l'auteur d'une composition intitulée *The Bridge of Life*, qui n'est qu'une réminiscence fidèle des œuvres du maître italien Boticelli, un contemporain de Raphaël. Cette peinture, d'un dessin médiocre, avait une tonalité terne et fausse. Les vers suivants en avaient inspiré la composition :

What is life? A bridge that ever
Bears a throng across a river;
There the Taker, here the Giver.

What is life? In its beginning,
From the staff see Clotho spinning,
Golden thread and worth the winning.

Life with life, fate-woven ever,
Life the web and love the weaver,
Atropos at last doth sever.

What is life to grief complaining?
Fortune, Fame, and Love disdaining,
Hope, perchance, alone remaining.

Par ses hautes visées, la peinture des préraphaélites se range immédiatement à côté de la peinture d'histoire. Nous analyserons donc la valeur de cette dernière.

EDMOND-LOUIS DE TAEYE.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

LA PIERRE BRUNEHAUT.

Au village d'Hollain, près d'Antoing, s'élève un monument étrange.

C'est tout simplement une pierre énorme, de grès dur, haute d'environ 5 mètres, large de 3^m20 et épaisse de 60 centimètres. Perpendiculaire, elle s'enfonce, dit-on, dans le sol à trois mètres, ce qui porte sa hauteur totale à huit mètres environ. Son poids est colossal. Elle est connue dans le pays sous le nom de Pierre Brunehaut.

Quelle est l'origine de cette pierre? Bien des recherches ont été faites dans le but de la connaître. Le doute subsiste toujours. Les deux hypothèses qui l'emportent sont qu'elle est ou un monument des victoires romaines, ou une pierre druidique.

Elle est en tout cas le seul vestige de ce genre qui subsiste encore en Belgique; et, de par son antiquité comme aussi de par l'intérêt historique qui s'y rattache, elle constitue une chose éminemment respectable aux yeux des géologues comme à ceux des historiens.

Les vieillards des environs disent que cette pierre n'a pas toujours eu la position correctement perpendiculaire qu'elle occupe actuellement. Il y a soixante ans, disent-ils, elle était fortement penchée. La municipalité la fit relever. Il paraîtrait même que cette petite opération coûta 600 francs à la commune, somme énorme, vu ces temps-là et vu aussi les modiques ressources du village.

Sous l'empire, dit M. J.-B. Delmée dans la *Belgique illustrée*, on voulut l'utiliser pour la construction d'une écluse. Mais la vénérable pierre opposa à ce vandalisme l'obstacle insurmontable de son poids énorme.

Digitized by Google

Actuellement, elle ne fait plus que l'objet des visites de quelques rares savants, qui parfois lui viennent de très loin.

Et cependant, cette pierre doit avoir un passé long et glorieux. Elle, qui voit, actuellement, à ses pieds courir un prosaïque chemin de fer, a été entourée, il y a bien des siècles, d'arbres gigantesques, sous le feuillage desquels se répondaient les cris sauvages des loups et des ours.

Peut-être, à cette époque, les troglodytes ont-ils fait sous son abri leur cuisine primitive.

Puis, plus tard, les druides ont sans doute, sur cette table immense, sacrifié leurs prisonniers de guerre au farouche Odin.

Plus tard encore, et ceci devient de l'histoire, elle a dû être l'objet d'un véritable culte de la part des habitants du pays, qui, il y a quelques siècles à peine, y brûlaient des chandelles la nuit et y suspendaient des ex-voto.

Pendant tout le moyen âge, en effet, et postérieurement encore à cette mystique époque, l'adoration des choses monstrueuses sévissait partout, surtout dans les campagnes.

Les arbres remarquables par leur grosseur, les grands rochers, les pierres immenses voyaient tous les soirs, et la nuit surtout, un peuple stupide s'aplatir à leurs genoux, implorant des grâces qu'ils ne pouvaient demander à un Dieu qu'ils ne voyaient pas et que, malgré les théories d'une religion imposée, leur grossièreté ne pouvait deviner.

Le mal sévissait à tel point sous Charlemagne, que ce grand empereur édicta une loi punissant, à l'égal des sacrilèges, ceux qui s'adonnaient ainsi au culte des choses extérieures. Or, l'on sait quel était le supplice des malheureux convaincus de l'abominable crime de sacrilège: la mort avec toutes les aggravations de supplices atroces

Différentes légendes circulaient dans le temps sur cette pierre. Mais le progrès a converti même les campagnes à des idées plus saines ; et nos paysans du Tournaisis sourient de pitié quand on leur raconte que leurs ancêtres croyaient que cette pierre était sortie de l'enfer, ou bien qu'elle était tombée du tablier de la sainte Vierge, un jour que la Reine des cieux, au temps de la construction de

Digitized by Google

Notre-Dame de Tournai, avait voulu apporter sa part aux fondements de la cathédrale.

Toutefois, on en voit encore qui viennent y aiguiser leurs couteaux, convaincus que le tranchant ne s'en usera plus jamais et qu'il pourra pénétrer les corps les plus durs.

Pourquoi le nom de Brunehaut fut-il donné par la population à ce vestige d'âges bien antérieurs au VI^e^ siècle? M. Delmée semble pencher pour l'étymologie suivante : *Brune pierre, pierre brune, pierre brune et haute* et enfin *Pierre Brunehault.*

Nous ne croyons pas qu'il faille avoir recours à cette ingénieuse explication.

Nous pensons que la dénomination donnée à cette pierre a été réellement empruntée à la rivale de Frédégonde.

Toute cette vieille contrée, qui faisait autrefois partie de l'Austrasie, garda longtemps, en effet, la mémoire de cette grande reine, célèbre par sa beauté, son génie, ses travaux, ses malheurs et aussi, hélas! par les crimes qui signalèrent sa vieillesse. Partout dans ce pays, comme dans le nord de la France, le nom de Brunehaut est cité : tours Brunehaut, forts Brunehaut, et surtout chaussées Brunehaut. Pour ces dernières, elles sont évidemment des chaussées romaines, probablement réparées et améliorées par la reine d'Austrasie. Et justement aux pieds de la pierre druidique dont nous parlons, se trouve une chaussée que les paysans des environs appellent chaussée Brunehaut et qui lui a probablement, par voisinage, prêté son nom.

Quelle est la conclusion de ces quelques lignes?

C'est que nous possédons, chez nous, un petit trésor d'archéologie que nous négligeons complètement, et que, si le gouvernement le voulait, il attirerait du côté de cet intéressant vestige des temps passés l'attention bien légitime du public. Il y a quelques années, il acheta à un particulier un are du terrain environnant la pierre, puis il y planta quatre petits peupliers qui, au milieu de la campagne, élèvent piteusement leurs flèches rabougries. Puis, dans sa sollicitude, il fit cimenter ce terrain tout autour de la pierre, et voilà tout!

Rien qui indique au voyageur ce qu'est cette pierre, rien non plus

Digitized by Google

qui la protège contre les profanations des imbéciles qui y vont inscrire leur nom.

Et cependant, en creusant la terre jusqu'à la base même du monolithe et en soutenant celui-ci au moyen d'étançons de fer forgé, puis, en entourant la pierre d'un grillage artistique, sur lequel on pourrait apposer une plaque avec notice explicative, on rendrait un juste hommage à ce vénérable témoin de nos vieux âges historiques et l'on doterait la Belgique d'un nouveau monument aussi intéressant pour le gros du public que pour les vrais savants.

Nous prions la commission royale des monuments de vouloir bien examiner ces quelques réflexions. Dr V. Godineau.

LES ORIGINES DES ANCIENNES RELIGIONS DE L'AMÉRIQUE.

Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou, par A. Réville, professeur au Collège de France. Paris, librairie Fischbacher.

M. Albert Réville poursuit avec persévérance, et aussi rapidement que le sujet le comporte, la grande *Histoire des Religions* qu'il a inaugurée en 1880 par un volume de Prolégomènes. Le deuxième et le troisième volumes, publiés trois ans plus tard, traitaient des religions des peuples non civilisés; en voici maintenant un quatrième qui nous initie aux religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou. La marche que suit l'auteur lui est indiquée par la logique des choses : car ces religions du nouveau monde « reposent immédiatement sur le sous-sol » qu'il a décrit dans l'ouvrage précédent; partout dans ce polythéisme qui est arrivé à personnifier les objets de son culte, on voit reparaître à fleur de terre, ainsi qu'une vieille racine qui pousse encore des rejetons, l'animisme, « la religion des esprits anonymes et mal définis », qui domine chez tous les peuples non civilisés. Les religions américaines sont les plus rapprochées de cette religion primitive.

L'étude de ces religions américaines offre un intérêt particulier, à cause d'un grand problème qui s'y rattache, celui de leurs origines. Sont-elles indigènes, nées sur le sol même où elles ont fleuri? Ou

Digitized by Google

bien ont-elles été importées de l'ancien monde à quelque époque inconnue? Ce qui force à poser la question, c'est leur ressemblance frappante, souvent merveilleuse, avec les vieilles religions naturistes de l'Europe et de l'Asie. Leurs divinités sont généralement les mêmes sous d'autres noms et des noms étranges : le soleil (*Uitzilopochtli*, au Mexique, *Inti*, au Pérou), la lune, le vent, l'eau, le feu, etc. Le Mexique a une déesse de l'agriculture, une Cérès ou Déméter (Centeotl), et cette déesse a une fille, une Cora ou Perséphone (Xilonen). On y trouve un dieu-soleil qui meurt pour renaître, exactement comme l'Osiris égyptien, l'Adonis phénicien, le Zeus crétois. Au Pérou, les Vierges du Soleil répondent aux Vestales romaines; comme celles-ci, elles doivent entretenir le feu sacré et faire vœu de chasteté, sous peine, si elles le violent, d'être enterrées vivantes. Ces religions américaines possèdent une hiérarchie sacerdotale, des devins qui inspectent les entrailles des animaux, des astrologues qui interrogent les astres et tirent des horoscopes. Leur culte a pour cérémonies centrales des sacrifices, et au Mexique en particulier, des sacrifices humains, comme chez les Grecs préhistoriques, les Phéniciens, les Gaulois. Plus extraordinaires encore sont les analogies avec le catholicisme, les couvents, les moines, les nonnes, la croix [1] gravée ou fixée sur un grand nombre d'édifices religieux, une déesse mère tenant son enfant dans ses bras, des rites imitant le baptême, la confession et même la communion, c'est-à-dire la manducation d'une pâte considérée comme la substance du dieu.

Comment expliquer ces étonnantes analogies? Les premiers Espagnols, frappés surtout des usages qui leur rappelaient leur propre culte, y voyaient une ruse gigantesque du diable qui avait singé la religion véritable pour mieux établir son règne sur les esprits des hommes; ou bien ils se rabattaient sur une prétendue mission de l'apôtre Thomas, dont on avait fait une sorte d'évangéliste universel. Les savants modernes ne s'arrêtent plus à ces explications par trop fantaisistes; mais beaucoup croient à une influence directe de l'ancien monde sur le nouveau. Quel serait donc le peuple auquel il faudrait attribuer l'introduction de la civilisation et de la religion en

[1] La croix mexicaine était simplement le symbole des quatre vents.

Digitized by Google

Amérique? Ici, les opinions sont fort divisées : on a pensé successivement aux Chinois, aux Indous, aux Égyptiens, aux Chaldéens, aux Carthaginois, aux Grecs, aux Celtes, même aux Israélites, en un mot à tous les peuples dont les croyances ou les cérémonies ont de l'affinité avec celles de l'Amérique. Humboldt et d'Eichthal ont maintenu l'origine bouddhique de la civilisation américaine. M. Désiré Charnay, dans un ouvrage qui a paru cette année même [1], rattache cette civilisation à l'Asie orientale, à la Chine, au Japon, à la Malaisie.

M. Réville rejette toutes ces hypothèses. Il soutient l'originalité absolue de la civilisation et des religions américaines. Toutes les analogies qu'on a relevées proviennent à ses yeux de « l'identité foncière de l'être humain, du caractère universel des lois de l'esprit ». Il pense qu'au même degré de développement, l'esprit humain engendre naturellement des croyances semblables sur les divers points du globe, sans qu'il soit nécessaire de supposer une communication entre les pays où ces phénomènes identiques se sont produits. D'une manière générale, nous adhérons à cette thèse, et nous sommes tenté de donner raison à M. Réville. Cependant nous n'avons pas assez étudié le cas spécial de l'Amérique pour oser prendre nettement parti. Bornons-nous à indiquer les deux considérations que M. Réville regarde comme décisives : la première, c'est que la civilisation américaine semble être procédée directement d'une sauvagerie indigène, sans qu'on puisse, dans sa marche et son développement, saisir d'interruption, de solution de continuité, comme celle qu'aurait certainement causée l'invasion d'une civilisation plus avancée. La seconde, c'est que, quand les Espagnols découvrirent l'Amérique, ni les Mexicains ni les Péruviens ne connaissaient l'usage du fer, bien que le minerai de fer se trouve dans les deux pays; de sorte que si jamais des rapports ont eu lieu entre l'ancien monde et le nouveau, ils doivent remonter à une époque antérieure à l'âge du fer sur le vieux continent, c'est-à-dire à une époque où les Européens et les Asiates n'avaient guère de civilisation à apporter.

[1] *Anciennes villes du nouveau monde.*

Digitized by Google

En esquissant cette question générale, nous n'avons voulu que faire entrevoir l'importance et l'attrait du sujet. Pour la description détaillée des religions américaines elles-mêmes, nous sommes forcé de renvoyer au livre de M. Réville. La lecture en est rendue facile par les qualités éminentes de l'auteur : une science consciencieuse, une parfaite clarté dans l'exposition et beaucoup d'agrément dans le style. Sous la plume de M. Réville, l'histoire des religions, vers laquelle une curiosité croissante pousse les esprits, perd une grande partie de son aridité. J. HOCART.

Études sur la responsabilité, par J. PUTSAGE. Bruxelles, Larcier, 1885.

Si l'homme ne possède pas le libre arbitre, sa responsabilité n'existe point, ni la culpabilité, ni la morale, et que vient-on nous parler de liberté politique et de philosophie du droit? Tout se borne à la lutte de l'existence, comme pour les plantes et les bêtes. Ce qu'on nommait jadis la conscience n'est que le cri de l'instinct de conservation, avertissant les passions aveugles d'un danger qu'elles ne peuvent voir, et la législation, avec ses répressions, n'est que le droit du plus fort aux mains des classes gouvernantes, imposant leur intérêt, sous le nom d'ordre, aux faibles ignorants et au grand nombre désarmé.

Ces conséquences logiques du déterminisme inquiètent bien des esprits; elles renverseraient tout ordre moral et saperaient par la base des libertés qui nous ont coûté tant de sang et qui réclament encore tant de vigilance et de raison pratique.

Mais si la théorie scientifique est vraie dans le domaine physique, s'impose-t-elle avec la même rigueur à l'intelligence humaine? Dans ce cas, il faudrait en faire son deuil, chercher dans cette science matérialiste les lois de la vie et de la société, tâcher, pour ceux qui les connaissent, d'être les plus forts pour les imposer au troupeau humain qui, sans cette coercition, resterait à la merci des seules influences physiques, de race ou de nature.

En attendant, il semble qu'il n'y ait pas à choisir : on croit ou on nie. Lequel vaut mieux de ces deux « mysticismes » ? L'auteur les

Digitized by Google

appelle ainsi, et, en effet, la parenté n'est pas niable, — si tant est qu'il nous reste la faculté de juger, — entre l'affirmation et la négation, sans preuves, sur des sujets d'ordre surnaturel; et la science est tout aussi incompatible avec l'athéisme qui dit : Il n'y a rien, qu'avec la foi qui voit Dieu ; — sans compter cette égalité absolue d'esprits que déterminent, sans choix, des causes invincibles : croyants par atavisme ou matérialistes par névrose.

Le fait est que notre époque va à la négation, que le matérialisme tend à tout envahir, et il est hors de doute que la théorie de la lutte pour l'existence, mal comprise, ne soit une des causes foncières du trouble des mœurs et de la licence des lettres. Le ton est donné par la science! et qu'est-il besoin de s'enquérir, si la science permet de passer du particulier au général et d'appliquer à l'ordre moral et social ce qui ne régit d'une manière aussi absolue que l'ordre matériel? Le chemin est ouvert : on fait ainsi bruit et succès dans le monde!

Où cela nous mènera-t-il? Le danger le plus vraisemblable, peut-être, est une de ces luttes religieuses où tous les croyants se rallient à un empereur quelconque, courtier de l'ordre et de la loi, ou à un culte nouveau, pour « sauver la famille et la morale » en opprimant encore une fois une liberté qui se nie elle-même.

Pour ceux qui s'effrayent et veulent sortir du « cercle vicieux », le tableau de notre époque prend des couleurs peu rassurantes : « Aujourd'hui, l'art de se faire valoir au delà de son mérite et de rabaisser les autres au-dessous du leur est la condition la plus indispensable pour réussir; la loyauté des moyens est de peu de valeur... »

On dirait que l'auteur a sous les yeux des modèles, il ne ménage ni les artistes, ni la gent de lettres, et la société tout entière lui présente un pareil spectacle : « Misère à la base, dégradation au sommet, convoitise partout et justice nulle part... »

On va plus loin. Aristote n'a-t-il pas dit que « celui qui n'a que des opinions, si on le compare à celui qui sait, est dans un état de maladie » ? Appliquant la théorie aux théoriciens, le Dr Bolinski, de Pétersbourg voit dans « cette absence de sens moral », dans cet

Digitized by Google

« égoïsme à son degré de paroxysme le plus élevé », une de ces folies lucides qu'étudient les aliénistes, et il fait de ces irresponsables une sorte d'insensés qu'il étiquète sous le nom de *psychopathes*.

Pour notre auteur, c'est pis qu'une folie, c'est une logique parfaite, c'est la conséquence forcée d'une erreur régnante : le déterminisme.

On ne voit jamais si clair dans le mal, et on ne tranche si fort dans le vif que lorsqu'on a par devers soi une panacée de salut toute prête : « Chercher la *science réelle*, a dit Geoffroy-Saint-Hilaire, et pour la chercher, savoir qu'elle est à chercher. »

Bien des fois déjà cependant, les déterministes ont répudié ces conséquences extrêmes ou, sans y prendre garde, en ont établi de tout opposées. La psychologie expérimentale anglaise n'est pas matérialiste et notre psychologue, M. Delbœuf, a établi par chiffres le libre arbitre ; parlant récemment du principe de la fixation de la force, il a pu dire : « J'ai montré déjà, et un jour je le montrerai mieux encore, qu'il a aussi sa place tout indiquée dans la question de la liberté [1]. »

En plein congrès international de libres-penseurs (1880), la question étant à l'ordre du jour, Louis Buchner se prononça contre l'irresponsabilité, au nom de la science des faits d'observation, tandis que Ch. Renouvier envoyait un mémoire concluant de même au nom de la science des idées.

Bien des esprits s'en fient donc au travail de la science. En étudiant les bornes de la volonté, en analysant l'ensemble des forces qui l'influencent, la psychologie arrive à la dégager telle qu'elle est, non plus comme l'ancienne entité mystique, mais comme une faculté humaine, faillible, éducable, perfectible, suffisant à la moralité des actes de l'être qui pense et discute, mais dans une limite que la loi respectera de plus en plus et qui s'élargira pour la conscience à mesure qu'elle connaîtra mieux son milieu pour le dominer. Que faut-il de plus ?

Tout le monde ne se contente pas de si peu : Pauvre guenille

[1] *Le sommeil et les rêves, etc.*; Paris, Alcan, 1885, p. VI.

Digitized by Google

humaine ! Et l'auteur semble de ce nombre : « Notre conclusion, dit-il, sera qu'il est de *nécessité* sociale que la *science réelle* soit *fondée*. Cette science *devra inévitablement* démontrer l'existence de la *liberté réelle* chez l'homme, etc., etc. L'*organisation rationnelle* de la société *s'ensuivra nécessairement*. » Suit une citation d'Aristote : « L'éducation *doit* être une et la *même* pour tous. » Enfin, pour arriver à ces obligations, réalités, devoirs inévitables, nécessités, l'auteur compte sur une force terrible : « Il n'appartient qu'à la *nécessité sociale* de briser ce cercle vicieux. » L'excès du mal ! voilà ce qui fera admettre cette *science réelle*, dont je n'ai pas à dire le nom, puisque l'auteur se borne à l'annoncer sans la qualifier.

Je crains fort que nos lecteurs ne flairent là-dessous un troisième mysticisme : autant dire une révélation, sauvant tout par l'apparition de la lumière venant au monde. Je les connais assez pour répondre qu'ils préfèrent tout attendre des développements réguliers de la science des faits et des idées, sans coup de théâtre, et des progrès de l'esprit et des mœurs, sans messie. Ils savent que la philosophie de la liberté existe et qu'elle s'essaye dans les quatre parties du monde en des constitutions, — embryonnaires soit, mais embryons de libertés ; — ils comptent sur la grande école libérale et démocratique qui s'efforce de faire pénétrer dans les mœurs ce dont elle est parvenue à écrire l'*a b c* dans les lois et qui ne lâchera pas sa proie d'institutions libres pour l'ombre d'un absolu nouveau.

Nos lecteurs auront sans doute raison. Ce qui ne les empêchera pas, ce qui leur permettra, au contraire, de lire avec fruit cette brochure. Des études pareilles servent l'œuvre de la défense de la liberté, si non par leurs conclusions à peine indiquées, du moins par ce qui en remplit toutes les pages ; je veux dire l'analyse des plaies sociales et le courage à les mettre à nu, la netteté de condamnation d'un passé qui veut renaître et qui est « irrévocablement mort », enfin un vif sentiment de la justice, du droit et du progrès.

En cela aussi, que faut-il de plus ? P.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI 1885.

ÉM. DE LAVELEYE. Quelques renseignements sur les conditions économiques du Congo. 5

MAX SULZBERGER. Un poète allemand en exil. — Ludwig Wihl . . . 22

EM. LECLERCQ. Gaillard frère et sœur (deuxième partie) 36

E. HINS. Un romancier-psychologue russe. — Féodor Mikhaïlovitch Dostoïevsky (dernière partie) 61

Dr COSSMANN. Chronique de la littérature allemande. 85

ESSAIS ET NOTICES :

C.-A. RAHLENBECK. Henri IV et la princesse de Condé. 101

J. STECHER. Un dictionnaire synoptique d'étymologie française . . 103

LIVRAISON DU 15 JUIN 1885.

CH. POTVIN. Victor Hugo 105

E. SIGOGNE. L'État fétiche 108

EM. LECLERCQ. Gaillard frère et sœur (troisième partie) 134

E. JOOSTENS. Souvenirs d'un voyage au pays du Mahdi : Le Caire. . 158

ROGER DE GOEY. L'individualité de Shakespeare 182

ESSAIS ET NOTICES :

M. PHILIPPSON. Une biographie de Charles-Quint 206

F. FRENAY. De la formation des chemins creux. 212

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1885.

E. VAN ELEWYCK. Le commerce du Congo 217

ÉM. LECLERCQ. Gaillard frère et sœur (dernière partie) 248

A. WANGERMÉE. De l'inutilité des études humanitaires 264

M. JOOSTENS. Souvenirs d'un voyage au pays du Mahdi : Les mosquées du Caire et les environs de la ville 284

H. MARICHAL. L'homme et ses destinées 312

LIVRAISON DU 15 AOUT 1885.

H. PERGAMENI. La Révolution française jugée par M. Taine. . . . 329

HENRY SIENKIEWICZ. Le vainqueur de Gravelotte. 344

TH. HEGENER. Les distributions de prix 356

CH. POTVIN. La mouche (saynète). 366

C.-A. RAHLENBECK. Les Wallons de Tilly 384

E.-L. DE TAEYE. L'école anglaise de peinture 404

ESSAIS ET NOTICES :

Dr V. GODINEAU. La pierre Brunehaut 425

J. HOCART. Les origines des anciennes religions de l'Amérique. . . 428

P. A propos de responsabilité 431

Digitized by Google

Digitized by Google

32101 065350629

Digitized by Google

Digitized by Google